

TURIN





PROVINCIA DI TORINO

BIBLIOTECA

R b 451

12/74 Piegl L

BIBLIOTHÈQUE
CHRÉTIENNE ET MORALE

APPROUVÉE PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe sera réputé contrefait et
poursuivi conformément aux lois.



UN MOIS

A TURIN.



Barbou Frères Éditeurs.

LE MONT - CENIS

LE MONT - CENIS

UN MOIS A TURIN

OU

LE PIÉMONT A VOL D'OISEAU.

TRAVERSÉE DES ALPES, ASPECTS DU MONT ROSE ;
DESCENTE EN ITALIE PAR LE MONT CENIS,
PAS DE SUSE ET MONT GENÈVRE

LAG MAJEUR, ÎLES BORROMÉE, LAG DE COMO

PHOTOGRAPHIES

DE

TURIN, ASTI, ALEXANDRIE, GÈNES, NOVARE, ARONA, VARÈSE, COMO,
LECCO, BERGAME ET MONZA

DESCRIPTIONS DE CHAMPS DE BATAILLES, SIÈGES, ETC. ; LÉGENDES
DES REINES THÉODELINDE, ROSAMONDE, ETC.

PAR

ALFRED DRIOU.



LIMOGES.
IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.

AVIS AU LECTEUR.

Depuis que ce livre est écrit, 1858, une grande révolution s'est opérée en Italie. La prévoir n'était pas chose difficile, elle était le résultat infaillible d'agitations dont les meneurs ne prenaient pas la peine de se cacher. On les rencontrait à chaque pas, et Dieu permet qu'ils moissonnent ce qu'ils ont semé, les tempêtes.

Mais est-ce l'Italie métamorphosée, transformée par un dictateur qui s'y promène en chemise rouge, à défaut du sanglant étendard qu'il n'ose peut-être encore faire flotter au vent, est-ce l'Italie révolutionnée que ce livre, que tout livre peut peindre à cette heure ?

Non, certes ! car le tableau d'aujourd'hui ne serait plus le tableau de demain, puisque rien n'est mobile comme les révolutions, et que souvent elles nivellent le soir ce qu'elles ont édifié le matin...

C'est la bonne vieille Italie, telle qu'on la voyait il y a deux ans à peine, telle que l'a vue l'auteur dans ses différents voyages, telle que l'ont admirée, aimée, recherchée, habitée les artistes, les antiquaires, les touristes de tous les siècles, qu'il peint et décrit.

Gardez-vous de croire que par ce mot de *bonne vieille Italie* on prétende la poser comme étant alors le modèle des Etats. Oh! non. Elle avait beaucoup à désirer, parce qu'elle était loin d'avoir le bonheur. Mais dans quelle contrée, sous quel gouvernement les peuples se trouvent-ils heureux? Le bonheur habite un autre monde, la terre sera toujours le lieu de l'exil, et rien n'y sera parfait jamais. Si les peuples sont mécontents, et si rois et empereurs ont à se plaindre, c'est que monarques et sujets portent le triste manteau de l'humanité. Puisse ce qu'on nomme *progrès* les mettre parfaitement d'accord!

— Mais pourquoi ce livre sur l'Italie? dira-t-on. La matière n'est-elle pas épuisée?

— Parce que, cher lecteur,

Ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner ...

D'ailleurs, humble touriste, l'auteur de cet ouvrage se produit sans la moindre prétention au titre de savant, d'archéologue, d'artiste ou de réformateur.

Il veut uniquement, — notez bien ceci, — il veut uniquement raconter ce qu'il a vu dans l'Italie, à ceux de ses amis qui ne la connaissent pas, qui ne la verront peut-être jamais, et qui cependant sont désireux de parcourir, au moins en imagination, cette contrée célèbre. Il est heureux de faire part de ses impressions à ses frères, qui, en pensée, l'ont suivi dans ses pérégrinations à travers l'antique et fameuse péninsule romaine. Ses lettres, simples et modestes, s'adressent à ses meilleurs amis : elles sont destinées à être lues par eux et leurs enfants, pendant l'hiver au coin du foyer, et sous le feuillage, pendant l'été.

C'est donc le livre de la famille, le livre des confidences intimes.

En outre, il est une autre famille, très-précieuse, à laquelle l'auteur à l'habitude de parler, la belle famille de la jeunesse française. C'est aussi pour elle qu'il a écrit ces pages, et, comme elle lui a demandé le récit de ses voyages, il le lui adresse : il lui parle comme un père parle à sa lignée qui l'entoure. Quoi de plus inoffensif?

Ainsi donc, lecteur, ne cherchez pas trace de passions dans cet ouvrage : il est

calme comme un lac. Ces lettres n'ont pas le talent de donner des connaissances nouvelles sur les contrées, de produire des aperçus ignorés sur les arts, de révéler des détails inconnus sur l'histoire, d'exhumer quelque débris de ruines inaperçues jusque-là. Non. Elles ne posent pas leur auteur en philosophe, en humanitaire, en frondeur, en homme qui, sous le masque de la philanthropie, tend à éteindre les saintes croyances dans les âmes, l'antique amour dans les cœurs, et à pousser les esprits vers des réformes indispensables, sous le beau semblant d'institutions malsaines. Non encore. Celui qui les écrit a la volonté bien formelle de n'être lu que par un certain public, le public calme et paisible qui se soumet de grand cœur, toujours, à l'autorité divine et humaine, qui vénère à jamais le vicaire de Jésus-Christ, et qui n'aspire pas à détruire les sociétés, attendu que ce ne sont que de vieilles machines qui ne fonctionnent plus...

Ne vous gênez donc pas, lecteur, et repoussez ce livre, pour peu que vous soyez un des adeptes des révolutions. Je ne vous laisserais même pas le doux plaisir de critiquer mon auteur pour sa bonhomie et sa naïveté, car je vous déclare à l'avance que c'est encore lui qui rirait le plus fort. Les révolutionnaires lui semblent de si pauvres comédiens et de si misérables acteurs ! ils cachent si mal le honteux mobile qui les fait agir : l'ÉGOÏSME, qu'il les méprise...

D'ailleurs encore, voyez-vous, vous auriez trop à faire à le suivre dans les longues descriptions de sa belle Italie, qu'il adore ! Figurez-vous que ce premier volume a une suite, une suite formidable : elle se compose de cinq autres volumes !

Panorama monumental et historique de la Lombardie ;

Voyage pittoresque à Venise ;

Esquisses et Souvenirs de Florence ;

Naples et ses Merveilleuses Beautés ;

Rome et ses Impérissables Grandeurs.

Et tout cela sur l'Italie avant 1858... Laissez donc cette lecture, croyez-moi, aux amis du beau et du vrai.



L'ITALIE.

Grâce à la pureté de son ciel , au nombre de ses monuments et à la gloire de ses souvenirs , l'Italie, jadis siège de la domination universelle , aujourd'hui centre du monde catholique , demeure à jamais l'orgueil de ses populations et l'envie des peuples étrangers.

Étroite presqu'île, elle s'allonge , dans la Méditerranée , entre la mer Adriatique , à l'est , et la mer Thyrrhénienne ou de Toscane , à l'ouest.

Ses principales chaînes de montagnes sont les Alpes et les Apennins.

Les Alpes bornent l'Italie au nord , et la couvrent de leurs nombreuses ramifications. Cette première chaîne commence à Nice , où elle forme bientôt le col de Tende , et , courant au nord jusqu'au Valais , se dirige ensuite vers l'est jusqu'aux sources de la Save , redescend au sud et le long de la Dalmatie , qu'elle sépare de la Servie , où elle se termine , après avoir parcouru un espace de plus de quatre cents lieues.

Les Apennins traversent l'Italie dans toute sa longueur , à partir des Alpes , en passant par la Lombardie , qu'elle sépare des Etats de Gènes et de la Toscane ; par la Romagne et l'Ombrie , les Etats de l'Eglise et le royaume de Naples , jusqu'au détroit de Messine , où elle s'abaisse et se perd dans la mer.

La Haute-Italie est abondamment pourvue de rivières. Le Pô, qui reçoit une foule de petits affluents descendant des lacs situés aux pieds des Alpes, et l'Adige, sont les principales. Toutes deux prennent leur source dans les Alpes et se déchargent dans l'Adriatique.

L'Italie moyenne, qui comprenait naguère encore la Toscane et les Etats de l'Eglise, est arrosée par l'Arno et le Tibre, qui viennent des Apennins et déversent leurs eaux dans la mer de Toscane.

La basse Italie ou royaume de Naples manque de grands fleuves, à cause du peu d'espace qui sépare les montagnes de la mer; le Garigliano est le plus important.

Il y a quelques mois à peine, l'Italie était divisée en plusieurs Etats, ainsi qu'il suit, et c'est dans ces divers Etats que notre narrateur place les récits de son ouvrage, en les nommant selon leur appellation d'alors.

Le *Piémont* ou *Etat Sardes* ouvrait la marche, au nord, avec Turin pour capitale; Gènes, pour cité maritime de premier ordre; Alexandrie, Casal et Valenza pour places fortes. Venait ensuite, parallèlement au Piémont, à l'est, le *Royaume Lombard-Vénitien*. Milan et Venise formaient les deux têtes de cet Etat, dont le souverain était l'empereur d'Autriche, qui possède encore Venise et les villes principales, Vérone, Padoue, Vicence, Mantoue, etc.

Au-dessous du Piémont et du royaume lombard-vénitien, de l'ouest à l'est, sur une ligne à peu près parallèle aussi, s'étendaient les *Duchés de Lucques, Parme et Modène*, avec les cités de Lucques, Parme, Plaisance et Modène.

Au sud de Lucques et de Parme, la *Toscane*, avec Pise, Livourne et Florence formait un vaste duché circulaire à l'ouest.

A l'est, mais au sud du duché de Modène, descendaient de la mer Adriatique, jusqu'à l'ouest, sur la mer Tyrrhénienne ou de Toscane, les *Etats de l'Eglise*, avec Ferrare, Bologne, Ravenne, Rimini, Ancône, Perouse et Rome.

La microscopique *République de Saint-Marin* qui, jadis, écrivait à la sérénissime République de Venise : A NOTRE CHÈRE SOEUR LA RÉPUBLIQUE DE VENISE ! qui attribuait à ses ambassadeurs près des puissances étrangères, la somme de *vingt-quatre sols par jour* !... et dont Napoléon disait, en disposant du sort des Etats

européens : *Gardons Saint-Marin comme un échantillon de République!*... est enclavée dans la partie orientale des Etats de l'Eglise.

Enfin, occupait tout le sud de l'Italie, le *royaume de Naples*, composé des Abruzzes et des Calabres, de la Capitanate et de la Basilicate, des terres de Labour, d'Otrante et Bari; avec Naples, Capoue, Gaëte, Salerne, Amalfi, Nole, Potenza, Reggio, Trente, Otrante et Brindy.

Aujourd'hui l'Italie est UNE, ou à peu près.

Alors que notre Empereur Napoléon III, après la glorieuse journée de Solferino, voulait que les divers Etats de l'Italie formassent une Confédération dont le Saint-Père aurait la présidence honoraire, Sa Majesté se fondait sur l'autonomie de chacun des Etats, qui, certes, était à respecter. Le droit des gens l'exigeait.

Mais, en outre, le vainqueur de l'Autriche estimait que les divers Etats de l'Italie, jusqu'alors séparés par des lois contraires, des caractères opposés, des mœurs différentes, des sentiments antipathiques même, et aussi par des climats variés, ne pouvaient et ne devaient pas être amalgamés et confondus sous une même autorité, liés par des exigences semblables, associés le froid Piémontais avec le brûlant Napolitain, etc. Il jugeait impossible d'arriver à l'unité.

Le roi Victor-Emmanuel et le dictateur Joseph Garibaldi jugèrent autrement la chose. Déjà le Piémont s'était grossi des duchés de Lucques, de Parme et de Plaisance, de celui de Modène et du grand duché de Toscane. En outre, les armes françaises avaient conquis la Lombardie, qui fut généreusement attribuée au Piémont. Mais alors, Victor-Emmanuel convoita le reste de l'Italie.

Fermant les yeux sur les larronneries de son lieutenant Garibaldi, il le laissa prendre le vol du vautour, aller s'abattre sur la Sicile, et ravir ce fleuron de sa couronne au roi de Naples, puis fondre sur le royaume de Naples, et, sous les yeux de l'Europe dédaignée, lui arracher sa couronne entière, ne lui laissant rien, *fors l'honneur*.

Et cela, sous le beau prétexte que l'unité de l'Italie était un des besoins des populations..... Ah! comme moi, bien d'autres touristes ont parcouru l'Italie, et nous pouvons bien dire que c'était là le moindre souci des Florentins, des Parmesans, des Napolitains et de bien d'autres encore.

Sous ce même prétexte, on enleva, de vive force, les Romagnes, l'Emilie et

l'Ombrie au Saint-Père, nonobstant toute réclamation. Puis, le droit du plus fort étant toujours le meilleur, on n'hésita pas, à Castel-Fidardo, à faire écraser une poignée de Français noblement dévoués à la juste défense du légitime possesseur, par 20,000 Piémontais. Oui, on jugea qu'il ne fallait pas moins de 20,000 Piémontais pour vaincre 4,500 Français..... De qui cela fait-il l'éloge ?

Il est vrai que l'on a soin de dire que *ces Français étaient l'écume de la France*, comme on avait dit que les *populations aspiraient à l'unité*, comme on affirmait qu'en Sicile *les agents de l'autorité royale étaient devenus des Procuste, des Seyron, des Sinnis et des Cereyon*; comme on disait à qui voulait le croire, que les Bourbons de Naples *rendaient leurs peuples esclaves* ! le tout avec certificats et pièces justificatives, signées et contresignées..... Que de choses l'on dit, quand on veut atteindre un but !...

Or, toutes ces spoliations se faisaient avec l'appui moral de l'Angleterre, de l'Angleterre si furibonde, quand notre France s'était levée pour chasser l'Autrichien de l'Italie.

Oui, en battant des mains, ou plutôt en poussant leurs hourras à la gloire de Garibaldi, les Anglais répétaient sur tous les tons :

— Le Bourbon fait du Napolitain un peuple d'esclaves !

Et Garibaldi chantait avec non moins d'enthousiasme :

— L'Anglais est le premier peuple du monde, tandis que le Français, qui ose vouloir une confédération des divers Etats de l'Italie, et qui s'avise de prendre Nice, est un peuple de perfides !

Comédie ! Ignoble comédie !...

Garibaldi, s'il est un vrai philanthrope, devait répondre aux Anglais :

— Puisque vous traitez de tyrans les Bourbons de Naples, commencez donc par leur donner un bon exemple, en n'opprimant pas les Irlandais, en ne faisant pas de l'Irlande une pauvre martyre endolorie, une vassale taillable à merci. L'Irlande, elle aussi, vous hait et vous déteste... Rendez-lui donc son autonomie ! Puisque vous voulez que les peuples soient maîtres chez eux, pourquoi, après l'avoir volé à ses légitimes possessions, traitez-vous l'Indoustan en bête de somme, et par vos rapines et la tyrannie que vous imposez aux Indous, les avez-

vous contraints aux terribles représailles de la rébellion de 1857, qui n'a pas dit son dernier mot ?..

Mais non, Garibaldi adule et flatte les Anglais, le farouche républicain ! et il appelle la France perfide !... l'ingrat !

Comédie ! Ignoble comédie !

L'Italie veut l'unité, dit-on. Or, il manque encore au Piémont la Vénétie. Il lui manque aussi le dernier lambeau des Etats de l'Eglise. Rome, Rome, surtout, lui manque ! Attendons les événements.

Mais, prenez garde ! Il est dit quelque part .

— Celui qui touche à l'épée, périra par l'épée !



I.

A MADAME FANNY DOULET, A PARIS.

Départ de Paris. — Les tristesses d'une fête. — Aspect d'un salon de wagon. — Un gentleman mérovingien. — La ci-devant jeune femme. — Sommeil de paysan. — Explosion de locomotive. — *Vallée de l'Alborine*. — Un village illustré. — Le steamer le *Furet*. — Les p'tits chous des Savoyards. — Une rencontre bord à bord. — *Le lac du Bourget*. — Paysages. — *La Dent du Chat*. — *L'abbaye de la Haute-Combe*. — Grande colère d'un petit lac. — *Aix-les-Bains*. — Le casino. — *Aquæ*. — Les Grottes. — Ruines romaines. — Les anciens Thermes. — La maison du Diable. — Une ville endormante.

Aix-les-Bains, 16 août 185...

Avant cette lettre, ma bonne mère, dix mille tendresses de mon cœur, plus rapides que l'étincelle électrique, ont dû arriver au vôtre, pour vous dire combien je vous aime et combien je pense à vous. Je ne crois pas me faire illusion : mais il me semble que mes plaisirs vont se fondre en une douleur et se convertir en de profonds regrets, ceux de ne pas vous avoir près de moi, dans la magnifique promenade que nous entreprenons à travers l'Italie.

A vous voir debout, tristement appuyée sur le bras d'Edmond, de trop loin déjà, dans la nuit humide et faiblement lumineuse qui enveloppait l'embarcadère, je me disais : Voici mon bon ange qui me quitte ! Et puis, quand le sifflet se fit entendre et que la machine nous entraîna lentement d'abord, et bientôt à toute vapeur, qu'il fut cruel le déchirement que ressentit mon âme ! Il me sembla que

la vie s'échappait de ma poitrine. Je voulus regarder encore, essayer de vous voir une dernière fois.... Hélas ! rien, plus rien que les ténèbres disputant la grande cité à l'illumination de la fête impériale qui s'éteignait dans la pluie !.. Quel temps au-dehors, au-dedans quelle tristesse ! Ainsi donc, pour la première fois j'allais voyager sans vous !

M. Valmer, mon compagnon de route, notre bon ami, comprenait mon chagrin, le respectait et le partageait. Plongé dans le silence, lui aussi pensait à vous, aux siens, et son âme larmoyait en dedans.

C'était là commencer étrangement un voyage en Italie, pleurer ! Nous nous en étions fait une si grande joie pourtant ! Mais aussi pourquoi n'êtes-vous pas là, avec nous, cœur à cœur, bouche à bouche, comme toujours ? Pour nous tirer de notre sombre mélancolie, nous n'avions pas même la ressource d'examiner, aux rayons de la lune, les gracieux paysages de l'Île-de-France que nous traversions. La nuit noire et la pluie diluvienne, qui aura signalé la fête de notre Empereur en 1857, ne le voulaient pas. En vain, dans chaque station, quelques lampions fumeux et des chants avinés de gens en goguette, protestaient contre les atteintes de l'eau, leur ennemie : il fallait être triste, quand même. Notre salon, mystérieusement éclairé de sa lampe dépolie, nous refusait, à son tour, le dédommagement de la distraction. En voulez-vous la preuve ? Voici sa composition :

Le coin de droite est occupé par un gentleman, chevelu à la façon de la vieille race mérovingienne, qui souffle comme le vent dans les antiquités druidiques. Celui de gauche est émaillé d'une ci-devant jeune femme qui, se croyant une Hébé, à raison de l'absence de contrastes, nous *hébète* de ses mille questions. En face de moi, le féal Valmer me laisse lire ses réflexions dans ses yeux qui brillent comme des escarboucles. Enfin, les points intermédiaires étant libres, figurez-vous, dans le quatrième et dernier coin, votre fils rouge de colère et repoussant, à force ouverte, la lourde masse d'un bourguignon ventru qui se balance, comme un bélier de siège, dans une oscillation désespérante, celle d'un sommeil de paysan bien repu. Il ne faut pas moins qu'un coup de coude, méthodiquement appliqué sur le nez du fanatique dormeur, pour changer son mouvement de pendule, et le réveiller.

Depuis quelques minutes déjà, nous cheminions à toute vapeur le long des

collines de l'Yonne, et nous venions de dépasser Tonnerre, nom de fatal présage, quand une explosion de notre locomotive nous fit arrêter court. Grande terreur, Chacun de se secouer, de se palper, de chercher la certitude qu'il n'existe aucune solution de continuité dans son individu. Voici donc, en plein champ, à une heure de la nuit, et quelle nuit ! la longue file de nos wagons, immobile comme un gigantesque boa occis de mâle mort. Bien plus, on nous dit que nous sommes exposés à l'accolade d'un convoi qui arrive tête-basse en aval, et aux étreintes énergiques d'un train direct qui, tête haute, va débusquer de l'amont. Heureusement, on conjure le danger de ces caresses par trop familières, à force de pétards et de fusées, qui préviennent les survenants que nous méritons leurs égards. Il advient donc, qu'après un feu d'artifice qui n'était pas dans le programme, nous entendons soudain un horrible sifflement qui fait battre tous les cœurs... Ne vous effrayez pas, ma bonne mère : c'est tout simplement une machine de secours qui arrive, nous remorque et nous entraîne avec la rapidité de la foudre.

Nous sommes à Mâcon au lever d'un jour terne et blafard. Mais là, changement de direction : on nous embarque sur un rail-way de récente construction, qui unit la France à la Savoie.

Voici d'abord *Ambérieux*, petite bourgade de la Bresse, dont le paysage se décore des ruines du vieux manoir de Gondebaud, le terrible Koning de Bourgogne, au vi^e siècle.

Puis, voici la délicieuse *Vallée de l'Alboline* où des sites charmants servent, pour notre imagination, de première préface au grand livre des beautés de la nature et de l'art que nous allons feuilleter à loisir.

Nous touchons ensuite à *Seyssel*, petite ville renommée par son asphalte, et composée de deux bourgs, dont l'un s'étale modestement sur les collines de Savoie et ne compte que des douaniers pour habitants, tandis que son frère jumeau, plein de mouvement et d'industrie, se campe fièrement au soleil de notre France.

Vient Culoz. *Culoz* n'est qu'un misérable hameau près duquel glisse sur son lit de roches le Rhône, gris-cendré, comme nous l'avons tant vu en Suisse, vous en souvient-il ? Naguère encore ce village était parfaitement inconnu : mainte-

nant il occupe une position dans le monde, grâce aux affiches vertes et roses de la société du chemin de fer Victor-Emmanuel. En effet, Culoz est le point qui verrait se souder et se joindre les voies ferrées de Sardaigne et de France, si le Rhône et un canal qui joint le fleuve au lac du Bourget ne servaient de traits-d'union aux deux pays et à leurs chemins de fer.

Aussi nous fait-on monter sur un mignon steamer. Il a nom *Furet*, et jamais titre ne fut mieux porté. Ce petit bateau à vapeur, long, mince et fluet, s'engage non sans peine dans le canal sinueux qu'il est de son devoir de franchir. Il s'engrave tout d'abord, et pendant qu'on le dégage à force de manœuvres et qu'il reprend sa marche pénible, trente petits gamins, la fleur des pois de la Savoie, du rivage, suivent à fond de train, malgré la crotte, notre steamer haletant et fourbu.

— Un p'tit chou, chil vous plaît, moncheu ! crient-ils.

Vous comprenez, que je ne résiste pas au plaisir de faire patauger ces petits drôles, et je leur lance de-ci de-là de *p'tits chous*, qui les font barbotter à qui mieux mieux. Mais pendant que je me livre à ce noble exercice, voici que j'entends beugler, comme avec un porte-voix, et les échos d'alentour de répéter :

— Emile ! Valmer ! Emile ! Valmer !

Je me retourne ; c'est un autre steamer, frère du nôtre, qui passe courtoisement à notre gauche, et, sur le pont duquel je vois... Devinez qui ? Vous donnez votre langue aux chiens ?.. M. et M^{me} B... — Ils arrivent d'Italie où nous allons, et rentrent en France que nous quittons. La conversation s'engage... Milan ! Venise ! et ceci et cela. Il est un peu question de tout, de vous, de vous surtout, ma mère, à qui j'envoie mille caresses, mais, hélas ! d'une façon si fugace, si rapide, que je croirais presque à une apparition fantastique, sans l'ébahissement des témoins de cette entrevue, et si les gestes de nos amis, déjà dans la brume du fleuve ne continuaient ce que leur bouche ne peut plus exprimer.

Nous entrons alors dans le *Lac du Bourget*. *Furet* reprend son allure : nous sommes tout yeux.

Eaux bleues et transparentes comme celles des lacs de Suisse : profondeur cinq cents pieds. A gauche, enceinte de collines nues, stériles, avec quelques bouquets de taillis brûlés par la chaleur de l'été, formant un encadrement sévère.

Chemin de fer en préparation sur le même versant. A droite, série de monts dominés par la Montagne du Chat, reine parmi ses voisines, mais reine bien ridée et montrant la dent jaune d'une vieillesse décrépite, qui lui a fait donner le nom de *Dent du Chat* : enfin, du même côté, sur les rives du lac, appuyée aux talus verdoyants d'autres collines et plongée dans la pénombre d'une voûte de châtaigniers, l'Abbaye de la Haute-Combe, la curiosité de la contrée.

L'Abbaye de la Haute-Combe, en suivant ses lignes de gauche à droite, montre d'abord, une maison de plaisance, puis une tour crénelée, un corps de bâtiment étranglé, un clocher, une église et enfin le monastère. La maison de plaisance, c'est le *Palais*, une des résidences royales des rois de Piémont. *L'Eglise* et le *Monastère* sont leur Saint-Denis. Là, quelques bons pères prient sur les dépouilles mortelles des ducs de la maison de Savoie, qui y sont inhumés depuis son origine, sauf les deux derniers princes dont nous trouverons les tombeaux à la Superga, sur les hauteurs qui dominent Turin. L'église est d'un bon style à l'extérieur : à l'intérieur elle est splendidement décorée. Les religieux, seuls, ont l'admirable instinct des sites à choisir pour y passer leur vie, en face de la nature et de Dieu : ainsi, quant au couvent, coupe pittoresque du roc sur lequel reposent les constructions ; délicieux aspect que présente l'amphithéâtre de monts sourcilleux et sévères ici, là onduleux et superbement groupés. Et puis le lac, ses rives, les voiles qui glissent sur ses ondes, le calme, le silence, tout plaît, tout inspire.

Qu'ai-je dit : le calme, le silence ? Savez-vous bien, chère mère, que j'aurais l'occasion de vous adresser un feuilleton humoristique, que j'intitulerais : Grandes colères d'un petit lac ? Il paraît que monsieur le lac du Bourget se met parfois en très-mauvaise humeur. Il a ses tempêtes ! Nous en sommes témoins. Il vente frais d'abord ; mais voici que, sous la bise qui souffle, la grenouille veut se faire aussi grosse que le bœuf. Les ondes du lac s'enflent peu à peu, ses vagues montent, le flot déferle avec violence, les flancs de messire Furet sont battus par une lame furieuse, et, quand cette colère se produit, malheur aux barques, aux nacelles, aux yoles ! comme elles gagnent promptement le rivage pour s'y abriter sous les falaises !

Sans vous entretenir, ma bonne mère, du déplaisir qui résulte d'un change-

ment perpétuel de moyens de locomotion, entraînant un perpétuel transbordement de nos individus, je vous dirai qu'installés sur le rail-way, Victor-Emmanuel, nous arrivons vers le soir à *Aix-les-Bains*, le lendemain de notre départ, aujourd'hui 16 août. C'est de l'Hôtel Calsan que je vous écris. Nous débutons par visiter la salle à manger, où M. Valmer se trouve nez-à-nez avec la famille de Beauch... qui prend les eaux et se fait notre cicerone.

Sur son indication, nous allons au *Casino*, où nous attire la musique d'un régiment en garnison à Chambéry, qui est à une petite lieue d'Aix. Mais on n'est reçu au Casino qu'en habit noir, et nous sommes en paletots de voyage. Je drape le plus majestueusement possible mon plaid autour de mon torse. Peine perdue ! Nous nous brisons le nez à la porte, pauvres *paltoquets* que nous sommes !

En un quart d'heure nous savons par cœur Aix, ses places, ses rues et sa promenade plantée d'arbres. Aix, *Aquæ*, dont les romains avaient tiré grand parti, comme de tout ce qui avait une valeur réelle, est laissée par les Savoyens à l'état de petite bourgade, enfouie dans un pli de leurs premières montagnes.

Nous sommes allés sonder et parcourir les fameuses *Grottes*. Elles forment une profonde excavation creusée dans d'énormes assises de rochers, non par la main des hommes, mais par le travail souterrain des eaux qui, jadis, se sont frayé un chemin à travers les fissures du roc. Rien n'est curieux comme l'effet produit par ce frottement rongeur des eaux brûlantes : déchirures étranges, guipures fantastiques, voiles merveilleux, crânes gigantesques, cavités ou rondes-bosses polies et douces au toucher, le tout suspendu aux voûtes irrégulières de ces grottes. Seulement la chaleur qu'exhale le sol nous enlève à notre admiration et nous fait sortir au plus vite.

Après la recherche et l'examen des *ruines romaines*, voisines des grottes, dont vous savez M. Valmer très-friand, les *bains* ont aussi notre visite. Les anciens thermes vont être agrandis. On attend le roi de Piémont, Victor-Emmanuel, qui arrive dans quelques jours, pour poser la première pierre du nouvel édifice.

Je ne vous dirai pas la moderne légende de la *Maison du Diable*, à laquelle des réunions franc-maçoniques ont donné naissance. Je me contenterai de vous

avouer que nous allons nous coucher, bien dormir, et dès demain continuer notre route. Aix est une ville si endormante que vous devriez venir l'habiter pendant un mois, vous, bonne mère, dont les nuits sont toutes d'insomnie.

Mille baisers de mon cœur à votre cœur. Je m'endors en pensant à vous. Puissé-je vous voir dans mes rêves !

Emile Doulet.

II.

A MADAME DRIOU-LEROY, A PARIS.

Nouveau Paysages. — CHAMBÉRY. — Physionomie de la Ville. — Une foire en Savoie. — Les Ballons. — Un sauvage ! — Sangfroid d'un savoyard. — Visite aux monuments. — La maison de M^e de Warens. — Une soirée à l'opéra de Chambéry. — *Les Charmettes*. — Poésie du Vallon des Charmettes. — Où l'on parle de deux R. Pères. — Impressions. — Topographie. — Les vers du citoyen de Séchelles. — Peinture d'après Jean-Jacques. — Un jour de St-Louis. — Les fruits de la Philosophie. — Comment mourut Rousseau. — A quel propos l'on parle de Tivoli, de Mantoue, etc. — Souvenirs de Ferney. — Le poète philosophe. — Autre description de la demeure d'un grand homme. — Contrastes de prières. — Dernier mot.

Chambéry, 18 août 185...

C'est un Savoyard qui vous écrit de la capitale de la Savoie, de Chambéry, où il est arrivé hier, bien-aimée tante : mais ce savoyard aujourd'hui, demain italien, est votre neveu et votre ami d'autrefois, d'à-présent, de toujours. Vous le suivez en pensée, il est convenable qu'il vous rassure et vous tranquillise sur son sort. Ouvrez donc les oreilles et entendez ses récits.

D'Aix-les-Bains à Chambéry, par le chemin de fer, le trajet n'est que de seize à dix-huit minutes : c'est un trajet enchanteur. Le rail-way longe d'abord l'extrémité d'un joli lac, parsemé de petites embarcations aux voiles blanches, et coudoie le gracieux village qui donne son nom au lac, le *Bourget*. Il passe ensuite sous la Dent du Chat, une dent de quelques mille mètres. Puis il glisse

à travers des vignes courant en festons d'un arbre à l'autre, et formant des guirlandes de pampres à perte de vue. On découvre ici et là de longs rideaux de saules et de peupliers, qui bordent de larges champs de maïs dorés par le soleil. Il sillonne ensuite une vallée qui va s'élargissant, toute bordée de monticules, aujourd'hui voilés à demi de nuages floconneux, par suite des pluies, et enfin il s'achemine le long d'une belle avenue de platanes qui sert de portique à la ville.

Je ne supposais pas trouver dans *Chambéry* une ville française, et encore moins une cité italienne. Je la croyais tout simplement une modeste bourgade de Savoie. Or, voilà que, contre mon attente, Chambéry se révèle à moi sous la physionomie souriante d'une cité fraîche, pittoresque, presque coquette, avec de jolies rues bien passantes, de belles places très-animées, de charmants boulevards ornés de hauts platanes touffus, une rue, celle de Boigne, contrefaçon de notre rue de Rivoli, et puis des fontaines monumentales, une noble cathédrale, un théâtre imposant, de vastes casernes, un magnifique Palais-de-Justice; et, comme contraste, d'antiques ruelles, une série de vieilles rues, dont les maisons à pignon préparent à admirer, sur le sommet de la colline, le château-fort de Thomas I^{er}, duc de Savoie, œuvre de 1230 : et ceci, et cela qui sentent leur vieux temps.

Chambéry est située à l'extrémité de la vallée que suit le chemin de fer d'Aix, dans une plaine riante, entre de hautes montagnes dont les rampes annoncent les Alpes, et sont capitonnées de nombreuses villas, du vieux manoir des ducs de Savoie, et de massifs d'arbres luxuriants. Le pays et la ville sont arrosés par deux rivières, l'*Alyse* et l'*Albane*. A l'est de la ville, on découvre les horizons de la vallée de Montmélian; et, en outre, Chambéry se pare bravement, ce qui broche sur le tout, de l'auréole que lui donne le souvenir de Jean-Jacques Rousseau, le philosophe que vous savez, et du voisinage des Charmettes, l'oasis de Mme de Warens, la digne amie du digne citoyen de Genève.

Ajoutez que nous arrivons ici un jour de foire, que nous rencontrons à chaque pas des types nouveaux, acheteurs en tous costumes de toutes les vallées des Alpes, vendeurs de toutes les régions, voire même du palais royal de Paris, si l'on en croit une immense affiche qui flotte au vent, et des bateleurs, et des

jongleurs, et des cabrioleurs de tous grades. Ici, on exhibe à la curiosité des naïfs Savoyards de ces petits ballons rouges de nos boulevards, ce qui les ravit d'aise, les stupéfie, et produit chez eux le paroxysme de l'enthousiasme. Là, on montre, dans une baraque grillée, un sauvage féroce qui dévore du feu, du fer, des cailloux. Aussi faut-il voir la terreur des jeunes filles de Savoie ! Un gars, assez gaillard à l'œil, veut faire le brave et s'approche... Mais un renflement rauque du Patagon effraie tellement notre drôle, qu'il saute en arrière sur la foule qu'il écrase, qui s'enfuit et qui hurle de peur...

Pour mieux juger de la physionomie de la ville, comme nous avons expédié nos bagages en droite ligne pour Turin, nous allons, Emile et moi, les bras ballans, comme deux vrais badauds, au milieu de la foire et des rues, avant de prendre gîte en un hôtel. Mais bientôt messire gaster, qui jamais ne renonce à ses droits, nous conduit à l'hôtel de la Poste, où nous prenons place à une table d'officiers piémontais. Puis, après une halte de deux heures dans notre appartement, nous reprenons notre essor, et nous visitons tour-à-tour :

La fontaine des éléphants, beau monument composé, pour le soubassement, de quatre éléphants de fonte, qui jettent l'eau par leurs trompes, et d'une colonne feuillagée que surmonte la statue en bronze du général Charles de Boigne, dont le cœur et le bras furent à la France, et dont la gloire est à Chambéry, comme le témoigne cette légende :

CAROLO DE BOIGNE, CAMBERIENSI. MDCCCXXXVIII ;

Le Palais de Justice, splendide édifice de construction récente ;

La Grainette ou *Halle aux Blés*, avec des promenoirs couverts ;

La Cathédrale, large vaisseau à trois nefs, peinturlurées, à la mode italienne, de grisailles à rosaces, ogives et pyramidions gothiques ;

L'Hôtel-Dieu, le *Jardin des Plantes*, le *Champ de Mars*, et la *Promenade de Vernet* ;

Sur les hauteurs, dans le voisinage du château, l'*Eglise du Marché*, en grès du pays, avec colonnes géminées, d'ordre toscan, et un plafond en berceau, le tout sortant de la main de l'architecte ;

Le vieux *Château-Fort*, que fit bâtir Thomas 1^{er}, et où résidèrent les princes de Savoie jusqu'à la translation de leur gouvernement à Turin : ses tours, avec machicoulis, dont les murs n'ont pas moins de trois mètres d'épaisseur ; et sa chapelle dont le portail, d'ordre dorique, est magnifique et riche.

Et enfin les *Casernes*, et non loin des casernes, sur la route de Turin à Paris, couronnant les hauteurs, l'Obélisque commémoratif qui porte cette inscription à l'adresse d'un des derniers rois de Piémont :

KAROLO-FELICI PATERNAS ÆDES INVISENTI CIVES CAMBERIENSES. MDCCCXXIV.

Nous descendons ensuite par la vieille ville, nichée sur les rampes de l'antique castel, et avant de regagner la ville neuve, magnifiquement installée dans la plaine, nous cherchons et nous rencontrons la maison dont Rousseau nous dit :

« Ce fut en 1752 que j'arrivai à Chambéry. Je logeai chez maman (Mme de Warens). La maison qu'elle occupait était sombre et triste, et ma chambre était la plus sombre et la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace ; des grillons, des rats, des planches pourries ; tout cela ne faisait pas une plaisante habitation. Il paraîtra bizarre qu'elle s'était fixée à Chambéry tout exprès pour habiter cette vilaine maison : ce fut même un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle allait à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions encore toutes récentes, ce n'était pas le moment de se présenter à la cour. Elle savait d'ailleurs que le comte de St-Laurent, intendant-général des finances, ne la favorisait pas. Il avait à Chambéry une maison vieille, mal bâtie, et dans une si vilaine position qu'elle restait toujours vide. Elle la loua et s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut pas supprimée, et depuis lors le comte de Saint-Laurent fut toujours de ses amis. »

Mais ce que nous désirons le plus connaître, ce sont les fameuses Charmettes. Car ici, comme à Turin, et comme à Genève, quand nous avons fait le voyage de Suisse, le souvenir de Jean-Jacques nous suit partout. Nous remettons à demain cette promenade et ses enseignements.

Ce soir, nos jambes refusent leur service d'abord ; mais ensuite Emile a vu

placarder l'affiche du théâtre : il a lu l'annonce d'un opéra, *Stradella* ou le *Carnaval de Venise*, suivi de *la Norma*. Comment l'entraîner ailleurs dès lors ? C'est une troupe allemande qui donne sa dernière soirée : nous ne comprendrons rien ; mais qu'importe ? L'amour de l'art ne donne-t-il pas l'intelligence d'une langue ? Donc, nous voilà installés aux premières loges, riant de tout cœur du tenor enrhumé qui nous déchire doublement les oreilles, de la lourde prima dona qui joue un rôle léger, et de trois mannequins qui remplissent le rôle de comparses. Vient ensuite *la Norma* qui, heureusement, fait un peu digérer l'imbroglio qui la précède. Après quoi, les acteurs sont rappelés, on leur jette des couronnes, on les enivre de bravos, et l'une des premières chanteuses s'approchant de la rampe, la main sur la poitrine, de dire :

— Atieu, atieu ! Les chans de Champéry fifront touchours tans nos cœurs...
Atieu !

Il paraît que ces braves acteurs quittent la ville. Nous quittons, nous, volontiers le théâtre : le lit nous appelle. Atieu, aussi, ponne tante, atieu, fous fifrez touchours tans mon cœur, atieu ! Mais che fous quitte, car che tompe le sommeil.

Les Charmettes, 19 aout, 1855...

Le beau temps est tout-à-fait revenu, chère tante : aussi nous nous sommes acheminés vers les *Charmettes*, par la plus fraîche matinée et le sentier le plus délicieux qu'il soit possible de rêver.

On sort de Chambéry par la route de Turin qui s'engage au levant, dans la vallée de Montmélian. Il faut monter du côté des casernes pour l'atteindre. Du reste, on quitte bien vite cette route pour gravir, à droite, du nord au sud, un sentier solitaire qui sillonne les rampes des premières Alpes. C'est le plus calme vallon qu'on puisse se figurer, dans lequel on entre alors. Un ruisseau qui gazouille accompagne constamment cette ombreuse promenade. Là, on n'entend plus rien des bruits de la ville, mais seulement les lointains mugis-

sements des vaches, ou les sonnettes des brebis qui paissent dans le voisinage. On se croirait dans un désert. La vue s'égare sur des coteaux voilés par des arbres. Nous rencontrons à peine un ou deux paysans. Nous demandons les Charmettes, car ici et là se montrent, sur la droite seulement, quelques maisonnettes faisant face au soleil levant.

Tout en cheminant, je me rappelle que c'est là le sentier que suivaient « mon confesseur, le P. Hemet, jésuite, bon et sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération, et son compagnon, le P. Coppier, qui venaient souvent me voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude et assez long pour des gens de leur âge. » Je me souviens que sur ce sentier, « le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Mme de Warens vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : Voilà de la pervenche encore en fleurs ! » Emile aussi avise de la pervenche dans la même haie, mais elle ne porte plus la moindre fleur.

Enfin, après une demi-heure de marche, nous trouvons une vieille femme, arrivant de puiser de l'eau à une fontaine : elle traverse le chemin, s'arrête devant une porte qui ouvre dans un mur délabré retenant les terres, à droite toujours, et à notre question répond cette fois :

— Voici les Charmettes !

Pourquoi donc est-on soudain sous une indéfinissable impression, quand on pénètre dans un lieu que consacra quelque grand événement, ou la présence d'un personnage fameux ? Serait-ce parce qu'on se figure que les âmes voltigent aux lieux qu'elles ont aimés, où elles ont souffert ? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, je suis ému en gravissant les huit marches qui donnent accès dans la cour des Charmettes.

Cette cour a peu de profondeur : mais elle est large. Un accacia en boule forme sa seule décoration aujourd'hui. On a devant soi une sorte de fournil, un appendice de construction un peu plus bas, entre ce fournil et la maison, et enfin la maison couverte en ardoises, qui présente le flanc, avec une porte ceintrée, surmontée du chiffre de 1660; deux fenêtres au rez-de-chaussée, et un figuier faisant le pendant de la porte ; puis, au seul étage qui couronne ce rez-de-chaussée, quatre fenêtres et deux baies sur le toit.

Entre la porte ceintrée et les deux fenêtres on lit, gravés sur une plaque de marbre blanc, ces vers, œuvre de Hérault de Séchelles, lorsqu'il visita les Charmettes, étant commissaire de la Convention dans le département du Mont-Blanc, en 1792 :

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs, et sa folie.
A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même ou par l'envie !

Notre vieille femme est le cicérone du lieu. Elle tient la clef du réduit et l'ouvre à tout venant. D'abord étroit vestibule, peint en pierres jaunes, et vénérable escalier montant de droite à gauche. A droite, porte et salle à manger. Peintures murales grises, restes de l'époque de M^{me} de Warens et de Jean-Jacques. Portraits des deux héros. Bustes en réduction de Voltaire et de Rousseau. De la salle à manger, à gauche, on entre dans le salon tendu de papier chinois assez bien conservé, quoique de la même époque. Dessus de porte fort médiocres avec bergeries. Epinette de M^{me} de Warens, aux très-maigres sons ; antique montre d'argent que l'on affirme avoir appartenu à Jean-Jacques ; glace de Venise entre les fenêtres ouvrant sur le jardin. Partout plafond à solives.

L'une de ces fenêtres forme porte et nous permet de mettre le pied sur la façade d'honneur de la maison. Là, nous trouvons un parterre en terrasse, enfermé par des murs à hauteur d'appui, et ayant un escalier et la vue sur une allée de verger, mystérieuse et profonde, pleine d'ombre, de fraîcheur, de calme, de paix et de souvenirs. Des rosiers blancs décorent ce parterre où J. J. cultivait avec amour les fleurs de son choix. Emile détache quelques feuilles de rose qu'il veut envoyer à sa mère.

Quelle poésie dans ce retiro champêtre ! Ecoutez Rousseau :

« Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, terre de M. de Conzié, à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieues. Entre deux coteaux élevés, est un petit vallon nord et sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. La maison est très-logeable ; au-devant, un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous : vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers ; une fontaine à portée ; plus haut, dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail, etc. Nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. »

Du parterre que décore le devant du salon, on revoit les horizons éloignés, de la vallée de Montmélian, les coteaux et les hauteurs du levant, dont J. J. dit aussi :

« Un jour de Saint-Louis, dont maman portait le nom, nous partîmes ensemble et seuls de bon matin après la messe qu'un carme était venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle de la maison. J'avais proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions et que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devait durer tout le jour. Maman, quoique un peu ronde et grasse, ne marchait pas mal : nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps, et nous oubliant des heures entières. Tout semblait conspirer au bonheur de cette journée. Notre dîner fut fait chez un paysan et partagé avec sa famille qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le dîner, nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis que j'amassais des brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles... »

Eh bien ! oui vraiment, tout en ce lieu est d'accord avec la simplicité champêtre, avec cette vie paisible des champs que Jean-Jacques a tant aimée et qu'il sait faire aimer aux autres. Mais pourquoi donc, hélas ! se fit-il philosophe ? Car voyez où cette philosophie a conduit ses héros. M^{me} la baronne de Warens est morte, par sa faute, dans la misère la plus abjecte et une telle dégradation morale qu'elle en

soulevait de dégoût, même le cœur de Jean-Jacques. Rousseau, lui, après une série d'immoralités qui révoltent la pensée, s'est brûlé la cervelle pour mettre fin à ses honteux écarts d'esprit. Je sais fort bien que les amis de Jean-Jacques ont nié qu'il se fût tué. Mais, d'autre part, je tiens d'un témoin oculaire qu'en 1830, le buste de Jean-Jacques-Rousseau, moulé sur nature, ayant été exposé dans une salle du premier étage, au Passage Colbert, à cette exposition se trouvait joint un rapport, signé par Houdon, l'auteur de la statue de Voltaire, placée sous le péristyle du Théâtre Français, et l'artiste qui moula le buste de Jean-Jacques. Or, dans ce rapport, *Houdon affirmait avoir moulé la tête de Rousseau peu d'instants après son suicide*. En effet, mon témoin oculaire, littérateur fort distingué, très-connu et bien aimé du public, m'affirme à son tour qu'au front de Jean-Jacques on voyait des stygmates, ronds comme une pièce d'un franc, en bourrelet, interrompant le sillon de rides du front, traces évidentes du coup de pistolet qui lui brisa le crâne.

Je le répète : L'intérêt inspiré par ces hommes célèbres s'attache même aux lieux qu'ils ont habités : Tibur, Mantoue, Auteuil, Windsor, Montbar et Ermenonville, conserveront toujours un reflet de l'amour que leur ont porté Mécène, Horace, Propertius, Catulle, Virgile, Sterne, Buffon et Jean-Jacques, dont ils furent l'asile. Aussi, voyageant en Suisse, il y a trois ans, comme vous savez, et me trouvant à Genève, je n'ai pas voulu passer aussi près de Ferney, la résidence de Voltaire de 1760 à 1778, époque de sa mort, sans visiter cette terre devenue fameuse. Le château bâti par Voltaire est encore conservé dans l'état où il le laissa, lorsqu'àgé de quatre-vingt-quatre ans, il vint à Paris triompher et mourir. Il appartient aujourd'hui à la famille de celui qui avait vendu Ferney à Voltaire, M^{me} Denis s'étant empressée de revendre cet héritage, malgré les recommandations contraires du philosophe.

Une avenue de tilleuls, ouverte sur la route de Lyon à Genève, conduit au château, dont l'architecture est simple, mais élégante et noble : il domine le bourg et les campagnes voisines. De la terrasse qui longe le bâtiment, le regard plonge à l'orient sur un parc, le franchit, descend jusqu'au lac de Genève, dont il embrasse l'étendue azurée, et remonte sur les premières chaînes des Alpes, qui s'étendent, entassées les unes sur les autres, et forment la base immense d'où le

Mont-Blanc porte jusqu'aux cieux ses neiges éternelles. Lorsque j'eus parcouru les jardins, le parc, les avenues, le berceau favori du poète, le banc de gazon, le bosquet qu'il aimait, le frêne qu'il planta lui-même, je revins au château. Alors, la même impression que j'éprouvai en pénétrant dans les Charmettes me saisit quand je montai l'escalier et m'attachai à la rampe qui conduit à la chambre à coucher du philosophe.

Cette chambre est d'une extrême simplicité : sa longueur est de quinze pieds, sa largeur de douze. Le lit est en bois de hêtre ; les rideaux, d'une vieille étoffe de soie jaune à ramage, sont, ainsi que la tenture des murailles, déchiquetés par les larcins des visiteurs. Près du lit, à sa place accoutumée, se trouve encore la table de nuit, en bois commun ; un fauteuil et six chaises en velours vert passé sont rangés des deux côtés de la chambre. Entre les rideaux du lit est suspendu le portrait de l'empereur Frédéric ; sur le même panneau, celui de l'acteur Lekain ; à droite, le portrait de Voltaire à l'âge de quarante-cinq ans. En face du lit, le portrait d'Emilie, et, pour pendant, celui de Catherine-la-Grande, brodé en soie, et offert au philosophe par l'Impératrice elle-même. La cheminée est de marbre blanc, de forme assez gothique. Je ne parle pas d'autres portraits superposés ; toutefois je signale celui du pape Clément XIV. Un pape chez Voltaire, l'ennemi de toute religion, de toute autorité ! Il s'y trouve en compagnie de Thomas, de d'Alembert, d'Helvétius, de Diderot, etc. Jugez de l'assemblage...

De la chambre à coucher, on descend au salon, les deux seules pièces du château qui n'aient pas subi de changement depuis le départ de Voltaire. Le salon offre moins d'intérêt.

On entre avec émotion dans ces demeures, que je vous peins, ma bonne tante, et on en sort triste, très-triste. C'est qu'en faisant un retour sur le passé, on se rappelle que la monstrueuse philosophie, dont ces gens furent les auteurs et les dispensateurs, s'attaquant au Dieu du ciel et aux rois de la terre, a donné au monde une ère nouvelle, celle d'une dissolution incessante et d'un désordre d'idées qui conduit à l'abîme. Voilà ses œuvres, cela suffit pour juger la philosophie et les philosophes.

Rentrons un moment aux Charmettes : Depuis Mme de Warens, trois fois déjà

les Charmettes ont changé de possesseurs. A cette heure, le poétique séjour de Jean-Jacques est le domaine d'un médecin de Chambéry. Je laisse Emile errer long-temps sous les arbres et parmi les fleurs ; puis notre nom écrit sur le registre, très-sèchement, et au beau milieu de mille expressions de mépris ou d'enthousiasme, selon l'esprit des visiteurs, nous partons alors que le soleil est au zénith, et, pour quitter les Charmettes, nous traversons le verger si ombrageux et si calme, nous gravissons le coteau qui les domine, et nous retournons à Chambéry par le joli chemin que Jean Jacques a célébré par ces lignes :

« Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière et j'élevais mon cœur vers l'auteur de cette aimable nature dont les beautés s'étalaient sous mes yeux... »

J'élève aussi mon cœur vers Dieu, mais pour le remercier de ne m'avoir pas fait philosophe, et tout en ruminant les tristes souvenirs sous l'impression desquels je me trouve, nous arrivons à l'extrémité de la côte qui domine à pic Chambéry dont nous pouvons étudier les moindres détails. Nous allions peut-être nous oublier dans les extases où nous plonge l'aspect des splendides vallées qui nous entourent et du riche amphithéâtre de la ville que nous avons sous les yeux, lorsque le timbre de la cathédrale nous avertit que le moment fixé pour notre départ approche. Aussi descendons-nous en hâte à l'hôtel où je consacre une heure à tracer ces dernières lignes. Puis, vous priant bien de ne pas vous inquiéter à l'endroit de ma prudence et de ma santé, je vous baise au front et me dis votre meilleur ami et affectionné parent.

Valmer.



III.

A MADAME FANNY DOULET, A PARIS.

Vallée de Montmélian. — Cimetière de villages enterrés vifs. — Un souvenir du Chevalier-sans-peur-et-sans-reproches. — Inconvénient des chemin de fer. — Une ville à cheval sur trois vallées. — Le Château-Fort de la Savoie. — L'Isère — *La Vallée de Maurienne.* — Un drame en plein air. — Un homme vainqueur de trois femmes en fureur. — Les Alpes le soir. — La fortune des Savoyards. — Passages des Alpes par les Anciens. — Où l'on parle d'Annibal, d'Asdrubal, des Carthaginois et des Romains, des Français, et de Napoléon I. — D'où vient le nom *Alpes*. — Division des Alpes. — Comment on franchit le *Mont-Cenis*. — Nuit transparente. — Etymologie du mot *Cenis*. — Un lac au clair de lune. — Hospice et Caserne. — *Notre Dame des Neiges*. — Panorama du Piémont. — Entrée en Italie. — Un toast! — *Suse*. — Histoire de Suse. — *La Novalaise*. — Le Fort de la Brunette. — *Doire et Durance*. — Deux sœurs d'humeurs opposées.

Suse, 21 Août 185...

Nous quittons à peine notre seconde étape, ma bonne et tendre mère, et j'ai déjà de magnifiques aspects de nature à vous peindre, des drames à vous raconter, des ruines à vous décrire, en un mot une foule de détails à vous envoyer. Ainsi pourrai-je au moins me dédommager de la privation cruelle que m'impose votre éloignement. Dans ce but, j'ai fait bonne provision de plumes et de papier. Vous verrez si j'aime à m'en servir quand il s'agit de causer avec vous.

Le chemin de fer Victor-Emmanuel ne conduit pas seulement à Aix et à Chambéry ; il se prolonge jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne, où il attend patiem-

ment que l'industrie humaine perce un tunnel sous le Mont-Cenis, pour pénétrer en Italie, et en faire le jardin de l'Europe. Rassasiés de Chambéry et des Charmettes, nous sommes montés en wagon, sur ce chemin de fer, hier 20 Aout.

D'abord nous pénétrons, au levant, dans la belle *vallée de Montmélian*. A notre gauche, *Château de la Bâtie*, puis un peu plus loin *Castel de Chignin*, chaînons d'une ligne de forteresses qui jadis s'étendaient sur tout le pays, avec mission de le défendre, et d'allumer des feux sur leurs plates-formes pour avertir en cas d'attaque. A notre droite, escarpement perpendiculaire produit sur le flanc du *Mont-Grenier*, haut de 4,926 mètres, par la chute de masses énormes, qui, en 1248, n'engloutirent pas moins de seize villages. De nombreux mamelons, actuellement couverts de vignes, forment comme les ondulations funéraires de ce gigantesque cimetière, où villages et paysans dorment ensevelis sous des ruines que l'on nomme les *Abîmes-de-Myans*. A part ces taches sinistres répandues sur le beau tableau que nous offre notre parcours, ce que nous voyons ressemble à une suite non interrompue de jardins toujours couverts de fleurs et de fruits. La grande variété des produits, la beauté de la végétation, la fraîcheur de la verdure ne laissent jamais au repos les regards des voyageurs.

Nous franchissons rapidement quelques kilomètres, et sur la rive gauche de l'*Isère*, qui se montre à nous, voici les restes du vieux manoir qui vit naître Bayard, le chevalier sans peur et sans reproches. Les souvenirs historiques émeuvent partout : mais le *Château-de-Bayard* me frappe d'autant plus, que partant de ce point où il naquit, nous allons voir des champs de bataille où il s'illustra, Brescia et d'autres villes où sa vertu laissa des traces si pures, et le dernier lieu où, les armes à la main, la garde de son épée pour croix, il rendit l'âme à Dieu en prononçant le beau nom de France !

Au moment où M. Valmer prononce à mon oreille le nom de cet incomparable preux, un voyageur, assoupi dans un coin en tenant la main de sa fille, ouvre des yeux effrayants, regarde les sites qui nous entourent et reconnaît avec terreur qu'il court vers le Piémont, tandis qu'il se figurait entrer en France. Grand émoi... Appel des conducteurs... Explications...

— C'est votre faute, vous avez crié : Aix ! Aix !

— C'est la vôtre, nous avons dit : Saint-Jean-de-Maurienne !

Le fait est, qu'au départ de Chambéry, les deux convois se croisaient, appelant leur monde, chacun de son côté.

Hélas ! rien n'est inexorable comme un rail-way. Notre homme en est quitte pour descendre à la station, où il attendra le passage du train de France, qui n'aura lieu que ce soir à huit heures... Notez qu'il est deux heures, et que le digne voyageur va à un rendez-vous d'affaires.

Montmélian, petite ville située sur la rive droite de l'Isère, nous apparaît alors. Position charmante, au point d'intersection de trois vallées, à cheval sur trois routes qui les sillonnent : *vallée de Maurienne*, *vallée de Tarentaise*, et *vallée de Grésivaudan*.

Jadis, Montmélian possédait un château fort de premier ordre, à l'ombre duquel les Savoyards dormaient sans soucis. Néanmoins, tout-puissant que pouvait être ce boulevard de la Savoie, maintes fois il fut attaqué, dans le passage de nos armées pour pénétrer en Italie, ou dans nos démêlés avec la maison de Savoie. Notre Henri IV, qui en fit le siège en 1660, faillit y recevoir un boulet en pleine poitrine. Louis XIII l'attaqua ensuite ; mais il y rencontra le comte Geoffroy-Bens-de-Cavour, un noble ennemi, qui sut vaillamment se défendre. A son tour, le maréchal de Catinat l'investit, pendant trente-trois jours, et enfin s'en rendit maître en 1691. En dernier lieu, Louis XIV, qui aimait à trancher les difficultés, le fit raser en 1705. A cette heure rien de plus inoffensif que Montmélian.

A notre sortie de cette bourgade, M. Valmer me signale les glaciers des Alpes qui commencent à diamanter l'extrême horizon.

Bientôt nous traversons l'Isère, dont les vagues fougueuses se rendent à Grenoble, sur notre droite. L'Isère n'est pas une rivière dans cette partie de son cours, c'est un torrent impétueux. Descendue des sommets granitiques de la vallée de Tarentaise, elle quitte cette province de Savoie, pour recevoir les eaux de l'Arc, qui vient de la vallée de Maurienne, et souvent, rien qu'en traversant cette pauvre contrée sur un espace fort étroit, elle étend fort au loin ses ravages.

Nous entrons dans cette *Maurienne*, assez monotone province de Savoie, formée d'une longue vallée qu'enserrent deux chaînes de roches stériles, et nous cotoyons la rivière de l'Arc qui la sillonne avec un certain fracas.

Voici *Aiguebelle*, dans un bassin verdoyant, entourée de montagnes aussi vertes que le bassin. Sur un monticule, qui est à la gauche du bourg, nous découvrons les ruines de tout un village et de son église détruits par un éboulement qui se fit en juin 1760.

D'Aiguebelle le chemin de fer suit un rétrécissement de la vallée jusqu'au bourg de *Lachambre*, et enfin pénètre dans un vaste écartement de montagnes grises et rocheuses, dont les cîmes sont couvertes de neiges, au centre duquel s'étale la mélancolique cité qui a nom *Saint-Jean-de-Maurienne*.

Là s'arrête le chemin de fer Victor-Emmanuel. Pour le remplacer, deux médiocres diligences attendent les voyageurs; mais elles ne peuvent contenir qu'une trentaine de personnes, et nous sommes plus de cinquante. Belle fortune pour les hôtels du pays, et grand embarras pour le directeur des véhicules dont on fait l'assaut. Aussi oyez, ma bonne mère, oyez le drame qui suit :

M. Valmer est convaincu que le livret qu'on lui a donné à la gare de Paris nous donne droit aux places du coupé. Mais vingt voyageurs ont semblable conviction. Voici même une dame, haute de six pieds, et ses deux filles, au sourire railleur, qui, sans s'inquiéter d'aucun droit, établissent leurs bagages dans le coupé le plus confortable, dont elles font un vrai garde-meuble; premier démêlé. Le directeur sue sang et eau tant il déploie de zèle à mettre la paix. Malheureusement il ne réussit qu'à allumer la guerre. Le pauvre homme perd la voix à raisonner avec les prétendants. Au lieu de flots de paroles, mieux vaudrait qu'il usât d'autorité. Que fait M. Valmer? Fort de sa conviction, voyant que la dame en question se donne, désormais sans souci, l'ambrosie d'un bouillon savoyard, sans mot dire, il dégage avec ordre et précaution le coupé qu'il envie de l'encombrement qui le rend inabordable, me fait signe de le suivre, s'introduit en sourdine dans le paradis convoité, m'y installe à ses côtés, et s'écrie, en soufflant comme Eole :

— Ce directeur n'a pas de caractère, rendons-nous justice à nous-même et vive la maxime : *Primo occupanti* !

— Votre maxime est fausse ! lui dis-je , car alors la dame occupait , par ses bagages , la place avant vous. C'est : *Le droit du plus fort est toujours le meilleur !* qu'il faut dire...

— Du plus fort ? reprend M. Valmer... Je ne voudrais pas lutter avec cette femme... La voici qui vient... La bombe va éclater , gare !

Vous dire la stupéfaction du visage , le désappointement de l'esprit , la colère qui monte aux yeux , la menace qui contracte la bouche du tambour-major féminin qui survient en effet , serait impossible. Elle ameut les voyageurs , elle siffle , elle hurle , elle tempête. L'écume lui vient aux lèvres , ses poings se ferment ; elle en appelle aux cieux et à la terre ; le directeur est sommé de se prononcer.

M. Valmer ne dit mot. Admirable de flegme , il se contente de lever en l'air sa feuille de route en guise de drapeau.

— Je suis souffrante , malade ! s'écrie-t-elle.

Et pour appuyer son dire , elle tousse à la façon des poitrinaires.

— Mes filles sont indisposées !...

Elle malade , ce colosse féminin ! Ses filles indisposées , et elles dévorent des pommes vertes !...

— Cet homme n'est pas français , ajoute-t-elle : c'est un manant , un truand , un pékin...

— Merci ! riposte stoïquement l'ami Valmer.

On murmure autour de la diligence : de fauves regards se fixent sur nous ; il est évident que nous avons l'opinion contre nous...

Aussi notre virago agite ses bras comme un télégraphe ; ses yeux lancent la foudre ; le sang bouffit son visage. Elle prend à l'écart le directeur qui a la tête basse et n'en peut mais ; puis , elle s'élance , comme une furie , vers une maison qu'on lui désigne. Les curieux se taisent : on voit qu'ils épousent sa querelle et partagent son désir de vengeance. La matrone reparait presque aussitôt , et s'avance comme l'ange du jugement , car elle n'est plus seule.

— Ah ! voici le commissaire ! dit-on.

En effet , un commissaire de police , l'écharpe en sautoir , suit notre héroïne ,

et lui-même est accompagné de trois fusiliers piémontais. Le cortège vient droit à nous...

— Votre feuille du chemin de fer , dit le représentant de l'autorité à M. Valmer ; la vôtre , madame , fait-il en s'adressant à la plaignante, et les vôtres aussi, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux voyageurs qui nous entourent et qui s'agitent pendant que nous restons calmes et dignes dans notre coupé.

Chacun de remettre le livret donné à Paris , à Dijon , à Lyon , ici ou là. Le commissaire les examine dans un silence solennel et fort consciencieusement : je me plais à lui rendre cette justice. Enfin il ouvre la bouche. Déjà la dame triomphe , ses yeux brillent comme des escarboucles ; derrière elle et le commissaire, ses filles nous font des cornes. On se hausse sur les pieds pour mieux voir, et le cercle se resserre pour mieux entendre la sentence.

— Je suis affligé de vous le dire , madame et messieurs , mais les seuls voyageurs qui soient véritablement en règle ici , et les seuls qui aient droit au coupé, dit le commissaire , ce sont les deux voyageurs que vous attaquez. Ces messieurs viennent de Paris, leur livret a des dates précises, et, en outre, voici la signature du chef de gare de Paris, et l'heure fixée pour ce départ, en coupé, de Saint-Jean-de-Maurienne. Vos livrets, au contraire, n'ont aucune date précises, ne possèdent aucune signature, et nous laissent libres de ne vous livrer des places que ce soir, demain ou tout autre jour...

Chère mère, vous ne vous figurerez jamais le dépit qui se montre sur le visage crispé de la pauvre dame déconfite, de ses filles un instant auparavant si impertinentes, et l'ébahissement de la foule. Une réaction s'opère soudain en faveur de M. Valmer.

— Maintenant que mon droit est bien constaté, Madame, dit-il alors avec majesté, permettez-moi de prouver que je ne suis ni un manant, ni un welche, et veuillez accepter la place dont je puis disposer en votre faveur : car ce jeune homme, ajoute-t-il en me montrant, garde la sienne, je le veux, je l'exige...

La virago s'adoucit : sa colère s'efface, sa haine se fond en un bienveillant sourire, et déployant ses plus belles manières, elle s'installe avec l'une de ses filles au lieu et place du trop bon Valmer, que l'on case avec honneur sur le

siège du conducteur, siège qui va lui servir d'observatoire pour le passage du Mont-Cenis.

Enfin la diligence s'ébranle : nous partons...

Le soir se fait : des rayons d'or pâle qui percent la nue font resplendir le site sauvage et malsain que nous traversons et qu'attriste la présence de nombreux infortunés affectés de goîtres et de crétinisme. Les montagnes s'exhaussent peu à peu, la route gravit les premières rampes des Alpes et les premières assises du géant dont nous devons escalader les épaules pour entrer en Italie.

Bientôt la vallée de Maurienne, qu'arrose l'Arc, se resserre et nous montre de plus près la riche végétation des pins de ses talus. Clochers, ruines, maisonnettes solitaires, bois, champs cultivés jusque sur les sommets les plus escarpés ; aspects lointains et fantastiques des cimes alpestres dorées par les rayons du soleil couchant ; gigantesques rochers à pic, tel est l'encadrement de notre route.

Apparition dans la brume du village de *Saint-Michel* qui occupe un angle de la vallée, arrondi en forme de cirque immense et tout capitonné, jusque sur les hauteurs, de chaumières dont les cheminées fument, de bouquets d'arbres entourés de troupeaux, et de champs récemment dépouillés de leurs maigres moissons.

Je doute que nulle part, en Europe, on trouve une plus grande subdivision de territoire. Il n'y a pas une grande propriété, en Savoie, m'a-t-on dit, mais il en existe une multitude de petites, et de très-petites. Un Savoyard gagne-t-il quelque argent à Paris, et il trouve toujours moyen d'en gagner, il revient bien vite dans ses montagnes et s'achète un domaine de quelques toises. Mais comme la Savoie possède peu de terrain cultivable, on devine à la simple vue que ses habitants font des efforts incroyables pour le multiplier. Si les pentes sont trop rapides pour être soumises à la culture, ces bons paysans se mettent à construire des parapets, à former des terrasses, à apporter de très-loin un peu de terre végétale et à créer de cette manière un champ qui souvent n'a pas plus d'un mètre carré ou l'étendue à peine suffisante pour y planter quelques cep de vignes. Il n'y a rien de plus intéressant que de voir ce combat de la vie contre l'apreté de la nature. Si le pauvre montagnard comptait ses sueurs, son

petit champ lui coûterait bien cher ; mais il vaut mieux pour lui qu'un vaste domaine, parce qu'il est sous le soleil de la patrie !

Vous comprenez dès-lors comment il se fait que vous ayant annoncé la province de Maurienne comme aride, rocheuse, stérile, je vous parle souvent de sa riche et belle végétation.

Mais je reprends mon récit.

Après le village de Saint-Michel, où l'on relaie, la voiture marche en sens contraire de la rivière d'Arc qui, descendant des montagnes que nous gravissons, bouillonne sous nos yeux dans son large lit semé d'énormes blocs de roches qu'elle promène et qu'elle polit comme du marbre sous ses embrassements sans fin. La montée devient si rapide que sept fort chevaux sont attelés à la lourde machine qui nous porte. Les sites les plus sauvages nous entourent. La route monte, monte encore, monte toujours, et plus nous nous élevons, plus la gorge devient âpre et sévère. Ici et là des cascades pleurent et gémissent en portant le tribut de leurs eaux à la rivière d'Arc, qui leur répond en mugissant tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, car nous traversons le torrent sur un pont de bois. La nuit est tout-à-fait tombée ; mais un clair de lune d'une admirable pureté jette sa douce transparence sur certaine partie des montagnes, tandis que d'autres parties restent plongées dans une mystérieuse obscurité. C'est ainsi que nous atteignons la base du Mont-Cenis, dont toutes les rampes que nous venons de franchir ne sont que l'escabeau.

Nous sommes à *Lans-le-Bourg*, dernier village de Savoie. Après lui l'Italie !

Oh ! ma bonne mère, avec quelle prudence jalouse dame nature a caché le paradis terrestre de l'Italie derrière un formidable rempart de monts superposés ! Avec quelle patience et quel courage l'homme doit franchir ces barrières qui ferment l'entrée de cette terre promise ! Du pied de leurs croupes entassées, le regard, dans l'illusion, n'embrasse que leurs premières assises et s'étonne déjà de leur merveilleux élancement vers les cieux. Mais quand il est parvenu au point où nous sommes, par exemple, et que l'œil découvre encore de secondes, de troisièmes assises de montagnes entassées ; quand on lève la tête et que le mont semble s'exhausser encore, grandir toujours et ses échelons se multiplier, c'est à en avoir le vertige. Néanmoins le passage se fait au milieu de ces masses

gigantesques , et l'on se sent plein d'une ardeur nouvelle , en même temps que l'on éprouve le besoin d'atteindre le sommet.

En effet , les neuf mules de Lans-le-Bourg , qui montent d'un pied sûr , en faisant sonner leurs grelots , vous semblent ne pas tirer assez vite votre équipage. Pour aider à la montée , et accélérer la marche, je me surprends pousser, en esprit, à en avoir mal à la poitrine. Et dire qu'il y a des gens assez mal organisés pour dormir et ronfler quand on les hisse sur ces colosses sourcilleux que l'on nomme les Alpes ! J'étais incommodé d'un voisin de cet acabit. Aussi j'éprouvais le besoin de le pincer et de lui crier aux oreilles :

— Mais sache donc, malheureux cretin, qu'il y eut un jour, en 217 avant l'ère chrétienne, où , à travers les glaciers et les neiges éternelles de ces montagnes, malgré ces rochers et leurs abîmes , sous les noirs sapins de ces rampes effrayantes , cinquante mille fantassins , le casque en tête , la cuirasse sur la poitrine , le pilum à la main ; neuf mille cavaliers , rapides comme l'éclair , ne se servant ni du mors , ni de la selle , cachant leurs armes sous le blanc manteau numide ; trente-sept éléphants chargés de tours portant des archers baléares , gravirent ces monts escarpés , ayant à leur tête l'illustre carthaginois Annibal, qui les conduisait à la *bataille du Tésin*, où , réduits à vingt-six mille guerriers , ils mettent en fuite une nombreuse armée romaine ;

A la *victoire de la Trébie* dont les flots reçoivent les cadavres de trente mille Italiens égorgés par le fer des Carthaginois ;

Sur le *lac de Trasimène* , près d'Arrezzo , qui voit quinze mille Romains mourir la poussière et joncher ses rivages ;

A la terrible *boucherie de Cannes* , témoin de la mort irréparable du vaillant Paul-Émile , de la perte de quatre-vingt sénateurs , de vingt-un tribuns légionnaires , et d'un tel nombre de chevaliers que l'on recueille plusieurs boisseaux des bagues qu'ils portent au doigt comme marque distinctive de leur dignité (1) !

(1) C'est par le mont Genève, entre le mont Viso et le mont Cenis, que plusieurs savants s'accordent à faire passer Annibal, malgré les récits contradictoires de Polybe et de Tite-Live. Plusieurs passages des Alpes avaient été pratiqués depuis long-temps par les Gaulois et les Boïens. Aussi un chef Boïen vint trouver Annibal et lui offrit de lui servir de guide.

A ce malencontreux personnage je voudrais dire d'une voix tonnante :

— Ne sais-tu donc pas , homme insensible aux grandes choses du passé , qu'il y eut un autre jour où l'on vit prendre ce même chemin des Alpes que tu franchis, afin de secourir l'armée de son frère Annibal, vaincu par les voluptés de Capoue, au fameux Asdrubal, conduit par les destins à la *bataille du Métaure*, petit fleuve qui se jette dans l'Adriatique, où le malheureux Africain laisse sa tête au consul Néron, qui la fait jeter dans le camp d'Annibal, afin de lui annoncer la défaite et la mort de celui qu'il attendait comme son sauveur ?

Ignorez-tu donc aussi que ces cîmes neigeuses des Alpes n'empêchèrent pas Marius, le farouche consul, de les franchir au pas de course, en 102 avant J.-C., avec ses nombreuses légions, pour aller livrer bataille, près d'Aix, dans nos Gaules, à cinq cent mille Cimbres qui, après avoir passé sur le ventre à quatre-vingt mille Romains, et presque autant d'esclaves, se ruaient vers l'Italie, conduits par leur terrible roi Teutabochus, géant de sept pieds, et couvrir de leurs cadavres d'immenses plaines qui prirent le nom de *Champs-Putrides*, et le donnèrent au village actuel de *Pourrières* ?

Apprenez, apprenez, ingrat et stupide dormeur, que là aussi passa, à son époque, le fameux Jules-César, allant conquérir les Gaules; passèrent les Scipion courant sus à Carthage, à l'Espagne; et Pompée marchant contre Sertorius, et Julien l'Apostat, et bien d'autres hommes illustres !

N'oubliez pas que Pépin le Bref et Charlemagne, venant ravir la Lombardie au traître Didier, ont imprimé leurs pas où vous marchez vous-même ;

Que Charles le Chauve, en 877, venu à Pavie pour se concerter avec le Pape, afin d'attaquer les Sarrasins, et, apprenant que Carloman, roi de Bavière, envahissait la Lombardie, se hâte de fuir devant lui, mais de peur, disent les uns, de poison, disent les autres, tombe malade, s'arrête frappé par son médecin, le juif Sédécias, et meurt dans une chaumière, là, sur ce versant des Alpes, à *Brios*, au pied même du Mont-Cenis ;

Laissez-moi vous dire que Charles VII, en 1402, se rendant à Naples pour y recevoir la couronne d'Italie, et courant de Naples à *Fornoue*, près de Parme, afin de mettre huit mille Français en ligne contre trente mille italiens confédérés

dans le but d'arrêter la *furia francese*, dont ils sont cependant victimes, escalade le Mont-Genèvre, ce géant frère du Mont-Cenis dont il occupe la droite;

Que Louis XII, en 1500, s'empressant de venir en possession du Milanais, au détriment de Ludovic Sforza, dit le More, pose le pied sur ces croupes où vous mettez si dédaigneusement le vôtre ;

Que François 1^{er}, en 1520, allant cueillir les palmes de la victoire à Mari-gnan ! puis les perdre à Pavie, avec la liberté, toujours à l'occasion de ce beau Milanais, traverse les mêmes Alpes, au Mont-Genèvre, et descend au Pas d'Exile.

Réveillez-vous pour écouter et garder dans votre mémoire cet autre souvenir : Il y eut un jour où ces Alpes orgueilleuses, ne se trouvant pas assez hautes pour admirer de loin les héros des temps modernes, voient avec un frémissement de surprise leurs cimes élancées envahies par les régiments français que Napoléon conduit à la victoire, entendent leurs hardis fourgons glisser sur les pentes vertigineuses de tous leurs dangereux passages, et s'étonnent d'être ébranlées par la marche d'une formidable artillerie, ne s'inquiétant ni de cols ni de vallées, mais montant et descendant à travers tous les obstacles, traînée par des soldats, malgré les précipices, les gouffres et les abîmes...

Hélas ! je voudrais chanter ces prodiges sur tous les tons, je le vois, les oreilles des rustres resteraient insensibles, comme leur cœur. Car j'entonne en vain la glorieuse mélodie de ces montagnes domptées par le génie de l'homme, mon dormeur se retourne d'un autre côté, et je l'entends ronfler plus fort.

Laissez-moi, ma bonne mère, discourir avec vous sur les Alpes, et pardonnez-moi l'impression que je subis en les voyant : je désire vous la faire partager.

Alpes, Ailp, Alb, est un nom générique gaulois, qui signifie *hauteur, masse élevée*, et qui s'applique à toutes les hautes chaînes de montagnes.

Les Alpes proprement dites se divisent de la manière suivante, en commençant par la mer Méditerranée, pour remonter vers l'Adriatique :

Alpes Maritimes, de la mer Méditerranée au Mont-Viso, près du Mont-Genèvre.

Alpes Cottiennes, du Mont-Viso, par le Mont-Genèvre, au Mont-Cenis. Ce nom de Cottiennes leur vient d'un petit roi du pays, nommé Cottius, à qui l'empereur Auguste laissa un semblant d'État, à l'entrée des Gaules, dans le Dauphiné.

Alpes Graïennes, du Mont-Cenis au Mont-Blanc, en passant par le Mont

Rose et le Saint-Bernard. Graïus est la racine du nom Graïennes : mais *graius* ne veut pas dire *grecque*, comme on croit généralement. Il signifie rocailleux, car il dérive de *craig*, mot celtique qui veut dire *rocher*.

Alpes Pennines ou pic élevé, du gaulois *penn*, qui signifie sommet, pointe élevée, du Mont-Blanc au Mont-Saint-Gothard.

Alpes Lépontiques, du Mont-Saint-Gothard au Mont-Bernina, d'où sort l'Adda, au nord-est du lac de Côme. Les Lépontins, qui habitaient les bords de ce lac, leur ont donné leur nom.

Alpes Rétiques et non *Rhétiques*, des Retiens, en gaulois *Railh* ou *Ratena*, *montagnard*, de qui sont descendus les Etrusques, du Mont-Bernina au Mont-Hoch-Kreutz, qui donne naissance à la Drave.

Alpes Carniques, ou *Noriques*, ou *Juliennes*, qui s'étendent du Mont-Hoch-Kreutz, au nord de l'Adriatique, et pénètrent dans l'Allemagne. *Carnie*, *Karn*, *Coin*, ou extrême Gaule, est l'origine du mot Carnique. Celui de Norique provient de *nord*, *orient*, ou Gaule orientale. Enfin, le surnom de Juliennes leur a été donné par les colonies de Jules-César et d'Auguste, établies à *Julium*, le Zuglio actuel, et *Emona Julia*, le Laybac d'aujourd'hui.

Je ne parle pas des *Alpes Suisses* ou *Bernoises* qui, du Mont-Saint-Gothard vont se réunir au Jura ; ni des Alpes Grises qui traversent le canton des Grisons pour s'étendre du Mont-Saint-Gothard entre le Rhin et l'Inn ; ni des *Alpes Apennins*, de *Alp-Beannin*, mot gaulois voulant dire *petites Alpes* qui sillonnent l'Italie ; ni d'autres ramifications, celles de l'Illyrie et de la Styrie, très-étrangères à notre voyage.

Vous voyez, bonne mère, au risque de vous endormir par mon récit, que j'étudie mon sujet.

Or, Auguste, le premier empereur de Rome, fut le premier ingénieur qui ne craignit pas d'ouvrir la première route sur les croupes gigantesques qui séparent l'Italie des Gaules et de l'Allemagne. Nous en retrouvons le diplôme et le certificat, encore complet, dans l'Arc-de-Triomphe que fit élever à Suse, où nous l'avons vu tout à-l'heure, ce petit roi du nom de Cottius, dont je vous parlais à l'endroit des Alpes Cottiennes, en l'honneur du travail d'Auguste, et par reconnaissance.

Après Auguste, ce fut notre Charlemagne qui refit cette voie zébrant le Mont-Cenis, et que les éboulements avaient déjà bien effacée.

Ensuite Catinat, en 1691, à son tour, restaura cette route en lacet, fort endommagée par le temps, et qui lui servit cependant pour venir guerroyer dans le Piémont. Mais jusqu'à notre époque, ce passage n'était praticable qu'à dos de mulet.

Alors vint un homme dont toutes les œuvres furent marquées au coin du génie. Il avisa un jour; et, comme Louis XIV avait dit : Il n'y a plus de Pyrénées ! lui s'écria :

— Désormais les Alpes n'existent plus !

Et il se mit à couper les Alpes avec son grand sabre de bataille; et sur le Mont-Cenis, et sur le Mont-Saint-Bernard, et sur le Simplon, il laissa de tels passages, qu'ils devinrent des routes impériales, grandioses, magnifiques, commodes et sûres.

Celle du Mont-Cenis, qui se fit de 1802 à 1811, a vingt pieds de large et une bordure d'arbres de chaque côté dans toute sa longueur. Mais ce qui mérite l'admiration autant que la reconnaissance, c'est que, sur cette route, de distance en distance, surtout dans la partie la plus difficile, ~~sont~~ ^{sont} élevées vingt-cinq maisons de refuge pour servir d'abri aux voyageurs. Près de la vingt-deuxième maison, la route est souvent assaillie par des avalanches; mais on peut franchir ce mauvais pas en quatre minutes. La vingtième s'appelle la *Ramasse*. On y trouve toujours un certain nombre de traîneaux, et, quand la neige recouvre les inégalités de la montagne, le voyageur pédestre peut, en dix minutes, descendre jusqu'à Lans-le-Bourg, dans un de ces traîneaux que dirige habilement un montagnard. Cette descente perpendiculaire est de six cents mètres.

Comme la nuit est d'une admirable transparence, notre regard n'a rien à perdre du programme que promet le Mont-Cenis. C'est une succession sans fin d'aspects sublimes et sauvages. Cependant on dit que ce passage des Alpes, quoique le plus fréquenté, est le moins agréable au point de vue pittoresque. Toutefois je trouve que la plus magnifique nature nous fait cortège. Nous sommes entourés d'une végétation luxuriante; par fois l'œil plonge dans d'immenses profondeurs. Sur le talus de ces abîmes croissent le pin, le mélèze et l'accacia. Nous y apercevons çà et

ra de beaux herbages. La marmotte et le chamois sont les seuls quadrupèdes qui habitent ces régions. Au point du jour nous voyons planer au-dessus de nos têtes le grand et le petit aigle à l'affût d'une curée. Nous distinguons aussi quelques perdrix blanches et le pinson, mais un pinson blanc, que l'on appelle le *pinson des neiges*.

On change notre attelage au hameau de *Tavernettes*, où M. Valmer, craignant le sommeil pour mon âme, et la gelée pour mon corps, quitte son observatoire et ne manque pas de venir me débiter une tirade admirative sur la beauté de la nuit, son heureux et magique clair de lune, la fantasmagorie de la montagne dans le crépuscule qui la colore, et l'étymologie du Mont-Cenis.

D'après lui, certains auteurs font dériver Cenis du mot *cinis*, *cedre*, *mons cineris*, *montagne de cendre*; ces savants se rattachent à une tradition du pays qui veut qu'à une époque reculée, un général, dont on ne dit pas le nom, ait fait incendier les forêts dont la montagne était couverte, pour y trouver plus facilement un passage. Evidemment il s'agit d'Annibal. D'autres auteurs, ajoute M. Valmer, font venir le nom de Cenis de la rivière qui sort d'un lac, et dont le nom est *Cenise*.

Voici le *Lac* en question. Il est situé au milieu d'un plateau de quatre lieues de superficie, tapissé de grasses prairies, et offre une surface d'une demi-lieue carrée à peu près. Nous sommes cependant sur le point culminant de la montagne, à dix-neuf-cent-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais au-dessus de nos têtes s'élèvent encore des pics couverts de neiges et presque toujours entourés de nuages. C'est la fonte de ces neiges qui produit ce lac, dont la profondeur est de quatre-vingt-dix pieds. Ses eaux, alimentées par les torrents et les infiltrations de la montagne, s'écoulent par la *Cenise*, à son extrémité méridionale. Il renferme plusieurs espèces de poissons, et surtout d'excellentes truites.

Mais à notre gauche, quand la voiture a repris sa marche, quelle est cette vaste construction qui se montre à nos regards étonnés, se mirant dans le lac, et y contemplant sa façade à plusieurs étages? C'est l'*Hospice* fondé, au ix^e siècle, par Charlemagne, quand il traversa le Mont-Cenis; agrandi par Louis le Débonnaire; enfin, rétabli et considérablement augmenté, en 1801, par Napoléon I^{er}, qui y plaça des religieux destinés à faire le même service que ceux du Grand-Saint-

Bernard. Cet hospice est vaste et commode : il accueille les voyageurs que le mauvais temps ou d'autres circonstances obligent à s'arrêter. Ces religieux Bénédictins, au nombre de six, offrent gratuitement leurs soins aux malades et vous hébergent généreusement. Ils ont trois ou quatre chambres à coucher, fort propres, à la disposition du passant. Ce n'est pas non plus sans orgueil qu'ils montrent, comme une relique, la litière qui servit à notre Napoléon pour franchir le Mont-Cenis.

En outre des Bénédictins, l'hospice renferme un corps de carabiniers piémontais, dont la présence a un but tout différent : ils sont là pour visiter les passe-ports, et s'assurer de l'honnêteté des touristes. Enfin, à l'hospice on a joint une vaste *caserne* qui peut contenir trois mille hommes, et des écuries pour mille chevaux.

À l'extrémité du plateau, nous trouvons un groupe de cabarets et d'auberge, à l'usage des muletiers.

C'est là que la nouvelle route laisse, à gauche, l'ancienne route des Romains, ouverte par Auguste, que des avalanches menacent par trop fréquemment.

Vous nous croyez peut-être au point exactement le plus élevé, ma bonne mère ? Je le croyais aussi. Mais il n'en est rien. Nous gravissons encore jusques à une hauteur de deux mille cent mètres, et, chose prodigieuse ! voici que, à notre gauche, se dresse le cône d'une montagne qui ne demande pas moins de sept heures pour se laisser escalader. Il est couronné d'une chapelle très-aimée des pèlerins, car elle est dédiée à *Notre-Dame-des-Neiges*.

Enfin la descente commence...

Soudain, comme un rideau de théâtre qui s'ouvre pour laisser voir les décors magiques et les splendeurs d'une mise en scène ravissante, sous nos yeux, à nos pieds, à droite, à gauche, en profondeur, en hauteur, dans un immense développement, avec d'inimaginables horizons lointains pour toile de fond, se montre à nous l'un de ces larges bassins, l'une de ces splendides vallées qui mettent l'âme en extase, et la livrent à une admiration incessante. Enceintes de monts aux cimes neigeuses dorées par l'aurore, entassés en un amphithéâtre de vingt lieues, de trente lieues de circuit : bois verdoyants, prairies vaporeuses, rivière dont le ruban bleu glacé d'argent sillonne les mille accidents du sol ; ha-

meaux, castels, ruines, cités dormant encore dans la brume du matin ; et, sur toutes ces magnificences de la nature, délicieux lever de soleil sortant de son tabernacle d'or et de pourpre pour s'élançer, comme un géant, dans un firmament du plus riche azur. Cette enceinte de montagnes,

C'est le *Mont-Viso* à l'extrême droite ;

C'est le *Mont-Genèvre*, ensuite plus rapproché de nous ;

Puis le *Mont-Cenis*, dont les rampes rapides nous font glisser avec la rapidité d'un torrent ;

C'est, à notre gauche, les larges assises du *Mont-Blanc*, le géant par excellence entre tous ces géants ;

Ce sont les têtes poudrées du *Petit* et du *Grand-Saint-Bernard* ;

Et enfin les sublimes aspérités légèrement rosées du *Mont-Rose*.

Baissons la tête et contemplons les vallées, les gorges, les ruines, les cités, les hameaux.

Cette vallée qui nous fait face, c'est la *Vallée de Suse* ;

Les gorges sont les fameux *Pas de Suse* et *Pas d'Exile* ;

La ville c'est la vieille cité romaine de *Segusio*, *Suse* ;

La rivière n'est autre que la *Doire-Ripaire*, *Doria Riparia* ;

Les ruines, à notre gauche, sont les débris du *Fort de la Brunette* ;

A gauche encore, et venant confluer avec la vallée de Suse dont le point d'intersection est formé par un mamelon qui forme le fort de la Brunette, c'est la *Vallée de la Cénise* ;

Au fond de la vallée de la Cénise, *Abbaye de la Novalaise* ;

Enfin, ces horizons lointains sont les *Collines de Turin*, les *Plaines d'Alexandrie*, de *Marengo*, etc.

Et l'ensemble du tableau, c'est l'ITALIE !

C'est de l'Italie, c'est de Suse que je vous écris, car j'ai besoin tout d'abord de vous adresser toutes les affections de mon cœur, et les impressions de mon âme. Mais je ne vous dissimule pas qu'avant de reprendre la plume, me voici interrompu par M. Valmer, qui vient me présenter une amphore étrusque d'un certain vin rouge du pays, fin, léger, dont de grosses et délicieuses châtaignes des Alpes, et des pommes dites *Susines*, mais quelles pommes ! relèvent le goût et me

font trouver délectable cette libation matinale. Toutefois, avant de tremper mes lèvres dans le breuvage, je me lève solennellement, et je dis, le hanap à la main :

— A vous, ma bonne mère, à de beaux jours pour notre avenir, à notre bonheur, à notre amour, ce premier rouge-bord ! Aux amis de France ensuite ! Puis à l'Italie, à l'Italie, la terre des Romulus, des Césars ! A la ville éternelle !

Puisse ce toast vous être porté par les zéphirs, malgré la haute muraille des Alpes qui nous sépare à cette heure, hélas ! ma tendre mère !

Maintenant je vais vous dire que *Suse* est une petite ville de sept à huit mille habitants. La plupart de ses rues sont étroites et tortueuses, comme toutes villes d'antique origine. Elle compte quelques églises, mais peu remarquables. Dans l'une d'elles, *Saint-Martin*, nous trouvons des grisailles et un autel moyen-âge qui ne manquent pas de mérite. Nous rencontrons déjà bon nombre de religieux et de prêtres, et cependant à peine avons-nous le pied en Italie.

Suse a l'honneur d'avoir été fondée par Auguste, le premier empereur de Rome, quelques années avant J.-C. Il la plaça, comme une forteresse mise en vedette de ce côté de l'Italie, à la jonction des gorges formées par les Monts-Genèvre et Cenis, qui servaient de passages aux Gaulois, passages dont il voulait faire, et dont il fit, en effet, des routes qui subsistent encore sous le nom de *Voies Romaines*.

Sur l'une de ces voies, du côté d'Exile, qui est, pour le Mont-Genèvre, la Forteresse-Vedette que Suse se trouve être pour le Mont-Cenis, nous allons visiter un *Arc-de-Triomphe* élevé par le petit roi Cottius, qui a donné son nom aux Alpes Cottiennes, ainsi que je vous l'ai dit. Ce monument, complet encore et bien conservé, n'a guère qu'une hauteur de deux étages, et se compose de quatre colonnes détachées, et de quatre pilastres faisant partie du massif de pierres. Le plein-cointre le caractérise. Le fronton porte une longue et laudative inscription commençant par ces mots : *CÆSARI MAGNO...*

Nonobstant sa modeste apparence, Suse a été témoin et victime de grands drames de guerre et d'invasions hostiles. Ainsi l'empereur d'Allemagne, le belliqueux Frédéric 1^{er} de Hohenstaufen, plus connu sous le nom de Barberousse, la mit à feu et à sang, vers 1160, lorsqu'il prétendit se faire roi d'Italie, à l'époque des Guelfes et des Gibelins.

Ensuite, en 1629, au mois de février, Louis XIII de France, à la tête d'une armée de vingt-quatre mille fantassins et deux-mille-cinq cents chevaux, força les barricades du Pas de Suse, y fit un traité avec le maître du pays, le duc de Savoie, et partit de là, suivi de son ministre Richelieu, et de ses maréchaux de Créquy, de Bassompierre, Schonberg et Toiras, pour secourir Charles de Gonzague, duc de Nevers, héritier du duché de Mantoue.

En 1690, notre vaillant Catinat s'en empara au nom de Louis XIV, et Suse devint ville française jusqu'en 1696.

Puis le duc de la Feuillade, en 1704, de par Louis XIV encore, s'en rendit maître de nouveau ; mais, trois ans après, le duc de Savoie, Victor-Amédée, nous enleva cette conquête.

Enfin le célèbre *Fort de la Brunette*, que je vous ai signalé, et dont la construction coûta quinze cent mille francs, fut pris et détruit par les Français, qui ne dépensèrent pas moins de six cent mille francs pour le faire sauter. C'était l'heure de la destruction universelle, 1796 ! Six cent mille francs de tranchées, de mines, de camoufflets, de poudre, en un mot, pour faire sauter un fort qui gênait notre entrée en Italie, que dites-vous de cette dépense ? Mais aussi quelles ruines grandioses ! Les beaux pans de murs noircis par l'incendie ! Et quel site bien choisi ! On dit qu'on y trouva des vins exquis. Assurément ces vins ne furent pas bus par les gens de la mine. Ce n'est pas qu'ils eussent fait mauvaise mine en face de ces vénérables bouteilles ; mais il y avait là des gens de bonne mine, les généraux, s'accommodèrent de cette découverte d'une mine d'un nouveau genre.

Derrière le mamelon de la Brunette commence, ou plutôt finit le *Vallon de la Cénise* que décore l'*Abbaye de la Novalaise*. Rien n'est pittoresque comme cette belle solitude que dominant les rampes sourcilleuses du Mont-Cenis. C'eût été pour nous la plus charmante excursion, qu'une promenade à l'abbaye ; mais en présence de tant de merveilles à exploiter, nous sommes forcés à de nombreux sacrifices.

La belle rivière que nous voyons sillonner la vallée qui conduit à Turin de son capricieux méandre, est la *Doria-Riparia*, ou *Dora*, ou la *Doire-Ripaire*, qui prend sa source sur le flanc occidental du Mont-Genèvre, et de là va se jeter dans le Pô, près de Turin. Le nord de l'Italie possède une autre rivière du nom de *Doria* ou *Dora*, c'est la *Doire-Baltée*, dont nous aurons occasion de parler. Mais à

deux kilomètres peut-être de la Doire-Ripaire sort du sol, entre le Mont-Genèvre et le Mont-Viso, notre rivière française, la Durance. Hélas ! ces deux sœurs sont d'un caractère bien différent, selon l'esprit de la nation à laquelle leurs eaux doivent appartenir. La rivière italienne est calme, paisible, et quelque peu hypocrite, j'imagine ; la rivière française, au contraire, est franchement tracassière et turbulente. Aussi les poètes de la contrée ont-ils fait, à l'occasion, de ces deux cours d'eaux d'humeur si fort opposée, le quatrain suivant qu'ils mettent dans la bouche de la Doire personnifiée :

Adieu, ma sœur la Durance,
Car nous nous quittons sur ce mont :
Tu vas ravager la Provence,
Et moi féconder le Piémont.

Je vous livre ces vers tels que je les copie.

Nous avons six heures à employer avant de quitter Suse : c'était quatre heures de trop pour bien connaître la ville et ses environs. Mais je viens de convertir ces quatre heures de pénitence en quatre heures de félicités, puisque je vous les ai consacrées, ma tendre mère. Néanmoins, pour que mon bonheur ne fasse pas votre ennui, je clos ici ma lettre, en lui confiant le plus doux des baisers, celui d'un fils plein d'amour pour la meilleure des mères.

ÉMILE DOULET.





Barbou Frères, Éditeurs

Lith. Garanne

TURIN.

IV

A MADAME N. DE LA FERRIÈRE, A PARIS.

Un arc de Triomphe en l'honneur des deux Touristes. — *Vallée de la Doire*. — Squelettes aériens. — Aspects des Alpes du côté de l'Italie. — *Turin*. — Son origine. — Une revue des Barbares. — Vieilles chroniques. — Débuts à Turin. — *Via del Po*. — Paysage. — Descriptions. — Peintures de mœurs. — Une réminiscence païenne. — *Le Pô*. — Le cœur de Turin. — Aspects romantiques. — *Piazza del Castello* — L'ami Marchèse. — Menu d'un diner. — Où l'on voit Sémiramis, reine de Babylone. — Souvenirs de certains grands hommes. — *Le Campo-Santo*. — *La Capella di San-Suario*. — Les Eglises. — Les Musées. — *L'arméria del Re*. — Comtes, Ducs et Rois. — Ce que c'est que *la Superga*. — Une brillante cavalcade. — Les délices d'une Posada champêtre.

Turin, 28 Août, 185...

Vous me l'avez dit et souvent répété, Madame, c'est vers l'Italie que vous portent vos aspirations. Vous vous la représentez comme une autre terre promise. Aussi, me demandez-vous quelques lettres qui vous en apportent, avec mes récits de voyageur, de sympathiques émanations. Assurément l'Italie n'est pas au-dessous des magnificences que vous rêvez ; mais vous choisissez bien mal celui qui doit vous en redire les beautés. Un artiste seul, peintre ou poète, pourrait vous esquisser ou vous chanter dignement l'Italie. Moi, pauvre hère, je n'ai qu'une misérable prose à vous offrir. Néanmoins, dans la crainte de vous déplaire et d'encourir votre disgrâce, je vais essayer de vous en parler vaille que vaille. Au moins me trouverez-vous le mérite du bon vouloir. *Fais ce que peux, advienne que pourra!*

Il y a peu de jours, nous étions encore à Suse, au pied du Mont-Cenis. Jusques-là, depuis Paris, nous n'avions eu qu'un temps maussade et sombre. Mais, pour notre entrée en Italie, les nuages se sont réfugiés sur les aspérités des montagnes qu'ils ont couronnées, comme de blancs pavillons hissés sur des navires pour annoncer une fête. Le soleil s'est montré radieux et pur. Les bois, les prairies, les côteaux, la nature entière, tout a repris sa plus riche parure et s'est mis en liesse. Les brises n'ont pas fait défaut, et le *favonius*, tant chanté par les vieux poètes latins, a semé dans l'air des senteurs inconnues, mais suaves. Bref, il n'a pas été jusqu'aux oiseaux des bocages qui n'aient entonné leurs plus délicieuses floritures pour nous rappeler que nous étions dans le pays des Rossini, des Alboni, des Frezzolini, des Mario et des Strepponi.

En outre, une ville antique, toute romaine, avec des ruines romaines, des castels romains, des voies romaines, Suse, a reçu nos premiers regards sur cette terre de gloire. Nos premiers pas nous ont fait passer sous un arc de triomphe romain, dressé sous Auguste, depuis vingt siècles, tout exprès pour nous faire honneur.

Jugez si nous étions heureux, mon compagnon de voyage et moi.

Nous étions arrivés à Suse en diligence, et nous en repartons en chemin de fer, celui qui doit mettre la France en communication avec l'Italie par un tunnel qui passera à travers les Alpes. Nos seigneuries occupent un charmant petit salon, où nous trouvant seuls, tout est profit pour nous : libre échange... d'idées ; assaut d'impressions ; lutte de communications et liberté de mouvements.

Départ. Du beau pays du Piémont, voici d'abord *Bossoleno*, village dont on ne dit rien ; voici des ruines, celles d'un vieux château-fort étendant les débris de ses donjons sur toute la colline ; voici *Bogone*, *Santo-Antonio* et *Condove*, assez jolies bourgades ; puis, huché sur la haute et pittoresque tête du *Picchinino*, montagne en forme de promontoire dominant la vallée d'au moins sept cent mètres, voici *Sacra-di-San-Michele*, monastère participant du burg Celtique et de l'église Italienne. Il paraît que ses caveaux, comme ceux de Saint-Michel de Bordeaux, ont la vertu de changer les cadavres en momies naturelles.

La *Vallée de la Doire-Ripaire*, que nous suivons et dont le sillon est creusé dans les verts contreforts des Alpes, aboutit bientôt à une plaine immense,

couverte de champ de maïs, que capitonnent des mûriers, et à laquelle sourient de merveilleux horizons aux tons chauds et cuivrés, n'ayant pour limites que le cirque grandiose des Alpes maritimes, du Mont-Viso, du Mont-Blanc, du Mont-Rose et des Alpes orientales, dont les glaciers brillent au loin comme des aigrettes de rubis et des cascades de diamants qui ruissellent sur de gigantesques émeraudes.

Alors nous traversons *Santo-Ambrogio*, *Avigliana*, *Alpignano*, tour à tour admirant, ici les autres ruines, plus pittoresques encore d'un vieux castel dont les débris simulent des squelettes aériens qui, de leur rocher, voudraient tenter un saut de Leucade dans la plaine; là, à gauche, dans la brume d'or du midi, la ville industrielle de *Rivoli*, dont la haute tour, debout comme un géant prêt à livrer bataille, servit de prison au duc de Savoie, Victor-Amédée, qui y mourut en 1632, détrôné par Catinat, l'habile exécuteur des hautes œuvres de Louis XIV. Que ce nom de *Rivoli* n'éveille pas chez vous, madame, les souvenirs de la fameuse bataille de ce nom : nous ne sommes pas encore à cet illustre *Rivoli*. Enfin, un peu partout nous découvrons, dressés comme des phares qui signalent les villages, de hauts clochers italiens dont la structure hardie nous étonne.

Le Piémont, ainsi que l'indique son nom, est situé au pied des montagnes qui le protègent de trois côtés, à l'ouest, au nord et à l'est. C'est dans cette enceinte que se dressent les pics les plus formidables de l'Europe. Mais les points où leurs versants s'abaissent, se coupent, et forment d'étroits vallons, des couloirs placés par la nature au pied de chacun de ces géants, prennent le nom de *Cols* ou de *Pas*. De tous temps, ces couloirs, cols ou pas, ont servi au passage des voyageurs et aux communications des peuplades entre elles.

Le *Col de Tende*, le premier de tous, est le plus voisin de la Méditerranée.

Vient ensuite le *Col d'Exile* qui contourne le Mont-Genèvre.

Le *Pas-de-Suse* forme le passage du Mont-Cenis.

La vallée de notre Rhône communique avec l'Italie par les *Cols du Petit* et du *Grand Saint-Bernard*, qui aboutissent au Val-d'Aoste, arrosé par la Doire-Baltée.

Le *Col du Simplon* atteint Domo-d'Ossola, au nord du lac Majeur.

Enfin d'autres cols ou pas sillonnent les flancs des Alpes-Orientales ; mais leur nomenclature devient ici fort inutile et hors d'usage.

L'aspect des Alpes , du côté de l'Italie , ne ressemble en rien à celui qu'elles offrent du côté de la France. Du côté de la France, la chaîne Alpine est longtemps annoncée à l'avance par des chaînes secondaires qui la précèdent , lui servent de contrefort , sont verdoyantes ou sévères , gracieuses ou sauvages : on les gravit pendant six heures avant d'en atteindre les sommets. Du côté de l'Italie- au contraire , les Alpes se montrent comme une gigantesque muraille de granit , coupée perpendiculairement à pic , et on se demande s'il y a un passage possible pour franchir ces masses merveilleuses qui s'élancent vers les cieux. A leur pied commence le Piémont , immense surface plane qui s'étend à l'infini. Ne lui supposez pas cependant la monotonie des grandes plaines ou des vastes prairies de votre Amérique. Dans le Piémont , on voit ici et là de plantureux mouvements de terrain , de charmants caprices du sol , de fraîches collines boisées qui reposent le regard et diversifient les points de vue.

A notre sortie de *Collegno* , Emile , qui n'a pas l'infirmité du mutisme , dirige son index vers le centre de la plaine , au pied de la plus admirable croupe de collines dentelant l'horizon , et me dit :

— Cher maître , nous allons toucher à quelque ville digne d'intérêt à en juger par ses dômes , ses tours , ses clochers , ses toits rouges comme un océan de coquelicots , et surtout par ce monument aérien qui , semblable au Parthénon d'Athènes sur le Pentélique , couronne cette montagne en dentelles et nage dans le bleu de l'éther.

— Diavolo ! Tu dis vrai , mon très-bon , la ville , c'est *Turin* , et le temple aérien n'est autre que la *Superga* !

— Salut donc à Turin , *Torino* , *Taurasia* , répond Emile , saisi de l'enthousiasme qu'inspire un point où l'on doit trouver le repos et le plaisir. Salut à la capitale du Piémont ! A la ville des ducs de Savoie , salut ! Cher maître , continue-t-il , je lisais *Strabon* , comme vous voyez , et mon imagination , allumée par la lecture des drames d'autrefois , m'enlevait aux temps présents , de telle sorte que , tout-à-l'heure , dans la vallée de la Doire-Ripaire , je voyais ses premiers habitants , les *Salussi* , tirer la poudre d'or que leur donnait le lit de la rivière ,

et cultiver en paix les champs féconds de leur contrée, ainsi que le faisaient nos pères, les Gaulois, alors qu'ils étaient en paix avec les tribus voisines. Ici, dans cette plaine où nous entrons à toute vapeur, je voyais les *Taurini*, d'origine celtique comme les *Salussi*, et frères de nos Gaulois aussi, construisant cette ville qui brille au loin sous le soleil, et qui alors, neuf cents ans avant Jésus-Christ, et deux cent cinquante ans avant la fondation de Rome, reçut, à sa naissance, le nom de *Taurasia*. Mais je voyais aussi, Rome ayant été placée sur ses collines immortelles, les *Taurini*, jaloux, faire la guerre au nouveau peuple romain, puis, la paix signée, contracter une alliance si sincère avec lui qu'elle devait résister à l'épreuve des tempêtes. En effet, m'apparaissait Annibal, le terrible Carthaginois, descendant des Alpes avec ses blancs Numides et les farouches Gaulois pris à sa solde, et venant faire la conquête de cette Rome si nouvelle et pourtant déjà si hostile aux peuples qui prétendaient marcher de pair avec elle. Sous mes yeux, les yeux de mon cerveau halluciné, cet Annibal osait offrir aux *Taurini* de s'avancer avec lui contre les Romains, et, sur le refus des *Taurini*, fidèles à leur alliance, je me trouvais le témoin de l'incendie, du sac, de la ruine de cette infortunée *Taurasia*. Annibal, après ses conquêtes, avait ses défaites. Mais alors quel n'était pas l'étonnement des *Taurini*, si cruellement éprouvés par leur fidélité aux serments échangés avec Rome, de voir les légions de cette ville, par leurs marches et leurs contremarches dans leur voisinage, chercher à juger leur contrée. Dès lors soupçonner l'esprit d'envahissement des Romains devenait pour eux un besoin : aussi la colère et la haine de pénétrer dans le cœur des *Taurini* et des *Salussi*. Leurs actes prouvaient leurs sentiments. Modène ayant chassé les soldats de Decius Brutus, ceux-ci venaient se réfugier dans les décombres de *Taurasia* : mais alors on leur imposait une drachme par tête pour leur accorder un droit de séjour. Messala plaçant son camp sous les murs tombés de *Taurasia*, les *Taurini* lui faisaient payer le bois nécessaire pour chauffer son armée qui souffrait des rigueurs de l'hiver. Peu après, je voyais encore, arrivant soudain, de nombreuses cohortes romaines s'acheminant vers les Alpes pour examiner les cols et les passages. Alors les *Salussi* et les *Taurini*, ne devinant que trop l'intention d'asservir leur pays, eux aussi, gravissant les montagnes, après avoir pillé le trésor des légions, se mettaient en embuscade

et foudroyaient leurs anciens alliés sous la chute d'énormes rochers qu'ils détachaient du sommet des pics les plus abruptes. Enfin par mille hostilités ils montraient à leurs amis, devenus leurs ennemis, qu'il était plus facile d'envahir leur contrée que de les soumettre à leur joug.

Néanmoins, hélas ! mon imagination me montrait Jules César venant à bout de conquérir ces plaines et ces montagnes, l'an 48 avant J.-C., alors qu'il marchait vers les Gaules pour les dompter et les rendre esclaves. Seulement, pour essayer de dorer les fers des Taurini et des Salussi, je le voyais relevant Taurasia des ruines qu'Annibal y avait amoncelées. Il nommait la cité restaurée *Colonia Julia*, de son propre nom. Mais Octave, son neveu, sans nul respect pour la gloire que son oncle y avait attachée, en devenant empereur des Romains sous le nom d'Auguste, pour immortaliser ce nom, effaçait celui de Julia Colonia, et appelait *Augusta Taurinorum*, la Taurasia si fort éprouvée.

Cependant Salussi et Taurini se révoltaient bientôt. D'incroyables clameurs s'élevaient de ces plaines : c'était le cri de la rébellion, le cri d'un peuple esclave courant aux armes pour reconquérir sa liberté ; c'était ce bruit de guerre que les Romains redoutaient si fort et qu'ils appelaient l'effrayant *Tumultus Gallicus*, le *Cri de guerre des Gaulois*. Alors un affreux spectacle se passait sous mes yeux. On tuait, on pourfendait les infortunés habitants de cette riante contrée, et cette vaste plaine devenait un immense marché où l'on vendait, après les avoir mis nus et leur avoir imprimé un fer chaud sur l'épaule, les stygmates de l'esclavage, 40, 000 Salussi et 40, 000 Taurini. Ce que l'on trouvait parmi eux de plus ferme, de plus vigoureux comme chair humaine, comme charpente animale, était enrôlé dans la garde prétorienne du nouvel empereur, Auguste.

En dernier lieu, cette région vaincue devenait la province romaine de *Gaule Cisalpine*.

Mais voici qu'au milieu du V^e siècle, le colosse romain, qui tenait ainsi le monde dans ses bras d'airain, tombait pour ne plus se relever. Aussi les rivages de la Doire-Ripaire et le Pô, trop déshabitués de la liberté, passaient, sans mot dire, sous le joug d'une effroyable avalanche de Barbares glissant avec

fracas des montagnes septentrionales de l'Europe et du centre de l'Asie, pour s'emparer de l'Italie.

Conduits par Odoacre, les *Hérules* venaient occuper cette contrée du Pô :

Théodoric se fixait sur la Doire-Ripaire, avec ses Ostrogoths ;

Narsès, le général romain, envoyé par l'empereur de Byzance, capitale du nouvel empire d'Orient, formé des débris de celui d'Occident, de Rome si fort humiliée, chassait ensuite ces barbares.

Mais Alboin, à la tête de ses *Lombards*, expulsait, à son tour, Narsès, en s'emparant non-seulement de ces plaines, mais aussi des contrées de Milan et de Pavie, et de cette dernière ville faisait sa capitale. Alors régnaient sur ces pays infortunés et Autaris, et Théodelinde, et Didier, le farouche Didier.

Enfin, à raison des odieuses tentatives de ce dernier roi, apparaissait à mes yeux la grande image de notre Charlemagne, venant, de sa formidable épée, tracer les limites de son vaste empire des Francs, et il y comprenait tout ce magnifique bassin qui se développe au loin sous nos regards. Malheureusement ces agglomérations artificielles, et indépendantes des limites que la nature donne aux contrées, ne pouvaient être bien durables, et il suffisait d'un siècle pour renfermer la naissance, la mort et l'empire de Charlemagne.

— Puisqu'il a suffi de quelques lignes de Strabon pour mettre sous les yeux de ton imagination la revue rétrospective de l'histoire antique de ce vieux pays, toujours si nouveau pourtant, et toujours si frais, dis-je à mon illustre bavard, ajoute donc que quand l'orgueil de l'homme a bâti des monuments dans lesquels il se contemple, Dieu souffle dessus. Ils tombent alors, et le fracas de leur chute épouvante les hommes. Ainsi l'Empire de Cyrus ne compte pas deux siècles de vie ! Celui de Cambyse est à peine tracé dans l'histoire ! La mort de son héros écrase celui d'Alexandre, et enfin l'empire de Rome qui a mis sept siècles à se former, n'a eu qu'un siècle de gloire et trois siècles d'agonie !

— Dites aussi, cher maître, reprend mon philosophe, que, de notre temps, l'audacieux et admirable guerrier, qui avait renouvelé dans sa personne, et en quelques années, tous les prodiges de l'antiquité, après la création d'un empire

nouveau, est allé mourir sur un rocher d'où il a pu entendre le croulement de l'édifice qu'il avait créé !

Convenez, Madame, que j'aurais tort d'interrompre les profonds aperçus historiques de mon compagnon de voyage, énoncés sous forme de rêveries : on a trop à gagner à les entendre. Je ne vous en demande pas moins mille fois pardon de me laisser entraîner à vous les redire. Croiriez-vous que ces sortes de retour sur les choses du passé ont pour nous leur prix ? Un touriste, en visitant une contrée, aime non-seulement à la voir et à la juger telle qu'elle est, mais encore, mais surtout, il tient à se la représenter telle qu'elle fut jadis. Il invoque donc tous les faits dont la région qu'il parcourt a été le théâtre ; il fait revivre tous les acteurs de ces drames fameux qui ont fixé les regards du monde, et alors il jouit du passé, comme il savoure le présent. Aussi veuillez permettre que mon cher Emile achève toute sa pensée, car sa lèvre frissonne, et il a quelques mots à dire encore.

— Après Charlemagne, c'est l'anarchie, puis ce sont les empereurs d'Allemagne qui règnent tour à tour sur le Piémont. Mais vers le ^x^e siècle, tous les grands liens d'unité ayant été rompus, je vois s'établir, sur tous les points de l'Europe et de l'Italie spécialement, de petits centres d'unité, à peu près, comme le chaos passé, les éléments confondus se recherchent pour s'unir et reformer des corps. Dans chaque région, dans chaque vallée, dans chaque bourgade, il se trouve des hommes qui prennent de l'ascendant sur ceux qui les entourent : ils les réunissent, les protègent, les défendent dans le péril et, peu à peu, s'adjugent le pouvoir et l'autorité. De là naît le *Système Féodal*, règne des seigneurs, règne absolu, qui s'étend sur un vulgaire abruti, sans force et sans inspiration.

Mais de cet asservissement, après une longue époque de muettes souffrances, surgit la formation des *Communes*. C'est alors que *Turin*, qui a succédé à Augusta Taurinorum, à l'éphémère Colonia-Julia, à l'antique Taurasia, s'empresse de s'organiser en commune, en ville libre, en cité indépendante de fait, tout en conservant, par habitude sans doute, la suprématie des *Marquis*, héritiers des seigneurs de la féodalité. Or, comme ces marquis d'Italie ont contracté des alliances avec d'autres seigneurs leurs voisins, il advient qu'un jour les comtes

de Savoie, alliés au marquis de Turin, héritent du Piémont. Puis les empereurs d'Allemagne, qui toujours ont conservé une autorité nominale et une certaine influence sur le Piémont, de ces comtes de Savoie et Piémont font des ducs, qui partagent leurs faveurs en résidant tantôt à Chambéry, capitale de la Savoie, tantôt à Turin, capitale du Piémont. Enfin ces ducs se faisant rois, Piémont et Savoie se trouvent devenir le Royaume des États Sardes.

Toutefois ce n'est pas sans qu'il éclatè quelques tempêtes que se produit cette succession de transformations. Ainsi pendant que Turin est occupée par Amédée III, comte de Savoie en 1157, puis soumise à l'autorité des évêques par la violence de Frédéric I^{er} d'Allemagne, le fameux Barberousse, en 1157; puis, alors que Thomas I^{er}, autre comte de Savoie, y reprend l'autorité, et pour imposer quelque terreur à ses rivaux, construit à Chambéry le formidable Château-Fort que nous y avons visité, les Turinois se mettent en rébellion ouverte, en 1287, et jettent leur maître et seigneur en prison. Heureusement c'est un moment d'humeur qui passe, car je les vois accepter définitivement la souveraineté de la maison de Savoie, dont l'empereur d'Allemagne régularise la position, en créant ducs les comtes de Chambéry et Turin.

— Ai-je trop dit, cher maître? me demande Emile après un moment de silence.

— Trop? non; mais assez! dis-je en me levant, car voici notre locomotive qui rend le dernier soupir.

— *Torino! Torino!* crient, en effet, les conducteurs du train.

Nous sommes à Turin. Grand émoi! Il s'agit de retirer nos bagages qui nous précèdent de plusieurs jours; il s'agit de se procurer une voiture. Nous sortons bientôt de cet imbroglio, et quelques vingt minutes après notre arrivée dans la ville des Taurini, nous sommes très-confortablement installés à l'Hôtel-Féder! voisin de la célèbre Rue du Pô.

Depuis quatre jours que nous sommes dans les Alpes, humant la vie pastorale, aspirant par tous les pores les charmes de l'existence primitive, nous commençons à en avoir assez, et franchement nous ne sommes pas fâchés d'être rendus aux jouissances des villes, car la civilisation a ses douceurs. Aussi, après une toilette rapide, réfection prise à la royale table d'hôte des Féder, nous

voici dans la rue, et, sans indication, sans guide, par pur instinct, éperonnés par le seul désir de voir, nous flairons, dans la cité qui nous est encore parfaitement inconnue, son cœur, le centre de sa vie, le rendez-vous de ses loisirs, et le théâtre de ses curiosités. C'est la rue que j'ai nommée tout-à-l'heure, la brillante *Via-del-Pô*.

Figurez-vous, Madame, sous le plus beau ciel du monde; à égale distance des glaciers des Alpes et des régions où croissent en pleine-terre les orangers et les myrthes; au centre d'une plaine fertile; au pied de gracieuses collines qui se mirent dans un fleuve sinueux, le roi de la contrée, *rex Eridanus*, comme dit Virgile, le Pô actuel en un mot; au confluent de ce fleuve et de la Doire Ripaire; sur un terrain d'alluvion où l'on trouva jadis des crânes de cerf d'Irlande et de buffles sauvages: figurez-vous, dis-je, une vaste et belle cité, n'ayant pour horizon, à l'est, que l'infini, un infini vapoureux, aux tons chauds, aux lignes d'or; au sud-est les belles collines que je signalais tout-à-l'heure, et, à l'ouest et au nord, les cimes incomparables des Alpes. Composez cette ville de rues se coupant à angles droits, symétriquement ornées de balcons, et décorées de riches boutiques, d'opulents magasins et de joyeux cafés. Au centre, ici et là, taillez largement de belles places. Sur l'une d'elles, la plus vaste, édifiez un vieux Castel du Moyen-Âge oublié par le temps; sur les autres dressez de hautes et riches statues équestres en bronze; ornez les belles églises de façades harmonieuses. Enfin, partout dans ces rues et sur ces places, au lieu de portes, de persiennes et de jalousies, suspendez depuis les étages inférieurs jusqu'aux plus élevés, et laissez flotter au vent de grands rideaux à larges raies jaunes et blanches, grises et bleues, rouges et vertes, et dites-moi s'il est rien de plus pittoresque?

Je reviens aux collines qui bornent la ville au sud-est. Elles n'en sont séparées que par un pont et un faubourg peu étendu, le *Borgo di Po*. Le pont, qui permet d'admirer les belles eaux du Pô en traversant le fleuve, est l'œuvre de notre Napoléon, qui, à l'inverse des conquérants semant les ruines sur leur passage, répandait, lui, les trésors des œuvres de l'art, du perfectionnement et du bien être. Or, quand on descend la rue du Pô pour aller au fleuve, la vue se repose sur cette magnifique perspective dont cent palais, des églises, des kiosques et mille maisons de plaisance décorent les rampes.

Ainsi, au-delà du pont et dans l'axe de la *Piazza-Vittorio-Emmanuele* qui le précède, comme dans l'axe même de la rue du Pô qui lui est perpendiculaire, on voit tout d'abord un Temple affectant la forme du Panthéon de Rome, avec un dôme élevé et un riche fronton de marbre. C'est la *Chiesa della gran Madre di Dio* (1), dont le corps municipal de Turin fit les frais, et que dessina le *chevalier Bonsignore*, afin de perpétuer le souvenir du retour en Piémont de ses anciens souverains, après nos dernières guerres. Ce monument est du plus heureux effet dans la perspective.

Celui qui attire ensuite le regard est, à gauche, à mi-côte, un manoir à large façade, dont les nombreuses fenêtres contemplent de haut la ville assoupie au-delà du fleuve. Jadis baptisé sous le nom de *Villa Ludovica*, par le prince Maurice de Savoie, qui le construisit pour en faire hommage à sa jeune femme, Louise, fille du premier roi de Piémont, Victor-Amédée II, en 1624 ; il reçut plus tard et conserve encore le nom plus charmant de *Vigne de la Reine*, qui lui fut donné par Anne d'Orléans, femme de Victor-Amédée III. Ce nom porte en lui-même son explication, et il n'est pas au monde, que je sache, de plus beau vignoble.

A droite, sous de merveilleux massifs de marronniers séculaires et au sommet d'un frais monticule, l'œil s'arrête curieusement sur une blanche construction qui semble vous sourire en se cachant. C'est le *Couvent des Capucins*.

Enfin, d'assises en assises, de villas en villas, de kiosques en portiques et de bosquets en jardins, le regard se porte sur les plus hautes ondulations des collines, à quatre cent quatre-vingts mètres au-dessus du fleuve et de la ville, et y admire la façade imposante et la sublime coupole de *La Superga*. Cet édifice aérien, la merveille de Turin, est dû à la reconnaissance du roi Victor-Amédée II, envers une madone vénérée dans le pays. Lors du siège de Turin par les Français, en 1706, ce prince avait fait vœu d'élever un temple, dans ce lieu de difficile accès, si la Vierge lui obtenait la faveur d'être délivré de ses ennemis. Faveur accordée, vœu accompli. Dès-lors la Superga, dont je reparlerai ailleurs, devint le Saint-Denis des membres de la maison de Savoie.

(1) L'Eglise de la sainte mère de Dieu.

Eh bien ! tout cet ensemble magique se nomme ici la *Colline de Turin*, et, vous le voyez, c'est ce bel eden qui fait les premiers frais de nos jouissances. Aussi, permettez-nous de ne le quitter qu'après avoir dit un mot du fleuve dont les eaux fuient sous les peupliers de ses rivages.

Vous vous rappelez, madame, qu'il est raconté par les anciens, très-naïfs parfois dans leurs dires, qu'il y eut un jour où Phaëton, fils un peu téméraire d'Apollon, le dieu-soleil, obtint de son père de conduire une fois, une seule fois, à sa place, le char de feu qui éclaire le monde. Trop faible, Apollon livra le soleil à son fils. Mais, hélas ! les coursiers de feu, sous la main très-inexpérimentée de leur guide orgueilleux, s'écartèrent bientôt de leur route ordinaire au point de venir frôler la terre de si près que tout fut grillé, rôti, flambé sur sa surface. Heureusement pour nos grands parents, Jupiter, le dieu du ciel, vit à temps le désordre de la marche du soleil, et, d'un coup de foudre, il précipita du char l'imprudent Phaëton, qui tomba mort dans l'Eridan, l'un des grands fleuves de l'Italie. Les Héliades, sœur de l'infortunée victime, et, comme lui, filles d'Apollon, dieu du jour, s'étant livrées à une douleur bien naturelle cependant, furent métamorphosées en peupliers destinés à gémir sur les rives du fleuve, devenu le tombeau de leur frère.

Or, madame, l'Eridan en question n'est autre que le *Padus* des Romains, le *Pô* des Italiens actuels, ce beau fleuve qui coule là, sous nos yeux, entre la colline de Turin, d'un côté, et de l'autre les superbes *Promenades du Rempart*, anciennes fortifications de Turin, rasées par Napoléon. C'est donc dans le lit de ce fleuve que gît le pauvre Phaëton, et tous ces peupliers sombres qui s'étendent en lignes sinueuses à perte de vue, comme le fleuve, ne sont autres que les Héliades désolées. Jugez si nous vénérons le fleuve et ses rives !

Du reste, le Pô mérite bien des égards. Depuis le mont Viso, qui lui donne naissance, jusqu'à la mer Adriatique, qui le reçoit dans son sein, ce riche cours d'eau répand partout le charme et la fertilité. Recevant tour à tour, d'abord à Turin, la *Doire-Ripaire*, puis plus loin la *Bormida*, le fleuve rougi du sang de Marengo, puis le *Tanaro*, la *Trébie*, le *Tésin*, spectateurs des lutttes et des triomphes d'Annibal, et enfin la *Sésia*, puis l'*Adda*, si bien poétisé par Manzoni ; avant d'atteindre la fin de sa carrière, ce Pô généreux prodigue la vie à six

millions d'habitants, traverse, embellit, vivifie le plus beau pays du monde, et nous fait croire que Virgile était de mauvaise humeur contre lui, lorsqu'au temps d'Auguste il écrivait :

Proluit insano contorquens voltice silvas.
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta trahit.... (1).

Veillez maintenant tourner le dos à la colline, au fleuve et au *Borgo di Po*, Madame, pour remonter avec nous la *Via del Pô*, filleule du fleuve, et pénétrer dans le cœur de la ville. Cette voie royale, de près de mille mètres de longueur, bordée d'arcades resplendissant des richesses de l'art et de l'industrie, émaillée des plus fraîches toilettes des dames de la *gentry*, et toute parfumée de l'odeur des *cavour*, cigares fort appréciés des *dandis*, traverse d'abord la vaste *Piazza-Vittorio-Emmanuele*, sépare la partie orientale de Turin qui a nom *Borgo-di-Vanchiglia* de la partie occidentale qui s'appelle le *Borgo-Nuovo*, passe devant le superbe *Palais de l'Université*, à droite, qui laisse voir une fort belle cour entourée de portiques et des murailles tapissées d'inscriptions et bas-reliefs antiques tirés des ruines de *Suse* et d'*Industria*, autre colonie romaine, et arrive à la *Piazza del Castello*, ce vieux manoir oublié par le temps que je vous ai signalé.

La *Piazza del Castello* est sans contredit la plus grande place de Turin, sinon de l'Europe entière : mais elle n'est pas aussi remarquable par son ornementation. Néanmoins on est frappé d'étonnement lorsqu'on se trouve en face de cet antique *château-fort*, avec tours, donjon, créneaux, mais sans pont-levis, ses fossés ayant été remplis. Autrefois ce palais isolé était la demeure des ducs de la maison de Savoie ; il porte, aujourd'hui, le nom de *Palazzo di Madama*. Mais sa destination n'est plus la même : il est le siège de la *Chambre des Pairs* ou *Sénat*, et, en outre, il renferme, comme notre *Luxembourg*, le *Musée de Peinture*.

(1) Furieux et entraînant les forêts dans ses tourbillons, l'Eridan, ce roi des fleuves, déborde et emporte, à travers les campagnes, les étables et les troupeaux.

Virgile. *Georg.* 4. v. 481.

C'est autour de ce vénérable manoir que bat le cœur de Turin. En effet, d'un côté, au levant, façades modestes du Palazzo del Re, les Tuileries du Piémont; de l'autre, ministères et musées renfermant les richesses de l'art antique; au nord, fameuse capella di San-Suario; puis, à l'ouest, belle rue qui conduit à la Piazza San-Carlo; et enfin, presque sur tous les points, galeries couvertes qui sont à toute heure de jour et de nuit le Longchamp, le boulevard de Gand, le rendez-vous, en un mot, de la fashion de Turin. C'est là, comme dans la rue du Pô, comme sur la place Saint-Charles, que la ville élégante tient ses assises, exhibe ses crinolines, joue de l'éventail et fait papillonner ses velours, sa moire et ses dentelles. C'est là que de graves personnages discutent en se promenant, les pouces dans l'entournure du gilet. C'est là aussi que, plus timides et perdues dans la foule, passent, comme une vision rapide, de charmantes jeunes filles en longs voiles blancs, les unes, les autres en longs voiles noirs, lesquels voiles, destinés à cacher la plus charmante chevelure et le plus frais minois, ne cachent rien du tout, mais voltigent à l'arrière de la tête d'une façon gracieuse. Que voulez-vous? Ils n'en peut guère être autrement. Les voiles sont des tissus si légers, et les courants d'air sont si violents, sous des galeries ouvertes à tous les vents! Et puis, d'ailleurs, les Génoises en voiles blancs, et les Novaraises en voiles noirs, ne viennent à Turin que pour voir et connaître. Or, comment voir et connaître avec un voile qui fatigue la vue?

Dans cette foule qui vous entoure et vous engloutit, on peut alors remarquer que si le dialecte piémontais est certainement francisé, le costume, les mœurs, les usages le sont davantage encore. En effet, sous ce rapport, la physionomie de Turin est celle de Paris. Les plus riches magasins étalent avec orgueil, et comme appât, sur leurs devantures: Etoffes de Paris! Soiries et nouveautés de Paris! Modes et confections de Paris! Chez les chausseurs, chez les chapeliers, tout est de Paris! Et les librairies donc! Or, dans une ville italienne, il est un peu étrange de ne voir aux étalages que des livres français. Nos romans surtout y tiennent la plus large place: cela prouve que notre futilité gagne un peu nos voisins, et que savoir le français est désormais de bon ton. De Paris à Turin il n'y a que le nom.

Je vous citais le *Palazzo del Re*, tout-à-l'heure, comme l'une de ces

artères qui font battre le cœur de Turin, que contracte autour de lui le Palais-Madame. Cette habitation du roi de Piémont n'a rien qui charme le regard au dehors, mais les richesses de l'intérieur, dit-on, sont merveilleuses. Aujourd'hui nous en parcourons seulement les *jardins*, dessinés par *Le Nôtre*, et, certes ! cet artiste a tiré tout le parti possible de l'exiguité d'un terrain très-irrégulier, et a su y ménager la vue la plus ravissante d'une partie de la chaîne des Alpes et d'une vaste étendue de plaine fort pittoresque.

A ce palais il faut joindre le *Palazzo di Aosta*, très-humble demeure des ducs de Savoie, que l'on a réuni au Palais du Roi par une galerie de communication.

J'ai désigné aussi la *Capella di San-Suario*. Cette chapelle du Suaire de Notre-Seigneur est l'une des merveilles de Turin. Rien n'attire et ne fixe le regard comme sa magnifique coupole qui s'élance dans les airs ainsi qu'un audacieux aérostat qui voudrait monter aux cieux.

Comment cette Piazza di Castello, sur laquelle je vous retiens bien long-temps, Madame, ne serait-elle pas la noble poitrine de cette superbe ville, quand, du Palais-Madame pour centre, on voit rayonner à l'ouest la *rue du Mont-Cenis* ou de *Grossa-Dora*, dans une longueur de mille mètres, comme la rue du Pò, parfaitement alignée, avec une série non interrompue de belles boutiques, et dirigée en face du Mont Cenis, qui apparaît debout comme un géant à son extrémité, loin, fort au loin, et charme l'œil du touriste ?

Puis, au sud, la *Contrada Nuova*, autre rue splendide, qui aboutit, en réalité, à l'embarcadère de Suze, mais, en apparence, et par l'effet d'une charmante illusion d'optique, sert d'avenue au mont Viso qui termine l'horizon. Ces échappées de vue en face de collines pittoresques, de monts sourcilleux ou de vallées charmantes, auxquelles les Turinois sont peut-être fort indifférents, sont, pour nous étrangers, d'un effet magique.

Mais, en outre de cette admirable vue, la *Contrada Nuova* offre à l'admiration de l'artiste des maisons dont les fenêtres sont uniformément surmontées de chambranles forts saillants, ornés de délicieux festons. Dans toutes on trouve un vaste vestibule avec colonnes et pilastres, et jamais le fond de la cour, qui se voit de la rue, ne manque d'une décoration quelconque.

Je vous ai dit plus haut que cette rue neuve traversait la *Piazza San-Carlo*. Cette place affecte la forme d'un carré long coupé par six rues et décoré, sur deux côtés, de palais avec de vastes portiques. Mais à son extrémité, deux églises, séparées seulement par la Contrada Nuova qui continue sa marche, montrent des flèches, des clochetons, des pyramides et des façades d'un aspect féerique. *San-Carlo* est l'une de ces églises, et *Santa-Christina* l'autre. Ce n'est pas encore tout l'ornement de la Piazza. Au beau milieu se dresse la statue équestre en bronze de Emmanuel-Philibert, dans l'attitude d'un guerrier qui remet son épée au fourreau. Quatre bas-reliefs allégoriques, également en bronze, représentent le comté d'Aoste, la principauté de Turin, le duché de Savoie et le comté de Nice, reconquis par le Prince. On conçoit alors qu'il remette son glaive dans sa gaine. N'est-ce pas une excellente façon d'écrire l'histoire que d'user du marbre ou du bronze ? Avec ces livres toujours ouverts, les générations apprennent et n'oublient jamais. Gloire à *M. Marochetti*, l'auteur de cette œuvre : elle est d'un grandiose fini. Notre cour du Louvre a possédé quelque temps ce chef-d'œuvre.

Quand je vous aurai dit, Madame, qu'au nord-ouest, en avant du *Borgo-Dora*, se trouve la *Piazza-Emmanuele-Philiberte*, immense octogone environné de bâtiments qui servent aux différents marchés de la ville;

Puis la *Piazza dell' Erbe*, que décorent le *Palais de la Cité*, et un monument assez mesquin élevé par Charles-Albert à la gloire du fameux comte Vert, Amédée VI, le noble héros de la maison de Savoie;

Et enfin, au sud de Turin, la *Piazza-Carlo-Felice* :

Quand j'aurai ajouté que toute la partie sud-ouest de Turin est occupée, entre la Via di Dora-Grossa et la Contrada-Nuova, par la *Citadelle*, construction commencée en 1564, reste unique de toutes les fortifications qui entouraient la ville, et tombeau de braves Piémontais dont les corps, égorgés par de farouches Autrichiens, furent employés à combler la citerne de la forteresse, laquelle citerne était pourvue de rampes opposées par lesquelles descendaient et remontaient les chevaux de la garnison pour s'y abreuver ;

Et un vaste *Champ de Mars*, bien planté de beaux arbres;

Je vous aurai à peu près peint la physionomie topographique de la capitale des Etats-Sardes.

Aussi, après un tel travail et après la course qu'il a nécessité à travers la ville, dans un après-midi brûlant, sous un soleil d'Italie, ne serez-vous pas surprise de me voir vous écrire que la soif a desséché nos gosiers. Ne nous plaignez pas : ici, les *Caffés*, *Trattorie*, *Botteglierie* (1) ne manquent pas; on n'a que l'embarras du choix. Aussi nous faisons *riposto* au grand *Caffé di San-Carlo*, le plus fameux, situé sur la place de ce nom. A la bonne heure, voilà un café ! Les plus merveilleux de Paris ne sont que des huttes à côté de celui-là. Salon de laque de Chine ! Salon des Paysages, Salon des Drames historiques ! Et quels salons !

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales...

Mais ce qui est plus important encore, les glaces, les sorbets, les boissons rafraîchissantes y sont exquis, et pas chers surtout. On y manipule un certain *bicchierino*, mélange de café, chocolat et lait, qui est d'un goût exquis. C'est la boisson favorite des indigènes, le matin, paraît-il. Nous trouvons là tous nos journaux français et nous sommes heureux de nous reposer en lisant les nouvelles de la patrie. Il fait si frais dans cet élégant *retiro* ! Je remarque que les Italiens ont une excellente méthode pour ventiler leurs demeures. Quelque chaleur qu'il fasse au dehors, on est toujours très à l'aise au-dedans des appartements.

Après une heure de doux far-niente, nous reprenons notre essor, le nez en l'air et la bouche en trompette. Mais voici que sur la *Piazza-Carignano*, dont le palais est maintenant converti en *Camera dei Deputati*, ne regardant pas à mes pieds, tout comme l'astrologue, je butte, et, piquant une tête, je tombe de tout mon poids sur un pauvre passant qui n'en peut mais. Je me figure que le citadin lésé va tout au moins me rudoyer, et, pour cacher mon embarras, je contemple niaisement le malheureux pavé pointu qui m'a fait trébucher, lorsque je me sens saisi par des bras nerveux, serré contre une chaude poitrine, baisé aux joues de droite et de gauche, et enfin pétri dans une chaleureuse accolade,... Le pauvre

(1) *Caffés*, Cafés, *Trattorie*, Restaurants, maisons de Traiteur, *Botteglierie*, Bouteilleries ou marchands de vins.

passant n'était autre qu'un ami, à moi, qui, prévenu de notre arrivée à l'*Hôtel-Feder*, nous cherchait à l'aventure, et par hasard nous retrouvait, grâce à ma culbute.

Madame, permettez-moi de vous présenter l'un de mes dévoués, *il signor Marchese de C****, littérateur fort distingué, journaliste des plus tolérants, un savant s'il en fut jamais, et le plus complaisant des *ciceroni* qu'ait formés l'étude de la nature et de l'art. Marchese de C*** est auteur d'un roman fameux : *Marc* ou les *Enfants de l'Aveugle*, ouvrage d'un esprit *très-clairvoyant*, qui a charmé et charme encore tous les jours non-seulement les femmes les plus difficiles à fixer, mais aussi, et c'est là un triomphe, les diplomates les plus émoussés et les philosophes les plus grinchus. Aussi suis-je fier de mon ami !

En véritable écolier, avant d'aller chercher le bras magistral de Marchese, j'avais eu, comme vous le savez, la velléité d'aspirer l'air de la liberté et d'errer à mon gré. Mais la présence inattendue de mon Turinois fait envoler mes idées d'indépendance. Notez que voici bientôt douze ans que Marchese et moi, nous avons fait connaissance au milieu des émeutes et des barricades, à Paris, non pas en nous mesurant avec le pouvoir, mais en fuyant le champ de bataille. C'est vous dire que nous étions faits pour nous comprendre. Aussi le bon Marchese s'empare de moi comme d'un objet égaré depuis long-temps, qu'on retrouve avec bonheur, et nous partons bras dessus, bras dessous, moi, recevant ses félicitations sur la nouvelle manière de saluer les gens que j'importe à Turin, et lui, après avoir mis sa main sur nos... estomacs, nous conduisant vers une Trattoria quelconque.

Entrez avec nous, Madame, et soyez témoin de nos faits et gestes. Vous n'avez pas à rougir de vous trouver dans la maison d'un traiteur, car, voyez, notre salon, épuré de tous ces décors que paie l'addition, n'en est pas moins fort propre, et puis notre menu n'est pas à dédaigner. Jugez-en, s'il vous plaît :

Hors-d'œuvre : Beurre frais, radis, poivre long à l'état de fruit vert, salaisons assorties.

C'est l'usage à Turin de commencer par les hors-d'œuvre l'attaque d'un festin quelconque.

Suppe ou *potage* : *Agnolotti* et *Tagliarini*, sortes de pâtes d'un merveilleux goût.

Entrées : *Stuffato*, ou bœuf à la mode, tendre et fort juteux ; *carpionnata*, tranche à l'étuvée fort appétissante ; *truffi*, truffes blanches du Piémont, ayant un petit goût d'ail qui ne nuit pas ; *fonduta*, fondue au fromage, l'égale au moins de la fameuse fondue tant vantée par notre Brillat-Savarin ; enfin, *lampredi*, petites et minces anguilles du Pô, délicates et savoureuses, au point que Napoléon I^{er} en devint fort gourmand lorsqu'il était à Turin.

Rôts : Magnifique poulet, dodu, doré, mignonnement couché sur un lit de je ne sais plus quelle verdure d'une fraîcheur exquise.

Entremets : Salade de poisson délectable, pôts de crème et sorbets.

Le pain que nous sert notre *cuoco piemontese*, se nomme *grissini*. Ce n'est autre chose que de fort longues baguettes, très croquantes, d'une pâte bien cuite, et dont, à un repas, on peut consommer une énorme quantité.

Arrosez-le tout d'un certain vin d'Asti, appelé *nebbiolo*, dont ma langue cherche encore quelque relief sur mes lèvres, et convenez que notre dîner peut bien rétablir l'équilibre de nos forces perdues.

Vient enfin le dessert : Fromages de deux sortes ; pêches, raisins, poires, figues, reines-claude, nonnettes et macarons.

— Mon cher ami, dis-je à Marchese, en faisant rubis sur l'ongle, accordez-moi de ne pas vous ruiner encore aujourd'hui. Nous passons quelques jours à Turin, attendez donc l'heure des adieux pour arriver au fond de votre bourse.

Marchese sourit, tire une pièce d'or de son escarcelle, la jette au *bottega*, qui lui remet incontinent 12 *lire* et 50 *centesimi*, et reçoit en échange 20 *soldi* de *buona-mancia* (1).

— Alors notre banquet, ce festin de Lucullus, ne coûte que 7 fr. 50 c. de notre monnaie ? dit Emile. Comment, 2 fr. 50 c. par tête ? C'est bien décidé, ajoute-t-il, je me fixe à Turin !

(1) On appelle *Cameriere* le garçon qui fait le service des chambres dans un hôtel, et *Bottega* le garçon de café ou de restaurant.

Buona Mancia veut dire *bonne-main* ou *pour-boire*.

Pour mon compte, permettez-moi, Madame, de recommander à mes lecteurs présents et futurs, si jamais ils viennent à Turin, d'aller prendre gîte à la *Trattoria dei due Delphini*, piazza San-Carlo.

Au centre du Borgo-Nuovo, non loin de la rue du Pô, l'on décore du nom de *Jardin-Public* une petite promenade triangulaire, au sol très-exhaussé, car c'est une portion des anciens bastions de la ville détruits après la bataille de Marengo, et au-delà de laquelle les maisons débordent à cette heure. C'est là que nous allons philosopher, tout en fumant le regalia. Un beau café, en rotonde, abrite les consommateurs sous les arbres de ce promenoir très-fréquenté, et, çà et là, quelque blanche statue de beau marbre de Carrare, domine la foule et attire votre regard. En outre des délices du moka ou des jouissances des sorbets, une musique de régiment récrée les *dilettanti*, et nous met en goût d'entendre mieux encore.

Aussi l'ami Marchese nous énumère-t-il tous les théâtres de son cher Turin, afin de nous en donner le choix. Mais le *Théâtre-Royal* n'ouvre que pendant le carnaval; *Carignan* est fermé par absence du beau monde, maintenant en villégiature; *Angennes* a laissé envoler ses pensionnaires français; le *Cirque Sales* ne possède d'acteurs que pendant l'hiver; les opéras du *Théâtre-National* attendent une température plus fraîche; *Sutera* ne donne que des bluettes sans valeur, ainsi que *Gianduja*, les funambules de notre boulevard du crime. Reste donc le *Théâtre-Gerbino*, charmante petite scène, très-voisine du Jardin-Public, où, sans nous fatiguer, nous allons nous installer au balcon.

On y donne la *Semiramide*, du maestro *Rossini*! C'est une chance heureuse, cela! *Semiramide*, en Italie!... En outre, il fait frais dans la salle, et la *prima dona* chante à ravir. Elle est bien un peu forte de taille, mais l'inconvénient est tout pour elle, car le public, ardent et enthousiaste, à chaque acte, l'oblige à se représenter, au minimum, dix fois. Et, comme en Italie, la toile n'est pas assez galante pour se lever et donner passage à la cantatrice redemandée, la *diva* se glisse péniblement à l'issue des extrémités de cette toile farouche, passe, salue, reçoit ses fleurs, ses bravos, salue encore, et se reglisse à l'autre extrémité; puis recommence les dix fois voulues ce joli travail d'écreuil, suffit à peine à dégager le trop-plein d'enthousiasme de la salle.

Dès le lendemain de ce premier jour passé en Italie et fort bien employé, n'est-ce pas, Madame ? je me mets en route pour accomplir mes pèlerinages. J'appelle pèlerinages les visites que je rends aux ruines dans chaque ville où nous passons. C'est là mon premier soin. Les choses du temps passé avant celles de l'époque moderne. Turin n'est pas riche sous ce rapport, mais alors ce qu'il possède n'est que plus précieux.

Au milieu des *Jardins de la Vènerie*, jadis, maintenant dans la petite *Rue Saint-Lazare*, au levant de la ville, se dresse un antique monument dont il reste encore deux vieilles tours rouges, aux créneaux feuillagés, et reliées par une porte plus ancienne encore, que l'on prétend de construction romaine. Aussi lui donne-t-on le nom de *Porta-Romana*. Tel est le but de mon premier pèlerinage.

Assez près de là, dans le vieux Turin, car chaque ville montre toujours le vieux nid qui lui a servi de berceau, l'ami Marchese, doublé du major Bodino, un brave d'une franchise toute militaire et d'une amabilité qui me fait tenir les Turinois en grande estime, nous conduit au n° 2 *della via Basilica*. C'est un antique manoir que l'on décore du titre de *Château du Tasse*. On raconte que ce fut là que ce poète immortel écrivit son *Amyntas*. En effet, nous lisons sur une plaque de marbre qui couronne l'entrée de ce réduit :

TORQUATO TASSO *nel cadere dell'anno MDLXXVIII*
abitò questa casa per pochi mesie la consacrò per tutti secoli (1).

Je salue l'ombre du grand homme une première fois, car j'aurai occasion de la saluer encore dans la prison qu'il occupa, à Ferrare; à Sorrente, dans la maison qui le vit naître, et à Rome, près du tombeau où il repose.

Nous visitons ensuite, au *palazzo della Margherita, via San-Domenico*, l'hôtel où le futur philosophe, J. J. Rousseau, citoyen de Genève, commença son orageuse et pénible traversée de la vie par servir Mme la comtesse de Vercellis, en

(1) A Torquato le Tasse qui, sur la fin de l'année 1678, habita cette maison pendant peu de mois, mais la rendit fameuse pour toute la durée des siècles.

qualité de valet. Il arrivait alors à Turin sans habit, sans argent, sans linge, et laissant à son seul mérite tout l'honneur de la fortune qu'il prétendait faire, mais qu'il ne fit pas, même en devenant le protégé du comte de Gouvon, qui le prit chez lui, même en révélant son esprit à la marquise de Breil, même en recevant des leçons de l'abbé de Gouvon, chez lequel l'apprenti philosophe se conduisit si bien, dit-il lui-même, « que je vins à bout de me faire chasser.... »

Enfin, mon dernier pèlerinage, un pèlerinage très-opposé, me conduit au *Campo-Santo* (1). Il est situé hors de Turin, et il faut, au levant toujours, traverser la Doire sur un pont magnifique et d'une construction fort difficile à cause de l'obliquité de la rivière. On nous fait admirer l'écho de sa voûte, après quoi nous arrivons au *Campo-Santo*, vaste enceinte composée de deux cloîtres immenses, neufs, de fort beau travail, et sous les arcades desquels sont inhumés les personnages les plus considérables. Dans la terre sainte du second de ces cloîtres, et non sous les galeries, se montre isolée une colonne de marbre blanc brisée. Là, je dépose une couronne, pendant que Marchèse répand sur la tombe les pleurs de l'amitié. Puis tous, nous nous inclinons, pour prier. C'est là que dort l'ami intime de Marchèse, l'ami de tout croyant, le martyr du *carcere duro* du *Spielberg*, l'auteur de *Mi Prigioni*, le chantre de *Francesca di Rimini*:

SILVIO PELLICO

nato in Saluzzo, 1789, morto in Torino, 1854.

Il a composé lui-même son épitaphe; elle est simple comme sa vie.

Sotto il peso della croce imparo la via del cœlo e l'insegno.

Cristiani, pregate per hic e seguito. (2)

(2) *Campo-Santo*, *Champ-Saint*, *Chant de repos*, n'est autre chose qu'un *Cimetière*. Seulement, en Italie, des cloîtres voûtés, décorés de tombeaux et de peintures murales, entourent les *Campi Santi*.

(3) A Silvio Pellico, né à Saluces, en 1789, et mort à Turin, en 1854. A l'ombre de la croix, il a pris la voie du ciel et l'a enseignée. Chrétiens, priez pour lui, et suivez son exemple.

Alors, repassant la Doire, de cette rivière nous gagnons le Pô, dont nous remontons le cours, pour atteindre, sous les hauts arbres de son rivage, un château que j'ai entrevu de loin, et dont la belle prestance m'a convié à le visiter. En effet, c'est un compatriote auquel nous devons notre carte. Il a nom *Château de Valentin*. Il est de la renaissance et fut bâti par Christine de France, fille de notre Henri IV et de Marie de Médicis, et veuve de Victor-Amédée I^{er}. Ce manoir princier avait eu ses premiers fondements jetés par Valentine de Birague, qui d'avance lui avait donné son nom qu'on lui laissa. A cette heure, il semble passablement délabré : mais on nous console en nous montrant des plans et des préparatifs de restauration. Voici l'inscription qui domine sa porte principale :

Hic ubi fluviorum, rex ferocitate deposita placidè quiescit,

CHRISTIANA A FRANCIA, SABAUDIÆ DUCIS VIDUA,

Tranquillum hoc suum delictum regalibus filiorum otiiis

Dedicavit, anno pacato MDCLX. (1)

Les jours suivants, nous avons exploré les monuments et commencé nos études sur les édifices religieux, royaux et civils.

Je vous dirai tout d'abord que Turin possède cent dix églises et chapelles. Mais ne vous effrayez pas, Madame : je suis trop discret pour abuser de vos forces et vous promener de l'une à l'autre. Je me contenterai de vous conduire à la cathédrale, reine de tous ces sanctuaires, et tout au plus vous montrerai-je quelques unes de ses dames d'honneur.

Ne nous arrêtons pas au portail de cette *Chiesa di San-Joanne-Battista*, vocable de la cathédrale en question : il ne mérite pas notre admiration. Mais pénétrons de suite sous ses voûtes. La construction de cette église est du x^v^e siècle, la belle époque ; et cependant on a maladroitement chargé les colonnes de la nef et les arcs-doubleaux de la voûte de peintures et de grisailles de mauvais goût.

(1) Là où le roi des fleuves, oubliant sa colère, coule paisiblement, Christine de France, veuve du duc de Savoie, a conservé aux loisirs de ses fils ce château qui fait ses délices. L'an de paix 1660.

En dédommagement, voici un magnifique autel en marbres rares, une tribune très-vaste et un orgue couvert, dont les dorures et les bas-reliefs doivent vous plaire.

Dans cette seconde chapelle, à droite, inclinons nos têtes : nous avons sous les yeux un riche tableau d'*Albert Durer* (1), et, dans la chapelle du transept, du même côté, nous sommes en présence de deux statues fort estimées, sainte Thérèse l'une, et l'autre sainte Christine, ouvrage de notre sculpteur français *Legros*.

Vous êtes pressée d'arriver à l'extrémité du sanctuaire, n'est-il par vrai, et de savoir ce que cache cet immense vitrage, placé à une certaine élévation, derrière le maître-autel ? Eh bien ! veuillez donc gravir, avec moi, l'un de ces deux escaliers qui, de chaque côté de cet autel principal, nous conduiront à l'objet de votre curiosité.

Cette rotonde merveilleuse, formant une église à part dans une autre église, n'est autre que la fameuse *Capella-di-San-Suario* ? Oui ; c'est bien elle. Voyez : Quelle sublime coupole la surmonte ! Elle est percée de six grandes fenêtres à arcades, entre lesquelles se dressent des groupes de colonnes du plus beau marbre noir, tiré des carrières de Côme, les bases et les chapiteaux sont

(1) Le jour de Saint-Prudent, en 1471, à Nuremberg, naissait d'Albert Durer, orfèvre, et de Barbara Helter, blanche et belle allemande de quinze ans, le fameux artiste Albert Durer. Graveur, portraitiste, dessinateur, peintre, Albert Durer a fait un nombre presque incroyable de gravures sur bois, sur cuivre, de desseins et de peintures. *Adam et Ève* ; *la Nativité* ; *l'Homme des douleurs* ; *Saint Pierre et saint Jean guérissant les boiteux à la porte du temple* ; *Sainte Anne et la Sainte Vierge* ; *La Vierge à la couronne d'étoiles* ; *La Vierge au sceptre* ; *La Vierge aux cheveux en bandelettes* ; *La Vierge allaitant l'enfant Jésus* ; *la Vierge assise* ; *La Vierge à la poire* ; *La Vierge au songe* ; *La Vierge au papillon* ; *La Vierge à la porte*, etc. Quelle sainte, quelle admirable litanie de Vierges ! Les tableaux d'Albert Durer, presque tous de haute dimension et riches en figures, sont la gloire d'une foule de collections publiques et privées, sans compter tout ce qui s'en est perdu par le temps, par la guerre, par le jeu, par l'ignorance, etc. Ce qu'il a tiré des sujets de la Bible est inimaginable. S'il passe du sacré au profane, on retrouve en cet homme, merveilleusement doué, ces deux qualités principales : fécondité, variété. Le chef-d'œuvre d'Albert Durer est l'arc de Triomphe de l'empereur Maximilien 1^{er}. Albert Durer visite l'Europe semant partout ses œuvres. Il fut l'ami de bien des rois, et les peuples l'aimaient à l'adoration.

de bronze doré. Cette coupole n'a pas d'égale au monde. Elle se compose de plusieurs voûtes en marbre, percées à jour, entrelacées les unes dans les autres et disposées de manière à laisser voir, au sommet de l'édifice, une couronne de marbre en forme d'étoile, qui semble suspendue en l'air, quoique, en réalité, elle repose sur les pointes de ses rayons. De ces voûtes aériennes, à jour, on dirait une échelle qui monte vers les astres pour tracer un chemin de la terre aux cieux.

L'autel en marbre noir, placé au centre de la chapelle, est à deux faces et supporte une vaste chasse d'argent et de cristal, au travers duquel on peut voir la relique du Saint-Suaire (1). C'est une grande pièce de toile rousse, assez fine et très-claire. Quatre lampes en bronze doré, qui brûlent toujours, sont suspendues au couronnement de l'autel. Enfin le tout est fermé d'une balustrade en marbre noir, décorée d'anges en bronze doré. Il n'est pas jusqu'au pavé qui ne soit de marbre bleuâtre incrusté d'étoiles d'or.

Ainsi revêtue en entier de marbre noir, cette chapelle compose un ensemble d'une tristesse d'autant plus imposante que sa destination sacrée lui a fait donner un demi-jour fort mélancolique. Elle ne reçoit de lumière vive que par les parties hautes de la Coupole qui resplendit de rayons magiques se jouant dans ses voûtes entrelacées, tandis que le reste du monument se trouve noyé dans une mystérieuse pénombre. Ce travail fait honneur à son architecte, le *P. Guarini*, de l'ordre des Théatins.

Dans cette chapelle, on a, depuis peu, placé la statue de la reine Marie Adélaïde. C'est un ouvrage de *Ravelli*, qui présage un bel avenir à cet artiste.

Quelques pas encore sur la place du Château-Madame, et nous serons dans la *Chiesa-di-San-Lorenzo*. Regretterez-vous d'être entrée dans cette magnifique église octogone, au dôme composé de deux coupoles rondes superposées et percées chacune de huit fenêtres? Non, j'en suis bien sûr, Madame. Vous admirerez

(1) M. Valéry écrit dans ses *Curiosités Italiennes* : Il existe un pareil linceul à la Basilique de Saint-Pierre, à Rome, et l'on en montre encore deux autres, l'un à Besançon, l'autre à Cardonin, en Périgord. — M. Valéry a raison : mais ces différents linceuls ne sont que les fragments de celui de Turin.

même l'équilibre de cette coupole élevée sur des arcs qui se soutiennent l'un l'autre, à mesure qu'en montant ils deviennent plus petits. Or, sachez que cette église était à peine terminée que l'on se tint pour assuré qu'elle s'écroulerait bientôt. Aussi procès à l'architecte, qui fut condamné à perdre la tête sous le cou-teau si son œuvre ne durait pas au moins six ans. Je vous laisse à penser combien chaque jour, pendant ces six années, les amateurs de mort violente vinrent s'assurer si la chute de l'édifice commençait. Ils en furent pour leur peine, car pendant ce temps, l'architecte était parfaitement tranquille et imaginait de nouveaux tours de force en maçonnerie. La Chiesa-San-Lorenzo ne tomba pas, et elle dure encore; et cependant elle date de 1687. Son architecte n'était autre que le même *P. Guarini*, de l'ordre des Théatins, l'auteur de la chapelle du Saint-Suaire, artiste fort original, assurément.

Je ne vous montrerai, Madame, ni la *Chiesa corpus Domini*, revêtue de mar-bre noir à l'intérieur;

Ni l'*Eglise du Saint-Esprit*, sa voisine où Jean-Jacques-Rousseau fit une abju-ration qu'il devait révoquer plus tard;

Ni *Sancta-Christina*, ce sanctuaire dont la façade décore la Piazza-San-Carlo, conjointement avec le portrait de saint Charles; ni *saint Charles* lui-même.

Mais nous entrerons à *San-Domenico*, la seule église de Turin qui, avec la cathédrale, fière de son Albert Durer, possède une peinture vraiment remar-quable. Celle-ci est du *Guerchin*. (1) Elle représente l'Enfant-Jésus, *il Bambino*, comme on dit en Italie, et saint Dominique, qui le vénère.

(1) Le *Guerchin* est un peintre célèbre de l'école Bolonaise. Il naquit à Cento, près de Bologne, en 1597. Son véritable nom était *G.-F. Barbieri*; mais comme il louchait de l'œil droit, on lui donna le sobriquet de *Guerchio, louche*, dont on a fait Le Guerchin. Contemporain des artistes les plus célèbres de la belle Italie, de l'Albane, du Guide, du Dominiquin, de Salvator-Rosa, des Carrache, du fougueux Caravage, Le Guerchin avait besoin d'un grand mérite pour se faire jour au milieu de cette foule de talents. Il se distingua néanmoins. Son dessin est noble et hardi. Le Guerchin fut probe, honnête, sobre. Jamais il ne passa un jour sans prier. Il mourut, non marié, à 76 ans, en 1666. Ses principales œuvres sont : *la Mort de Caton d'Utique*; *Coriolan fléchi par sa mère*; *les enfants de Jacob lui présentant la robe ensan-glantée de Joseph*, *Sainte Pétronille*, etc., etc.; et au Musée de Paris, *la Paix entre les Romains et les Sabins*. Le seul défaut du Guerchin est de mettre peu de justesse dans les proportions de ses personnages.

Nous visiterons aussi *Sainte-Thérèse-des-Carmes*, où l'on voit une petite coupole soutenue par six colonnes de marbres de différentes couleurs sous laquelle on admire une très-belle figure d'albâtre, celle de saint Joseph.

Enfin nous saluerons en passant la *Chiesa della Consolata*, sanctuaire très-fréquenté à cause d'une image de la sainte Vierge pour laquelle on professe une grande vénération dans le Piémont. Sa coupole ruisselle d'or, de vermillon, d'azur et de cinabre, et ses colonnes de marbre sont décorées *d'ex-voto* de toutes les classes de la population ! Ce serait dommage de ne pas lui adresser aussi notre prière.

Maintenant, Madame, passant du sacré au profane, rendons-nous sur la *Via dell'Academia*, pénétrons dans le *Palais de l'Académie*, et soyons recueillis afin de mieux apprécier le musée des antiques qu'il renferme.

Commençons par le *Musée Egyptien*, le plus complet et le plus précieux qui soit au monde, car cette collection merveilleuse ne contient pas moins de huit mille morceaux de tout genre. Du reste, levons ici fièrement la tête, car cette agglomération de curiosités rares est l'œuvre d'un consul de France en Egypte, M. Drovetti, qui la composa dans le but d'en enrichir notre Louvre. Malheureusement le gouvernement de France recula devant les frais d'acquisition, et la magnificence du roi de Piémont, Charles-Félix, se hâta d'en doter Turin. C'était en 1825.

Voici d'abord la statue, petite, mais très-célèbre, de Jupiter-Ammon, ce roi de Lybie, fait Dieu par les Egyptiens, sous la figure d'un homme à tête de bœuf, et regardé par eux comme l'époux d'Amalthée, avec laquelle il engendra Bacchus. Par reconnaissance, Bacchus lui éleva un temple, devenu bien fameux, dans l'Oasis de Shilah, en Lybie, où l'on voit encore ses ruines, des ruines imposantes, qui datent de près de quatre mille ans. Cette statue est en fort beau granit rose.

Voici les effigies gigantesques, en basalte vert et noir, des Pharaons, Thouthmosis I et III, et celle non moins colossale, en bronze égyptien, de l'illustre Osymandias. Mais la plus remarquable, pour la majesté du style et la beauté de l'exécution, est cette autre statue, de Rhamsès-Sésostris.

Voulez-vous avoir une idée du culte, des mœurs, des coutumes, des habits, des mets des égyptiens ? Voulez-vous connaître leurs procédés aratoires,

les objets d'art, les ustensiles de ménage, les parures féminines, les armes de guerre, les instruments de musique de ce peuple qui nous précède de trois mille ans et plus ? Regardez : voici du pain, du raisin, du blé, des oignons, des œufs, des robes, des tuniques, des sabres, des lances, le tout recueilli dans les tombeaux de leurs morts. Certes ! ce n'est plus du pain tendre, et les œufs ne sont plus frais ! mais le blé, mis en terre, conserve sa vertu productive, on en a fait l'essai, et ces beaux épis ne sont autres que les jeunes fils de ces vieux grains de blé noircis par les siècles. Voici un tambour rond, avec des trous aux tangentes ; voici des casques de soldats, les soldats de Sésostris peut-être. Voici des tresses de beaux cheveux qui ont orné sans doute la jolie tête brune de quelque belle égyptienne ; voici le fil, la soie, les étoffes, des tissus d'une finesse remarquable, des toiles, des vêtements de femmes qui ont bravé le temps et prouvé leur bonne qualité ; voici des colliers, des bracelets, des anneaux, des boucles d'oreilles, des miroirs, et tous les ornements féminins, jusqu'à des bobines d'ivoire avec un reste de fil roulé, trouvés dans les Gynécées d'Égypte. Voici les balances des boutiques égyptiennes, les marmites des cuisiniers, des rabots de menuisiers, des charrues, des harnais, des carquois, que sais-je ?

Je ne vous parle pas des momies d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, de cerfs, de crocodiles, d'ichneumons, d'ibis, d'éperviers, de chacals, dieux des montagnes, dieux des fleuves, dieux des marécages ; mais je vous prierai de jeter un regard sur ces bas-reliefs, sur ces stèles dont la peinture et l'or possèdent encore la fraîcheur et l'éclat des premiers jours. On apprend là les costumes, les gestes, les habitudes religieuses, les castes, l'histoire entière de l'Égypte.

Visitons-nous les *Antiquités grecques et romaines* ? C'est un autre labyrinthe de merveilles.

Silence ! approchons sans bruit ! Voyez quel charmant Cupidon ! Comme il dort sur cette peau de lion que lui a donnée l'artiste ! La faiblesse et la force, n'est-ce pas un délicieux contraste ?

Quelle ravissante tête d'Antinoüs couronnée de pampres !

Quelle admirable statuette de Pallas, découverte, en 1828, au confluent des torrents Versa et Stradella, en Piémont !

Et cette mosaïque, représentant Orphée entouré d'animaux attirés et domptés

par les divins accords de sa lyre, retrouvée à Stampace, dans la Sardaigne, en 1776, maintenant encadrée dans la salle du Musée; quelle magnificence et quelle beauté de formes!

Inclinons-nous devant cette aigle romaine déterrée à Antium.

Saluons très-bas ce trépied de bronze venant d'Athènes, et sur lequel Aristide le juste ou le philosophe Socrate, ont peut-être brûlé de l'encens à Minerve.

Vous plaît-il de passer par l'*Armeria antica e moderna* du roi de Turin? Ce curieux Musée est voisin du Palazzo-Reale : entrons et voyez sans retard ce *Rostrum Romanum*, proue des anciennes galères de Rome, au temps des Duilius et des Regulus, retirée de la vase marine, au port de Gènes.

Remarquez cette autre aigle romaine, en bronze, couronnement de la hampe qui conduisait les légions de la République à la victoire, et lisez ces lettres en relief S. P. Q. R. qui prouvent son authenticité.

Demeurons un moment en extase devant ce bouclier, œuvre présumée de *Benvenuto Cellini*.

Ces splendides armures ont été portées par le roi de Piémont, Emmanuel Philibert, et sur la statue équestre de ce prince qui décore la Piazza San-Carlo, Marochetti les a parfaitement imitées. Elles sont du xvi^e siècle. A la bataille du Turin, en 1706, le prince Eugène portait cette cuirasse, cette épée et ces pistolets.

Cette autre épée, ne devinez-vous pas à quel flanc généreux elle fut appendue naguère? C'est l'épée dont était armé notre grand Bonaparte, à la bataille de Marengo.

Mais il faut en finir, car je suis moins courageux que notre ami Marchese, qui ne se lasse pas de tout nous montrer, de tout nous expliquer, et qui, malgré l'ennui que donne le sort d'un cicerone, toujours en face des choses de lui trop connues, ne se montre ni moins empressé, ni moins patient, ni moins affectueux.

Notez que tout en allant et venant, ce bon Marchese nous fait le cours d'histoire le plus intéressant, le plus pittoresque et le plus instructif. Il nous dit comme quoi la Maison de Savoie est partagée, depuis son origine,

En Comtes, à partir d'Odon, en 1050, jusqu'à Amédée VII, en 1591 ;

En Ducs, depuis Louis, en 1440, jusqu'à Victor-Emmanuel, en 1658 ;

En Rois, depuis Victor-Amédée II, en 1684, jusqu'à Victor-Emmanuel II, le prince actuellement sur le trône.

Alors il nous peint tantôt la vaillance du comte Amédée III, surnommé *le Croisé* ; tantôt la sagesse du comte Humbert III, ou l'intrépidité de l'autre comte, Amédée VI, dit le *Comte-Vert*, pourfendant les Sarrasins de sa hache d'armes, comme le représente sa statue sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

— Ce Comte-Vert, nous dit-il, fut souverain à six ans, guerrier victorieux à treize, administrateur habile à vingt, législateur à trente, philosophe, joueur, conquérant, négociateur, héros toute sa vie !

Puis il ajoute :

— S'il est vrai, comme on le dit, que chaque peuple ne connaît que ses héros, le Piémontais doit être sûr d'en compter un grand nombre parmi ses souverains. Le comte Thomas, Boniface *le Roland*, Pierre *le Charlemagne*, Amédée *le Grand*, Amédée VI *le Comte-Vert*, Charles *le Guerrier*, Emmanuel-Philibert *Tête-de-Fer*, Charles Emmanuel II, l'infortuné Charles-Albert *le Dévoué*, peuvent rivaliser avec ceux que la gloire a couronnés chez toutes les nations.

Il nous dit aussi l'amour du pays pour les souverains, comme il nous peindrait l'amour d'une famille pour son chef.

Enfin, il entame la biographie des grands hommes donnés au monde par le Piémont, et certes ! la liste en est longue et fait la gloire de sa patrie. C'est le P. Gerson, auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : c'est *Christophe Colomb*, natif du Mont-Ferrat ; ce sont *Louis* et *Augustin de la Chiesa* ; l'avocat *Bertholot*, le comte *Castelmonte*, le P. *Guarini*, l'original architecte ; l'abbé *de Caluso* ; le P. *Beccaria* ; les deux *Cassini* ; l'autre architecte fameux, *Juvara* ; les deux *Alfiéri* ; *La Grange*, *Denina* ; l'archéologue *Botta* ; et, en dernier lieu, l'illustre *Vincenzio Gioberti*, né à Turin en 1801, l'auteur de *Primato del Italia*, qui eut un immense retentissement, du *Gesuita Moderno*, autre ouvrage qui alluma l'enthousiasme, l'élu de dix colléges, l'ambassadeur du Piémont à Paris, après la bataille de Novarre, et l'homme qui mourut pauvre, entre l'Imitation de Jésus-Christ et les *Promessi Sposi*, de Manzoni.

Je vous laisse à votre doux far-niente, à présent, chère Madame, car ma lettre

doit vous peser, et je me contente de vous raconter que nous avons visité, ce matin même, le *Palazzo-Madama*, ce vieux cœur de Turin. Que de peintures magnifiques il renferme ! Je ne vous en donnerai pas le catalogue : il est étourdissant, et vos nerfs en souffriraient.

Nous avons aussi jeté un coup-d'œil indiscret dans le palais du Roi, que l'on pourrait prendre pour un Musée, tant le bon goût de ses possesseurs y a entassé de magnificences artistiques, tableaux, statues, meubles, candélabres, dans la salle des Pas-Perdus, dans celle des Valets de pied, des Pages, du Trône, de Réception, du Conseil, du Déjeuner ; dans la galerie des Fêtes, dans la chambre à coucher de la Reine, dans son oratoire, dans le cabinet du Prince, dans la salle de Bal, partout.

Hier, nous sommes allés à la *Superga*. Aussi vous dirai-je deux mots des beautés du panorama merveilleux, dont on jouit du haut de la montagne, car *Superga* vient de *super terga montium*, ce qui veut dire *Cime des monts*. Marchese, le major Bodino, Emile et moi, nous avons fait cette ascension très-modestement, mais surtout très-drolatiquement huchés sur..... des ânes. Comme contraste, au moment de notre départ de l'Hôtel-Féder, un gros d'Anglais partait pour la même excursion, dans une calèche attelée de quatre bucéphales aux grelots retentissants. Mais je doute que nos voisins d'Outre-Manche aient eu autant de gaité, de lazzis joyeux, de plaisir et d'entrain que nous. Du reste, la nature n'a pas eu pour eux plus de charmes.

Voici le tableau qui se déroule aux regards des hauteurs de la *Superga*.

Au pied de la montagne, au nord, le Pô, dont on suit, fort au loin, les courbes gracieuses et les fantastiques sinuosités.

A droite, la Doire-Ripaire, qui vient payer son tribut à son seigneur et maître, et former avec lui un Y gigantesque.

Au confluent de ces deux cours d'eau, théâtre du champ de bataille de Turin, en 1706, où fut tué le général français Marchin. Voici dans quelles circonstances : Le prince Eugène s'approchait à la tête des impériaux, mais Marchin s'obstinait à croire qu'il ne prendrait pas l'offensive. Il refusa même de donner aucun ordre, jusqu'au moment où le bruit de la mousqueterie vint le tirer de son erreur. Alors il se fit tuer bravement, comme Bonnivet à Pavie, afin de se

punir de sa méprise, et la bataille fut perdue. Or, c'est en commémoration de la victoire du prince Eugène, que le roi de Piémont, Victor-Amédée II, fit élever sur la montagne, la vaste église de la Superga.

A gauche du champ de bataille, Turin, qui rougit le sol de ses toits écarlates.

En face, une route, route droite, qui conduit à Rivoli, dont le château vit la captivité, puis la mort du même Victor-Amédée II, dont les Français se vengeaient en le privant de sa liberté.

Tout autour, au loin, la vaste enceinte des Alpes, Mont Viso, Mont Genève, Mont-Cenis, Monts Saint-Bernard, Mont-Cervin, Mont-Rose, Simplon, etc., etc.

Au pied des deux Saint-Bernard, la belle et poétique *Vallée d'Aoste*, où X. de Maistre a placé son délicieux roman : *le Lépreux de la Cité d'Aoste*, et que festonne de son long ruban la Doire-Baltée, descendant du Saint-Bernard et se dirigeant vers le Pô;

Au loin, très au loin, Milan, oui, Milan, dont le dôme se dresse comme un blanc fantôme dans la brume;

Enfin, partout mille ondulations du sol, figurant un immense océan figé soudain dans sa colère, et par-derrière, au sud, les Appennins dentelant l'horizon de leurs mille sommets, Alexandrie de la Paille, étalant l'assemblage confus de ses maisons, et derrière Alexandrie, la plaine de Marengo !

C'est une curieuse Eglise que celle de la Superga, surtout quand on songe que, pour la construire, il fallut monter depuis le Pô, à dos de mulet, l'eau nécessaire à sa construction, et élever, à force de bras et à l'aide de machines, la pierre, le marbre, les colonnes taillées dans la plaine, etc.

Nous visitons le tombeau des Rois, la salle des portraits des Papes, et nous sommes affligés en voyant que d'indignes touristes, comme de hideux oiseaux de proie, ont lacéré les toiles qui représentaient les plus vertueux et les plus saints de ces nobles pontifes. Honte à ces vandales privés de tout discernement, et jouets des plus tristes passions !

Puis nous nous mettons à la table rustique d'une posada champêtre, où nous faisons le plus poétique déjeuner que puisse imaginer un Virgile. Le Major en es l'amphytrion. Des fleurs autour de nous, des oiseaux qui chantent dans les bos-

quets ; un ciel bleu, une vue ravissante, un doux soleil, de bons amis, que désirer de plus ?

A présent que je vous ai raconté les premières impressions de notre entrée en Italie, Madame, je vais prendre congé de vous. Excusez-moi d'avoir autant abusé de votre permission et souffrez que j'aie plus tard encore le plaisir de vous écrire, quand vous serez bien reposée de cette longue lecture. Dans deux jours, nous continuerons notre course à travers ce beau pays : je chargerai de notes mon album de voyage, afin de vous les transmettre. La pensée qu'il passera sous vos yeux me rendra plus vigilant pour ne rien omettre. Aussi, l'espoir de vous être agréable sera pour moi l'étoile qui luit aux yeux du voyageur, et rend la route plus certaine à travers les accidents du chemin..

Valmer.

A MADAME FANNY DOULET, A PARIS.

Dangers de la monotonie. — Voyage de Turin à Alexandrie. — Château royal de Moncalieri. — Les deux Monferrats. — *Asti*. — Les déchirements du moyen âge. — Alfieri. — Le vin d'Asti. — Une éruption savante. — A quel propos surgit la querelle des investitures. — Guelfes et Gibelins. — Comment nous apparaît l'ombre de Barberousse. — Première ligue lombarde. — Où Milan périt ! — Seconde ligue lombarde. — Une ville de paille pour résister à une invasion allemande. — Le pape Alexandre III. — Comment une ville de paille se change en une ville de pierres. — *Alexandrie*. — Ses officiers piémontais. — L'hôtel de l'Univers.

Alexandrie de la Paille, 45 septembre 185..

Après un long séjour à Turin, nous lui avons enfin dit adieu, ma chère et tendre mère. Il était temps, Turin me donnait la fièvre. Certes, j'ai été bien souvent en admiration devant ses splendeurs et en présence de ses richesses artistiques ; mais son invariable régularité se transformait à la fin en monotonie, et je m'ennuyais d'être perpétuellement ramené, quelque chemin que je prisse, à des palais si semblables entre eux, que je me croyais toujours devant la même façade. Rien d'original à espérer ! Pas le plus petit morceau drolatique de vieille ou de moderne construction à rencontrer d'aventure : nul fragment inattendu à saisir au vol, en tournant une rue ; rien d'imprévu.

Enfin nous sommes dehors, et cependant... je le regrette ! Non pour lui,

Benedetto Dio ! Mais pour le délicieux et sympathique accueil que nous y ont fait M. Marchese de Camille, un ami de M. Valmer, cicerone infatigable, le major Bodino, joyeux compagnon, l'abbé Valinotti, et jusqu'à des comtes et des comtesses, sans parler d'une excellente marquise de qui nous avons reçu, pour l'avenir, les plus chaleureuses invitations.

Nous sommes chargés de notes topographiques, de recommandations et de lettres pour Milan, Vérone, Plaisance, Venise, etc. Marchese a poussé même la bonté jusqu'à nous donner pour compagnon de voyage, son frère, Virginio, qui tout-à-l'heure encore était notre cicerone à Moncalieri d'abord, puis à Asti, et qui enfin nous a quittés à la gare d'Alexandrie.

De Turin à Moncalieri, nous avons eu constamment à droite la ceinture bleuâtre, çà et là frangée de blanc, de la longue chaîne des Alpes, et à gauche, une succession de collines verdoyantes, suite de cette petite chaîne de montagnes que l'on nomme la Colline de Turin. Il y avait une demi-heure que nous cheminions à toute vapeur, quand le rail-way, tournant soudain, nous mit, sur notre gauche, en face de la masse imposante du *Château-Royal de Moncalieri*, assis sur les rampes de ces collines, dans un site enchanteur. Moncalieri, le Versailles du Piémont, forme la première station du chemin de fer de Turin à Gènes, et on y fait son entrée par un viaduc de vingt-six arches et un pont sur le Pô. Nous descendons, sous la conduite de Virginio, qui a toutes mes sympathies, car il ne cesse de m'entretenir de chasses, de cavalcades, etc., toutes choses qui me plaisent fort, vous le savez, ma bonne mère.

Jadis un village, du nom de *Testone*, s'élevait sur le plateau que nous gravissons en quittant le débarcadère ; mais détruit au ^{xiii}^e siècle, par je ne sais quel événement, Yolande, femme du comte Amédée V le *Grand*, commença la construction d'un manoir royal, sur les décombres de Testone, et l'appela *Moncalieri*. Séparez, des deux ailes du palais de Versailles, la partie centrale qui avance dans le jardin, sur la terrasse, et formez en un carré : vous aurez à peu près le château de Moncalieri. Dans ces derniers temps, Victor-Enmanuel le fit restaurer, y fixa son séjour et y mourut en février, 1823.

Si le château de Versailles exige deux jours, en se pressant, pour être visité à peu près, et mal connu, il suffit de deux heures pour parcourir Moncalieri, et

le savoir par cœur. Encore passons-nous la moitié du temps à étudier les points de vue qui, d'un certain balcon surtout, charment le regard. Nous reconnaissons de cet observatoire qu'une douzaine de maisons de plaisance, un ou deux pensionnats, un couvent de capucins, une église et un médiocre village entourent le manoir-royal qui fait, dit-on, le bonheur du prince régnant, Victor-Emmanuel II. Mais tout cet ensemble est si délicieusement campé sur les croupes des mamelons de la colline, que je m'explique le plaisir que le roi met à demeurer à Moncalieri pendant la belle saison.

Nous remontons en chemin de fer au passage d'un convoi, et, laissant à droite l'embranchement qui conduit à *Saluces*, la patrie de Silvio Pellico, et à *Coni*, petite ville située sur un mont de quatre cent cinquante sept mètres d'élévation, dont la rue principale a des portiques qui règnent dans toute sa longueur, nous passons successivement à *Trofalsero*, *Cambiano*, *Pessione*, *Villa-Nova*, *Villa-Franca* et *San-Damiano*.

Alors, toujours au pied de belles collines, au confluent du *Tanaro* et du *Borbore*, tout comme dans un nid de verdure, nous apparaît une vieille cité, perçant le feuillage de hauts arbres séculaires des flèches de ses clochers et de trente tours, reste de cent bastions qui, au moyen-âge, formaient l'enceinte de ses fortifications.

Cette ville est *Asti*. Nous quittons encore le rail-way pour lui rendre visite.

Il y a du moyen-âge encore dans *Asti*, ne serait-ce que les tours dont je parle. A cette époque de tempêtes nébuleuses, le commerce, qui fut le véritable père de la liberté en Italie, favorisa le développement de cette ville. A la fin du ^x^e siècle, elle était déjà constituée en république. Humbert II *le Renforcé*, comte de Savoie et marquis d'Italie, en reconnaissait l'indépendance et se confédérait avec elle contre le marquis de *Savone*, son voisin maritime, et leur ennemi commun.

En 1155, l'empereur d'Allemagne, Frédéric I^{er}, Barberousse, venu en Italie dans les circonstances que je vous dirai bientôt, mettait à sac *Asti*, et la brûlait, comme il avait fait à *Suse*, et comme il fit à *Chiari*.

Dans le siècle suivant, *Asti* était déchirée par les factions ennemies des *Isnardi de Castello*, chefs des patriciens, et des *Solari*, chefs du peuple. Ces fac-

lions principales se subdivisèrent ensuite en partis, qui prenaient le nom de la famille la plus influente. C'est ainsi que la paix s'évanouit. Après maintes vicissitudes, la faction populaire vendit la ville en 1514 à Robert d'Anjou, roi de Naples; puis elle passa sous la domination des Visconti de Milan, des ducs d'Orléans, et finalement parvint, par donation de l'empereur d'Allemagne, Charles V, à la Maison de Savoie, en 1528.

Cette ville d'Asti fut sans contredit, dans les anciens temps, la plus considérable du Piémont, car les Astésans, exerçant en France, en Angleterre et en Flandre, la profession de banquiers, de changeurs et de prêteurs sur gages, acquéraient par ce moyen des fortunes énormes.

Nous parcourons Asti qui renferme beaucoup de jardins, et nous visitons sa *Cathédrale*, monument gothique très-vaste dont les peintures méritent l'attention du touriste.

Nous sommes ici dans la patrie d'*Alfiéri*, l'écrivain, le poète fameux. Aussi nous montre-t-on comme une curiosité, dans un palais bâti par son oncle, le comte Alfiéri, la chambre où naquit, en 1749, *Vittore Vittorio*, avec son portrait et une lettre de sa sœur. Vous savez, chère bonne mère, que ce Vittore Vittorio, devenu l'époux de la comtesse Albany, née comtesse de Stolberg, dont le mari aspirait au trône d'Angleterre, n'échappa que par une fuite précipitée aux massacres qui se firent dans nos prisons de Paris, aux jours néfastes des 2, 3, 4, 5, 6 et 7 septembre 1792. Il perdit alors tous ses livres, ce qui ne l'empêcha pas de produire d'admirables chefs-d'œuvre. Enfin, le 3 octobre 1803, il mourut à Florence, où nous verrons son tombeau.

Que faire à Asti si l'on ne déjeune ? Nous déjeunons. Hélas ! que je regrette de ne pouvoir vous adresser un échantillon d'un certain vin blanc d'Asti !

Puis nous reprenons le rail-way pour Alexandrie, et pendant que longeant le Haut-Monferrat à droite, et à gauche le Bas-Monferrat, nous voyons ici le cours du Tanaro, là des collines coupées à leur base par les eaux de ce fleuve, et sur les crêtes de ces collines, des tours pittoresques de l'effet le plus original, l'ami Valmer, que j'ai très-imprudemment interrogé, se mouche, tousse, et, sans permettre à Virginio de me désigner *Annone* et *Solero*, me tient le discours

- Il est une époque du moyen-âge fort connue dans l'histoire...

— Tout comme le roi d'Yvetot... osé-je dire.

— Dans l'histoire de l'Allemagne et de l'Italie, continue mon digne maître, sans tenir compte de l'interruption, on lui a donné le nom de QUERELLES DES INVESTITURES...

— Où veut-il en venir? murmurai-je à l'oreille de Virginio.

— Quand l'humble et pieux moine Hildebrand, fils d'un charpentier de Toscane, fut élu pape, sous le nom de Grégoire VII, cet homme d'un génie supérieur, vit avec regret les empereurs et les rois disposer, dans leurs États, des dignités ecclésiastiques et vouloir en faire trafic. En outre, ces princes s'attribuant le droit d'investir les abbés et les évêques, par la *crosse* et l'*anneau*, symbole du ministère épiscopal, et par le *sceptre*, insigne du pouvoir temporel, dans un concile tenu l'an 1057, Grégoire VII fit décréter l'excommunication, contre toute simonie ou vente de dignités sacrées, et contre toute investiture illégale. D'abord, Henri IV, de la *Maison de Franconie*, récemment élu empereur d'Allemagne, ne résista pas : il promit même de se conformer au décret. A cette époque il était engagé dans une guerre difficile contre les Saxons. Mais, sorti victorieux de ses luttes avec les ennemis, il oublia bien vite son engagement. Alors Grégoire VII cite Henri IV à son tribunal. L'empereur d'Allemagne, de son côté, convoque une diète à Worms, et fait déposer le souverain pontife de Rome. Ces hostilités commençaient en 1076, lorsque le vénérable chef de l'Eglise meurt en exil, à Salerne, et Henri IV est déposé par son fils Henri V.

Celui-ci, par mille circonstances pénibles qui l'entourent, se trouve forcé de signer un concordat qui, daté de Worms, met fin aux débats qui se sont élevés. Alors, à partir de 1122, l'*Investiture Spirituelle* des évêques et des abbés, par la crosse et l'anneau, devient l'apanage du souverain Pontife, et l'investiture temporelle, par ce sceptre, reste le droit de l'empereur.

Mais alors meurt Henri V, qui ne laisse aucune postérité, et, dans sa personne, finit la *Maison de Franconie*.

Aussitôt deux concurrents se présentent : Lothaire II, de la *Maison de Saxe*, et Conrad III, de la *Maison de Souabe* ou *Hohenstauffen*. Ce dernier fut préféré. Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle, et le légat du Pape le consacra.

Mais alors, si Conrad III compta de nombreux partisans, il ne compta pas moins d'ennemis parmi les puissants seigneurs d'Allemagne, qui ne voyaient pas avec plaisir son élévation rapide. De ce nombre furent les *Welfs* ou *Guelfs*, ducs de Bavière qui lui firent une guerre acharnée. Le Hohenstauffen se réfugia dans son château-fort de Wablinga, Giblinga, ou *Gibelin*, dans les montagnes du Hertfeld. Or, comme il arrive souvent dans les guerres de partis, les soldats prenant pour signe de ralliement le nom des chefs, ou de la demeure de celui dont ils épousent la querelle, insensiblement la dénomination de *Guelfes* désigna les ennemis de l'empereur d'Allemagne, et celle de *Gibelins*, ses partisans dévoués.

De là le nom donné à ces nouvelles inimitiés : *Querelles des Guelfes et des Gibelins*.

— Mais, une fois encore, que signifie toute cette faconde ? dis-je à Virginio.

— Vous ne le devinez pas ?... Ecoutez alors... répondit mon Turinois.

— Cette longue et terrible querelle des Guelfes et des Gibelins, continue M. Valmer, passant en Italie, associe à ses débats les villes italiennes relevant de l'empire, les républiques italiennes indépendantes, et le Saint-Siège lui-même est entraîné.

A cette époque, sans compter Venise, Gènes et Pise, les trois reines des mers, trois puissances dominaient dans l'Italie : Le Saint-Siège, le Roi de Sicile et les Villes Libres de Lombardie.

Ces villes libres se divisent bientôt en deux partis, l'un *Guelfe*, sous le patronage de *Milan*, l'autre, *Gibelin* sous celui de *Pavie*.

Meurt Conrad III, en 1152, après la seconde croisade à laquelle il avait pris part, et lui succède son neveu, Frédéric I, dit *Barberousse*. L'empire d'Allemagne subit alors une crise grave. Des deux côtés des Alpes une brutale anarchie menace de tout perdre. En Italie, la couronne de fer ou de Lombardie, qui appartient à l'empire, n'a plus que des épines pour ses souverains. Toutes les villes du nord s'insurgent tour à tour contre l'empereur, brûlent les châteaux des seigneurs fidèles, et se mettent en pleine rébellion en s'érigeant en républiques. Milan surtout se croit appelée, par sa richesse et son fanatisme belliqueux, à diriger le mouvement d'antagonisme.

Mais, aussitôt élu, le nouvel empereur tourne ses vues vers l'Italie. Fort de sa jeunesse, de sa puissance et de son génie, voici Barberousse qui vient jeter au milieu du chaos italien son glaive impérial et le code absolutiste de Justinien. Au mois d'octobre 1154, il quitte Augsbourg; au mois de novembre il passe la revue de sa formidable armée dans la plaine de *Ronsaglia*, et on y élève, au-dessus de sa tante, un bouclier d'or en signe de guerre à feu et à sang. Puis, six divisions défilent devant le fier monarque, et, tout après, le terrible Barberousse appelle au pied de son tribunal, dans une diète fameuse, et Milan, et Pavie... La cause est toute jugée. Frédéric I déclare les Milanais convaincus de révolte, met Suse à sac, brûle Asti, Chiari, détruit Tortone, et entre pompeusement à Pavie, où il se fait couronner roi de Lombardie.

Dans le même moment, un élève de notre docte Abeilard, Arnaud, de Brescia, moine au verbe puissant, ébranle le trône pontifical sous les coups de sa besace de mendiant. Par ses déclamations incendiaires, il met Rome en insurrection, et y institue un semblant de république dont il se fait l'âme éphémère. Mais Barberousse vole au secours du pape, Adrien IV, qui l'attend à Castellana : une alliance est conclue entre les deux souverains, dont l'un, l'empereur, pour faire un Gibelin de l'autre, s'humilie jusqu'à tenir l'étrier de la haquenée pontificale. Après quoi le vaillant soldat se porte vers Rome. Mais Rome résiste, et c'est à grand peine que Barberousse se fait donner la couronne impériale dans un faubourg de la ville, au Vatican, centre de la nouvelle cité léonine, le 15 juin 1156. Enfin, à la même heure, et non loin de là, sur la place même du Capitole, où fut le bois sacré de Romulus, on livre aux flammes d'un bûcher l'hérétique Arnaud de Bresce, dont le sang éteint les vellétés de république qu'il avait enfantées.

Cependant Barberousse se voit forcé de licencier son armée mal accueillie et que dévorent la famine et la maladie. Il quitte l'Italie et frémit de colère de n'y avoir pas assis plus solidement sa domination. En effet, les murs de Suse, de Tortone, d'Asti, de Chiari, etc., se relèvent dans le silence. Plaisance et Brescia s'allient à Milan. Adrien IV lui-même écrivant au prince allemand, appelle l'empire un *fief*, un *usufruit*, *beneficium* ! Alors Barberousse bondit de rage. Il

envoie un comte Palatin sommer le légat du pape , un ardent Italien appelé Rolando , de rétracter ce mot fief.

— Mais de qui donc , sinon du pape , Frédéric I tient-il l'empire ? réplique le moine.

Le comte Palatin , à cette réponse , veut tuer Rolando ; mais Barberousse se contente de le chasser. Or , comme Adrien IV meurt sur ces entrefaites , c'est le terrible Rolando qui est élu pape , à sa place , sous le nom d'Alexandre III.

Zélé propagateur de la liberté italienne , c'est le nom que l'histoire donne à ce pontife , Alexandre III, ennemi des Gibelins, relève et tient haut l'étendard, guelfe. Il se met à la tête du mouvement et forme une immense confédération qui prend le nom de *Première Ligue Lombarde*. Puis , afin de former un boulevard qui puisse sérieusement protéger cette alliance et arrêter une nouvelle invasion des Allemands , au confluent de deux rivières , le Tanaro et la Bormida , voici le nouveau pape qui trace les remparts , les bastions , la citadelle et les rues d'une ville formidable. C'est en 1162 que cette cité s'élève comme par enchantement. Les Milanais contribuent de leurs trésors à son élévation , qui du reste est peu ruineuse , car on la forme de terre et de paille. Enfin , par honneur et par reconnaissance , on donne à cette ville le nom du pontife , *Alexandrie*. Seulement , pour faire allusion à la paille dont les Guelfes l'ont composée , les Gibelins l'appellent *Alexandrie de la Paille* , *Alexandria della paglia* !...

— Eh bien ! c'est la ville même où nous arrivons ? demandai-je alors , devant enfin le motif du long récit de M. Valmer.

— Précisément ! me répond Virginio. Ne fallait-il pas vous dire l'origine d'une cité que vous allez parcourir ?...

— Mais , ajoutai-je , que fit Barberousse , si fort irrité tout-à-l'heure ?

— Ah ! maintenant tu veux savoir la fin d'une histoire dont tu n'as accepté le commencement qu'en baillant... dit M. Valmer. Je te la donnerai à Milan , mon très-cher , car Milan a sa bonne part dans le dénouement du drame...

— Non : parlez de suite , je vous en prie ! dis-je en insistant.

— Apprends donc , continue le bon Valmer , que Barberousse passe les Alpes avec Henri-le-Lion , roi de Bohême , et bon nombre d'autres Gibelins. Il ouvre

la campagne par une diète tenue dans son camp, et met au ban de l'empire les Milanais rebelles. Puis il marche contre Milan et l'investit, le 8 août 1162. Les Guelfes s'effraient, et alors l'archevêque et le clergé, nu-pieds ; les consuls et la noblesse, également nu-pieds, sans manteaux, l'épée sans fourreau pendue derrière le dos ; et le peuple, *hart au col*, viennent faire soumission entre les mains du prince redouté...

— Oh ! les lâches !... m'écriai-je, pendant que Virginio sourit.

— Frédéric ordonne la destruction de Plaisance, annonce qu'il usera désormais du pouvoir absolu, et, comme il sait que, plus loin, les villes guelfes se mettent en défense, il laisse aux Milanais le choix d'une soumission sans réserves, ou du siège... Les Milanais relèvent la tête à cet odieux langage : ils préfèrent le siège...

— A la bonne heure ! dis-je avec enthousiasme.

— Oui, mais, l'année suivante, tes chers Milanais, réduits aux dernières extrémités, sont obligés de se rendre. L'empereur leur permet d'emporter leurs objets les plus précieux, puis, Milan, la belle ville de Milan est rasée : la charrue se promène sur le sol qu'elle couvrait, et le sel est semé sur ses ruines.

Barberousse alors rentre en Allemagne. A peine a-t-il tourné le dos, que voici, en 1167, la *Seconde et Grande Ligue Lombarde* qui s'organise. Milan ressort de terre, armée de pied en cap. Frédéric revient comme une tempête furieuse. Il rencontre les confédérés à Frascati, près de Rome, les met en déroute, entre dans la ville éternelle, y installe le Pape Pascal III, qui succède à Alexandre, trop vite enlevé, et s'y fait couronner roi d'Italie avec une pompe sans égale. Mais il est écrit que le séjour de Rome lui sera toujours fatal : la maladie décime son armée ; Barberousse l'arrache aux fièvres et s'enfuit. Mais en route, à Lignano, il est poursuivi et battu par les Milanais, qui le forcent à signer la *paix de Coustance* en 1183.

— Ajoutez, dit Virginio, que depuis long-temps les Gibelins, c'est-à-dire la maison de Souabe ou les Hohenstauffen, ont disparu de la liste des monarques, tandis que les Guelfes se trouvent encore aujourd'hui au pouvoir, car le trône d'Angleterre est occupé par leurs descendants.

— Dites aussi, fait M. Valmer, que la ville d'Alexandrie, élevée par la ligue

lombarde , et dotée du nom glorieux d'Alexandre III , éternise la mémoire des désastres de Barberousse , qui ne put la détruire...

— Alexandrie ! Alexandrie ! crièrent en ce moment , comme un écho railleur , les conducteurs du train.

En effet , le convoi s'arrêtait , et nous devions rapidement , trop rapidement , dire adieu à l'excellent Virginio , qui allait rejoindre sa famille et jouir avec elle des charmes de la villégiature à *Bussala*. Nous lui serrâmes la main de grand cœur ; car c'est une belle âme et une noble intelligence.

Puis , nous nous acheminons , M. Valmer et moi , bras dessus bras dessous , vers Alexandrie , dont nous sommes séparés à peine par une magnifique avenue de cent mètres.

— Vous nous appreniez tout-à-l'heure , dis-je encore à M. Valmer , que Barberousse n'avait pu détruire Alexandrie. L'a-t-il donc assiégée ?

— Oui , me répond-il. Cette ville , née libre , était à peine construite , que , assiégée par Barberousse , elle dut , par des prodiges de valeur , repousser tous les efforts de l'ennemi. Mais la colère des factions ne tarda pas à détruire le bonheur dont elle jouissait. Alexandrie est peut-être la première ville au sein de laquelle ces divisions aient éclaté. Le chroniqueur Ventura nous dit que , de son temps , il y avait eu sept expulsions d'une faction par l'autre.

Vers la fin du ^{xii}^e siècle , Alexandrie obéissait à Guillaume , marquis de Montferrat , prince ambitieux , guerrier intrépide , ennemi d'Asti , et rival de Mathieu de Visconti , seigneur de Milan. Séduite par les offres de Visconti et par l'or que lui offrait d'Asti , Alexandrie se mit en rébellion contre Guillaume qui , n'écou- tant que sa bravoure , était accouru , sans escorte suffisante , pour apaiser la révolte. On l'enferma dans une cage de bois , où il mourut misérablement , dix-huit mois après.

En 1509 , Alexandrie devint tributaire des Visconti , et plus tard elle fit partie du duché de Milan , dont l'empereur Charles IV la détacha en 1708 , pour l'incorporer au Piémont , en faveur de Victor-Amédée II , premier souverain de ce royaume.

Tu peux voir que le Piémont n'a pas conservé ses remparts de paille et de terre , à cette Alexandrie , et il a bien fait de lui donner des remparts aussi for-

midables , des courtines , des bastions , et des fossés aussi puissants que ceux que nous admirons.

En effet , nous sommes en face des remparts de la ville qui s'étale au soleil sur des tapis de la plus belle verdure , et c'est un étrange contraste de voir au milieu de cette plaine féconde , autour de cette cité mollement endormie , ces lourdes murailles en briques reliées avec des piles de granit , que couronnent de hauts talus d'un fin et aromatique gazon.

Le *Tanaro* roule à notre gauche ses flots limoneux qu'ont grossis sans doute les pluies torrentielles d'un orage qui a éclaté la nuit dernière , nous dit-on , sur le Mont-ferrat. Sortie de la chaîne naissante des Alpes , près du *col de Tende* , entre Nice et Oneglia , non loin de la mer Méditerranée , cette rivière dirige son cours sinueux de l'ouest à l'est et passe entre la formidable *citadelle* d'Alexandrie , que voici , à fleur de terre à notre gauche encore , et la ville , au-dessus de laquelle la Bormida lui donne ses eaux. Le Tanaro a ceci de particulier qu'il est muni d'un ingénieux éclusement qui lui permet d'inonder la plaine et de défendre la place , au besoin , contre une armée envahissante. Cette citadelle , les ouvrages avancés du dehors , et ceux de l'intérieur , tous munis de fossés profonds , sont d'un travail superbe qui date de 1728.

Nous franchissons le pont-levis , et nous passons la porte voûtée. Voici la ville. Elle est percée de rues la plupart droites et assez larges : mais elle a peu d'étendue , quoiqu'elle ait la prétention d'être aussi grande que Turin. Nous la trouvons peuplée d'une foule de gamins tapageurs , résolus et audacieux , qui me semblent passer leur vie dans une étrange oisiveté et un vagabondage de bohémiens dépenaillés. Militaires ici , là , partout. Cela se conçoit : nous sommes dans une ville de guerre de premier ordre. Sur l'une des places , celle de l'*Hôtel-de-Ville* , nous avisons un *Caffé* exclusivement composé d'officiers qui nous regardent de travers et semblent craindre de nous voir prendre place parmi eux. C'est un motif pour que nous allions nous y installer , comme bien vous pensez. Puis , après avoir joui du far-niente italien , en prenant une glace et en faisant voir à nos voisins que nous n'avons cure de leurs broderies d'or et d'argent , nous visitons un castel qui fait merveille sur la même place et qui n'est autre qu'un

charmant palais d'Alfiéri, brodé, ciselé, taillé à facettes, pour l'agrément du poète qui y demeura. A cette heure, le castel appartient au roi de Piémont.

A part ce palais, l'Hôtel-de-Ville, le Théâtre, un Pont couvert sur le Tanaro et certaines petites places fort médiocres, il n'y a rien à voir à Alexandrie. Aussi, vers trois heures, nous allons au perchoir, c'est-à-dire à l'Hôtel-de-l'Univers. Certes ! l'univers est loin de s'y donner rendez-vous. L'heure du dîner sonnant fort à point pour nous, après toilette faite, nous nous trouvons *sept* à une table qui pourrait contenir cent personnes ; et, sur ce nombre, comptons-nous trois des officiers qui tout-à-l'heure miroitaient au soleil.

Ce soir, ayant tout vu, tout, éclusement du Tanaro pour inonder les fossés des fortifications et la plaine en cas de guerre, bastions, redoutes formidables, et puissante citadelle, nous prenons le frais pendant deux heures sous les arbres de la place Alfieri, avant d'aller jouir du repos. Mais, que dis-je : nous avons tout vu ! Et Marengo donc ? Marengo pour lequel nous sommes à Alexandrie ; Marengo sans lequel nous eussions à peine salué en passant cette ville de guerre, nonobstant le profond respect qu'elle nous inspire ; Marengo dont un des héros fut un brave soldat de la vingt-deuxième demi-brigade, oncle de M. Valmer ; Marengo nous reste à voir. A demain, notre Marengo, à demain les grands souvenirs d'un brillant fait d'armes qui fit de Bonaparte le Grand-Napoléon !

Avant de me mettre au lit, tout-à-l'heure, pendant que Morphée couronnait déjà de ses pavots mon cher compagnon de voyage, ma main démangeait de vous écrire, ma bien-aimée mère, et mon cœur babillait mille belles choses à votre adresse. Comment empêcher cœur et main de courir, de parler, de vous envoyer leurs tendresses ? J'ai donc laissé aller ma plume, galopper mon cœur, et ce dernier va de telle sorte qu'avant cette lettre, avant les chemins de fer, avant tous les télégraphes du monde, il vous arrivera pour vous embrasser à tort et à travers.

Votre fils très-reconnaissant et fort affectionné.

E. Doulet.

P. S. J'ai oublié de vous dire qu'il n'y a de fameux, à Alexandrie; au point de vue gastronomique, que les *salami*, gros saucissons très-succulents. Les Salami crus sont un peu plus recherchés.

Heureusement nous ne sommes plus au temps des Guelfes et des Gibelins. Les communications ne sont pas interrompues entre Asti et Alexandrie. C'est vous dire que nous retrouvons ici le petit vin blanc mousseux d'Asti.... Ah ! quel vin !

VI

AU BRAVE N. DRIOU, DE LA VINGT-DEUXIÈME DEMI-BRIGADE, ARMÉE D'ITALIE, 1800.

Prosopopée. — L'un des touristes s'adresse à un élu du ciel. — La mort d'un soldat chrétiens. La France et l'Autriche. — Le général Bonaparte et M. le baron de Mélas. — Comment les Français passent les Alpes. — Escamotage de l'artillerie. — Où le *Fort de Bard* n'est pas le plus fort. — Bataille de Montebello. — *La Bormida*. — Pont et tête de pont de la Bormida. — Paysage de *Marengo*. — Mise en scène de la bataille. — La Tour de Théodoric. — Le *Fontanone*. — Le 14 juin 1800. — Escarmouches du pont. — Bataille. — Drames sur un ruisseau. — Défaite des Français. — Apparition des bonnets à poils de la Garde-Consulaire. — La vingt-deuxième demi brigade. — Zach et Desaix. — Comment le bon M. de Mélas compte sans Bonaparte. — Enfoncés les Autrichiens ! — Victoire des Français. — Le sceptre de l'Europe dans une auberge de muletiers ! — Ce qu'est aujourd'hui Marengo.

Marengo, 16 septembre 185..

Le souvenir de votre vaillance vous survit, cher oncle, et on parle souvent de vos batailles, le soir, près du foyer, lorsque je réunis autour de la table de veillée, pendant l'hiver, ou l'été, sur mon balcon de la rue d'Amsterdam, en vue de l'Arc de Triomphe de Napoléon, ceux qui vous ont connu et qui vous ont aimé. Le nom de Marengo, qui vous fut donné au baptême de sang des rives de la Bormida et du Fontanone, le 14 Juin, 1800, à la tombée du jour et aux derniers bruits de la mêlée, passe souvent de nos cœurs à nos lèvres.

Si vous avez été un brave soldat , vous étiez de même le fidèle enfant de Dieu , car , avec vous , malheur à qui touchait à l'Empire , l'Empire de votre Napoléon ! mais malheur aussi à qui touchait à l'Autel ! Vous tiriez alors votre grand sabre.... C'était votre façon , à vous , d'argumenter. Tout le monde n'a pas les mêmes principes de logique : toutefois je reconnais que les vôtres *tranchaient* toute question.

Aussi , à cette heure , vous êtes l'un des élus de l'Elysée des Braves , l'un des citoyens de la Jérusalem céleste , l'un des heureux du paradis chrétien. Il n'en peut-être autrement. Quand , de loin , vous avez reconnu , sur votre lit de douleur , le visage de la mort , ce pâle visage que tant de fois , sur les champs de bataille , vous aviez vu de si près , vous n'avez pas été ému. On aurait pu dire de vous :

*Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum ferient ruinæ (1).*

A ce moment terrible , vous avez montré la croix , qui , avec votre sabre , occupait le fond de votre lit , et sans trembler , pas même de fièvre , vous avez dit :

— Ami , j'ai vécu en soldat , en honnête homme , je veux mourir en Chrétien !

Et vous êtes mort en Chrétien !

M'est avis que l'une des félicités des cieux doit être , pour les élus , de plonger sur la terre un regard avide de voir ceux qui l'habitent , ceux que l'on aime , à qui l'on pense et que l'on... attend ; d'observer les actes de leur vie , les pensées de leur esprit , les impressions de leur âme et les affections de leur cœur. Eh bien ! cher oncle , regardez : Tout va vous dire que vous êtes toujours pour nous le vaillant soldat bien-aimé !

(1) Que le monde s'écroule , ses ruines le frapperont sans l'émouvoir...

(HORACE, L. III des *Odes*, C. III.)

Je fais un voyage en Italie , cher oncle , et j'y cherche avec bonheur et recueillement les traces que vous y avez laissées. Dès mon entrée, à peine à Turin, je me sentis appelé vers Marengo. Donc, ce matin, par un ciel des plus purs, un soleil des plus chauds, et une route des plus blanches, celle qui d'Alexandrie conduit à Plaisance, et de Plaisance à Mantoue, nous nous rendions vers la plaine de Marengo, Emile, votre ancien favori, et moi, votre neveu. Au fur et à mesure que nous avancions vers le champ-de-bataille, nous reconnaissons les sites que vos récits, sur ce grand fait d'armes, nous a rendus familiers.

C'était d'abord le *Pont* et la *Tête-de-Pont*, sur la *Bormida*, qui fait un coude à cet endroit, et ne roule aujourd'hui que des eaux rougeâtres, par suite d'un violent orage qui éclata avant-hier sur la contrée.

C'était ensuite à gauche, assez au loin, sur des croupes de collines, la *Tour-de-Monte-Castello* ; et, plus bas, le *Bourg de Castel-Ceriolo*.

Puis, en face, dans la plaine, une sorte de Donjon carré, appelé dans le pays la *Tour-de-Théodoric*, le roi des *Goths*, vénérable débris luttant contre les âges.

C'était, à droite, la *ferme de Sortigliano* ;

Et, tout à côté, le *Fontanone*, ruisseau passablement fangeux, qui coule parallèlement à la *Bormida*, dont-il n'est séparé que par une langue de terre, d'un kilomètre de largeur, au plus.

C'était, au fond de la plaine, les deux villages de *San-Giuliano-Nuovo* et *San-Giuliano-Vecchio*.

Enfin, au centre, c'était, près de la Tour-de-Théodoric, à l'entour d'une *Auberge* accolée à cette tour, et disséminé dans la plaine, avec haies, jardins et arbres fruitiers, le village de *Marengo*.

— Or, disais-je à Emile, tout en cheminant, et en me faisant l'écho de vos histoires de guerre, Bonaparte était premier consul depuis 1799, et il avait envoyé Masséna en Italie, afin de reconquérir la *Ligurie*, nom donné alors par les Français au royaume du Piémont, laquelle Ligurie, conquise par nos armées républicaines, dans la première expédition d'Italie par le général Bonaparte, avait été reprise par les Autrichiens, pendant que Bonaparte était en Egypte.

Malheureusement, dès le début de cette seconde expédition de l'Italie, le

baron de Mélas, ayant attaqué notre nouvelle armée de Ligurie, sur l'Apennin, l'avait coupée en deux parts, dont, l'une, forte de huit mille hommes seulement, s'était rejetée dans le Var, sous la conduite de Suchet, et errait du côté de Nice, pendant que l'autre, avec Masséna, s'était enfermée dans la ville de Gènes.

Alors Mélas poursuivait Suchet, pendant que Ott, son lieutenant, bloquait Masséna.

A la nouvelle d'un tel état de choses, Bonaparte se décide à quitter Paris, et à venir, en personne, en Italie. Il sait que la détresse de notre garnison française et du peuple, à Gènes, est portée à son comble : et s'il connaît la courageuse persévérance de Masséna, il n'en veut pas moins lui porter secours, et un secours rapide et décisif. Mais alors le premier consul a recours à la ruse pour tromper l'opinion de l'Europe, et surtout pour endormir l'Autriche, dont les armées n'agissent qu'autant qu'elles reçoivent des ordres émanés du cabinet de Vienne.

Il fait donc répandre, tout exprès, le bruit que l'on compose à Dijon une armée formidable, destinée à une expédition nouvelle, mais encore inconnue. En réalité, Dijon ne reçoit que des invalides et quelques recrues. Puis, le général Bonaparte se rendant avec fracas à Dijon pour y passer de prétendues grandes revues, les espions ne manquent pas de rapporter à qui de droit, en Autriche surtout, que cette armée de Dijon est une fable, et que cette fable n'a été imaginée que pour faire croire que la France est inépuisable, tandis, qu'en vérité, la France n'a plus d'hommes et cesse d'être redoutable....

Il advient donc que le baron Mélas, rassuré, s'enfonce davantage dans la Ligurie, à la recherche de Suchet, dont il veut exterminer les huit mille hommes.

Mais, dans le silence et en tapinois, le premier consul se rend de Dijon à Genève, et de Genève à Lausanne, où il trouve une armée faite de nombreuses divisions sournoisement envoyées de Vendée, de Bretagne, de Paris, de Dijon, sans qu'on en ait dit mot, qui ont voyagé isolément, et qui sont regardées, par ceux qui ont pu les remarquer, comme destinées à grossir l'armée d'Helvétie, qui opère en Suisse, sous les ordres du général Lecourbe.

Aussitôt cette armée est lancée, au travers du lac Léman et des Alpes, sur l'Italie, où elle va tomber comme la foudre.

Ainsi commence le drame mémorable de Marengo :

Le général Moncey passe au travers du *Saint-Gothard*, avec quinze mille hommes, pour descendre à *Bellinzona* ;

Le général B  thencourt escalade le *Simplon* ;

Bonaparte conduit, par le *Grand-Saint-Bernard*, la plus forte masse de troupes, composée de trente-cinq mille hommes d'infanterie, et de cinq mille cavaliers, qu'il fait précéder d'une avant-garde formée de six régiments d'élite,

Le général Chabran s'élance au travers du *Petit-Saint-Bernard* avec la soixante-dixième demi-brigade et une division de six mille hommes revenus d'Orient ;

Enfin le général Thurreau gravit le *Mont-Cenis*, et doit tenter d'entrer en Ligurie, par *Turin*, en tenant en échec au besoin, le baron de Mélas, qui erre toujours du côté de Nice.

Les généraux Marescot, Marmont et Gassendi sont chargés de protéger tout le matériel de guerre.

Mais avant de quitter la Suisse, de *Martiny* dont il fait son observatoire, le premier consul dispose tout, dirige tout, prévoit tout.

Vous souvient-il, cher oncle, quel coup-d'œil offrent ces cinq armées pénétrant ainsi, cauteleusement, en Italie, par autant de portes réputées infranchissables ? Comme nos vaillants Français escaladent ces murailles de granit que l'on nomme Alpes ! Comme ils gravissent, comme ils montent, comme ils marchent ! Quelle ardeur et quel feu ! Les glaces éternelles, les neiges qui effa  cent toute trace de chemin, les rochers les plus escarpés, les précipices, les talus sur lesquels le pied de l'homme n'a jamais été empreint, rien ne les arrête. Au contraire, en avançant, en escaladant, on rit, on chante, on se défie. Survient-il des dangers ? Les tambours battent la charge, les musiques jouent leurs plus belles fanfares. Puis, comme l'artillerie ne peut suivre l'homme, on la démonte. Les canons sont couchés dans des troncs d'arbres, creusés tout exprès à l'avance : cent paysans, à chacun desquels on donne de l'or, s'attellent à chaque pièce. Mais le courage leur manque bientôt, et cent soldats, au nom de la France, prenant leur place, tirent ces pièces à l'aide de prolonges, et refusent toute récompense. Les effets sont mis à dos de mulets, avec les cartouches et les munitions

renfermées dans de petites caisses. Chars-à-bancs, carrioles, charrettes, litières, bêtes de somme, sont réunis de fort loin, à l'avance toujours, à grands frais, et portent les vivres pour les hommes, charrient les fourrages pour les chevaux. Des troupeaux de bétail attendent sur plusieurs points le passage des soldats. Sur les sommets des montagnes, les pieux Cénobites qui, d'ordinaire, passent leur vie à veiller sur les voyageurs égarés, tiennent, toutes chargées de vivres, des tables pour l'arrivée des troupes.

Le rendez-vous général des quatre premiers corps d'armée est à *Saint-Remy*, dans la *Vallée d'Aoste*, au pied des deux *Saint-Bernard*, où commence une route carrossable qui va d'*Aoste* à *Bard*, et de *Bard* à *Ivrée*, puis de là dans la *Plaine du Piémont*.

Bonaparte, vêtu de sa redingote grise, enveloppé d'un manteau, monté sur un mulet, ayant à ses côtés l'aide de camp Duroc et le secrétaire Bourienne, cause avec un paysan qui dirige sa monture, et lui fait dire ses histoires de jeunesse, ses espérances d'avenir; puis, comme dénouement du voyage, il le surprend et l'émerveille par le cadeau d'une dot et le présent d'une maison, toutes choses qui vont lui concilier l'affection de la riche famille dont il convoite la jeune héritière.

Les routes que nous avons admirées, nous voyageurs, pour entrer en Italie, n'existaient pas encore : c'est à ce valeureux Bonaparte que nous les devons ! Néanmoins, pour tant d'hommes, pour un si grand matériel de guerre, à peine arrive-t-il un accident à signaler. On perd quelques chevaux maladroits qui roulent dans les précipices, et c'est tout.

Le mois de mai 1800, est entamé, quand les plaines de l'Italie, des hauteurs des Alpes, se déroulent aux regards enchantés des cinq armées.

Le 16, Lannes entre dans *Aoste* avec son avant-garde, composée de six-demi-brigades légères, des 28^e et 44^e de ligne, et les 11^e et 12^e hussards.

Le 17, il rencontre, en avant de *Chatillon*, un corps d'observation autrichien de cinq à six mille hommes, conduit par Haddick, qu'il culbute.

Mais soudain on vient annoncer au premier consul, que l'avant-garde est arrêtée par un obstacle infranchissable, le *Fort de Bard*, qui intercepte le passage.

— Infranchissable ! s'écrie Bonaparte. Avant de quitter Paris, j'ai dit que M. de Mélas, en apprenant notre venue, se replierait sur Alexandrie, et qu'il chercherait à gagner la route de Plaisance, pour, de là, se rendre à Mantoue. Je veux le joindre, moi, sur cette route de Plaisance, au beau milieu de la plaine je lui disputerai le passage, près de la Bormida, et je le battrai à San-Giuliano vers le milieu de juin. Juin approche ! pas un moment à perdre... A l'assaut du Fort de Bard !

La 58^e demi-brigade de ligne escalade, en effet, l'enceinte de Bard, sous une terrible grêle de fer et de feu que vomit le fort ; mais la ville est prise. L'armée passe par le sentier d'*Albaredo*, taillé dans le roc. De son côté, l'artillerie s'achemine sous le feu même du fort, pendant la nuit. Cependant le bruit trahit sa marche. L'ennemi lance des pots à feu qui éclaire la vallée comme un vrai soleil. Alors on avise. Aussitôt le chemin est couvert de fumier ; on entoure les pièces de canon d'étoupes ; les roues se garnissent de paille ; on dételle les chevaux ; les artilleurs tirent eux-mêmes les canons, et on descend ainsi, sous la gueule des batteries du fort, le long de la rue de la ville conquise. Les chevaux sont conduits par le même sentier d'*Albaredo*, et ce redoutable obstacle est vaincu.

Alors le 24 mai, Lannes s'empare d'*Ivrée*.

Le 26, il s'établit à *Chivasso*, refoulant tout ce qui l'arrête.

Cependant M. de Mélas, instruit de la surprise que lui ont ménagée les Français, croit que l'armée du premier consul s'avance sur Turin pour se réunir au général Thurreau, qui descend par le Mont-Cenis. En conséquence, il envoie le général Haddick, chassé d'Aoste, et le général Kaim, avec son armée errante de Nice, à la rencontre des Français, pour empêcher le passage du Pô.

Mais subitement Lannes, qui semblait devoir fondre sur Turin, descend le long du Pô, marche par *Crescentino* et *Trino*, sur Pavie, riche des magasins que les Autrichiens ont gorgés de vivres, de munitions et de deux cents bouches à feu, et, après avoir passé le Tessin, le 31 mai, s'empare de Pavie, le 1^{er} juin.

Le 2, le premier consul entre triomphalement dans Milan, où, à raison de leur haine pour les Autrichiens, les Français et leur illustre chef surtout, sont reçus avec un enthousiasme que la plume ne peut rendre.

Là, pour la seconde fois, la République Cisalpine est proclamée, sans que les

représentants de l'Autriche puissent autre chose que de s'éloigner en hâte, tant l'allure martiale de notre armée les glace d'épouvante.

J'ai dit tout-à-l'heure que Bonaparte entre *triomphalement* à Milan. Voici pourquoi j'emploie ce mot : Des caricatures, faites à Vienne et répandues dans la Ligurie, représentaient l'armée française comme un ramassis de vieillards, d'enfants, de femmes éclopées, montés sur des ânes, armés de triques, et traînant péniblement deux mauvaises espingoles, comme unique artillerie ! Je vous laisse à penser, au lieu de cette armée de prétendus invalides, l'effet que produisent nos soldats, pleins de bravoure, joyeux, gaillards, frais et dispos...

Le 4 juin, la division Duhesme s'empare de *Lodi*, sur l'Adda, où déjà en 1796, nos troupes se sont illustrées par la fameuse *Bataille du Pont*. Elle emporte aussi *Crémone* et observe *Pizzighitone*.

Le 5, le général Murat enlève le *Pont* et la *Tête de Pont* de *Plaisance*.

Cependant la division Lapoype, du corps de Moncey, observe le cours du Pô, depuis Pavie jusqu'à la Doire-Baltée. Aussi l'armée française marche sur la rive gauche de ce fleuve, sans être inquiétée, et se porte sur *Stradella*, pour couper les communications de Mélas avec la ville si bien fortifiée de Mantoue, son asile, et le contraindre à accepter la bataille, puisque sa ligne de communication, avec Mantoue, se trouve interceptée par cette opération.

Mais voici que, sur ces entrefaites, Bonaparte apprend la chute de Gènes, retombée aux mains des Autrichiens, malgré l'héroïque défense de Masséna. Au lieu de s'en émouvoir, il se rassure. Il comprend que dès-lors il n'a plus besoin de se presser autant. Aussi envoie-t-il, par un montagnard dévoué, l'ordre au général Suchet, qui n'est plus poursuivi dans le Var, d'arriver en hâte, et de se porter vers la *Scrivia*, rivière voisine de Plaisance, et de passer par le *Col de Cadibone*.

Néanmoins, le 8, Lannes prend position en vue des villages de *Montebello* et de *Casteggio*, qu'occupe l'armée du général Ott, arrivant du blocus de Gènes. Ce Casteggio est une ancienne colonie romaine qu'Annibal, à son passage, réduisit jadis en cendres. Le souvenir des Carthaginois vit encore dans ce pays, et une source y porte le nom de *Fontaine d'Annibal*.

Là, le 9, dès la pointe du jour, commence la sanglante, mais glorieuse

Bataille de Montebello, à laquelle la division Victor, la vôtre, cher oncle, apporte son concours, et qui fait perdre aux Autrichiens quinze mille hommes tués, blessés ou prisonniers, en même temps qu'elle mérite à Lannes, dans un avenir rapproché, le titre de *Duc de Montebello*, alors que la France devient empire.

Le 10, l'armée française, toute entière, passe sans obstacle le fleuve du Pô.

Le 11, le général Desaix, arrivant de l'Égypte, rejoint le premier consul, qui lui donne immédiatement le commandement des divisions Boudet et Mounier.

Le 12, au soir, l'armée prend les positions que voici :

Le quartier-général est à *Veghéra*;

L'aile droite, sous le général Lannes, divisions Vatin et Mainoni, dont votre valeureuse 22^e demi-brigade fait partie, cher oncle, occupe *Castelno-di-Servia* ;

Le centre, sous Desaix, divisions Boudet et Mounier, se trouve à *Ponte-Curone*;

La cavalerie, sous Murat, s'établit entre Ponte-Curone et la petite ville de *Tortone*.

Une avant-garde de cavalerie, sous Kellermann, stationne un peu au-delà de Tortone :

Enfin l'aile gauche, sous Victor, divisions Gardanne et Chamberlhac, prend place en avant de Tortone, et soutient l'avant-garde de Kellermann.

Le 13, avant le jour, ainsi toute formée, et sans perdre rang, notre armée passe la *Servia* et s'avance dans la *Plaine de Marengo*. Toutefois, comme on ne sait pas ce qu'est devenu l'ennemi, que Mélas, Ott, Haddick et Kaim ne donnent aucun signe de vie, et que l'on craint qu'ils ne s'échappent et ne gagnent leur abri de Mantoue, par un long détour fait sur nos derrières, Desaix est envoyé à *Novi* pour avoir l'œil sur l'horizon.

Mais il est à peine parti, que l'on apprend la marche rapide de l'armée autrichienne revenant du Var, son entrée dans les murs d'Alexandrie, et l'effroi des troupes, en apprenant que les Français occupent la plaine de la Bormida et la route de Plaisance à Mantoue.

Aussitôt l'armée française se rapproche encore. On trouve quatre à cinq mille Autrichiens, poussant une reconnaissance, que le général Marmont, chargé de l'artillerie, chasse bien vite en échangeant quelques centaines de coups de canon. Mais une grande pluie interrompt momentanément le combat. Il reprend ensuite,

avec une éclaircie qui se fait, puis cesse presque aussitôt, car l'ennemi repasse la Bormida et rentre dans Alexandrie. Alors le général Rivaud occupe le *Village de Marengo*, que les ennemis auraient dû prendre à l'avance. Victor et ses divisions se placent sur les rives de la *Bormida*, à l'aile gauche de l'armée; Lannes bivouaque de la route au *Village de Castel-Ceriolo*; le quartier général se fixe à *Torredi-Garofolo*, près de Tortone, et la cavalerie bat toute la plaine de la Bormida au Tanaro et du Tanaro à la Scrivia.

Un nouvel orage survient : la nuit tombe, obscure et froide, car, pendant toute cette campagne, des pluies fréquentes alternent avec le beau temps, et presque toutes les rivières, notamment la Scrivia, sont débordées.

Enfin le 14 juin, à la pointe du jour, voici venir, sérieusement cette fois, les Autrichiens qui passent la Bormida sur trois ponts défendus par des Têtes-de-Pont; mais ce défilé est long et prend trois heures. C'est après ce temps seulement qu'ils s'avancent en ordre et trouvent les Français prêts à les recevoir.

Le général autrichien O'Reilly paraît le premier : Haddick et Kaim le suivent. Tout d'abord ils veulent s'emparer de Marengo : mais ils trouvent le général Rivaud, qui les reçoit avec une vive fusillade. Ils cherchent à prendre la ferme de Sortigliano, à droite du village, mais ils rencontrent le général Victor, avec les divisions Gardanne et Chamberlhac, dont l'infanterie les accueille avec des feux épouvantables. Ils tentent de franchir le Fontanone; mais la division Vatin les repousse avec une vigueur sans égale. La cavalerie de Kellerman protège cette défense. Une lutte affreuse s'engage.

A la petite distance de la Bormida que j'ai fixée, par conséquent presque au milieu de la plaine, le Fontanone coule en un lit fangeux et profond. Il garde une direction parallèle à la Bormida tout d'abord, puis faisant, comme elle, un grand coude, il coule vers le nord-ouest, et finit par aller se jeter dans des marais, entre le Tanaro et le Pô. Mais dans un des zig-zags désignés, il sort du village de Marengo.

Or, c'est cet intervalle compris entre la Bormida, la ferme de Sortigliano, Marengo, le Fontanone, et spécialement le zigzag du ruisseau, qui devient le véritable champ de bataille.

C'est là, cher oncle, sur les rives bourbeuses et déjà rouges de sang du Fonta-

none, dont le lit se remplit de cadavres, que votre immortelle 22^e demi-brigade combat avec une incomparable furie. Car la cavalerie autrichienne de Pilati veut ouvrir vos rangs et passer le ruisseau ; mais vous résistez avec audace, et la cavalerie française de Kellermann vous aide à précipiter l'ennemi dans la vase du petit cours d'eau.

Cependant, vers votre aile droite, le général Lannes attend l'ennemi, qui ne tarde pas à se présenter. Mais sur ce point la lutte est plus faible. En effet, l'Autrichien Ott, enfin délivré des ponts, à la sortie d'Alexandrie, cherche à tourner cette aile droite, en faisant une courbe par Castel-Ceriolo. Aussitôt la division Mounier, commandée par le général Cara-Saint-Cyr, est envoyée pour arrêter cette marche stratégique, et la cavalerie de Champeaux exécute une charge brillante. Elle ne suffit pas à refouler l'ennemi.

C'est alors que le premier consul, qui acouché au village de *Torre-di-Garofolo*, entendant le bruit de la bataille, accourt avec sa vaillante garde consulaire, composée de huit mille hommes.

Il est dix heures déjà.

En arrivant sur le champ de bataille, Bonaparte reconnaît aussitôt que nous sommes les plus faibles.

En effet, Lannes est dépassé par Ott, qui a réussi à tourner l'aile droite, et la prend sur le flanc et par derrière.

Rivaud, cruellement blessé, cède le village de Marengo.

Victor recule, renonçant à la défense du Fontanone, qui a englouti dans ses boues sanglantes les plus braves de ses soldats.

Votre 22^e demi-brigade, cher oncle, est prise par les flancs et de face : elle bat en retraite vers San-Giuliano.

Enfin l'artillerie est démontée, et il ne reste que peu de pièces de canon.

Mais quel beau mouvement de retraite présente la division Vatrín ! Formée en bataille, dans cette plaine vaste et découverte, chargée par la cavalerie autrichienne en face, harcelée sur les flancs, elle recule, et, tout en reculant, ses deux premières lignes lancent leurs feux, sur le front, et, sa troisième ligne, faisant demi-tour, dirige des feux obliques contre les bandes de grenadiers autrichiens et les tirailleurs croates qui la pressent.

Mais, aussitôt que paraissent, descendant des collines, les bonnets à poil de la garde consulaire, les Français reprennent courage : la présence du premier consul leur rend l'enthousiasme.

Le combat prend alors une nouvelle physionomie.

Déjà Bonaparte a détaché un aide-de-camp pour rappeler Desaix, qui bat la campagne dans la direction de *Novi*. Heureusement cet officier trouve le brave général arrêté, et faisant attendre à ses bataillons l'ordre de marcher à la bataille, car il a entendu la cannonade qui annonce à dix lieues à la ronde le grand drame qui se passe à Marengo.

Alors Desaix, volant comme la foudre, arrive, vers deux heures, parmi les lignes françaises, et les voit plier. Il s'émeut, et s'approchant du général en chef, avec Marmont et quelques autres généraux, sans quitter les chevaux, un conseil est tenu sur les mouvements à opérer.

En conséquence Marmont dispose une batterie de dix-huit pièces, les seules qui restent en état, et il tire à outrance sur l'ennemi pour faciliter le retour de nos lignes.

De son côté, le premier consul lance, au secours de Lannes, sur l'aile droite, le bataillon de sa garde consulaire, composée de vieux grognards qui s'unissent à la division Mounier, que conduit Cara-Saint-Cyr.

Enfin Victor réussit à former de nouveau sa division en arrière de Marengo.

Jusque-là, mon brave de la 22^e, il faut en convenir, les Français sont vaineux. Mélas, M. de Mélas triomphe, et se croit tellement sûr de la victoire, qu'après avoir donné ses ordres et jeté un dernier coup-d'œil sur son armée, voyant que tout va bien pour lui, le bonhomme remet le commandement au quartier-maître-général, Zach, véritable chef de l'armée autrichienne, quitte le champ de bataille, et retourne à Alexandrie, les mains dans les poches. Il fait plus encore. Avant de se reposer, il envoie des courriers à tous les souverains de l'Europe pour leur *faire part* de sa brillante victoire !

Cependant le corps de Desaix s'avance sur la route de Tortone, vers laquelle se dirige le quartier-maître-général Zach, pour couper la retraite des Français, en arrière de San-Giuliano.

Ce digne Zach comptait sans Bonaparte.

Celui-ci, au beau milieu de la mêlée, change soudain sa ligne de retraite, et, au lieu de la laisser passer par San-Giuliano, la dirige entre *Sale* et *Tortone*, ce qui devait assurer les corps de Lannes et de Cara-Saint-Cyr, à Castel-Ceriolo, où le général Zach croyait les couper et les forcer à mettre bas les armes, par son mouvement sur San-Giuliano.

Or, il advient qu'en voyant Zach arriver, les divisions qui reviennent de leur mouvement de recul vers San-Giuliano, sur la droite de Desaix, et en arrière de la gauche de Lannes, se préparent à subir le choc de la colonne de grenadiers autrichiens, forte de cinq mille hommes.

Mais Kellermann était là, à la tête de sa cavalerie. Avisant une chance favorable, ce brave général s'élance au galop de quatre cents chevaux, devant la batterie de Marmont, tombe comme la foudre sur les cinq mille autrichiens, les culbute, les sabre, les tue, les fait prisonniers.

Une affreuse mêlée a lieu. Zach, avec tout son état-major, est pris et rend son épée. Les Autrichiens sont battus, et les Français, vainqueurs.

Mais, hélas ! dans cet horrible tumulte, Desaix, le brave Desaix, tombe. Une balle, la balle d'un grenadier de Zach, lui a percé le cœur...

Néanmoins, enivrés de leur succès, les Français poursuivent leur avantage avec une ardeur indescriptible. Ils se ruent sur tout ce qu'ils rencontrent. Ils reprennent l'offensive sur toute la ligne : ils poussent, culbutent tout ce qui prétend leur faire obstacle. Champeaux et Desaix tués, Rivaud blessé, sont vengés à cette heure. En moins de quelques minutes, notre ligne a reconquis le terrain disputé depuis l'aurore. L'armée ennemie, prise à revers, recule et s'enfuit. Et, comme la brigade Cara-Saint-Cyr, après avoir évacué Castel-Ceriolo, s'y reporte, appuyée par la Garde Consulaire, les Autrichiens craignant de perdre les ponts nécessaires pour rentrer dans Alexandrie, accélèrent leur marche pour les couvrir. L'encombrement devient si grand que le désordre est à son comble. L'artillerie veut alors passer à gué la rivière ; mais elle s'embourbe, on s'en empare, et on hache les malheureux fuyards, en les harcelant dans la plaine, jusqu'à dix heures du soir.

Ainsi la victoire passe des rangs autrichiens dans les rangs français. Ainsi la

bataille de Marengo est gagnée et donne à notre histoire l'une de ses plus belles pages.

Cinq mille Autrichiens morts, huit mille blessés, sept mille prisonniers, trente canons, douze drapeaux, tels sont les trophées de Marengo !

Tels sont les récits qu'Emile et moi nous nous rappelons, à tour de rôle, selon les lieux, les aspects, les objets que nous trouvons et qui nous frappent, sur le chemin de notre pèlerinage.

Car, voici la Bormida venant ramper comme un serpent sous ce pont, seul reste des trois ponts qui virent la fuite des Autrichiens. Voici le Fontanone, dont les sinuosités ont servi de tombeau à tant de valeureux champions, et sur lequel vous aussi, oncle aimé, vous avez reçu à la poitrine la blessure qui vous tint lieu de croix d'honneur; voici Castel-Ceriolo à notre gauche, la ferme de Stortigliano à notre droite, et, devant nous Marengo, devenu fier depuis qu'il a été le théâtre d'un événement gigantesque. Aussi quel beau clocher neuf s'est-il donné ! Et quelles jolies chaumières décorent le bourg ! Car Marengo se pavane maintenant sous le nom de bourg. Voici la belle plaine devenue la plus fertile du Piémont, la plaine dont le paysan sarde raconte que de 1800 à 1808, on n'y pût rien récolter, parce que les plantes avaient une croissance trop rapide et tombaient épuisées par exubérance de sève.

A cette heure, au lieu de canons, au lieu des charges des 2^e et 20^e de cavalerie, et 8^e de dragons, 12^e de chasseurs, et enfin des feux des 19^e, 22^e, 24^e, 28^e, 40^e, 43^e, 44^e, 70^e, 72^e, 96^e, 101^e demi-brigades, etc., on n'entend plus que le bêlement des moutons le long de la rivière, les chants du colon dans les vignes, et sur les chemins, ici et là, on ne rencontre plus que des bœufs énormes, à l'œil paternel, accouplés sous le joug recourbé en fer poli et de leurs charrues construites sur le modèle des antiques charrues romaines.

Enfin, voici la belle ruine de la tour de Théodoric, sur le bord de la route, à gauche. Mais quelle est cette muraille chargée de peintures à fresque représentant des temples, des pylônes, des propylées, des arcs-de-triomphe, des panthéons, des amphithéâtres, des coupoles et des portiques, agglomérés, entassés, produisant l'effet magique d'un fond de théâtre ? Cette peinture n'est autre chose que le plan, l'image de la *Ville des Victoires* que l'on voulait élever en ce lieu.

et dont la chute de Napoléon I^{er} empêcha la réalisation. Mais la muraille qu'elle couvre est le dos d'un palais-musée, élevé sur le lieu même d'une petite auberge, avant-poste du village et rendez-vous habituel des muletiers, *vetturini*, *gabriolletti* et *corricoli*, enfin des voyageurs plébéiens se rendant de Turin ou Alexandrie, à Plaisance, Parme ou Mantoue.

Or, comme cette auberge possédait une certaine salle-basse, exclusivement réservée aux rares personnages de distinction, elle vit entrer, le soir du 14 juin 1800, un jeune officier, petit, maigre, aux longs cheveux plats, enveloppé d'une redingote grise. Là, nonobstant les gémissements des blessés, les cris des mourants entassés tout autour de l'auberge, malgré même le bruit des armes, le fracas du canon qui, au loin, retentissait encore, et les trombes de cavalerie passant à chaque minute, ce jeune officier fut rejoint par d'ardents généraux dont le visage s'illuminait d'enthousiasme. Alors ce jeune officier était le premier consul de la république française ; il avait nom Bonaparte, et était maître du champ de bataille de Marengo ; il s'installa dans cette salle-basse où les années, la neige et la fumée avaient laissé leur triple empreinte sur les murs ; et dans cette petite chambre, le vainqueur des Autrichiens écrivit, lui aussi, tout comme Mélas, à tous les monarques de l'Europe, une seconde lettre de *faire part*. Puis il y passa la nuit, et le lendemain y reçut un parlementaire autrichien qui venait, au nom du baron de Mélas, demander une suspension d'armes. Enfin le même jour, furent formulés, dans ce même lieu, sanctuaire du triomphe, et la convention qui rendait à la France la possession du Piémont, de la Lombardie et des légations de la rivière (1) et de la ville de Gènes, d'une part, et de l'autre, le décret qui rétablissait la république cisalpine, avec Milan pour capitale, et la république ligurienne, avec Turin pour chef-lieu. Aussi cette salle basse méritait d'être conservée. On enclava donc la petite chambre, si modeste jusqu'alors, de la pauvre auberge dans le nouveau palais, dont elle fait l'ornement, la gloire et le musée.

(1) On appelle Rivière de Gènes tout le territoire baigné par la mer, qui appartient à cette ville.

Quel fut le créateur de ce palais ? Un Italien, M. le chevalier Delave, d'Alexandrie, admirateur passionné des gloires napoléoniennes.

Tout d'abord, il acheta le sol inondé du sang des braves, morts dans cette journée mémorable. Ensuite il fit construire une chapelle funéraire monumentale, dans laquelle furent recueillis et inhumés tous les ossements des cadavres primitivement enterrés dans la plaine, aux lieux et places où ils étaient tombés. Le fronton de ce sépulcre fut décoré de ces seuls mots, qui valent tout un poème :

AI PRODI DI MARENGO (1) !

Puis une croix surmonta la dépouille mortelle des braves, et une grille, fermée d'une porte à jour, permit de voir et de vénérer les grandes urnes contenant les cendres de héros magnanimes.

A côté de la chapelle, assise sur la rive droite du Fontanone, à l'endroit même où il se divise en trois bras et où les phalanges des deux armées se heurtèrent vingt fois avant que la victoire se prononçât, il fit placer, sur un sentier solitaire, le buste de l'immortel Desaix, dont le corps, embaumé par ordre du premier consul, fut porté à l'hospice du mont Saint-Bernard, où un monument lui fut élevé.

Enfin, à gauche de la route, on forma une esplanade faisant face à la chambre de l'auberge, et au centre fut élevée la statue du vainqueur de Marengo. Cette statue, œuvre du *chevalier Cacciatori*, artiste italien, repose sur un bloc de granit rouge des Alpes. Le premier consul fut représenté dans l'attitude de la méditation. Sa main droite est à demi plongée dans son uniforme et posée sur son cœur. Le héros a la tête nue et la taille ceinte de l'écharpe. Son front rayonne, et son regard plonge sur l'horizon. Les bustes des généraux Desaix, Lannes, Victor, Marmont, Cara-Saint-Cyr, Kellermann, Murat, Bessières, Berthier, Moncey,

(1) Aux braves de Marengo !

Béthencourt, Marescot, et même de l'infortuné baron de Mélas, entourent ce premier monument, qu'une simple grille en fer permet à tout voyageur de saluer de la route, en même temps que le palais et la chambre de l'auberge, formant la toile de fond.

Depuis l'ouverture de ce monument, le 14 juin, 1847, date bien choisie, et fête magnifiquement célébrée, dit-on, par l'enthousiasme de tout le Piémont qui accourut à Marengo, ce fut un vieux soldat français, échappé au feu de la bataille, qui servit de cicerone. Mais le brave vétéran n'est plus ! Il est remplacé aujourd'hui par un Piémontais, qui montre fort peu d'admiration et encore moins de complaisance.

La façade du palais est simple et sans grand effet. Mais toute sa gloire est dans le diamant qu'il sertit, à savoir la fameuse chambre, dont la fenêtre grillée vous sourit, en montrant cette inscription gravée sur une plaque de marbre noir :

E USAR S'INTESE VOCE SI PRECETTO (1).

ALL' AULA IMPERIA DA UN UMIL LETTO.

Le cicerone en question nous conduit d'abord, par un escalier de marbre, aux étages supérieurs du palais, où nous voyons successivement la galerie de l'apothéose de Napoléon, en manteau impérial, posant sa main sur le globe du monde, et tenant, de l'autre, le sceptre à l'effigie de Charlemagne ; puis des chambres et des salons à chacun desquels on a donné le nom d'une grande bataille de l'épopée napoléonienne.

La chambre de Marengo termine cette exhibition.

Descendus au rez-de-chaussée, nous croyons qu'enfin nous allons pénétrer dans le sanctuaire. Il n'en est rien. Notre guide nous fait passer dans la cour, derrière le palais, et nous voici entrant dans l'écurie où furent entassés des centaines de blessés, le jour de la lutte. Cette écurie est à gauche, et ce n'est pas sans être vive-

(1) De cette humble demeure se fit entendre une voix qui donna des ordres à la cour impériale de Vienne.

ment impressionné que l'on retrouve sur les murs l'empreinte des cruelles douleurs de ces héroïques victimes. A cette heure, cette ambulance est devenue la remise qui conserve le carrosse impérial dont, en 1805, Napoléon se servit pour la fête de son couronnement, à Milan, comme roi d'Italie.

A droite, dans cette même cour, au pied du palais, se montre à fleur de terre, entourée d'une chaîne suspendue à quatre bornes basses, une source à laquelle se désaltéra le premier consul, avec son état-major, au moment de la poursuite de l'ennemi. Et entre la source et le mur du palais, voici le banc sur lequel il s'assit et se reposa. Une inscription gravée sur marbre blanc, conserve ce souvenir :

QUI POSAVA E DISSETAVASI LA SERA DEL 14 GIUGNO,
MDCCC, ALL'ORE 9, IL GENERALE BONAPARTE,
GLORIOSA DELLA SECONDA CONQUISTA D'ITALIA (1).

Au fond de la cour, au-delà d'un jardin de quelques toises, la plaine s'affaisse quelque peu. Nous avançons. Hélas ! voici la place que vous occupiez aux premières heures du combat, avec votre 22^{me} demi-brigade, cher oncle ! Voici le Fontanone avec ses trois bras en croix, prédestinés à devenir le lit mortuaire de tant de Français... Aussi la chapelle sépulcrale est là, à l'ombre du cyprès qui y croît à côté du laurier, rapprochement significatif ! tout près se dresse l'image mélancolique de Desaix. Que de souvenirs !

Enfin nous entrons dans la salle basse si désirée... Nous voici dans le cabinet du premier consul, car de ce bouge il dicta des lois. Cette salle, à cette heure, est un musée, car c'est là que sont renfermées les reliques de la bataille. Elle est longue de cinq mètres sur trois. Son plafond est soutenu par sept grosses poutres enfumées et formées de planches peintes en un bleu sale. Aux murs, larges panneaux barbouillés de jaune et coupés par des moulures en plâtre. Fenêtre

(1) Ici se reposa et se désaltéra le général Bonaparte, le soir du 14 juin 1800, à 9 heures, victorieux dans la seconde campagne d'Italie.

unique, profonde, occupant le milieu de la muraille et ouvrant sur l'esplanade. Dans son embrasure, table massive en guise de bureau. Sur la table, écrioire d'étain noirci, composé de deux récipients entre lesquels se trouve le porte plume. En avant de la table, chaise basse aux pieds chantournés, recouverte d'un velours usé, jadis vert. Voilà le trône de Napoléon, sa table, son encrier, sa plume !! En retour, en face de la fenêtre, immense cheminée. Sol de briques. Telle est la salle du trône dans laquelle commençait à régner le futur empereur.

Cette pièce est restée telle qu'elle était alors. Rien de changé. Seulement on a suspendu aux murs et disposé avec ordre, avec élégance même, tout ce qui a été retrouvé sur le champ de bataille. D'abord, dans une armoire vitrée, on voit les pistolets et le sabre de Desaix ; ensuite ici, là, partout, un chapeau de colonel autrichien, des casquettes de Croates, des casques de dragons, des bonnets à poil de la garde consulaire, des schakos de hussards ; puis des tambours, des gibernes, des baïonnettes, des fusils, des épées, des sabres, des boulets, des obus, des bombes, des balles en nombre infini ; le tout taché de sang, couvert d'une boue rougeâtre, rongé par le temps et la rouille, mais rayonnant de gloire et admiré par des yeux qui pleurent...

Sur la table historique, un registre est ouvert. Notre cicerone trempe une plume dans l'encre et vous prie très-gracieusement d'écrire votre nom, vos impressions, vos vœux... que sais-je ? Aux manières du guide, on voit que l'heure approche pour lui de recevoir sa récompense.

Brave soldat de la 22^e demi-brigade, tu n'aurais jamais pensé que cinquante-sept ans après la bataille de Marengo, un des tiens viendrait sur ce théâtre de gloire chercher des traces et rappeler le souvenir de ta bravoure ? Me voici cependant à Marengo, me voici dans la salle impériale de son auberge, en face de la table du premier consul, assis sur la chaise qu'il occupa, et, sur ce registre couvert de mille expressions de louanges ou d'épopées funèbres, j'écris ces mots modestes, mais venant du cœur :

Gloire à la vaillante 22^e demi-brigade !
Honneur au brave N*** l'un des héros de Marengo !

Puis, une fois sorti du palais et parcourant la plaine, une larme dans les yeux, l'émotion dans l'âme, je baise la relique que j'ai prise à terre, dans le musée, une balle, une simple balle, sortie peut-être de ton fusil de voltigeur : je veux l'offrir à ta veuve, cher oncle.... Enfin je m'éloigne, suivi d'Emile, après avoir salué la tour de Théodorie qui fut témoin du grand drame et qui me raconte que, de l'une de ses meurtrières, Bonaparte observait la bataille et la dirigea pendant quelques instants.

Adieu, au revoir, cher oncle ! Je lève souvent les yeux au ciel ; abaisse les tiens vers la terre : nos âmes se rencontreront un moment. Adieu encore, mon brave Marengo, et au revoir.... là-haut !

Valmer.



VII

A MADAME FANNY DOULET, A PARIS.

Poulet à la Marengo. — Vente du Musée de Marengo. — D'Alexandrie à Gènes. — GÈNES. — *Il signor Luigi Bruzza*. — La voix d'un revenant ! — Déjeûner en mer. — Aspect de Gènes vue du port. — Physionomie de la ville. — Une ville de palais. — Les contrastes de la vieille ville. — Un proverbe menteur. — La ville haute. — *Strada Nuova, Strada Nuovissima, Strada Balbi*. — Une ascension au Fort de l'Éperon. — Gènes à vue d'aigle. — L'antique *Genua*. — Les Génois maîtres des mers. — Divisions intestines. — L'abbé du peuple. — Les Doges de Gènes. — Guerres de Venise et de Pise contre Gènes. — Embarras des Génois. — Mot de Louis XI à leur adresse. — André Doria. — Fieschi. — Bombardement de Gènes sous Louis XIV. — Masséna à Gènes avant la bataille de Marengo. — Description des monuments de Gènes. — Courses en voiture dans Gènes, et flegme de ses cochers.

Gènes, 20 septembre 1851.

Bonne mère, on appelle *poulet à la Marengo* le bipède égorgé le soir du 14 juin 1800, au quartier général du premier consul, coupé par morceaux, préparé par une main inhabile, un peu au hasard, avec de l'huile, car le beurre manquait, des champignons, des morilles, quelques croûtes et du vin blanc, lequel poulet fut trouvé si parfaitement bon, que la gourmandise de notre génération s'est emparée de ce produit culinaire, improvisé sur un champ de bataille, et l'a naturalisé français.

Or, un poulet à la Marengo, c'était le lieu ou jamais ! nous a reconforté l'esto-

mac tirailé, fatigué, creusé par les émotions du pèlerinage que nous a fait faire à Marengo notre ami Valmer.

Savez-vous bien qu'il est question pour le propriétaire actuel de la Plaine et du Palais-Musée de Marengo, M. le baron Cattaldi, de Gènes, de vendre ce domaine si riche en souvenirs? On parle de 100,000 francs offerts. On parle de 500,000 demandés. Qu'advient-il? Je l'ignore : mais je voudrais qu'une main française donnât l'argent et acquit Marengo.

Le soir de notre visite à Marengo, après avoir arrosé le susdit poulet de vin d'Asti, qui n'a pas son égal, nous nous dirigeons vers Gènes, l'antique cité républicaine, la ville des doges. Tout est bonheur dans le voyage que nous faisons. C'est un luxe de contrastes qui éblouit et qui charme.

D'abord galerie de *Pietra-Bissara*, de 682 mètres. Que ceci ne vous étonne pas : nous touchons à cette partie des Alpes qui va devenir les Apennins en s'enfonçant dans l'Italie.

Puis rail-way s'engageant entre deux parois de montagnes si rapprochées qu'elles ne laissent aucun espace libre ni à droite, ni à gauche.

Viaduc long de 500 mètres, haut de 50, et torrent franchi sur un pont de 40 mètres d'ouverture.

Là, les nombreux détours de la rivière Scrivia nous font encore passer sur trois autres ponts.

Ensuite, au-delà d'*Issola del Cantone*, autre viaduc de 250 mètres.

Montagne, qui se présente de front, percée de deux galeries bout à bout, ensemble de 1270 mètres.

Trajet des plus intéressants, tant par la brusque variété des scènes pittoresques que par la hardiesse de l'humaine industrie.

Ronco : Galerie della *Piera*, de 708 mètres.

Après Ronco et sa galerie, masses de roches jetées au pied du talus pour l'aider à résister aux dégradations des torrents.

Busalla : tunnel de 3,100 mètres. Que dites-vous de ce chiffre?

Ponte-Decimo : pente de 27 % qui indique que l'on descend vers la mer.

San-Pier-d'Arena : tunnel de 714 mètres.

Enfin , plusieurs voix nous crient aux oreilles : *Genova! Genova!* ce qui veut dire : *Gènes! Gènes!*

Nous mettons une dernière fois la tête à la portière : Ciel ! une ville immense nous apparaît, une ville toute de palais en amphithéâtre, et, dans le vaste cercle qu'elle forme, la mer, et sur la mer des navires, des barques, des nacelles, et sur les barques, les navires, et sur les quais, tout un peuple qui s'agite, qui se rue, qui chante et qui crie !

Savez-vous bien que M. Valmer est très-riche en amis ? Quel homme ! Il les dissémine par le monde , afin de les tenir à sa disposition sur quelque point du globe qu'il porte ses pas. Nous quittons Marchese, le major Bodino, le comte Caccia, l'abbé Valinotti, à Turin. A Gènes, voici que nous allons retrouver *il signor Luigi Bruzza, dottore in medicina*, jadis hôte de M. Valmer , à Paris.

Mais voici que, à notre réveil, dans l'hôtel de la Pension-Suisse, sur le quai, le premier matin de notre séjour à Gènes, nous parlions de la visite à rendre au signor Luigi Bruzza, lorsque d'un appartement voisin du nôtre une main frappe à la cloison, et se fait entendre une voix qui nous crie :

— Avez-vous bien dormi ?

— Parfaitement, répond M. Valmer stupéfait. Mais, qui que tu sois, ange, démon, sylphe ou table tournante, dis-moi ton nom ?...

— Marchese de C*** !

— Marchese..., de Turin ? criai-je, interdit.

— Oui, Marchese de Turin

— Marchese, l'auteur de *Marc* ? ajoutai-je.

— Ou les *Enfants de l'Aveugle*, yes, achève la voix.

— Jouez-vous donc le rôle de revenant ? Etes-vous à l'état de fantôme, ou bien en chair et en os ? Que faites-vous ici ? demande M. Valmer.

— Ma barbe..., afin de vous accompagner et de passer encore avec vous quatre ou cinq jours de bonheur... continue la voix. Luigi Bruzza, à qui j'ai fait savoir votre arrivée, m'a répondu en hâte qu'il était à la campagne, près de sa jeune femme malade. Il ne peut être ici que dimanche ; mais, en attendant dimanche,

Gènes allait vous mettre à la gène, et *veni, vidi, vici!* tout comme Jules-César (4) !

— Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Cléobis et Biton ne sont près de vous que des crétins, mon très-cher, clame M. Valmer de sa voix la plus jubilante : aussi je vais dresser un autel à l'amitié. Votre statue en pied, en costume de cicerone, reposera sur un socle en brèche des Alpes; vous aurez l'index levé et l'attitude d'un savant qui signale les beautés de la nature et révèle les finesses de l'art. Un cœur enflammé fera jaillir ses étincelles par l'ouverture de votre paletot...

— Assez, assez comme cela, habillez-vous et partons. Nous devons déjeuner en mer... dit Marchese.

Une heure après, très-honorée mère, bras dessus, bras dessous, avec l'excellent ami Marchese, nous descendons par une misérable ruelle, étroite comme un coupe-gorge, humide, obscure, nauséabonde, comme un cloaque, telle qu'on n'en trouve qu'à Gènes, la ville aux cent palais. Marchese a ses intentions : c'est un poète qui possède à un haut degré la science des contrastes. Cette ruelle nous conduit sur le port. Pouah ! quelle odeur !... Une barquette nous attend : Marchese nous fait monter, nous contraint de nous asseoir, le dos tourné à la ville, et commande de pousser au large. C'est assez difficile tant le port est encombré de mille navires. Nous sommes assourdis par le mouvement et le bruit qui se font autour de nous. Enfin, à l'extrémité de la rade, presque en pleine mer, voici que notre barquette va s'établir au large, en face de la ville. Nous nous installons fort à l'aise sur de moelleux coussins, dont est bien pourvu notre esquif, et enfin les bateliers tirent d'une caisse inaperçue jusque-là des provisions de toutes sortes pour notre repas du matin.

Marchese nous dit alors :

— *Volti presto* maintenant. Regardez la ville de Gènes. Pour la voir et la connaître, vous êtes ici aux premières loges.

Mère, ma bonne mère, quelle admirable cité que celle de Gènes ! Je ne sais qui a dit quelque part que l'imagination est une bonne fille, bien complaisante, très-capricieuse. Je le veux bien, mais je défie l'imagination la plus complaisante,

(4) Je suis venu, j'ai vu, j'ai triomphé !

la plus capricieuse et la plus affolée, de se représenter Gênes, telle qu'elle nous apparaît, vue de mer.

Je viens donc à votre secours, c'est-à-dire au secours de votre imagination.

Figurez-vous un immense amphithéâtre, creusé par la nature, dans les flancs d'une haute montagne. La mer en a rempli la cavité profonde : c'est le golfe. Je vous charge de le peupler de vaisseaux avec forêt de mâts, et dédale de cordages et d'agrès; de bateaux à vapeur portant haut leurs cheminées blanches, rouges ou noires; de bâtiments de toutes sortes, briks, goëlettes, avisos, gabarres, péniches, et ceci et cela, innombrable mélange d'aiguilles élancées qui sortent des flots. Faites ensuite baigner dans les vagues, qui battent les quais, de fabuleuses enfilades de portiques, de promenoirs, de galeries de marbre, *docks*, *arsenaux*, *douanes*, *bagnes*, hôtels à sept et huit étages, raides et alignés comme des grenadiers à la parade, marchés, *Port-Franc* et *Sibérie*, suite d'arcades immondes de près, bizarres de loin. Sur les rampes des collines arrondies en une vaste courbe, disposez des terrasses formant des étages qui, de la mer, s'élèvent au sommet de la montagne. Dressez alors sur ces terrasses, des églises avec coupoles, campaniles, clochers, tours et flèches; entremêlez-les de maisons innombrables, pittoresques même dans leur laideur. Puis groupez ici, et là, des rues qui montent comme des échelles perpendiculairement au port; dirigez horizontalement d'autres rues planes, plus rares, mais dont les maisons vous regardent effrontément de face. Sur les étages les plus élevés, tirez de longues files de palais qui font rutiler au soleil leurs grandes fenêtres curieuses, et leurs élégants portiques des marbres les plus précieux. Elevez partout, un peu à l'aventure, selon le caprice du sol accidenté, des édifices aristocratiques, avec balcons grandioses, frontispices orgueilleux, colonnades magiques, rois suzerains dominant leurs vassaux de toute leur taille pédantesque. Enfin, sur les terrasses les plus aériennes, dessinez de charmantes ondulations, de frais vallons, de magnifiques jardins et de verdoyants bosquets; semez ce dernier rayon, sur les moindres assises de rochers, comme sur les plus larges, de splendides villas, de poétiques castels, de bastides, de retiros champêtres, de kiosques sylvestres, de chapelles isolées, de temples grecs, de fontaines, d'hospices, de mille monuments du plus étonnant effet.

A votre droite placez des fanaux, des lanternes sur la pointe de tourelles de

toutes formes dominant le port pour en éclairer les mouvements ; mettez ici et là des escales ; prolongez une jetée : élevez d'autres églises à cheval sur des collines fendues comme des précipices.

A votre gauche, érigez un *phare* colossal, géant de la mer, et placez des casernes imposantes. Entourez ce vaste ensemble d'une double enceinte de remparts formidables, avec courtines, bastions, donjons et forts, sautant, dans son immense pourtour, de terrasse en terrasse, d'étage en étage, de rocher en rocher, en partant des deux branches du  couché que forme Gènes, pour se joindre au sommet de la montagne. Couronnez cette cime abrupte de la *Citadelle de l'Eperon* ; et hérissez le tout de canons dont la gueule est toujours prête à mordre.

Mettez des matelots, des mousses, des calfats, des faquins, des soldats, de la foule, de la cohue, partout, partout...

Alors vous aurez sous les yeux *Gènes la Superbe, la Cité des Palais*.

Malgré ses malheurs, malgré son abaissement, Gènes semble fière de son antiquité, de ses victoires et de l'empire qu'elle déploya sur tous les océans. Les marbres précieux de ses milliers de colonnes, de ses frontispices, de ses portiques, de ses riches églises, suffiraient, seuls, pour attester qu'elle fut l'un des gouffres de la fortune du monde. Le bruit de son industrie, l'activité de son commerce frappent nos oreilles, affaibli par la distance. Aussi nous sommes ébahis devant le merveilleux aspect que nous offre cette grande cité, dont les édifices sont disposés en hémicycle comme les gradins de son vaste cirque.

A mon sens, et à part les beaux aspects des parties hautes de la ville, ce qui me frappe davantage, à raison du caractère, du cachet spécial que je lui trouve, c'est sans contredit la *Vieille-Ville*, c'est-à-dire la Gènes maritime, la Gènes du port, cette cité qui baigne dans la mer ses pieds sales sans jamais pouvoir les laver. Rien n'est curieux comme cette basse ville avec ses vénérables maisons très-hautes, fort laides, excessivement anciennes, vainement fardées de toutes les nuances d'un ridicule badigeon, et se pressant en rues d'une excessive étroitesse, irrégulières, tristes, blafardes, à peine accessibles aux piétons qui se respectent. Ce qui les rend plus pittoresques encore, le voici : Toutes ces maisons du quai sont appuyées sur des portiques très-bas, humides, obscurs, encombrés d'ignobles échoppes et formant cependant l'entrée des principaux hôtels. Habiter ces

réduits doit être horrible ; mais les voir à distance est du plus étrange effet, surtout au travers des mille navires et de la foule qui encombre le port et les arcades qui le bordent.

Voilà Gènes, ma bonne mère, voilà son étrange aspect. Luxe et misère ; opulence et pauvreté ; splendeur et abomination.

Car représentez vous bien qu'à la suite des affreux portiques dont je parle, en se dirigeant vers la partie orientale de la ville, on arrive à des ruelles plus horribles encore. C'est un très-long passage sombre conduisant aux plus bas quartiers de Gènes et aux demeures les plus impures. Je l'ai désigné déjà : on le nomme la Sibérie.

Maintenant, ma bonne mère, apprenez qu'il est, sur Gènes, un insolent dicton que je vous produis ici :

Uomini senza fide , donne senza vergogna , mare senza pesce , bosco senza legna.

Ce qui veut dire :

Hommes sans foi, femmes sans pudeur, mer sans poissons, bois sans arbres.

Quant à ce qui touche aux bois, je le nie formellement, attendu que, du port même, je vois certaines plantations très-vastes qui présentent l'aspect de véritables forêts de citronniers, d'orangers et d'oliviers. Pour la mer, je puis affirmer qu'elle fournit une énorme quantité de loups de mer très savoureux, de rougets, de merlans, de thons et de petits poissons blancs, *louassi, triglie, naselli et bianchetti*, qui fournissent très-abondamment les tables de Gènes. Des femmes, je ne saurais rien dire, sinon qu'elles s'enveloppent le cou, quand elles sont jolies, d'un voile blanc que l'on nomme *mezzaro*, qui leur sied à ravir. Maintenant, des hommes, palsambleu ! qu'on ne dise pas de mal ! J'ai été jusqu'à présent trop bien accueilli à Gènes pour permettre que l'on touche seulement à un poil de la barbe du dernier *facchino* de cette reine des mers !

Vous n'avez pas oublié, cependant, ma bonne mère, que moi, votre fils, et notre ami Valmer, nous sommes sur une barquette couverte d'une tendine à raies bleues, couchés sur des coussins à la façon antique, et amenés tout exprès par l'ami Marchese, entre le golfe et le port de Gènes, pour nous faire la surprise d'un spectacle incomparable, dont nous jouissons avant, pendant et après notre repas,

pris *sub dio*. Je ne vous dirai ni le menu, ni les accessoires, ni les assaisonnements de ce festin génois. Je vous confierai seulement qu'aux traits de M. Valmer, dans l'après-boire, alors qu'il a pris une pose méditative, appuyé sur le bord de la barque et plongeant un long regard sur Gènes, je devine qu'il scrute le passé de cette ville des doges et qu'il veut évoquer ses souvenirs. Heureusement Marchese fait incontinent lever l'ancre, après le moka, et voilà mon digne maître contraint de renfoncer la canonnade historique dont il allait nous battre en brèche. En vérité, je crois que Marchese a compris la position, et que c'est une ruse de sa part de quitter la mer.

Quoi qu'il en soit, nous partons. Notre canot nous ramène promptement à la ville, à travers la cité flottante qui encombre le port. Nous passons le reste du jour à flaner dans la ville pour juger de près ce que nous avons vu de loin, et, le soir venu, je laisse M. Valmer à ses notes et feuillets, et vais avec Marchese entendre, au Théâtre *Carlo-Felice*, *Don Bucefalo*, charmant opéra qui nous enivre de son excellente musique.

Voici déjà, ma mère chérie quatre ou cinq jours que je passe à Gènes. Mais vous allez voir si je ne devais pas servir de point de mire à l'artillerie savante de messire Valmer.

Un matin, nous gravissions les flancs de l'hémicycle escarpé, sur lesquels on a merveilleusement groupé les nombreux et admirables édifices de Gènes, comme on placerait les plus belles chinoiseries sur une vaste étagère, dont chaque planche ferait retraite et serait unie à celles du dessous et du dessus par des escaliers.

D'abord, dans la ville basse nous avons dû aller et venir par d'interminables zig-zags, pouvant à peine voir le ciel à notre zénith, tant les ruelles sont étroites et les maisons hautes. Nous croyions être dans des culs-de-sac, tant ces ruelles tournent et vous font craindre qu'elles n'aient pas d'issue. Comme nous avions voulu faire cette excursion seuls, afin d'épargner les jambes de notre bon Marchese, pour chercher notre chemin, tantôt nous tournions autour d'une église placée là comme une barricade, tantôt nous tombions *ex abrupto* sur une petite place, de la taille d'un mouchoir de poche, privé d'un de ses coins encore, telle que la *Piazza-San-Domenico*, qui serait parfaitement quadrangulaire si le théâ-

tre Carlo-Felice ne s'était emparé d'un de ses angles ; ou bien, comme la *Place des Fontaines-Amoureuses*, dont nul n'a pu nous dire l'étymologie, et qui, demi-circulaire d'un côté, et formant sur l'autre des angles rentrants, devient une nouvelle figure de géométrie ; ou bien encore, la *Piazza di Sarzane*, qui fut jadis, au xiii^e siècle, le théâtre des jugements de Dieu. Cependant, en montant toujours, peu à peu, quelque échappée d'horizon se montrait soudain à notre regard, d'une façon furtive, mais saisissante. Ici la mer à notre droite, là le faubourg *San-Pier-d'Arena*, près et au-de-là du phare, ou, sur le quai, le *Palais-Doria*, ses jardins, et les portiques de marbre qui unissent la darse à la douane, et semblent se rattacher à ce palais du doge le plus fameux.

Dans la ville-haute, de ci de là, nous escaladions des rues étroites et sombres toujours, comme celles d'une cité orientale ; et, par fois, elles devenaient si rapides, que ce n'étaient plus des rues, mais de hauts escaliers bordés de maisons. J'avais pour mon compte les pieds brisés, tant le pavé est détestable et mauvais à Gènes.

Enfin laissant à notre gauche la belle rue parallèle au port, qui change de nom de distance en distance, ici *Strada-Nuova*, là *Strada-Nuovissima*, et plus loin *Strada-Balbi*, rue merveilleuse et bordée de tant et de si beaux palais que M^{me} de Staël écrit à son occasion : On dirait d'une cité de Rois ! la seule enfin où les équipages puissent circuler, parce qu'elle est la seule qui soit plane, nous atteignons un pont que l'on nous dit être le *Pont-Carignan*. Ce n'est pas un pont ordinaire dont je vous parle, car il ne sert pas de passage au-dessus d'une rivière. Celui-ci unit deux collines entre elles, la *Colline* et la *Place-Sarzane* avec la *Colline* et la *Place-Carignan*, à l'est de la ville. Pour ce faire, le susdit pont saute par-dessus tout un quartier enfoui dans la vallée que forment ces deux collines. Avez-vous vu rien de plus pittoresque ? Ce pont franchi, et arrivés en face de la *Chiesa-Santa-Maria di Carignano*, nous avons respiré un air plus pur, et l'horizon s'est agrandi.

Alors nous avons tourné une promenade du nom d'*Aqua-Sola*, en prenant à gauche, et, passant près de la *Villetta di Negro*, par le *Castelletto*, l'*Albergo dei Poveri*, et des villas, et des manoirs, et ceci, et cela, à force de gravir, nous sommes enfin arrivés au pied du *Fort de l'Eperon*, point central et culminant des

fortifications de la ville, d'où nous dominions tout ce qu'on appelle la rivière de Gènes, son amphithâtre immense, la ville, son port, ses môles, son golfe, la mer Méditerranée, et, à droite, le phare, la route de la Corniche courant vers Nice, le Var et la France.

Nous étions au sommet du plus grandiose paysage qu'il soit possible de voir jamais. L'autre jour, du port, pour voir Gènes, il nous fallait lever la tête et regarder en haut. Ce jour là, du fort de l'Eperon, pour voir Gènes, il nous fallait baisser la tête et regarder sous nos pieds. Seulement ce que nous avions à droite du port la première fois, nous l'avons à gauche du fort. Places, rues, palais, églises, promenades, quais, darse, douane, portiques, port, môles, etc., tout est sous notre regard, de la façon la plus nette et la plus curieuse. Il me semble que nous sommes dans un ballon, et que notre aérostat a jeté l'ancre juste au-dessus d'une grande ville, entre le ciel et la terre, entre l'océan de l'homme, la cité génoise et l'océan de Dieu, la mer.

Aussi, chère mère, le visage de l'ami Valmer s'illumine comme dans une extase divine. Il n'est plus au mois si lumineux de septembre 185*, mais il s'enfonce dans les épaisses ténèbres du moyen-âge. Je crois même voir son nez s'allonger et devenir crochu, sa tête se couvrir d'une chevelure mérovingienne, son pantalon se changer en une braie gauloise, son paletot se transformer en un pourpoint ou une caracalla franque, et ses bottes se métamorphoser en souliers à la poulaine... Je suis perdu ! Voici la canonnade historique qui va commencer son feu : la mine fait explosion ; gare la bombe ! Certainement le bonhomme profitera de notre halte au sommet des collines pour entamer ses causeries, et le vent,

Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou !

— Les *Liguri* ont fondé Gènes vers l'an 707 avant J.-C.... dit-il en effet.
Que vous disais-je, mère ?... Le voilà parti...

— Les Romains, auxquels rien ne faisait obstacle et qui prenaient tout ce

qui était à leur convenance , ont occupé cette ville de Gènes , ont régné là , là où nous sommes , aussi long-temps qu'a duré leur empire. Une chose m'étonne cependant, c'est qu'ils n'y aient laissé aucune empreinte. Pas une ruine romaine !

— Hein ! quel malheur , mon bon Valmer ! lui dis-je en riant. Mais n'oubliez pas que nous avons vu à Turin une de ces proues en bronze que les Romains appelaient *rostrum* , qui était fixée à l'avant de leurs galères et qui fut trouvée dans la vase de ce port de Gènes...

— Oui , je sais. Du reste il faut en prendre son parti.

Ce fut vers l'an 222 avant J.-C. que les Romains incorporèrent *Genua* à la Gaule-Cisalpine.

Pendant la deuxième guerre punique , Magon , frère d'Annibal , s'empara de Gènes et la détruisit , de fond en comble , heureux de jouer ce mauvais tour aux Romains. Aussi suppose-t-on que le *rostrum romanum* dont tu parles est un débris de la bataille qui fut livrée dans ce port de Gènes , entre les Génois et ce général carthaginois , Magon , bataille dont Tite-Live nous donne les détails. C'était en 205 avant J.-C.

Les Romains reconstruisirent bientôt cette ville. Mais , à la chute de l'empire de Rome , elle fut prise , pillée et possédée tour à tour par les Goths et les Lombards.

Quand la domination des Lombards fut à son terme , Gènes se donna à notre Charlemagne , puisque les empereurs d'Orient l'abandonnaient aux Barbares. Alors Gènes et le pays qui l'environne furent soumis à notre puissance et gouvernés par des comtes. Mais elle passa ensuite sous la domination des Empereurs d'Allemagne , comme le reste de la Haute-Italie. Seulement elle eut le bon esprit de profiter des troubles qui régnèrent dans la péninsule italique , pendant le dixième siècle , pour se soustraire au joug de l'Allemagne et se rendre indépendante.

A partir de ce moment , l'histoire la montre gouvernée démocratiquement par des consuls , aidés d'un conseil ou sénat. Le peuple , assemblé en parlement sur la place Sarzanne , prenait part aux affaires. Gènes , à cette époque , était pauvre encore , peu étendue , simple , simple dans ses mœurs : aussi resta-t-elle république pendant près d'un siècle. C'est alors qu'elle équipa une flotte de vingt-huit galères et se mêla activement de la première croisade , en 1100.

Mais dans ce même temps, des guerres qui devaient être interminables, arment Gènes et Pise l'une contre l'autre. Cela se conçoit. La position de Gènes au nord de la Méditerranée, dans un golfe magnifique, semblait en faire la reine de cette mer. Pise, à l'orient de cette même mer, prétendait au même titre. *Indè iræ!* (1). Mais avec la fortune et le succès, naît l'ambition; et avec l'ambition, surgissent les intrigues pour arriver au pouvoir. Chaque Génois voulait être consul. On ne put arrêter ce mal qu'en se faisant gouverner par des étrangers. Une sorte de dictateur, sous le nom de *Podestat*, choisi chez une autre nation et aidé d'un conseil de huit citoyens, devint le bizarre gouvernement de Gènes et dura jusqu'en 1270.

Pendant cet espace de temps, les Génois battent les Sarrasins d'Afrique;
Ils soutiennent les croisades;
S'emparent de l'île de Corse et d'une partie de la Sardaigne;
Prennent d'assaut les villes d'Almería et de Tortose, sur les Maures d'Espagne;
Tiennent tête à l'Empereur d'Allemagne, Frédéric I, puis à Frédéric II;
Volent au secours du Saint-Siège;
Imposent à Pise, dont ils enlèvent les chaînes du port, des traités humiliants;
A la bataille de Cozzola, en 1298, battent les Vénitiens, se vengent de l'orgueilleuse Venise et jettent les fondements de leurs colonies d'Asie et de la Mer-Noire;

Enfin ils marchent rapidement à l'empire de la Méditerranée.

Malheureusement alors, les *Doria* et les *Spinola*, deux hommes remarquables par leur courage et leurs talents, s'emparent de l'autorité et gouvernent pendant vingt-un ans avec le titre de *Capitaines de la Liberté*. Ces deux monarques contiennent le peuple par une espèce de tribun que l'on revêt du nom d'*Abbé du Peuple*, répriment les factions intérieures, et, au-dehors, remportent des victoires qui élèvent la République de Gènes à l'apogée de sa gloire et en font une des puissances de l'Europe.

Mais voici l'heure des discordes et des dissensions.

Les *Gibelins* (vous vous rappelez la mémorable improvisation de mon

(1) De là grandes colères, guerres, etc.

cher maître sur les Gibelins et les Guelfes), les Gibelins, qui combattent en Italie pour les empereurs d'Allemagne, sont représentés à Gènes par les Doria et les Spinola; les *Guelfes*, partisans du pouvoir de Rome, sont soutenus par les familles riches et puissantes des *Fieschi* et des *Grimaldi*. Ces deux factions tour à tour se disputent l'autorité et s'exilent tour à tour. A cette funeste rivalité de Guelfes et de Gibelins, vient se joindre la haine du peuple contre la noblesse, qui jouit du pouvoir, et qui souvent se sert de lui pour couronner son ambition.

Aussi ce peuple de Gènes, ardent et ambitieux lui-même, se met-il en pleine révolte, et, en 1359, crée-t-il un magistrat auquel il donne le nom de *Doge*, qui sera chef suprême pendant toute sa vie et n'appartiendra jamais au corps de la noblesse.

Mais, voyez l'inconstance de ce peuple ! Les passions, qui n'ont pas de respect pour les lois, font et défont ces *Doges* toutes les fois que cela leur convient. On en voit paraître quatre dans une même année. Aussi pendant deux siècles, la république de Gènes est le théâtre d'un combat perpétuel. Ce ne sont plus les patriciens Doria, Spinola, Fieschi, Grimaldi qui agitent l'état : il n'est plus question de Gibelins et de Guelfes. Ces sont les plébéïens *Adorno*, *Frégoso*, *Guarcha*, et *Montalta* qui, dans des luttes cruelles, cherchent à s'arracher l'autorité.

Cependant jusqu'à la découverte de la boussole, Gènes ne partage qu'avec les Vénitiens et les Pisans le monopole du commerce universel. Mais aussi l'on dirait que chacune de ces trois villes, Venise, Gènes et Pise, jalouse de posséder l'empire de la mer, ne vise qu'à la destruction des deux autres. Chaque guerre n'est séparée d'une guerre nouvelle que par le temps nécessaire pour en faire les préparatifs. Et, quand un intérêt commun semble unir les Vénitiens et les Pisans contre la république de Gènes, on voit que ces deux peuples voudraient se détruire mutuellement en détruisant leur ennemi. Le même intérêt qui les unit contre les Génois les divise entre eux. Aussi Gènes profite habilement de cette froideur pour abattre Pise et pour humilier Venise.

Les guerres de Gènes contre les Pisans sont un véritable drame qui dure près de deux siècles et finit par l'anéantissement de ces derniers. Les eaux des rivages de Pise engloutirent le même jour son commerce, sa puissance navale et

ses habitants. C'était en 1284. Oberto Doria, à la tête d'une flotte de cinquante-huit galères va défier les Pisans, engage le combat, qui dure tout le jour, égorge plus de trois mille de ses ennemis et emmène treize mille prisonniers à Gènes, où on les enferme dans d'horribles cachots qui les dévorent par milliers chaque jour. Mais le port de Pise restait encore, et quoiqu'il fût vide, il excitait la défiance des Génois. En 1290, un autre Doria le détruit, et, par ce moyen, met un sceau indestructible sur le tombeau qui renferme la puissance des Pisans.

La jalousie commerciale est aussi la cause des guerres de Gènes contre Venise. Les Vénitiens, dès le ^{xii} siècle, ont fait de tels progrès dans l'orient que le Doge de Venise se regarde comme possédant un quart de la souveraineté de l'empire d'Orient. En effet, depuis Venise jusqu'à la Mer-Noire, les Vénitiens avaient une ligne non interrompue de villes, d'îles, de comptoirs, de factoreries. Ils étaient maîtres d'une partie de Constantinople et de l'île de Crète. Il n'en fallait pas tant pour irriter les Génois et amener la guerre. Les papes interviennent : mais les Génois chassés de Ptolemaïs, en 1258, par les Vénitiens réunis aux Pisans, s'unissent à leur tour avec les empereurs d'Orient. Alors les Vénitiens surprennent, incendient, ruinent les établissements génois de Constantinople et de l'Archipel. Fureur des Génois. Quarante-cinq mille combattants prennent les armes à Gènes, deux cents galères les portent à Venise, et, deux ans après, Lomba Doria défait la flotte de Venise que commande André Dandolo, Doge trop sensible à l'affront, car il se donne la mort pour éviter l'humiliation d'être conduit dans les prisons de Gènes. Alors les Vénitiens sont chassés de la Mer-Noire. C'était en 1299.

En 1346, hostilités nouvelles. Gènes triomphe de Venise par la fameuse victoire du Bosphore; mais, l'année suivante, Venise prend sa revanche sur les côtes de la Sardaigne. Puis, voici que Pagano Doria bat de nouveau les Vénitiens, et rapporte dans le port de Gènes l'étendart de Saint-Marc, pris dans un dernier combat.

Après dix-sept ans de paix, autres batailles dont est cause la possession de Ténédos dans les Dardanelles. Les Génois s'emparent de Chioggia, l'un des ports de Venise, et réduisent les Vénitiens à un tel désespoir que l'orgueilleuse reine de l'Adriatique songe à quitter son trône de gloire et à porter ses enfants

dans une île de l'Archipel. Heureusement Venise se relève par son courage, et après des combats sanglants, des villes pillées, incendiées, des victoires et des revers, les deux républiques rivales font la paix en 1381, sous la médiation du duc de Savoie, Amédée VI.

Mais pendant ces temps de vaillance et de gloire, et nonobstant ses dissensions intestines, Gènes a considérablement agrandi son enceinte, et fait pousser des moissons de palais dans ses murs avec l'or et le marbre des vaincus. L'or est répandu dans ses demeures avec une telle profusion que le luxe reste impuissant à inventer des moyens de dépense. On ne veut plus porter des étoffes de laine. Il faut de la soie ; et encore laisse-t-on bientôt la soie pour des tissus d'or et d'argent. Dans l'armée que Gènes met en mer en 1295, on compte plus de huit mille guerriers qui ont des *surcots* tissus de ces précieux métaux ! Le revenu du trésor, en dehors des prises, est de quarante-sept mille onces d'or. Quant aux prises, après une seule course, Thomas Spinola, rapporte à Gènes vingt-huit mille mares d'argent. Toutefois, si Gènes triomphe au-dehors, elle souffre au-dedans.

Les fureurs intestines des quatre familles plébéiennes génoises dont je te parlais tout-à-l'heure, continue M. Valmer, à savoir les Adorni, les Fregosi, les Guarchi et les Montalti, transforment la ville en une arène toujours rougie du sang de leurs luttes. Les Doges se succèdent coup sur coup.

Un d'eux, Antonietto Adorno, pour ne pas être seul à repousser d'inexorables rivalités, fait alliance avec le roi de France, Charles VI. Une émeute populaire renverse ce gouvernement.

Afin de résister au maréchal de Boucicaut, envoyé par la France, les Génois appellent à eux le marquis de Monferrat, qu'ils font *Capitaine*. Une nouvelle rébellion le chasse bientôt de Gènes.

Alors Gènes se donne à Visconti, duc de Milan, en 1421. Une autre émeute de la noblesse et du peuple éloigne le gouverneur milanais, en 1453.

Puis voici le doge Pierre Frégoso qui confie de nouveau le salut de la république de Gènes au roi de France, Charles VIII ; car Alphonse d'Arragon menace la ville d'une part, et, de l'autre, Mahomet II s'empare de Constantinople et

des possessions génoises de l'Archipel. Mais une trame ourdie par les Adorni met bien vite à fin Fregoso et la protection de la France..

— Les Génois se donnent à moi ? Par la Pâques-Dieu ! moi , je les envoie au diable !...

Telle est la réponse que fait aux Génois notre Louis XI, quand Gènes , pour s'insinuer dans les bonnes grâces du vieux loup de Plessis-les-Tours , lui offre soumission à son autorité.

C'est alors le duc de Milan qui accepte d'exercer le protectorat de Gènes ; mais Gènes s'achemine vers sa perte; car son terrible ennemi, Mahomet II, lui fait perdre successivement ses comptoirs de l'Arménie , de la Colchilde , de la Tartarie , de la Perse et de la Chine.

Cependant les torches de la guerre civile ne s'en allumait pas moins sous le souffle des Fieschi, des Adorni et des Fregosi : et, comme le souverain que Gènes s'est donné, Galéas Visconti, meurt assassiné, c'est un Fregoso , archevêque de Gènes, puis pirate , qui se fait nommer doge.

Après lui, Gènes se remet encore sous les auspices du Milanais, qui , de bonne composition, la reçoit sans rancune, en 1499. A cette époque, le Milanais appartient à Louis XII , notre roi de France, qui en a hérité du chef de son aïeule Valentine Visconti de Milan , femme de Louis de France , duc d'Orléans , le dernier des Visconti étant mort sans postérité. Gènes devient donc ville française.

Mais il eut été trop merveilleux pour Gènes de jouir un peu du calme et de la paix sous un gouvernement sage. Aussi se hâte-t-elle de se mettre en révolte en 1506, et il ne faut pas moins qu'une vaillante armée française pour lui faire passer son humeur volage et tracassière. Et encore la perdons-nous en 1512.

Alors Pescaire, marquis italien, pousse jusqu'à Gènes la conquête du Milanais, au profit de l'Autriche, et livre cette ville au pillage.

Néanmoins François I^{er} la reprend peu après ; mais il ne la garde que trop peu de temps et , par sa faute , se la voit enlever par André Doria, dont nous allons parler.

Une courte halte, maintenant , cher ami ! fait messire Valmer, dont le feu de la fièvre ethnographique illumine et enlumine les joues. Dis-moi, continue-t-il , est-il dans l'histoire des peuples plus lamentable série d'émeutes , d'abdications

tions, de dépositions, de révoltes et de guerres civiles? Quelle inconstance dans ce caractère génois! Or, note bien ceci : c'est à l'heure même où Gènes arrive à la décadence par la marche fatale qu'on lui imprime, c'est au moment où elle se donne à tout le monde, que les infortunés habitants de Pise dégénérée offrent à la république de Gènes de se mettre sous son servage et veulent se donner à elle! Mais les Génois, qui ont reçu de Louis XI l'affront d'être envoyés au diable, à raison de leur inconstance, refuse le vasselage des Pisans, parce que les Pisans... ne sent plus désormais ni redoutables, ni lucratifs! Pauvre Pise! ne lui a-t-on pas tout pris, tout, jusqu'aux chaînes de fer dont elle fermait l'entrée de son pont, et que les Génois ont disposées en trophées sur plusieurs points de leur ville!

— Oh! vous êtes bien du vieux monde, mon cher Valmer! dis-je en interrompant mon docte personnage. Ignorez-vous donc, *caro mio*, qu'en 1848, époque de liberté, d'égalité et de fraternité, pour les peuples modernes régénérés par les révolutions, les Génois, mus par un noble sentiment de générosité, et peut-être inspirés par le remords de leurs iniquités passées, ont eu la sublime pensée d'effacer le souvenir de leurs anciennes inimitiés et de l'humiliation des Pisans, en leur renvoyant cette chaîne que nous verrons suspendue dans le Campo-Sancto de Pise, où, sans retard, l'on composa, grava sur le marbre et appendit à côté du trophée, désormais symbole de la fraternité des peuples, une inscription à la louange de Gènes, le tyran qui avait battu, mangé, croqué les Pisans?...

— Et ceux-ci, assez niais pour ne pas voir le raffinement d'orgueil de Gènes, se dressant un autel de gloire dans le sein même de la cité son ennemie, de crier : Ineffable influence de la renaissance du monde par les révolutions, salut!... 1789 et 1848, soyez bénis!

— Mais Gènes est une hypocrite! Ne sais-tu donc pas toi-même, mon très-cher, que Gènes a gardé de beaux fragments de cette chaîne qu'elle tient orgueilleusement suspendus aux murailles de la douane, dans le lieu le plus apparent, et au-dessus de la porte Saint-Thomas, sous laquelle on ne peut passer sans les voir?

Quelques mots encore, et je clos ma faconde :

Voici venir 1528, et avec 1528 le grand André Doria, le libérateur et le législateur de sa patrie.

Amiral au service de François I^{er}, Doria, mal mené par la France qui lui refuse la solde de ses galères, passe au service de l'empereur d'Autriche, Charles-Quint. Aussitôt les Français sont chassés de Gènes. Doria n'aspire pas à revêtir la robe de pourpre et le bonnet d'or de doge, mais il travaille à créer pour Gènes une constitution qui unisse les intérêts de la noblesse à ceux du peuple, qui repose sur deux sénats, sénat patricien, sénat plébéien, et qui fasse du doge l'esclave de l'État et non l'homme du pouvoir et des plaisirs.

Cette nouvelle république fonctionne bientôt. Cattaneo en est le premier doge. Mais si Cattaneo a la puissance, Doria a l'influence. On l'estime, on le craint, on le chérit à Gènes, dont il est la gloire et dont il fait le bonheur. Mais comme à Gènes il n'est rien de stable, une trame s'ourdit dans les ténèbres.

A notre droite, là, dans ce ceintre que fait la ville, de la Darse au Molo-Nuovo, tu vois ce palais, magnifique encore quoique délabré, qui abrite André Doria, comme il abrita ses ancêtres. C'est là qu'il vit avec son fils, son espoir, son amour, Jean Doria, appelé par le peuple *Zanettino*, le *petit Jean*, *Jeannetin*, par dérision sans doute, car on l'aime peu. Il est si fier ! si prodigue ! si joueur ! presque libertin !

A notre gauche, là, sur la colline de Carignan, derrière l'église, tu vois, d'ici également, la place blanche, encore pavée de marbre, qu'entourent des ruines éparses. A l'époque d'André Doria, en ce lieu même il y avait un palais plus magnifique peut-être que celui des Doria. Ce palais était la demeure de Jean Louis Fieschi, de Lavagna. *Lavagna* est un village situé sur la route de Gènes à *Chiavari*, *Sarzane* et au port de la *Spezzia*. Les magnifiques domaines de Lavagna et leurs superbes manoirs étaient tous aux Fieschi, seigneurs si puissants et si riches, qu'au xii^e siècle, quand ils se présentaient à Gènes pour les élections, ils étaient accompagnés d'un cortège tellement formidable que Gènes frissonnait de terreur. Ce Jean Louis Fieschi était le descendant de cette famille plébéienne : mais enfant gâté de la fortune, il avait tout pour lui, richesse, beauté, jeunesse, générosité, douceur, et noble fierté, mais fierté aimable.

Hélas ! il était rongé au cœur par la jalousie à l'endroit des Doria. Les lauriers d'André l'empêchaient de dormir. Aussi bientôt Fieschi fit-il de ce palais, dont tu vois les ruines, une tanière de conspirateurs courant vers un seul but, l'abaissement de la maison de Doria.

A la minuit du 1^{er} au 2 janvier 1547, les conjurés se répandent soudain dans Gènes endormie, au mot de ralliement : *Fiesque* (1) *et liberté* ! Ils s'emparent de la porte de l'Arc, là, à gauche, et arrivent sans encombre à la porte Saint-Thomas, là, à droite. Une bande de ces hardis champions court au bassin de la Darse, que tu vois en face de nous, pour s'emparer de la *Galère Capitane* qui flotte sur les eaux du bassin. L'équipage se défend : grand bruit ! Averti par ce bruit, Zanettino Doria accourt à cette porte Saint-Thomas, et reçoit en pleine poitrine un coup qui le fait tomber raide mort, sans avoir pu comprendre encore ce qui se passe. Réveillé à son tour, André Doria, apprend le drame qui se joue, et sans égard pour le danger d'une ville qu'il a régénérée, il fait seller un cheval et s'échappe par le faubourg de San-Pier-d'Arena, là, à droite, près du Phare.

Le plus heureux résultat semble couronner cette nouvelle rébellion, lorsque Fieschi, désireux de s'assurer de la prise de possession de la *Galère Capitane*, le palladium du pouvoir, se précipite vers le bassin de la Darse, et, pour arriver plus vite, passe sur un étroit madrier dont une extrémité repose sur les dalles du quai et l'autre sur une galère. Mais le madrier fait bascule, tombe à l'eau, et, avec lui, Fieschi, dont la lourde armure d'acier le force à plonger dans une onde bourbeuse. Vainement il se débat et crie : plus il fait d'efforts dans les ténèbres, plus il enfonce dans la vase. Il y est bientôt asphyxié, et meurt.

Il advient donc que les conjurés n'ayant plus de chef, errent à l'aventure, se débandent, ne savent que répondre à la députation qu'on leur envoie et qui, changeant son humble rôle, s'érige en tribunal et saisit les coupables. Quatre d'entre eux sont exécutés pour le bon plaisir de Doria, qui pleure Zanettino et ne

(1) *Fiesque*, traduction française du nom *Fieschi*

peut leur pardonner sa propre fuite, et les autres sont relâchés pour la satisfaction du peuple qui demande grâce.

Mais alors on détruit le palais des Fieschi : défense est faite de désormais construire sur le sol qu'il couvrait, et tu vois que ses décombres attristent encore et pour jamais le plateau de la colline de Carignan.

Tel est le dernier retentissement d'ambitieuses rivalités qui ont empêché la république de Gènes d'être non-seulement la reine de la Méditerranée, qu'elle s'était habituée à regarder comme sa possession propre, mais la souveraine de toutes les mers du Globe. A partir de cette époque, en 1552, les Français achèvent de la dépouiller en lui prenant la Corse, et en laissant les Turcs s'emparer de Scio, dans l'Archipel.

Vint ensuite, en 1684, le tort que se donnèrent les Génois de vendre des poudres de guerre au dey d'Alger, l'ennemi de la France, et de construire des galères dans leurs chantiers pour le service de l'Espagne, qui entraît en hostilités avec nous. Aussi Louis XIV envoie-t il l'amiral Duquesne bombarder Gènes. Attaquée par mer et par terre, le faubourg San-Pier-d'Arena fut renversé, les palais et leurs chefs-d'œuvre endommagés par les bombes, et le doge, un Lescaro, accompagné de quatre sénateurs, se vit contraint de quitter les ruines fumantes de sa ville pour aller à Versailles, débiter au grand roi des paroles dictées par le marquis de Seignelay.

Enfin, en 1797, la révolution française amène la transformation de la constitution de Gènes, qui prend la dénomination de république Ligurienne.

Je ne te dirai rien de l'héroïque défense de Masséna dans les murs de Gènes contre une armée navale anglaise et une armée de terre autrichienne. Nous en avons parlé à l'occasion de Marengo, et puis ces souvenirs sont trop récents. D'ailleurs notre victoire de 1800 vint consoler la France du malheur de Masséna.

En 1805, Gènes redevint française un moment encore.

Mais, en 1814, le congrès de Vienne l'incorpora au Piémont, et, sous le pavillon de Sardaigne, avec ses cinq mille navires, Gènes reprit son commerce et parcourut toutes les mers, visita toutes les régions et rapporta à l'Italie, à la

Suisse ; à la Savoie , en échange de leurs produits , des marchandises de tous les climats. Formée par une pénible expérience, sans doute elle sera sage...

— Amen ! trois fois amen ! m'écriai-je.

Une heure après, nous étions rentrés dans Gènes, et nous visitâmes tour à tour, une à une, les beautés monumentales que nous n'avions encore vues qu'à vol d'oiseau.

Ainsi la Darse et l'Arsenal de marine nous montraient, l'une, l'endroit fatal où périt Fieschi, dans l'eau fangeuse du bassin, l'autre, ses mille et une curiosités maritimes.

Ainsi la Douane nous faisait voir sa grande salle d'entrée, avec les statues des fondateurs et bienfaiteurs de cet établissement qui la décorent. Nous examinâmes aussi, au-dessus de sa porte, M. Valmer surtout, avec une attention d'antiquaire, la chaîne de Pise en question.

Ainsi dans l'Arsenal de terre nous étudions la collection d'armes antiques dont il est enrichi.

Le *Palais de l'Université*, dans la rue Balbi, a eu aussi notre visite. C'est un magnifique bâtiment, dont le vestibule, décoré de lions de marbres, dus au talent de *D. Parodi*, les colonnes et les escaliers, de marbre toujours, donnent l'image d'un monument oriental. Les fresques sont de *G. A. Carlone*, et les statues de bronze de *Jean de Bologne*. Nous y admirons des peintures de *Ga-leotti*, *Surzana*, et *Ferruri*.

Nous nous dirigeons ensuite vers le *Palais-Ducal*, l'ancienne résidence des doges, maintenant demeure du gouverneur et office de la police. Il a subi bien des métamorphoses et n'a rien de bien curieux. On ne peut même évoquer là de grands souvenirs. Cependant M. Valmer trouve quelques mots pour me dire que ce palais, construit en 1262, agrandi en 1588 par le doge Adorno, fut rebâti à la fin du xii^e siècle par *Andréa Vannone*, et, après un incendie, restauré sur les dessins de *Simone Carlone*, en 1778. Nous y trouvons une assez vaste salle ornée de statues qui ont ceci de particulier que la tête seule et les bras sont de plâtre ; les draperies ont été disposées par un artiste avec des toiles fines qui voligent au courant d'air et donnent la vie à ces statues. Nous nous plaçons au balcon qui ouvre sur une place assez médiocre, où la musique des *Bersaglieri*

fait entendre de fort belles symphonies. Ces Bersaglieri tirent leur nom de *Bersaglio*, mot italien qui signifie *Cible*. Ce sont nos tirailleurs de Vincennes.

Dans une autre salle, nous nous trouvons en face d'une peinture de *Floris*, et de beaux tableaux de *Van-Dyck*, de *Quintin-Metzi*s, et de deux *Albert Durer*.

Là enfin, jugez du bonheur de sir Valmer ! voici qu'on nous montre une table d'airain trouvée en 1506, dans la vallée de la Polcevera, rivière qui passe à l'ouest de Gènes, et sur laquelle le stylet romain a gravé une sentence rendue en l'an de Rome 655, par deux jurisconsultes romains, au sujet de différends survenus entre les habitants de Gènes et ceux de trois villages des vallées voisines. On a baptisé cette trouvaille curieuse du nom de *Table de Polcevera*.

Quand nous sortons du Palais-Ducal, nous subissons un vrai déluge. La matinée avait été charmante ; mais vers midi le ciel se couvrit de nuages, et à trois heures la pluie se prit à tomber avec une violence à laquelle nous ne sommes point habitués à Paris. Que faire ? Prendre une voiture ? Elles sont rares à Gènes ! Nous laisser tremper ? Ce n'est pas chose plaisante ! Attendre ? On nous dit que quand la pluie tombe, à Gènes, c'est au moins pour quinze jours. Charmante perspective ! Nous nous réfugions au beau *Café della Concordia*, *Strada Nuova*, vis-à-vis du *Palais-Rouge*, et il mérite bien ce nom. Hélas ! le café est comble ! Quelle heureuse chance ! M. Valmer avise un *gabrioletto* libre. Nous le prenons en hâte. *Hôtel Suisse !* crie l'ami Valmer. La voiture part. Elle suit la strada Nuova, puis la strada Nuovissima, puis la strada Balbi. Alors notre automédon, comme s'il se fût trompé, remonte la strada Balbi, puis la strada Nuovissima, puis la strada Nuova. Nous nous retrouvons au café della Concordia. *Hôtel Suisse !* crie de nouveau M. Valmer. La voiture repart. Elle redescend la strada Nuova, la strada Nuovissima, et la strada Balbi.

— Sardanapale ! s'écrie M. Valmer. J'oublie que les voitures, à Gènes, ne peuvent circuler dans ces trois rues, les autres étant inaccessibles à la moindre charrette. Nous sommes dupes et voici deux francs de gagnés pour le *Vetturino*, et deux francs de perdus pour nous ! Allons, du courage !

Nous payons, nous nous mouillons, nous nous crottons, enfin nous arrivons. Il fallut changer des pieds à la tête, chère mère. Des canards sont plus proprement mouillés.

Gènes, 18 septembre.

Je crois vraie la prophétie relative à la pluie que m'a faite hier une jeune génoise, en voile blanc pour parapluie, lorsque nous quittions le palais du Doge, car la pluie tombe avec une persistance qui n'a rien d'égal au monde.

Aussi je prends mon parti, et pendant que M. Valmer rédige ses notes sur les palais dont il a passé les façades en revue dans sa longue enfilade des Strade Nuova, Nuovissima e Balbi, moi, plus modeste et plus heureux, je me suis mis à vous écrire, ma tendre mère. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Le mien est de vous redire une à une toutes les tendresses de mon âme et chacune des impressions de mon voyage. Elles sont peut-être bien diffuses, ces impressions, passablement endormantes même, mais vous excuserez votre fils, ma mère : c'est que le bon M. Valmer déteint sur moi.

Pour nous remettre un peu le cerveau fatigué, hier, nous sommes allés à Carlo-Felice, très-belle scène et délicieuse musique, entendre *Don Pasquale*, de *Donizetti*... Aujourd'hui, pour nous dédommager de notre réclusion forcée, nous irons, en bateau s'il le faut, passer notre soirée au Cirque, dont on nous dit des merveilles. Auriol, Candler, Laristi et Boswel ne sont rien à côté du signor Bocibola. Va donc pour Bocibola ! Quelques cabrioles qu'il exécute, il ne distraira pas un seul moment mon esprit et mon cœur de leur pensée constante et de leur tendre affection : car esprit et cœur, chez moi, sont la boussole dont le magnétisme du pôle maternel appelle toujours l'aiguille. Un fils n'a-t-il pas tout son espoir et tout son bonheur dans celle qui lui a donné la vie ?

Emile Doulet.





GAILDRAU

Barbou Freres, Editeurs

1855

GÈNES.

VIII

A M. ET MADAME PERKINS, A FLORENCE.

Nouveau déluge. — Un conseil s'il vous plaît! — *Domi, Chiese*, Eglises. — *San-Lorenzo*, cathédrale de Gênes. — Le vase de la reine de Saba. — *Santa Maria di Carignano*. — Les ruines du palais Fieschi. — La peinture et l'école Génoise. — La mer vue de la coupole de Santa Maria di Carignano. — L'église de l'*Annunziata*. — Eloquence d'un capucin. — *Santo Ambrogio*. — Raphaël et Jules Romain. — Revue des Palais. — Palazzo Vivaldi-Pasqua. — Léonard de Vinci et la belle Béatrix d'Este. — Le palais André Doria et ses souvenirs. — André del Sarto et son modèle. — Palais Balbi. — Une vierge de Van-Dyck. — La Cléopâtre du Guide. — Palais Brignole-Sale. — Le salon du soleil. — Palais Serra, etc...

Gênes, 22 septembre 185..

Attisez le feu sacré de votre amour de l'art, mon cher Williams; mets les petits pots dans les grands, ma bonne Mathilde : un oncle, non pas un oncle d'Amérique, hélas! mais un oncle de Paris, un oncle vous arrive et il ne vient pas seul. Il a pour compagnon de route un gentleman parisien, un artiste en herbe, un jeune débutant sur le grand théâtre de la vie, un ami de cœur. Nous courons vers vous en esprit, car par les jambes, jusqu'à nouvel ordre, nous prenons le chemin des écoliers. Cet ordre émanera de notre bourse. Si ses flancs ne s'amaigrissent pas trop vite, nous serons près de vous d'ici à deux mois, ou six semaines peut-être. Tant de merveilles nous séparent encore, lacs Majeurs et de Côme, Milan,

Venise, que sais-je ? Or, nous ne voulons pas en manquer une. Enfin, nous nous dirigeons vers Florence, voilà le fait !...

En attendant, nous sommes à Gènes, gardés à vue par une pluie... non, ce n'est pas le mot, par une chute d'eau qui me remet en mémoire l'arche de Noë et les aventures de Deucalion. Le ciel, depuis deux jours déjà, deux grands jours ! a ouvert ses réservoirs, et il s'en précipite des cataractes, il en ruisselle des cascades, il en bondit des torrents qui menacent de nous pousser de la colline de Gènes dans la Méditerranée. Alors, peut-être vous arriverons-nous par eau, à l'état d'épaves, sur les rivages de Livourne et de Pise. Cherchez-nous un beau matin sur le sable, Williams, si vos élucubrations d'ingénieur vous le permettent, ou donnez le mot d'ordre à quelque garde-côte, s'il y en a en Italie.

... Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

a dit La Fontaine, à l'occasion d'

Un lièvre en son gîte songeant.

Comme mon compagnon de voyage et moi nous ne sommes pas lièvres, nous affectionnons peu le gîte, et, au lieu d'y songer, nous nous enveloppons de caoutchouc des pieds à la tête, et nous bravons les écluses d'en haut pour aller, venir, voir ceci, voir cela. Il y a tant à voir, à Gènes !

A propos, vous qui êtes anglais, et par cela même cosmopolite, dites-moi si je raisonne juste, ou envoyez-moi les conseils de votre expérience, si je fais fausse route. Il me semble que nous visitons l'Italie dans le vrai sens. Je ne veux pas dire que nous entrons dans sa botte par le haut, par l'ouverture, ce qui est naturel, car j'aurais l'air de produire un affreux calembourg. Mais, comme je trouve que c'est le grand livre de la nature et de l'histoire que nous lisons dans ce voyage, Gènes et le Piémont me paraissent être une digne préface des sublimes pages qui nous attendent à Venise, à Florence, etc. Hein ! n'est-ce pas cela ?

Ici, nous avons déjà contemplé, étudié, admiré l'ensemble des choses. Maintenant nous entrons dans le détail. Ces jours passés nous avons visité les maisons de Dieu, *Domi*, comme vous dites, et nous sommes allés de dômes en dômes, *chiese* en *chiese* (1). Dieu avant l'homme.

San-Lorenzo, la cathédrale de Gènes, une des plus anciennes basiliques de l'Italie, car elle date du commencement du ^x^e siècle, et a une coupole et un chœur de *Galeas Alessi* de 1550, s'est montrée à nous comme un gigantesque monument funère : en effet, à l'extérieur elle est toute revêtue du même marbre blanc et noir disposé par assises alternatives. Cela lui donne un aspect lugubre qui ne messied pas. Sa grande nef est décorée de seize colonnes d'ordre composite formées d'assises de marbre blanc et noir de Paros.

La pièce capitale de cet édifice est la *chapelle Saint-Jean Baptiste*, que *Jacques della Porta* prit la peine de dessiner. Sous un édicule que supportent quatre colonnes de porphyre, nous avons vu la chasse de Saint-Jean, décoré de figurines en argent d'un travail exquis, et qui est de 1458, époque où Gènes avait de très-habiles artistes. Je supposais que ce monument était destiné à rappeler le souvenir du saint Précurseur de Notre-Seigneur. Mais point. Un ami, que j'ai eu le bonheur d'attirer à Gènes, et qui m'a gâté à Turin par ses précieuses bontés, Marchese de C*** — vous devez voir ce nom dans vos journaux d'Italie, dont il est la cheville ouvrière et intelligente, — me dit que cette chasse renferme les cendres du saint martyr d'Hérodiade, lesquelles cendres furent transférées de Myrre à Gènes, en l'an 1097. Il paraît que, comme le saint a péri par la vengeance d'une femme, une bulle du pape Innocent VIII interdit aux femmes de pénétrer dans cette chapelle.

Je ne dois pas négliger de vous parler d'un objet d'art vénérable à tous les points de vue, dont San-Lorenzo est l'heureux possesseur. Je veux parler du *Sacro Catino*, vase d'émeraude en forme de coupe plate, trouvé à Césarée, en Palestine, lorsque cette ville fut prise par les croisés en 1101, et devenu la part du butin du doge de Gènes, qui prit la croix lors de la seconde croisade. On raconte

(1) Il ne faut pas oublier qu'en italien *chiesa* se dit *chiesa* au singulier, *chiese* au pluriel, comme *strada*, *via*, veulent dire *rues*.

de ce vase qu'il fut offert à Salomon par la reine de Saba, et que ce fut lui qui reçut l'agneau pascal, lorsque Jésus-Christ fit sa dernière cène avec ses disciples. Certes ! voilà des titres à notre vénération. Aussi le *Sacro Catino* prit-il le chemin de Paris, par ordre de Napoléon, en 1809, pour y être rangé parmi ses merveilles. Mais la révolution de 1815 rendit ce trésor à ses légitimes possesseurs (1).

Le crédit de notre cher Marchese nous a fait ouvrir les écrins de la chiesa, et nous avons pu voir et admirer le *Sacro Catino*. Assurément c'est une merveille, une merveille de l'art du verrier. Figurez-vous un large et beau plat, avec un pied, le tout d'un cristal de la forme la plus originale et la plus curieuse. Il est bordé de perles et d'émeraudes qui courent dans tous les sens et sont du plus bel effet. On dit que ces perles et ces émerandes sont de verre. S'il en est ainsi, on peut s'y méprendre tant elles sont agencées avec artifice. Est-il possible que l'art ait été porté à une si haute puissance au x^e siècle ? Les Juifs, qui se connaissent aux choses de l'art, en général, ont offert à la ville de Gènes, dans certains moments d'embarras, des sommes fabuleuses, sur la remise de ce plat. Mais on ne le mit jamais en gage, et, par une loi de 1476, il fut même défendu de le montrer. On menaçait de mort ceux qui eussent osé le toucher avec un instrument aigu ou de matière dure.

Maintenant quelle est son origine et quel fut son usage ? Peu importe. Seulement on voit avec peine qu'il est des gens toujours assez haineux pour dénigrer les choses les plus respectables. Il suffit qu'on ait dit que ce vase avait pu servir à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour qu'aussitôt ils se soient empressés de faire de ce vase un objet de nulle valeur, l'instrument de la cupidité et l'objet de leurs railleries.

Santa Maria di Carignano a reçu ensuite notre visite. Je lui ai donné tout d'abord mes sympathies à cause de sa position pittoresque sur la colline de Carignan, en face d'un pont qui fait l'arc-en-ciel sur tout un quartier, d'où elle domine Gènes et la mer. Elle forme une croix grecque dont le centre est couronné d'une

(1) *Sacro-Catino* veut dire *Plat saint, vase sacré*.

coupole mère de quatre autres petites coupoles qui coiffent ses extrémités. Cette décoration rappelle quelque peu le style des mosquées. Ce fut la famille Sauli qui dota la ville de cette église, et *Galeas Alessi*, l'habile architecte, qui fut pour Gènes ce que ce fut le P. Guarini pour Turin, y déploya les plus belles inspirations de son génie. C'était en 1552 qu'il faisait sortir de terre ce chef-d'œuvre, carré régulier de 150 pieds, sans y comprendre l'abside. Trois nefs partagent l'édifice; et, sur leurs piliers, malheureusement trop lourds, reposent des statues en marbre de douze pieds de hauteur. Nous sommes fiers de remarquer que les deux plus belles sont dues au ciseau de notre *Puget*. Elles représentent, l'une saint Sébastien, l'autre A. Sauli, un bienheureux membre de la famille qui fit les frais de l'église. « L'expression du visage est admirable, dit M. Dupaty, en parlant de saint Sébastien : la Douleur y combat avec la Foi. Que ce marbre souffre ! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps, de tourmenter si cruellement une si belle âme, les farouches Romains ! Elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur et de retourner au ciel. La seconde statue, de je ne sais quel évêque, ajoute-t-il, est belle aussi ; mais elle est trop près de saint Sébastien ; on l'admire aussi, mais on vient d'être touché... » Dans ce sanctuaire, la générosité de ses pieux fondateurs a réuni la peinture à la statuaire. Nous y admirons tour à tour un *Guerchin*, une *Pietas* de *Lucas Cambiaso*, des toiles de *Dominique* et *Jérôme Piola*, et le martyre de saint Blaise, par *Carlo Maratta*.

Le Luca Cambiaso dont je viens de parler est le créateur de l'Ecole Génoise de peinture, comme vous savez. Il eut pour élèves *G.-B. Castello*, que l'on surnomma le *Bergamasque*, parce qu'il était de Bergame, *Tavarone* et *G.-B. Paggi*. Mais ces artistes ne formaient pas encore une gerbe de talents tels qu'ils constituassent une école originale.

Ce fut lorsque les deux *Procaccini*, de Milan, et quand *Rubens* et *Van-Dyck* vinrent, l'un d'Anvers, et l'autre de Gand, travailler à Gènes, que l'émulation des peintres, surexcitée par leur présence, se prit à produire des œuvres plus caractérisées. *Fiasella*, dit le *Sarzana*, du nom de son village, élève de Paggi, devint alors le peintre naturaliste, l'amant du *réalisme*, comme on dit maintenant. Il sut peindre la nature vraie, sous son jour le plus réel, tout en imitant les ma-

nières les plus diverses. *Strozzi* fut ensuite le plus fameux artiste de Gènes, de 1580 à 1660. Comme il avait été capucin dans sa jeunesse, le nom de *Capucino* lui resta, et il se chargea de l'illustrer. Si son dessin n'est pas sans reproches, au moins brille-t-il par l'énergie du coloris. Vinrent alors les trois *Piola*, dont le plus fameux fut *Pellegro Piola*, né en 1617, et, à la fleur de l'âge, mis à mort par le poignard, tant son mérite lui faisait déjà de nombreux rivaux. Après lui, *Carlone* se distingua par la facilité de la composition et la richesse des couleurs. Déjà nous avons vu de lui des fresques splendides.

Après l'examen de l'intérieur de Sainte-Marie de Carignan, nous avons voulu connaître l'extérieur. Nous avons fait l'ascension de sa coupole. J'imaginais que la vue devait être merveilleuse de cette hauteur : j'avais bien jugé. Quels aspects sur la ville et sur la mer ! Emile était dans l'enthousiasme, je me trouvais dans le ravissement. Marchese, resté parmi les ruines du Palais-Fieschi, dans la Via-Lata, qui est au-dessous, nous considérait de loin, et nous semblait le prophète Jérémie, assis parmi les décombres de Jérusalem.

A notre descente, l'orgue se faisait entendre. Je l'écoutai avec bonheur. Et voyez quel est mon instinct des belles choses, Marchese nous apprend que cet orgue passe pour le meilleur de l'Italie.

La mer m'avait d'autant plus fasciné des hauteurs de la coupole, qu'elle était grosse et déferlait avec rage contre les rochers qui brisent sa fureur sur le flanc oriental de Gènes. Aussi je laissai Emile cheminer avec Marchese, et j'allai faire une promenade solitaire sur les remparts de granit qui le protègent de ce côté. Qu'il était beau de voir cette colère monstrueuse aboutir à se rompre contre la pierre et à soulever les lames impuissantes à la hauteur des murailles pour retomber en poussière. L'Océan a, dit-on, des Sirènes. J'ignorais, hélas ! que Gènes avait les siennes sur cette partie de la mer qui la bat de ses vagues houleuses. Aussitôt que j'avisai dans quel quartier je me trouvais, je m'enfuis en hâte, et traversai alors l'affreux labyrinthe de ruelles immondes et de portiques hideux qui constituent le Port-Franc et la Sibérie. Je ne m'arrête qu'en atteignant une petite église cachée à l'ombre d'antiques demeures.

C'est l'*Eglise de Saint-Cyr*, voisine de notre hôtel. Jusqu'alors je ne l'avais pas remarquée, et certes ! c'eût été grand dommage. Savez-vous bien qu'elle existait

au me siècle déjà, sous le nom de *Basilique des Douze Apôtres*? Elle fut la cathédrale de Gènes jusqu'en 985. Dans son enceinte se tenaient les assemblées du peuple, et c'était là que l'on élisait les Doges. Mais on l'a tant et tant restaurée, cette pauvre vieille église, que toute trace de sa primitive construction a disparu. Quels marbres riches et variés! Quelles fresques, signées *Carlone*! Quelles grisailles et quelle splendide perspective dans cette œuvre superbe du bolonais *Brozzi*! Notre illustre sculpteur *Puget*, qui, chassé de France par la disgrâce de Fouquet, s'était réfugié à Gènes d'où il tenait rigueur à Louis XIV, a laissé là aussi un de ses chefs-d'œuvre. C'est un grand autel, orné de figures d'anges en bronze doré. De son côté, le *Sarzana* y a peint le tableau de saint André Avellini; *Pomérancio*, une adoration des bergers; *Castello*, sainte Catherine de Sienne. *D. Piola* et *A. Lomi*, ont aussi décoré de leurs peintures la sacristie, qui est la plus grande et la plus curieuse des églises de Gènes.

Aujourd'hui, je visitais l'*Eglise de l'Annunziata*, sur la placade ce nom et près de la Porte Saint-Thomas, au couchant de Gènes. Nous avons assisté à l'office d'une fête de la sainte Vierge. La musique était simple et délicieusement empreinte du sentiment religieux. Voilà comme j'aime la musique dans les églises. Après l'office, un capucin a pris place dans la chaire et a parlé pendant une heure, non pas d'un ton nazillard, selon la tradition, mais avec une éloquence qui m'a paru gagner tous les suffrages. Comme je ne suis pas assez fort en italien pour prêter une oreille attentive au bon capucin, je me livrai à l'examen de la chiesa et j'admirai tour à tour la Cène de *Procaccini*, décorant l'entrée de la nef, mais malheureusement dans un mauvais jour; le Martyre de saint Clément par *Carlone*, et le Saint Louis de France des *Piola*. Des fresques, indignement restaurées, ornent la voûte, et nagent malheureusement dans d'immenses placards d'azur et de carmin. Cette église, fort belle du reste, est vouée au rouge et au bleu. Une magnificence sans égale, éclate partout. De la coupole aux bases des colonnes, l'or, le cobalt, le vermillon ruissellent de toutes parts. Les cariatides mêmes, qui forment l'intersection de la croix, les attiques, les corniches, les voussures, les caissons des voûtes plates, tout est éblouissant des plus riches couleurs.

Fabrège : *Santo-Ambrogio*, église très-voisine de la cathédrale, due à la géné-

rosité de la famille Pallavicini, et incrustée de marbres de toutes couleurs, a pour morceau capital une Assomption de la sainte Vierge. Cette toile ravissante est de *Guido Reni* (1), du *Guide*, comme nous disons en France. Il suffit de ce nom pour vous en faire deviner la magnificence. Cependant je ne résiste pas à vous exprimer ici l'opinion de M. Dupaty : « C'est là une Vierge ! dit-il dans ses *Lettres*. Ce sont là des anges ! C'est là monter vers le ciel !... Au milieu des airs, en chœurs, des anges, plus beaux, plus charmants les uns que les autres, se donnent la main. Sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge, comme nous autres mortels nous nous précipiterions vers la terre. Quelle pureté sur ce front divin ! Déjà ses regards ont percé le ciel et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend : ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y en a qui sont si petits, que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci sourient à la Vierge, et ceux-là les uns aux autres. Quelle conquête, en effet, pour eux ! Ils aimeront encore davantage... Elle était angélique, l'imagination qui a conçu ce tableau ! »

Après ces mots si parfaitement sentis, je n'ajouterai rien. Seulement je dirai que Guido Reni est en bonne compagnie à Santo-Ambrogio. *Rubens* y a peint un saint Ignace ; le Flamand *Cornelius Waël*, un saint Pierre-ès-liens, et les fresques de la coupole sont du grand artiste de Gènes, *G.-B. Carlone*.

Les notables églises de Gènes et de l'Italie, en général, sont dues à la munificence de pieuses et nobles familles. Ainsi, la famille Doria a fait construire

(1) Plus connu sous le nom du *Guido*, *Guido Reni* naquit à Bologne en 1575. Il révéla de bonne heure son talent futur. Elève d'*Annibal Carrache*, il le surpassa. A Rome, devenu l'ami de *Josepin*, du *Pomerancio*, et de *G. Cilio*, il effaça les succès du *Caravage*, qui en devint furieux. L'*Albane* même en fut jaloux. Aussi chercha-t-on à humilier le Guide. Mais le Pape le prit sous sa protection. Cet artiste peignait avec une étonnante facilité. Il a produit plus de 200 tableaux de grande dimension. Voilà les principales de ses œuvres : *Orphée* et *Eurydice* ; les *Travaux d'Hercule* ; la *Toilette de Vénus* ; l'*Assomption de la sainte Vierge* ; l'*Annonciation* ; le *Massacre des Innocents* ; *Saint Michel* ; le *Martyre de saint Antoine*, etc., etc. La passion du jeu fut le défaut du Guide. Aussi prostitua-t-il son talent à la fin de sa vie. Il mourut à 67 ans, en 1642, accablé de misère et de chagrin.

San-Matteo, qui possède une crypte décorée de marbres, de stucs, de bronze et d'or. Dans cette crypte, il y a un tombeau, et dans le tombeau, les dépouilles mortelles d'un homme dont le nom est immortel ! C'est là que repose André Doria, l'illustre régénérateur de sa patrie. Franchement, quand on est côte à côte, vivant, d'un grand homme, mort, on éprouve une émotion qui vous met toutes les fibres en mouvement.

Je passe sous silence vingt églises dont il est inutile de parler. Mais visitez encore avec moi *San-Stefano*. C'est un édifice du x^e siècle, bâti sur le sommet d'une rampe, comme cela arrive si souvent à Gènes. Sa façade et son intérieur offrent les mêmes alternances d'assises de marbre blanc et noir que la cathédrale San-Lorenzo. Là, découvrez-vous : Voici le Martyr de saint Etienne peint par *Raphaël*, dans sa partie haute, et par *Jules Romain* (1), dans sa partie basse. Le cardinal de Médicis, plus tard devenu pape sous le nom de Léon X, en fit don à l'abbé de Saint-Etienne de Gènes, Matteo Giberti. Ce tableau a eu l'honneur de venir à Paris ; c'est dire tout son mérite, car Napoléon I^{er}, dans la razzia de merveilles de l'art que ses conquêtes lui donnait le droit d'opérer, savait choisir, certes ! et notre Louvre s'en trouvait bien. Ce tableau fut même restauré par Girodet, et il en avait besoin, la mauvaise et trop abondante cire que l'on brûle sur les autels, en Italie, enfumant d'ordinaire les meilleures peintures.

(1) *Jules Romain*, dont le véritable nom est *Jules Pippi*, naquit à Rome en 1492. Il fut l'élève de *Raphaël* et son légataire. Doué d'un génie ardent et d'une imagination féconde, Jules surpassa tous ses condisciples et continua les travaux commencés par son maître, quand celui-ci mourut. En 1523 le Pape Clément VII lui fit achever les fresques de *Raphaël* dans la salle de Constantin, et ce fut lui qui peignit celles qui représentent Constantin et son armée, lors de l'apparition du *Labarum*, et la bataille dans laquelle Constantin vainquit Maxence sur les bords du Tibre. Il peignit ensuite des *Madones* pour des monastères ; une *Flagellation* de Jésus-Christ pour l'église de Sainte-Praxède ; le *Martyre de saint Etienne*, etc. Alors appelé par le marquis de Mantoue, Frédéric de Gonzague, à cause de sa renommée, il fut chargé de décorer, à Mantoue, le palais du T. C'est là que donnant essor à son talent, il créa une foule de tableaux, dans lesquels on ne sait si l'on doit admirer le plus la fécondité de son génie ou la facilité de son exécution. Romain fut aussi architecte, et Mantoue lui doit bon nombre de monuments. Il mourut en 1546, à l'âge de 46 ans.

Du reste, voici mon opinion à l'endroit des églises d'Italie que j'ai déjà visitées : Je trouve que l'on y entasse trop de richesses artistiques, de peintures, d'or, de bronzes. Non pas qu'il ne convienne point de rendre à Dieu ce qui vient de Dieu, mais la multitude des ornements appelle les yeux, et... l'esprit se distrait. On prie mal, parce qu'il y a trop de choses entre la terre et le ciel. En somme, j'aime mieux la pieuse simplicité de nos églises de France.

Maintenant, mon cher Williams, venez avec moi si vous ne craignez pas les éblouissements, les ravissements, les étourdissements et les tortis-colis. N'oubliez pas que nous sommes dans la *ville de marbre*, dans la *cité des palais*, dans la *Gènes la Superbe*, et c'est bien le moins que je soulève pour vous un coin de ce merveilleux Elysée.

Nous allons pénétrer ensemble dans ces olympes de palais, que l'on nomme Vivaldi-Pasqua, André-Doria, Durazzo, Brignole-Sale, Adorno, Balbi, Pallavicini, Serra, Spinola, Lercaro, Dongo, Grillo, etc.

Et puisque j'ai rêvé cette nuit, pour n'avoir vu que cela hier, de voûtes d'or, de vases d'ivoire, de murs de cristal, de panneaux de lapis-lazzuli, de corniches d'argent, de dalles de porphyre, et de colonnes d'agathes, entrez : nous allons toucher, admirer, juger cet or, cet argent, cet cristal, ces lapis-lazulli, ces ivoires, ce porphyre, ces basaltes car toutes ces richesses se retrouvent en réalité dans les palais de Gènes. Après les avoir vus, je me trouve comme Midas, n'ayant autour de moi que splendides richesses. Les plus belles toiles signées Van-Dyck, Rubens, Titien, Léonard de Vinci, Vélasquez, etc. miroitent sous nos yeux, et je ne vois plus que têtes, bras, jambes, bustes, épaules, corps, vieillards à barbes blanches, adolescents à fière allure, jeunes filles aux doux regards, vierges pudiques, guerriers farouches....

J'ai nommé *Vivaldi-Pasqua* le premier ! Franchissons avant tout autre le seuil de Vivaldi-Pasqua, sur la place des Fontaines-Amoureuses. Ne craignez pas : nul besoin de frapper ; la porte est ouverte dans tous ces hôtels de grands seigneurs, et le vestibule est libre. Hélas ! des bancs attendent et ne reçoivent jamais plus de solliciteurs. Tout au plus un visiteur dépose là son parapluie, quand il pleut.

Vous saurez d'abord que tous ces palais s'appellent palais, non point par convention, mais parce que ce sont de véritables Louvres. Et encore notre Louvre est

en pierre, et ces palais sont en marbre, tous du xv^e ou xvi^e siècle, et du style toscan de la renaissance. Colonnes en marbre, frontons en marbre, balcons et corniches en marbre; en marbre, les cariatides qui vous saluent de la tête; en marbre, les balustrades, du marbre partout, du marbre toujours, et de ces beaux marbres nuancés de Carrare, ne vous déplaie !

Saluez en entrant, non pas le valet qui vous sourit et déjà de sa main pèse votre don; non pas le maître toujours absent, invisible à jamais; mais les Grimaldi, dont les âmes hantent ce palais qu'elles ont habité et qui a tant donné de sénateurs à la république, de prêtres à l'église, et de fiancées aux seigneurs d'Italie. A part les beaux marbres de ce palais Vivaldi-Pasqua, savez-vous ce qui mérite le plus notre admiration ? Un *Léonard de Vinci*, rien que cela (1).

Il était à Ferrare, en 1480, une charmante et pure jeune fille, d'un caractère ferme, d'une âme courageuse, de douces manières et d'une beauté ravissante.

(1) *Léonard de Vinci* naquit dans le val d'Arno, près de Florence, en 1452, à cette illustre époque de renaissance, où chaque pays d'Italie rivalisait d'ardeur et d'enthousiasme pour les sciences et pour les arts. Doué des facultés les plus admirables, plein d'énergie et de volonté, vigoureux de corps, infatigable d'esprit, précoce en tout, Léonard s'adonna à toutes les études qui peuvent occuper le génie humain. En outre des plus hautes sciences, il apprit très-vite à modeler, à dessiner, à peindre. Chose étrange ! Après avoir terminé les calculs les plus arides, il trouvait encore de la verve pour écrire une ode ou peindre une vierge. Son père, Ser Piero, notaire de la seigneurie de Florence, ne contraria point son goût. Il le plaça chez son ami *Andrea del Verrochio*, peintre fameux. Léonard y devint rapidement habile. Sa merveilleuse facilité étonnait son maître, qui s'en fit aider dans une grande toile, le baptême du Christ. Léonard peignit une tête d'ange dans une telle perfection, que son maître, redoutant un rival, renonça à la peinture. Dès-lors Vinci était connu. On lui commanda une vierge qu'il exécuta si admirablement, que cette œuvre le plaça à la tête des peintres de son temps... En 1495, Léonard vint à Milan. Il fut présenté au duc Ludovic Storza, dit le More qui le prit en amitié. Ce fut alors qu'il exécuta pour le couvent des Dominicains, à Santa Maria Della Grazia, son chef-d'œuvre en peinture, sa sublime fresque de la *Cène*. Après la prise de Milan par les Français, Léonard retourna à Florence où la *Vierge*, *Sainte Anne* et le *Christ*, tableaux pleins d'inspiration et de poésie, apparurent successivement. Ses compatriotes, fiers de sa renommée, lui commandèrent un grand travail pour une salle de conseil; mais il fut appelé à Rome par le Pape Léon X. Là Vinci rencontra *Michel-Ange*, et comme il désespérait de surpasser ce grand génie, Léonard quitta Rome pour la France, Léon X pour François I^{er}, mais il n'acheva rien pour ce prince, car la mort le surprit à Amboise, en 1519.

Elle avait nom Béatrix d'Este, et sa famille était souveraine de la contrée de Ferrare. Mais hélas ! c'était le temps où toute jeune fille de haut lignage devait craindre de devenir la femme d'un Médicis de Florence, ou d'un Sforza de Milan, ou d'un Borgia, de Rome. Or, ce fut précisément un rustre, le fils d'un valet de charrue, Ludovic Sforza, dit le Maure ou le More, à cause de la couleur basané^e de son teint, jeune ambitieux, homme farouche et cruel, mais habile, qui demanda et obtint la main de l'innocente et belle Béatrix. Béatrix d'Este, de Ferrare, devint donc l'épouse de Ludovic le More. Béatrix, dont rien n'altérerait encore les premiers beaux jours, trouva à la cour de son mari, le bon *Léonard de Vinci*, dont elle admira tout d'abord le beau talent, car le peintre achevait son admirable tableau de *la Cène*, dans le réfectoire des Dominicains, au *Couvent de S. Maria delle Grazie*, à Milan. Enthousiaste de ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, Béatrix voulut être portraitée par Léonard. Elle lui exposa si gracieusement son désir, que l'excellent artiste se mit incontinent à l'œuvre, et, à quelques mois de là, il avait produit cette page merveilleuse, signée Léonard de Vinci, que je vous convie à voir, et qui n'est autre que le magnifique *Portrait de Béatrix d'Este*. Physionomie calme, regard ferme, traits accentués, douceur et majesté, tout est dans cette œuvre sublime. C'est à le contempler pendant des heures. Quel talent que celui d'un peintre qui, avec son pinceau, traduit et fait saisir le caractère de son sujet ! Le portrait de la duchesse de Milan, qui ne vit pas les hontes de son mari, car elle était morte avant ses revers, passa par alliance dans la famille Grimaldi, ce qui vous explique sa présence dans le palais Vivaldi Pasqua.

De la piazza Delle-Fontane-Amorose, descendons sur les bords de la mer, près de l'arsenal de la marine, et avant de passer le seuil du *Palais d'André Doria*, rappelons que sur ce sol qu'il couvre aujourd'hui, s'élevait un édifice donné à P. Fregoso, par la République. Mais dans les dissensions qui régnaient à Gènes, les Fregosi ayant eu le dessous, Doria, prince de Melfi, obtint ce domaine, qu'il transforma selon les plans de *Perin del Vaga* et de l'architecte *Montarsoli*. Sur le fronton du palais, lisez l'inscription qui rappelle « qu'Amiral du Pape, de Charles-Quint, de François I^{er}, et de Gènes, Doria se fit construire cette demeure pour y passer dans le repos les jours de sa vieillesse. » Ces deux galeries, dont

l'une a des colonnes de marbre blanc, et supporte une terrasse qui a vue sur les jardins dessinés par *Alessi*, sont l'ouvrage du prince André. Quelles fresques splendides ! Voyez ce Jupiter foudroyant les Titans ! Quelle sublime conception ! C'est là l'œuvre grandiose de *Perin del Vaga*. Toutes ces statues sont des deux frères *Carlone*, qui maniaient aussi bien le burin que le pinceau. Ne vous arrêtez pas devant ces dégradations, œuvre du temps, un terrible athlète : mais admirez ce portail, ces stucs, ces arabesques du vestibule. C'est encore l'ouvrage de ce *Perin del Vaga*. A cette époque, les artistes excellaient dans tous les genres. Heureux temps !

Oh ! ne quittez pas ce palais du prince André, comme on dit à Gènes, sans entendre évoquer les souvenirs qu'il rappelle :

D'abord c'est de là que *Zanettino*, *Jeannetin Doria*, partit, dans la nuit de la conspiration de *Fieschi*, pour aller se faire tuer tout près de là, à la Porte-Saint-Thomas ; c'est de là qu'*André Doria*, monté sur un des meilleurs coureurs de son écurie, s'enfuit par le faubourg de San-Pier-d'Arena.

Ce fut dans ce palais que demeura *Charles-Quint* quand il vint à Gènes.

Dans ce palais encore, coucha, une nuit seulement, mais une nuit dorée de toutes les splendeurs d'un grand triomphe, et après une terrible bataille, un héros... Devinez lequel?... *Napoléon I^{er}*... palsambleu ! Et après la bataille de *Marengo*... Que n'y retrouvait-il, *Masséna* !...

Maintenant, gravissons quelques rues en passant devant l'embarcadère du chemin de fer ; traversons la *Piazza Dell'Acqua-Verde*, et entrons dans cette magique enfilade de rues *Balbi*, *Nuovissima* et *Nuova*, véritable avenue olympique.

A tout seigneur tout honneur !... Voici d'abord le *Palazzo Durazzo*, jadis, à cette heure, *Palazzo Reale*. Il est de 1650. *J.-A. Falcone* et *P.-F. Cantone* le construisirent pour la famille des *Durazzi*. Il est d'un style assez incorrect, comme l'époque le voulait ; mais quelle grandeur ces artistes ont su mettre dans les proportions ! Ici, dans ces salons superbes, que de peintures magnifiques ! Voyez ces cinq *Van-Dyck*, cette Vierge d'*André del Sarto*, douce et suave figure, pressant sur son cœur l'adorable enfant Jésus. Peut-on croire que cette tête de Vierge, si expressive, soit tout classiquement la tête de madame *Andrea del Sarto* ? Une femme qui ruina son mari par ses excentricités ! Comment fit-elle

pour prendre cet air pudique, tendre et bon ? Il faut croire qu'Andrea del Sarto (1) la vit au travers d'un prisme. Voyez cette Annonciation du *Dominicain*, ce *Guerchin*, ces *Carrache*, et cette belle sainte aux yeux vert de mer, aux doigts d'albâtre : c'est Sainte Catherine de Sienne, par *Paul Véronèse*. Ce palais appartient aujourd'hui à S. M. Victor-Emmanuel. Gardons-nous de le quitter, sans admirer ces deux escaliers de marbre, qui sont de *Charles Fontana*, et sans remarquer que, contrairement aux autres palais, ici, les carrosses trouvent assez d'espace dans la cour pour entrer, tourner et sortir. C'est qu'à Gènes les plans horizontaux sont si rares !

La position de Gènes, toute sur des plans inclinés, et l'espace restreint sur la surface plane où il parut plus facile de construire ces trois rues Balbi, Nuovissima et Nuova, furent précisément la cause de la grande variété de dispositions et de façades que durent employer les architectes des palais de ces rues, afin d'éviter la monotonie. De là, ces magnifiques originalités de portiques, de frontispices, de vestibules, de colonnades, d'escaliers, de galeries, de promenoirs, de balcons, de terrasses, où le luxe de la matière le dispute aux recherches de l'art. Je sais que vous me montrerez d'incomparables palais à Florence, mais je vous parle de ceux

(1). *Andrea Vanucci* naquit à Florence, en 1488. Son père était tailleur, ce qui lui valut le sobriquet populaire d'*Andrea del sarto*, André du tailleur. Plus tard il fut surnommé *Andrea senza errore*, André sans faute. Il fut l'un des peintres les plus habiles du XVI^e siècle, cette puissante époque qui se termine aux *Carrache*, et qui avait commencé aux *Michel-Ange* et *Léonard di Vinci*. G. Vasari, son biographe, le proclame *Eccellentissimo pittore Fiorentino*, et le même biographe de Michel Ange, ne lui donne pas l'épithète d'*eccellentissimo*. Andrea del Sarto fut d'abord apprenti orfèvre. Mais Andrea ayant vu des cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, ne voulut pas d'autres maîtres et se fit peintre. Il peignit bientôt à fresque, une *Sainte famille* pour des frères de l'Annonciade. Mais il ne reçut pour salaire qu'un sac de blé. Alors il représenta saint Joseph assis sur un sac de blé. Il fit ce travail en commun avec *Francia Bigio*. Mais il peignit seul les *fresques de Vallombreuse*, puis les *Triumphes de Jules César* dans le palais Poggio, dans la ville de Cajano. Il travailla aussi pour Florence, où on voit beaucoup de ses fresques. Puis il partit pour Rome. Il y subit l'influence de Raphaël. Mais amoureux de la femme d'un Florentin, la sachant veuve, il retourna à Florence pour l'épouser. Elle fit le malheur de sa vie. Il vint en France, appelé par François I^{er}. Enfin rentré à Florence, il y mourut de la peste, à l'âge de 42 ans, en 1530. Sa femme le laissa expirer dans l'abandon.

que je vois à Gènes, parce que je me demande comment les vôtres pourront l'emporter sur les miens !

Au *Palais-Balbi* à présent. Il donne son nom à la rue, c'est bien le moins qu'il figure un des premiers. Il est du *xvii^e* siècle : *B. Bianco* en fut l'architecte ; *Corradi* le perfectionna et surtout l'enrichit de sa belle et somptueuse façade. Quelle profusion et quelle richesse de colonnes, toutes du plus beau marbre ! Quatre salles de grandeur restreinte vous montrent tout d'abord treize portraits signés *Van-Dyck* (1). J'ai dit treize ! Une seule Vierge du même, mais quelle Vierge ! C'est sans doute quelque Génoise, au modeste regard, au front pudiquement voilé par le mezzaro, qui se sera glissée parmi toutes les grandes dames de Gènes pour poser en Vierge, pendant que les grandes dames se cambraient devant le peintre, l'une la morgue aux lèvres, l'autre le poing sur la hanche ; celle-ci, l'œil fier ; celle-là, la bouche en cœur. Quel travail pour Van-Dyck ! mais il n'y a pas que du Van-Dyck. Voici venir *B. Strozzi*, avec son tableau de Joseph, donnant l'explication des songes de Pharaon : *le Guide*, avec sa Cléopâtre, dont M. Dupaty écrit dans ses lettres : « Mais quelle est cette femme étendue sur un lit ? Elle n'est voilée que par la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes : elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur

(1). *Antoine Van-Dyck*, un des plus excellents peintres qui aient existé, naquit à Anvers, en 1599. Après avoir suivi les leçons de *Henri Van Balem*, Antoine entra chez *Rubens*. Un contrat, passé entre ce dernier et les Arbalétriers d'Anvers, pour le fameux tableau, la Descente de croix, stipule quelques florins de pour-boire en faveur de Van-Dyck. Après son voyage en Italie, Van-Dyck, supérieur dans le genre historique, ne dut la gloire dont il jouit de son vivant, qu'à ses admirables portraits. Charles I^{er} d'Angleterre, qu'il peignit, le créa chevalier, et Buckingham lui fit épouser la fille de Lord Ruthven, qui ne lui apporta pour dot que sa naissance et sa beauté. Van-Dyck mourut de phthisie, à Londres, en 1641, et quoiqu'il eût dilapidé sa fortune en la prodiguant aux Alchimistes, il laissa encore à sa veuve des sommes considérables. On ne peut comprendre qu'un artiste mort si jeune ait laissé un si grand nombre de tableaux. Van-Dyck a souvent égalé Rubens par la richesse de la distribution, et la vivacité des couleurs : souvent aussi l'a-t-il surpassé par la délicatesse des teintes, la belle fonte des couleurs, la pureté et la finesse du dessin.

s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre ! Ainsi, ces charmes célèbres, qui ont si long-temps captivé Antoine et séduit un moment César, les voilà morts ; et tout-à-l'heure on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre !... » Voici venir aussi le *Titien* avec sa Vierge et Sainte Catherine ; *Caravage*, avec sa Conversion de saint Paul, et puis vingt autres.

Est-ce à vous, mon cher Williams, est-ce à un autre de mes amis que dans une lettre d'Emile ou de moi, il a été nommé un certain *Palais-Rouge*, faisant face au Café della Concordia, dans la Strada-Nuova ? Je ne saurais le dire. C'est là que nous allons.

Ce palais rouge, ainsi nommé à cause de la couleur de sa façade, a pour vrai nom *Palais de Brignole-Sale*. M. le comte de Brignole-Sale réside à Paris, où il s'est fait suivre d'un certain nombre de ses tableaux : mais il y en a encore à voir ici, et de reste ! La preuve, c'est que salle d'entrée, dite des Arts Libéraux, salon de la Jeunesse, salons du Printemps, de l'Été, de l'Automne, de l'Hiver, de la Vie humaine, et la chambre même des Vertus patriotiques en sont peuplés. Et quelles peintures ! Ecoutez-en le catalogue :

D'abord divers membres de la famille peints par Titien, d'une part et par Van-Dyck, de l'autre. Aussi semblent-ils se regarder de travers. Puis défilent devant vous, en bataillons serrés : *Carlo Dolce*, avec une tête de Christ ; *le Corrège*, avec une Assomption de la Vierge ; *Valerio Castello*, avec l'enlèvement des Sabines ; *le Guerchin*, avec le Christ chassant les vendeurs du temple ; *Holbein* (1), avec un portrait de femme : et puis *Palma Vecchio*, *Paris Bor-*

(1). Né à Bâle en 1498, *Holbein* fut surnommé le *Jeune*, pour le distinguer de son frère Sigismond. *Holbein* eut son père pour maître ; il le surpassa rapidement. Né avec des dispositions heureuses, il se perfectionna lui-même. Après avoir produit quelques tableaux pour des amateurs, notre Suisse fut employé à des ouvrages publics dans lesquels il déploya un grand talent. Il peignit au marché de Bâle, une *Danse Villageoise*, et il décora le cimetière de la même ville d'une *Danse des Morts* où il représente toutes les conditions de la vie. Quoiqu'il peignît de la main gauche, il n'en a pas moins traité toutes les manières avec succès : fresques, gouaches, huile, miniature même. Il

done, *P. Piola*, *Rubens* (1), *Carragio*, *Luca Giordano*, etc., etc., et *Paul Véronèse* avec sa *Judith*, travail sur lequel s'exprime ainsi M. Dupaty : « *Judith* vient de couper la tête à *Holopherne*. La suivante est une négresse. Elle forme avec *Judith* un admirable contraste. La nature lutte avec le dévouement sur le visage de *Judith* et dans toute son attitude : elle n'ose regarder la tête que sa main tient en tremblant. La suivante, que l'inspiration sainte ne soutient pas, frémit d'horreur. La mort enveloppe *Holopherne*... »

Mon cher, si vous n'êtes pas fatigué des merveilles que viennent de vous présenter les palais de Gènes, encore un peu de feu sacré, le Salon du Soleil nous appelle, et le *Palais Serra*, dans la strada Nuova, nous le montrera. Porte-t-il bien son nom, ce resplendissant *Salon du Soleil*? Que de dorures, que de glaces, quelle belle poussière de lapis-lazzuli sur ces panneaux, et que de girandoles d'or, de lustres d'or, de consoles d'or, de colonnes d'or, de corniches d'or, de bordures d'or. On oublie de regarder les fresques et les tableaux tant on est aveuglé par tout cet or.

dessinait au crayon et à la plume avec une rare facilité. Holbein vivait mal avec sa femme. Erasme, son ami, lui donna le conseil de se rendre en Angleterre, et lui remit des lettres de recommandation, notamment pour Thomas Morus, le grand chancelier, auquel il présenta le portrait d'Erasme. Morus le reçut avec distinction, le logea chez lui, et, ayant invité le roi Henri VIII à un festin, Holbein plût tant et tant au prince, que celui-ci le nomma son peintre. Holbein acheva dès-lors sa réputation en peignant tour à tour les portraits du prince Edouard, de Marie et d'Elisabeth, d'Anne de Clèves, de Thomas Morus, de sa femme et de ses enfants. On voit au Musée du Louvre, un des plus beaux ouvrages de ce peintre, *Jésus descendu de la croix*, accompagné des saintes femmes. Au bas est une frise figurant la Cène, dont la composition, les gestes et l'expression des figures ont beaucoup d'analogie avec le magnifique tableau de Léonard de Vinci, qui est à Milan. Holbein mourut à Londres, de la peste, à l'âge de cinquante six ans, en 1554.

(1). *Pierre-Paul-Rubens* naquit à Cologne, le 29 juin 1577. Sa famille était noble et originaire de Styrie. Elle vint s'établir à Anvers à l'époque du couronnement de Charles-Quint. Jean Rubens, son père, catholique ardent, après avoir exercé dans cette ville les premières magistratures, la quitta pour fuir les troubles religieux, revint à Cologne, et y acheta une maison dans laquelle Marie de

Je m'arrête : vous me prendriez en haine. Vous pourriez croire que je veux épuiser vos forces. Tout au contraire, je vous demande de les ménager, car nous avons des jambes d'acier, nous touristes, que les beautés de l'Italie exaltent et qui ne voulons rien perdre de ses curiosités. Préparez-vous donc pour notre arrivée à Florence, prenez des bains, buvez de bon vin, faites tout ce qu'il faut pour vous donner un thorax solide afin de parler beaucoup, et des jarrets de fer afin de marcher plus encore.

Médicis devait mourir, en 1634. La mère de Rubens, Marie Pipelingue, eut sept enfants : Pierre-Paul fut le dernier. Lorsque son père mourut en 1587, sa mère revint avec lui à Anvers, sa ville natale. D'abord page chez la comtesse de Lalain, Rubens entra dans l'atelier d'*Adam-Van-Ort*. Mais les débauches et la brutalité de ce maître éloignèrent l'élève, qui alla prendre les leçons d'*Otto-Venius*, sans rival alors. Au bout de quatre ans, Rubens n'avait plus besoin de maîtres. Il partit pour l'Italie en 1600. Il visita d'abord, Venise, pour y étudier *Titien*, *Paul Véronèse* et *Tintoret*. Il devint aussitôt l'ami du duc de Mantoue, qui l'envoya en Espagne, offrir au roi Philippe III, un carrosse magnifique et un attelage de six chevaux napolitains. De l'Espagne il vint à Rome, où l'archiduc Albert lui commanda des tableaux pour la chapelle Sainte-Hélène. Puis il partit pour Florence, où le Grand-Duc lui fit accueil. Là, notre artiste étudia Michel-Ange. Il se rendit ensuite à Bologne pour y voir les *Carrache*, et revint à Venise, puis de Venise à Rome. Le Pape lui demanda un tableau pour son oratoire de Monte-Cavallo, les cardinaux imitant l'exemple du saint Père. Rubens passa ensuite à Milan, où il copia la *Cène de Léonard de Vinci*, et vint à Gènes, où la noblesse le combla d'honneurs. La beauté de ce climat le décida à y prolonger son séjour. Il y exécuta une foule de portraits. Mais apprenant que sa mère est malade, il prend la poste, et en route reçoit la nouvelle de sa mort. Il s'arrête dans l'abbaye de Saint-Michel, près de Bruxelles, et s'y livre à la douleur. De retour à Anvers, il est comblé de félicitations. Alors l'archiduc des pays-Bas le nomme son chambellan. Puis il épouse, en 1610, Isabelle Brant, nièce de la femme de son frère aîné, Philippe Rubens, secrétaire de la ville d'Anvers, et l'archiduc tient son premier enfant sur les fonts de baptême. A dater de cette époque, la vie de Rubens n'est plus qu'une suite de merveilles et d'enchantements. Il enrichit sa patrie d'innombrables productions. Sa réputation européenne fixe l'attention de Marie de Médicis. Elle l'appelle à Paris. Elle lui commande vingt-quatre compositions : toute son histoire de reine. L'artiste fait connaissance à Paris, avec Buckingham. Il voyage pour se distraire de la mort de sa femme, et devient l'ambassadeur et l'ami des rois. Sa *Mise en Croix* et sa *Descente de Croix* sont les immortels chefs-d'œuvre de cet artiste, que possède la cathédrale d'Anvers. Rubens mourut de la goutte à Anvers, où est son tombeau, le 30 mai 1634. Peu de peintres ont eu et auront jamais la gloire, les honneurs et la renommée de Pierre-Paul Rubens.

A bientôt, mon cher Williams, à bientôt, ma chère Mathilde ! Nous nous reposons encore un jour à Gènes ; et puis nous vous tournerons le dos, nouvelle manière d'aller trouver les gens.

Tout vôtre, de cœur et d'âme.

Valmer.



IX.

A MADAME FANNY DOULET , A PARIS.

Un diner génois. — Mortara. — Bataille de Novare. — Novare. — Le Temple des Païens. — *San-Gaudenzio*. — Excursion au *Ponte-Ticino*. — Annibal et Scipion. — *Arona*. — Un lit grand comme un billard. — Photographie d'*Arona*. — *Sexto-Calende*. — La vie d'un Saint. — Une statue colossale. — Un tour de M. Emile. — Ce qu'il voit par l'œil du colosse et ce qu'il ne voit pas sur le rivage du lac Majeur. — Comment les guides se chargent de le punir. — *Lac Majeur*. — Chaise de Poste. — Physionomie des rives du lac. — Splendide matinée. — Jeune fille en voyage. — Son histoire. — Les îles Borromées. — *Isola Bella*. — Causeries historiques. — Tableau. — Le Château des Borromées, — *Isola Madre*. — *Baveno*. — *Pallanza*. — *Intra*. — *Angèra*.

Novare , 26 septembre , 185...

L'ami de M. Valmer , le docteur Luidgi Bruzza a tenu parole , ma bien-aimée mère. Il est venu passer avec nous la journée de dimanche , et il nous a fait cadeau , par son retour , du plus beau temps du monde. Que Gènes gagne à être vue par un beau soleil ! ce n'est plus la même ville. Il y a eu dimanche soir un grand diner chez le seigneur Bruzza : ce fut un festin à la mode génoise. Pas un mets connu , de nous, s'entend. N'attendez pas de moi le détail de ce diner sans nom : j'ai mangé , du bout des dents , et du meilleur cœur à la fois , voilà tout ce que je puis dire. Seulement les diners de la Taverne Anglaise me

semblent préférables aux meilleurs banquets génois. Quoiqu'il en soit, M. Bruzza est un fort aimable docteur qui a tout fait pour nous être agréable. Il a parfaitement atteint son but, et son souvenir vivra dans nos cœurs. Nous avons parmi les convives un capitaine de vaisseau, dont les récits de voyage m'ont charmé, qui parlait très-bien le français. Quant à l'excellent docteur, quoiqu'ayant habité Paris assez long-temps, il nous a beaucoup amusés par mille expressions d'un pittoresque tel, qu'après explication, il était le premier à en rire à la façon d'Homère.

Nous avons dit adieu à Gènes, au docteur Luidgi Bruzza, au capitaine, à l'ami Marchèse, noble cœur ! qui tous se sont trouvés au chemin de fer, à l'heure du départ. Il y avait de la tristesse dans les yeux, et les âmes étaient mal à l'aise. Marchèse a été tellement bon pour nous, que je lui ai voué le culte du souvenir !

M. Valmer nous dirige sur les lacs Majeurs et de Côme, par Alexandrie, Novare et Arona. Si vous vous donnez la peine de porter les yeux sur la moindre carte d'Italie, vous verrez notre route. D'abord jusqu'à Alexandrie, nous enfilons cette longue suite de tunnels, de via-ducs, de remblais, de montagnes coupées qui nous ont amenés à Gènes.

Mais à partir d'Alexandrie, c'est un chemin nouveau pour nous, de nouveaux horizons, de nouvelles plaines, des aspects encore inconnus. Un instant, sur la droite d'Alexandrie, nous voyons le Monte-Castello, assis sur la colline qui domine Marengo. Mais, une fois Alexandrie derrière nous, nous traversons une plaine fertile, coupée de nombreux coteaux chargés de vignes.

Village de *Val-Madonna* et tunnel d'une longueur de huit minutes.

Puis *Valenza*, à la sortie du tunnel.

Nous courons alors à toute vapeur entre mille accidents du sol, gracieux et pittoresques. Aspects de frais vallons, villages abrités sous des massifs de verdure, Pô majestueux que nous retrouvons avec plaisir et dont tout le lit a pris l'ampleur d'un vrai fleuve. Vastes rizières à droite et à gauche.

Station de *Torre-Beretti* et de *Spartirana*.

Longs rideaux de peupliers, paysage moins tourmenté, horizon sans limites.

Causeries intéressantes de M. Valmer, qui n'entend guère l'italien, avec un indigène, qui ne sait pas le français.

Autres stations de *Valle* et d'*Olevano*.

Mortara succède ensuite, et nous montre le champ de bataille qui, le 22 mars 1849, vit les Piémontais lutter avec courage contre les Autrichiens, beaucoup plus nombreux. Cette journée du 22 mars n'est què le prélude de la journée du 25 du même mois, qui a pour théâtre la plaine de Novare.

Voici cette *Plaine de Novare*. Elle est paisible et calme à l'heure où nous la traversons : mais le 25 mars 1849, quel mouvement et quelle boucherie sur ce lieu même, aujourd'hui solitaire ! Autrichiens et Piémontais étaient en présence. Il s'agissait de vider en bataille rangée une querelle récente encore, mais vieille déjà par l'acreté de la haine et la fureur des passions qu'elle soulevait. Quelle était la cause de cette division profonde ? Ecoutez :

Les Milanais, pénétrés à tout jamais du saint amour de la patrie, et ne voyant qu'avec un profond dégoût l'Autrichien leur faire courber la tête sous un joug honteux et étouffer en eux les moindres aspirations vers la délivrance, les Milanais, dis-je, en apprenant que le canon tonnait dans Paris, le 28 février 1848, eux aussi, coururent aux armes, eux aussi, firent un appel à la liberté, et, rompant la verge de fer de l'Autrichien, le chassèrent ignominieusement de leurs murs. Puis, afin de repousser efficacement les brutales agressions de l'Empereur déshérité, les nouveaux élus de la liberté, s'adressant à Charles-Albert, le noble souverain du Piémont, lui offrirent de régner sur eux, lui jurant foi et hommage.

Charles-Albert accepta, tira l'épée, et se mettant en marche, alla droit à l'Autrichien qui arrivait la menace au front, après avoir semé les ruines et le feu sur tout son passage. Hélas ! en cet endroit même que nous traversons près de Novare, Charles-Albert fut vaincu, et la liberté du Milanais encore une fois perdue !

Avant de quitter *Mortara*, disons de suite que l'enlèvement d'une petite Juive, dont on accuse si fort, en ce moment, la Cour de Rome, est beaucoup plus connue dans le monde entier, qu'on en amuse, qu'à *Mortara* où nulle famille juive ne réclame contre ce prétendu rapt, jugé si criminel partout ailleurs !

Pauvre genre-humain, comme on abuse de ta naïveté, quand on veut mettre en jeu les passions !

Nous sommes à *Novare* de fort bonne heure.

D'abord et avant tout, je ne serais pas l'élève de M. Valmer si je ne vous disais que la ville de Novare faisait jadis partie de la *Gaule Transpadane*. Pline (1) reprochait à ses habitants de ne pas savoir cultiver les excellentes vignes qui se trouvent sur son territoire. Après avoir été englobée dans l'empire romain, Novare fut soumise à la domination des Barbares d'abord, puis des Lombards. Dès l'an 1110, elle sut recouvrer son indépendance. En effet, à cette époque, ayant fermé ses portes à l'empereur, d'Allemagne, Henri V, ce prince la prit d'assaut et l'incendia. Néanmoins Novare ne tarda pas à renaître de ses cendres, et, en 1106, elle fit sa paix avec l'empereur qui laissa subsister les tours qu'elle avait construites pour sa défense. Cette ville joue dès-lors un grand rôle dans l'histoire de la Lombardie. Mécontente des Milanais à cause de la protection qu'ils avaient accordée au comte de Biandra, leur ennemi, elle embrassa le parti de l'empereur Frédéric; mais elle ne tarda pas à le quitter pour figurer dans la *Ligue des Villes Lombardes* avec Verceil, Asti, Alexandrie, etc., comme nous l'avons dit plus haut. En 1168, les Novarais détruisirent le manoir et le bourg de Biandra avec lesquels ils vivaient en fort mauvaise intelligence. Puis, vers la moitié du ^{xiii}^e siècle, les factions des *Sanguigni* et des *Rotondi* ensanglantèrent cette ville qui, long-temps, fut en proie aux horreurs de la guerre civile. Enfin, en 1263, quatorze citoyens de la famille Tornielli, qui appartenait à la faction des Rotondi, ayant été cruellement égorgés par les Sanguigni, les Milanais mirent les Novarais sous le joug de leur domination. Alors Novare dut faire partie de la république et du duché de Milan. Elle reconnut donc et subit successivement l'autorité des Torre, des Visconti et des Sforza. Plus tard elle appartint au duc de Parme.

(1). *Caius-Plinius-Secundus*, Pline l'Ancien, est l'un des écrivains les plus féconds de Rome. Auteur d'une histoire naturelle, contemporain de Vespasien et de Titus, cet homme éminent mourut, étouffé au pied du Vésuve, l'an 79, après Jésus-Christ, lorsqu'il observait une éruption de ce volcan.

En dernier lieu, depuis le traité de Vienne, Novare fait partie des Etats Sardes, et elle a subi tous les changements que la révolution française a imposés à la Haute-Italie.

M. Valmer est heureux : on lui a dit que nous avons des ruines romaines à visiter, tout un temple de païens dont on a fait le *duomo*, la cathédrale ! Aussi faut-il voir comme il se frotte les mains de plaisir, pendant que l'on prépare notre déjeuner, et que je vous écris ces lignes. Car nous avons commandé notre déjeuner à l'*Albergo del Tre Re* pour le propriétaire duquel Hôtel des Trois-Rois, le comte Caccia, de Turin, nous a donné une lettre de chaude recommandation. Aussi au feu des fourneaux et à la tournure que prend la table, je vois qu'on aura égard au crédit du comte. Nous le méritons bien du reste, ne serait-ce que par notre appétit... distingué.

. ; .
.

Nous avons très-bien déjeuné, ma bonne mère, et nous rentrons à l'instant même de visiter la ville de Novare et le Ponte-di-Ticino.

Novare est dans une plaine qu'arrose la petite rivière l'*Agogna*. Mais si Novare est dans une plaine, cette plaine, à son centre, s'arrondit en un fort monticule dont les talus portent les maisons de la ville, et le point culminant un vieux burg. C'est une ville espagnole que Novare, et il n'est pas jusqu'aux mezzari dont se voilent les femmes, et les jalousies des fenêtres, qui lui en donnent l'aspect.

Elle ne conserve maintenant que de pauvres restes de ses anciennes fortifications, assez formidables au *xviii^e* siècle pour arrêter l'armée française qui envahissait l'Italie.

Tel est l'aspect général de Novare. Dans le détail, il y a des choses fort curieuses :

D'abord les ruines de *Duomo*. Notez que le *Duomo* se porte à ravir, bien loin d'être en ruines. Mais il faut convenir que dans mille endroits on retrouve la ligne d'assises de l'ancienne construction, qui était un temple de Jupiter ou de tout autre dieu, sur laquelle, au *v^e* siècle, on a greffé l'église actuelle. En tout cas, par son extrême antiquité, la cathédrale mérite toute vénération. Il est à regret-

ter seulement que des remaniements sans nombre aient à peu-près détruit son caractère primitif. Figurez-vous cependant que ce vieux monument est précédé d'un portique dont on a fait un Musée composé de tous les fragments lapidaires trouvés dans la ville et dans son voisinage. La sueur coulait sur un certain front, quand il se baissait pour admirer ces exhibitions du vieux temps !

Saletta a peint les fresques du chœur : *Tordwaldsen* (1) a sculpté le maître-autel ; *Ferrari*, *Lanino* et *Panfili*, dit le *Nuvolone*, ont décoré les chapelles et la sacristie : enfin *Christoforo Solazi*, dit le *Gobbo*, y a construit un baptistère, édicule à huit pans, surmonté d'un petit dôme soutenu par huit colonnes antiques. On nous a montré dans les archives deux *Diptyques consulaires* en ivoire (2). C'est vous dire que le Duomo de Novare méritait notre visite.

Ensuite la *Chiesa di San-Gaudenzio*, dont le clocher octangulaire est du plus heureux effet. Nous trouvons dans cette église un magnifique tableau de rétable divisé en six compartiments. C'est l'ouvrage de l'intelligent *Ferrari*, un des plus habiles maîtres de l'Italie.

Quoique peu étendue, la ville possède d'autres églises, *San-Pier-al-Rosario*, que décore un *Procaccini* : *San-Marco* doté d'un tableau du flamand *Daniel Crespi* ; et *San-Giovanni-Decollato*, qui montre avec bonheur une adoration des Mages de celui qui mérita le surnom de *Guido della Lombardia*, *Panfili*, dit le *Nuvolone*, que je signalais tout-à l'heure.

(1). Berthol Thordwaladsen, célèbre sculpteur, la gloire du Danemarck, est né à Copenhague, le 19 novembre 1770. Ses œuvres principales sont *J.-C. et les douze Apôtres*, maintenant à N. D. de Copenhague : *Noperni et Poniatowski*, à Varsovie ; et à Lucerne, le *Lion mouvant sous les pèches*, symbole du martyre des Suisses défendant la royauté française, à la journée du 10 août, 1792!...

(2). *Diptyques*, du grec *Διπτυχος*, plié en deux. C'était une sorte de registres formés de deux tablettes, qui se repliaient l'une sur l'autre. On distinguait les *Dip. profanes* et les *Dip. sacrés*. Sur les premiers, à Rome, on inscrivait les noms des consuls et des magistrats, etc... Les cartons placés sur nos autels catholiques sont des Diptyques. On donne encore ce nom aux tableaux recouverts par des volets qui sont peints en dedans.

En revenant de voir la statue en marbre de Charles-Emmanuel III, de *Marchesi*, que l'on a érigée sur la *Piazza del Teatro*, nous rencontrons bon nombre de Novaraises avec leur élégant *mezzaro* sur la tête. Seulement, à l'inverse du *mezzaro* de Gènes qui est blanc, celui de Novare est noir. Mais, noir ou blanc, on ne peut que trouver fort coquet le *mezzaro* de la Haute-Italie. Ce n'est pas une nouvelle à donner aux Génoises et aux Novaraises, j'imagine : le diable le leur a déjà dit avant toute bouche humaine.

A propos, c'est à Novare que naquit, en 1106, le fameux *Lombard*, qui fut évêque de notre Paris, en 1100. Ce prélat distingué écrivit une *Somme de Théologie* qui lui fit un grand renom. On le surnomma long-temps le *Maître des Sentences*. M. Valmer, qui me fait ces confidences, m'en semble en faire grand cas. Il paraît que le poète sans rival, Dante, estimait beaucoup l'évêque Lombard, car il en parle dans sa *Divine Comédie*, et il lui fait l'honneur de le placer dans le *Purgatoire*. C'est même avec lui que le grand poète italien discute la question du libre arbitre.

Tout en m'expliquant le mystère du *libre arbitre*, messire Valmer use de son autorité pour me faire monter dans un *vetturino* qu'il loue à l'hôtelier dei Tre Re, au prix de quelques francs, et nous voici, nonobstant une chaleur de 40 degrés, cheminant sur la route de Milan, pour aller voir un... pont ! Quel tyran que sire Valmer ! Il est vrai que ce *Ponte di Ticino* n'a pas moins de onze arches magnifiques du plus beau travail, et qu'il est à cheval sur un très-large et très-illustre fleuve, le *Tessin* ! Nous cherchons, mais en vain : nul renseignement ne peut nous être donné sur la position du glorieux champ de bataille qui entendit Annibal dire à ses Carthaginois, ces seuls mots, plus éloquents qu'une harangue étudiée :

— Soldats, vous n'avez d'autre espoir, dans ce pays ennemi, que de vaincre ou de mourir !

Aussi les Romains furent vaincus, et cependant ils étaient commandés par un Scipion ! Ce consul fut blessé, et ne dut la vie qu'à la valeur de son fils, à peine âgé de dix-sept ans. La cavalerie numide, rapide comme l'éclair, avait fauché les légions romaines, comme en été le laboureur fauche les blés de la plaine. J'ai vu le moment où M. Valmer pleurerait de dépit de ne pouvoir aviser, sortant

de terre, quelque relique romaine ou carthaginoise. Vainement je lui présente quelques *grandia ossa*, en lui débitant la tirade de Virgile : (1)

Scilicet et tempus veniet quum, finibus illis,
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandia que effossis mirabitur ossa sepulcris.

— Cet os que tu m'apportes triomphalement est le tibia d'un âne, me répond M. Valmer, d'un ton de dignité offensée, et je ne sache pas que jamais pareils quadrupèdes aient servi dans les batailles, soit aux cohortes carthaginoises, soit aux chevaliers romains...

— Peut-être, cher maître... répondis-je. Moi, je sais pertinemment qu'une tribu des Perses, les Carmaniens, au lieu de chevaux, qui étaient rares dans leur pays, n'employaient que des ânes à la guerre (2). D'ailleurs rien ne prouve que l'âne n'ait pas les qualités belliqueuses requises pour faire un bon batailleur...

L'ami Valmer ne dit mot ; mais il remonte, la tête basse, dans le vetturino, et, après trois heures d'une promenade savante qui nous a permis de saluer, de l'autre côté du Tessin, la limite naturelle de la belle terre de Lombardie, nous revenons en toute hâte à Novare où je continue cette lettre, commencée depuis ce matin. Dans quelques minutes, nous partons pour remonter encore

(1). Un jour viendra que dans ces mêmes contrées le laboureur, soulevant la terre avec sa charrue, trouvera des javelines rongées de rouille, heurtera avec ses pesants rateaux des casques vides, et admirera dans leurs tombeaux fouillés les grands ossements de ces guerriers. Virg. Geor. Liv. v. 493.

(2) Néarque, amiral d'Alexandre le Grand.

vers le nord du Piémont , où nous allons parcourir les lacs Majeur et de Côme , au pied des Alpes.

On m'appelle. Je n'ai que le temps de vous dire que la poste est partie sans ma lettre. Je la garde pour vous l'envoyer demain.



Arona , 27 septembre , 185...

La nuit nous a surpris , dans notre voyage d'hier , ma bonne mère , à l'une des premières stations , *Bellinzago* , ou *Oleggio* , je crois. Ce qu'il y a de sûr , c'est que , arrivés à Arona , nous étions dans la plus profonde obscurité. Nous venions de causer , vaille que vaille , avec des dandys italiens d'assez douteuse valeur , et ces Messieurs s'étaient évertués à nous prouver que nous étions mal engrenés dans notre voyage. M. Valmer les laissa dire , et à leurs sinistres prédictions sur les difficultés de cheminer plus loin qu'Arona , opposa un front stoïque digne d'une cause plus relevée.

En attendant l'explication de l'imbroglio , nous avons pris place dans un omnibus , car en Italie les chemins de fer ont soin de se tenir à distance des villes , afin de donner occasion aux omnibus de jouer leur rôle et de lever un *black-mail* sur les voyageurs , comme disait Walter-Scott , et nous roulons pendant... trois minutes. C'était bien la peine ! Néanmoins chaque bourse est tenue de verser dix *soldi*... C'est de l'argent facilement gagné : et les chevaux doivent se disputer les enrôlements à cette administration

Nous sommes à l'*Albergo della Posta*. Bonne table d'abord. Ensuite chambre... , oh ! mais chambre superbe , avec peintures à fresque , rien que ça ! Ce n'est pas encore un sujet d'histoire , ni une scène romanesque , ou quelque paysage romantique qui charment nos yeux. Non : à tout livre il faut une préface. Plus avant dans l'Italie , nous aurons de véritables peintures murales : ici , au lieu des cor-

niches, des dorures, ou des pâtes de nos plafonds de France, voici que nous trouvons des lignes, des arabesques, mille floritures bleues, jaunes, vertes, rouges ou violettes qui courent l'une après l'autre, se croisent, s'enchevêtrent et se confondent sur la route. Pour coucher, c'est mieux encore. On désigne à M. Valmer un lit tellement long, tellement large, qu'à lui seul il occuperait la moitié de votre grand salon. L'envie me prend aussitôt de piquer une tête sur cette vaste surface blanche, et de faire la roue sur cet immense lit de camp capable d'abriter toute une caravane ou de contenir une compagnie de soldats, avec capitaine, lieutenant et sous-lieutenant, y compris les tambours. Je donne suite à cette fantaisie, et j'enfonce dans un duvet moelleux de telle sorte qu'on ne me voit plus que les jambes faisant l'office de télégraphe : tout le reste de mon individu disparaît dans un abîme de plumes. M. Valmer est obligé de se jeter comme à la nage pour me retirer de cet océan où j'allais périr asphyxié. Alors, eu égard à ceci que j'ai l'air d'être le fils de mon digne compagnon de route, le valet me fait remarquer pour mon usage, à côté du lit-Valmer, un second lit juxta-posé, comme la chaloupe d'un trois-mâts, lit qui pêche précisément par le défaut opposé aux qualités du premier. Il est si étroit, si court, que je risque, en m'y couchant, pour peu que je sois nerveux dans mon sommeil, ou que je rêve, de tomber à droite, à gauche, en tête ou en queue. M. Valmer m'offre bien de prendre la moitié de son paquebot, et il ajoute que, pour communiquer, nous aurons encore besoin d'un fil électrique. Néanmoins, pour la singularité du fait, je laisse mon ami faire le plongeon dans son bras de mer, qu'il m'accuse d'avoir creusé en gouffre, fort mal à propos pour ses reins, et je me glisse dans mon écrin. Nous nous endormons.

Mais voilà que, ce matin, on me pince le nez, on me chatouille les oreilles, on me soulève les paupières. Je me réveille à moitié ; j'entends les coqs qui chantent à Arona, tout comme à Morsan ; j'aventure un œil qu'un soleil rutilant fait bien vite refermer, et je crois ouïr M. Valmer, qui me dit d'un ton patelin :

— Allons donc, l'ami, lève-toi vite ! Tu ne saurais te figurer comme est beau notre *Arona* ! C'est une charmante petite ville, d'autant plus curieuse qu'elle est ancienne, bâtie sur les bords même du lac Majeur, et placée au pied de gracieuses collines, d'où la vue s'étend et sur le large et beau miroir

du lac, et sur les Alpes vertes ici, neigeuses ailleurs, qui ferment l'horizon, en encadrant tout ce tableau de leurs cîmes sourcilleuses.

De cet autre côté, nos fenêtres, donnent sur la rue de la petite ville, et cette rue est si étroite, qu'une seule voiture peut y passer. Mais voici la route du Simplon, qui nous montre sa blanche écharpe, sur la partie haute d'Arona. En face de nous, par ces autres fenêtres, je vois, à l'ancre sur le lac Majeur, le bateau à vapeur, déjà en feu, qui doit nous faire naviguer sur cette magnifique nappe d'eau. Et puis, sur le rivage, de l'autre côté du lac, fort peu large ici, tu peux voir quel délicieux effet produit dans le paysage, en se détachant sur le bleu du ciel, un vieux manoir, sans doute le château qui vit naître saint Charles Borromée, le célèbre archevêque de Milan, il y a de cela quelque chose comme trois cents ans, car c'était en 1558. A droite, tiens, vers ce point, sur la route même du Simplon, vers Milan, je devine le village de *Sesto-Calende*, que l'on m'a dit être d'origine romaine, et ainsi nommé parce qu'il s'y tenait, du temps des Romains, un marché, le premier jour de chaque mois, qui, dans le calendrier romain, avait nom *Sextum-Calendarum* (1). Allons debout, paresseux ! Il est six heures ; le vapeur prend son vol sur le lac à huit ; c'est deux heures que nous avons à nous pour aller visiter le colosse ! Vite, vite, debout : je fais ma barbe, et nous partons.... A l'assaut du colosse !

(1). Les Romains appelaient ainsi le jour de l'apparition de la nouvelle lune. Leur mois commençait toujours ce jour-là, de façon que la lune ne reparaisant pas à intervalles égaux, les mois de mars, mai, juillet et octobre se trouvaient avoir trente et un jours, tandis que huit autres mois n'en avaient que vingt-neuf. Or, le jour des *Calendes*, un des petits pontifes appelait le peuple au Capitole, lui annonçait les fêtes qu'il devait célébrer pendant le mois, et lui apprenait combien de jours devaient s'écouler jusqu'aux *Nones*, et des *nones* aux *Ides*, les trois divisions du mois. A la rigueur, il n'était pas nécessaire d'être pontife pour savoir cela, car, dans les mois de trente et un jours, les *nones* arrivaient le 7, et le 5 dans les autres mois. Ce pontife répétait à haute voix le mot *Καλεω*, *j'appelle*, autant de fois qu'il y avait de jours entre les *Calendes* et les *Nones*. C'est dans l'emploi de ce mot *Caleo*, qu'il faut chercher l'étymologie des *Calendes*. Les Romains ne comptaient pas les jours par

Tout en parlant ainsi, M. Valmer, n'ayant pour robe de chambre que l'immense drap de son lit, allait, comme un vrai fantôme, des fenêtres du sud aux fenêtres du nord, s'extasiant sur les beautés du lac, la verdure de ses rives, le charme du paysage, et ajoutant pour m'encourager à déguerpir :

— Mon cher, nous déjeunerons sur le lac ! Nous mangerons de ses délicieuses truites ! On assure qu'on trouve au bateau un vin blanc dont tu me donneras des nouvelles !...

Le vin blanc, les truites, Sesto-Calende, le manoir des Borromées, le steamer, le colosse, le lac, les Alpes, rien ne me décide à quitter l'étui dans lequel je me réveille, tel que je me suis endormi la veille, sans avoir bougé d'une ligne.

Je fais le dormeur, l'homme brisé, le fiévreux, et je reste fixé dans mon sillon. M. Valmer m'exhorte, se fâche, me prévient qu'il va me laisser et aller voir seul le colosse, et fait un dernier effort pour m'arracher du lit, pas un mouvement de ma part. De guerre las, mon brave mentor part en effet. Je me lève en catimini, et je le vois dans la rue prenant pour guide un petit bonhomme auquel il donne quelque monnaie. Il s'éloigne. Moi, je me remets au lit, et j'invoque de nouveau le sommeil. Mais le sommeil me fuit : le colosse me trotte dans la tête. Je manque là une belle occasion de voir une vraie curiosité.

rapport à la totalité du mois, mais en établissant leur calcul sur une des trois fêtes qui le divisaient : les Calendes, les Nones, les Ides. Ils ne disaient pas le 16 février, le 4 mars, le 8 avril, mais le douzième jour avant les Calendes de mars, le troisième jour avant les Nones de mai, le sixième jour avant les Ides d'avril... Les Calendes, les Nones et les Ides étaient les dimanches des Romains, et ils les chômaient exactement. Mais le lendemain était réputé néfaste. Les Calendes étaient consacrées à Junon... Celles de janvier, qui commençaient l'année, ramenaient périodiquement cette explosion universelle de tendresse à jour fixe, que nous appelons le *nouvel an*. Alors, outre les faiseurs de cadeaux, il y avait une autre classe d'individus qui redoutaient vivement l'arrivée des Calendes : c'étaient les débiteurs qui s'engageaient presque toujours à payer ce jour-là. Généralement ils eussent bien voulu renvoyer leurs créanciers aux *Calendes grecques*, attendu que les Grecs n'avaient pas de Calendes : mais la loi romaine était très-sévère pour le débiteur insolvable ; elle en faisait un esclave.

Pour comprendre ce que je veux dire, chère mère, il faut que je vous explique ce qu'est le colosse en question. Sachez donc que, dans ce château même qui fait face à nos fenêtres, et se mire dans les eaux du lac Majeur, dont il décore la rive à Arona, le 2 octobre 1558, naissait Charles Borromée, fils du comte Gibert Borromée et de la marquise Marguerite de Médicis, deux grandes familles de Milan. Le Pape Pie IV était l'oncle maternel du nouveau né.

Devenu grand, le jeune Charles se livra aux exercices de charité, et bientôt se fit prêtre. Son étude favorite parmi les anciens était celle d'Epictète et de Cicéron. Son oncle le fit venir à Rome. Là, comme la nature lui avait refusé le talent de la parole, il sut en triompher par des exercices fréquents qu'il eut occasion de mettre en œuvre, dans une Académie d'ecclésiastiques et de laïcs, fondée par ses soins, au Vatican. L'Eglise, paraît-il, dut à cette académie des cardinaux, des évêques, une foule de savants, et par-dessus tout le Pape Grégoire XIII. Nommé archevêque de Milan, Borromée entra dans un diocèse devenu une cause de scandale par suite de nombreux désordres. Pour les réparer, le nouveau prélat convoqua des conciles, des synodes, et créa des *oblats*, du mot latin *oblatus*, *dévoué*, c'est-à-dire, des prêtres qui s'engageaient par vœu à porter aide et secours à l'Eglise. Pour lui, le saint homme, il n'y eut point dans les Alpes de précipices, de roches, d'avalanches qu'il n'affrontât pour visiter son diocèse qui s'étendait fort loin. Il fonda des écoles, des séminaires, des couvents, des hôpitaux, bâtit ou répara un grand nombre d'églises, et celle de Saint-Fidèle de Milan notamment, qui, par sa magnificence et son étendue, mérite d'être mise au rang des plus grandes et des plus belles basiliques de l'Italie. Depuis bien long-temps les archevêques de Milan ne résidaient plus dans leur diocèse : aussi était-elle dans un état absolu de désorganisation, et livrée à mille caprices. Charles la tira de cette anarchie, malgré les efforts de gens intéressés au désordre et au mal. Aussi, un jour que le Saint-Pontife était à genoux au pied de l'autel et que le chœur chantait ces belles paroles :

Non turbetur cor vestrum neque formidet... (1), un homme, du nom de Farina, tira sur lui, à six pas, un coup d'arquebuse. Le coup, mal assuré, ne fit qu'endommager la soutane et le rochet de ce prince de l'Eglise, qui, sans détourner la tête, continua sa prière. Malgré l'intercession du Saint, Farina et ses complices furent mis à mort. Voulez-vous avoir une idée de la naïveté de cœur et de la simplicité de mœurs de ce bon prélat? eh bien! sachez que dans une maladie grave qu'il fit, ce fut à l'aide de la musique qu'il se guérit. Encore n'usa-t-il qu'avec modération, de ce spécifique dont la mollesse et l'attrait lui eussent semblé dangereux. Apprenez aussi qu'il abandonna ses biens à sa famille, et qu'il fit trois parts des revenus de son archevêché, la première pour les pauvres, la seconde pour son église et la troisième pour lui-même. Il poussa la modestie jusqu'à refuser la soie pour ses vêtements. Il bannit du palais épiscopal tous les objets d'art mondains ou profanes, et enfin soumit son corps à des jeûnes et son esprit à des méditations. Survint une des fameuses pestes de Milan. Alors, coucher sur des planches pour adoucir la colère du ciel, organiser des processions qu'il suivait pieds nus et la corde au cou, dans les rues ravagées par ce fléau, vivre pendant six mois au milieu des pestiférés, leur prodiguer ses douces et consolantes paroles, vendre jusqu'à son lit pour soulager ceux qui se trouvaient dans la détresse, ce fut là le sublime exemple des vertus que donna Charles Borromée. Aussi, usé de jeûnes, de veilles, de fatigues, notre saint d'Arona, mourut à quarante six ans, le 5 novembre 1584.

Après cela, ma bonne et tendre mère, serez-vous étonnée que la petite ville d'Arona, fière d'avoir donné le jour à un grand homme de cette sorte, lui ait élevé une statue gigantesque, toute de métal, admirable colosse, dont jusque-là Rhodes antique et païenne avait seule donné l'exemple?

Or, c'est précisément cette statue qu'il s'agit d'aller voir, que M. Valmer est

(1) Que votre cœur soit sans trouble et sans crainte. *St Jean*

allé saluer, et que moi, pour une jouissance stupide du far-niente, je ne verrai pas ! Misérable obstiné que je suis ! Vous voyez que je vous fais ma très-humble confession : c'est vous avouer que le remords me serre le cœur... M. Valmer est déjà loin ! c'est égal. Je me lève en tout hâte, je m'habille, je descends dans la rue, je prends un guide, et me voici gravissant la colline qui fait face au lac Majeur, comme l'a dit M. Valmer, et admirant les ravissants aspects de ce site magique. Que c'est beau ! C'est trop beau, ma bonne mère, car l'admiration paralyse mes jambes. Je reste cloué devant le tableau... Aussi j'étais à peine au quart de la montée, quand je me trouve face à face avec l'ami Valmer qui a vu la statue, qui descend fort vite et qui me dit :

— Malheureux ! tu ne vois donc pas que le steamer qui se balance là, sur le lac, est prêt à partir ! Regarde comme les voyageurs en couvrent déjà le pont... Jamais tu n'auras le temps d'arriver à la statue !

— Moi ? Je serai descendu avant un quart d'heure ! objecté-je.

— Alors, continue Valmer, je fais porter nos bagages sur le bateau à vapeur : viens me retrouver sur le pont ; je serai aux premières....

— Adopté !

Je gravis la colline. Toute colossale qu'est la statue, je n'en vois pas le premier cheveu de la tête. Enfin, au détour de la route, sur un vaste tertre de gazon, Saint Charles se montre à moi soudain, en soutane, en rochet, le bras étendu sur Arona pour bénir sa patrie, le regard fixé sur le manoir qui le vit naître. Je me découvre par respect.

C'est une merveille de l'art que cette statue ! La tête et les bras sont en bronze, le reste est de cuivre battu. Elle a soixante-trois pieds de hauteur, et repose sur un piedestal de pierre qui a lui-même quarante-deux pieds d'élévation, et surmonte le monticule de gazon. *Siro Zanella*, de Pavie, *B. Falconi*, de Lugano, sont les auteurs de ce beau travail. Il a coûté un million de livres milanaises, c'est-à-dire un peu moins d'un million de francs. Je m'extasie devant ce colosse vert de gris : j'en admire les heureuses proportions.

Monsieur, me dit alors une sorte de paysan narquois qui survient avec une longue échelle, on peut pénétrer dans l'intérieur de la statue, qui est creuse : on y trouve des barres de fer, et par ce pli de la soutane, vous montez jusque

dans la tête du saint dont les yeux servent de fenêtre. Vous ne sauriez vous figurer la superbe vue dont on jouit du haut de cet observatoire ! Voulez-vous en faire l'essai (1) ?

Bonne mère, comment résister à pareille proposition ? Le paysan place son échelle, qui est juste de la hauteur, du piedestal. Je monte. J'entre par le pli de la soutane, je me glisse péniblement dans cette caverne de métal, je me cramponne aux piliers de pierre qui solidifient les parois de cuivre, je me hisse de barre de fer en barre de fer, j'arrive au menton du saint, puis à sa bouche, par laquelle je passe le bras. J'avise alors la cavité du nez. Cela me semble une guérite naturellement creusée pour reposer le touriste fatigué ; je m'assieds donc dans le nez. Du nez aux yeux il n'y a que la tête à tourner. Je tourne la tête. Quelle vue splendide en effet ! Eh mon Dieu ! quel est ce bateau qui fend le lac à toute vapeur ? Ciel ! c'est le steamer qui doit nous emmener. Le voilà parti sans moi ! Et M. Valmer, que sera-t-il devenu ?... Pauvre homme, comme il doit maugréer ! Au fait, je suis venu pour voir, regardons... Je regarde à mon aise, et enfin je descends, non sans m'accrocher solidement à l'échelle de bois qui est d'une flexibilité sans égale.

Me voici à terre. J'appelle mon guide. Je regarde une fois encore le colosse. En route !

— Monsieur, monsieur ! me dit alors l'homme à l'échelle, si c'était un effet de votre bonté de me donner mon pour-boire.....

C'est très-juste. Je tire noblement une pièce de cinquante centimes de la poche de mon gilet, et de l'index et du pouce je la présente au paysan ébahi...

— Mais c'est cinq francs, signor ! me dit-il en baragouinant son franco-italien.

Hélas ! je n'ai que quatre francs... Comment sortir de cette position ridicule ? Si M. Valmer était là ! Mais il navigue à cette heure, ou baille au soleil sur la

(1) On a relevé les mesures de cette statue : les oreilles et le nez ont deux pieds sept pouces de hauteur ; deux pieds quatre pouces font la largeur de la bouche ; et la longueur de la face est de sept pieds six pouces.

plage, en me donnant les noms les plus tendres... En tout cas, du sang froid, palsambleu !

— Vous appelez cinq francs un pour-boire ? dis-je à mon effronté coquin. Tenez-vous heureux de recevoir encore cette monnaie, ajouté-je, en jetant mes quatre francs sur le gazon et en gardant les cinquante centimes pour mon guide...

Et me voilà parti, riant sous cape, et suivi du guide, qui commence à me regarder de travers...

Je rentre à Arona, la tête basse. M. Valmer est sur la porte de l'Hôtel de la Poste, raide comme la statue du commandeur. Mais pas un mot ne sort de sa bouche. Digne homme ! il est en sueur. Est-ce de colère rentrée ? Il paraît que non, car on me dit qu'à défaut de valets occupés ailleurs, par le soleil dévorant de cette riche matinée, c'est lui qui a porté nos bagages sur le steamer, qui les a embarqués, m'a attendu, les a débarqués, ne me voyant pas venir, et les a rapportés à l'hôtel.

Il s'agit alors de payer mon guide. Les cinquante centimes le mettent en révolte. Un regard suppliant à l'adresse du bon Valmer rétablit mes affaires avec mon vieil ami. Il paie le guide, et m'apprend que M. Steffanelli, digne hôtelier s'il en fût, témoin de sa contrariété, et pour réparer ma sottise, lui a offert une petite voiture de poste, au prix bien modique de cinq francs, et qu'ainsi nous allons faire le tour du lac, jusqu'à Baveno, où nous trouverons un bateau qui nous déposera aux îles du lac que nous tenons à visiter. Ainsi tout est réparé....

C'est pendant qu'on prépare notre chaise de poste, que je vous écris cette confession dont l'ami Valmer vient de m'absoudre, ma bien aimée mère. Ne soyez pas plus sévère que lui. J'ai pour pénitence de sentir ma bourse vide jusqu'à Milan ! Mais Valmer est trop bon : ma contrition me vaudra bien quelques livres autrichiennes, car, de ce côté occidental du lac, si nous sommes encore en Piémont, ce soir, sur la rive orientale, nous serons en Lombardie, et sujets de... l'Autriche !

Du lac Majeur, 28 septembre, 185 ..

Que vais-je vous dire de notre voyage sur le lac Majeur, mère chérie? Les idées manquent à mon cerveau, par trop de confusion. En face des œuvres de Dieu, l'homme sent sa faiblesse : il est comme frappé d'impuissance...

La route que nous suivons et qui longe la rive occidentale du lac, n'est autre que la route du Simplon, la route de Milan à Paris. Notre chaise de poste, découverte, permettant de tout voir aux quatre points cardinaux, est légère, attelée d'un bon cheval, conduite par un vieux postillon qui ne nous comprend que par signes, et vole comme une mouette sur les eaux.

Derrière nous, Sesto-Calende et Arona, endormis sur la plage; leurs collines nageant dans l'éther qu'elles dentellent de leurs croupes, et la statue colossale, dont la tête a le ciel bleu pour auréole, ne nous apparaissent plus que comme un décor fantastique qui se perd dans la brume. A notre droite, le lac, étroit d'abord, s'élargit peu à peu et reflète dans les eaux limpides un luxe inouï de rivages poétiques : Château gothique des Borromées; prairies d'un vert exquis que capitonnent des mûriers et des platanes; troupeaux qui broutent jusque sur de mignons promontoires dominant les eaux; bergers qui chantent au milieu de bosquets fleuris. A notre gauche, et laissant à peine l'espace nécessaire à la route qu'elles pressent contre la rive du lac, longue suite d'ondulations qui avancent ou reculent, tout en allant rejoindre les Alpes, dont les glaciers brillent au loin; villages groupés dans l'ombre de leurs sinuosités, ceux-ci, ceux-là s'étalant au soleil comme des frileux, tous baignant leurs pieds dans l'onde pure et souriant aux voyageurs qui passent. A l'horizon, pour limites, pour grandiose clôture de ces aspects sublimes, Mont-Rose, dont les pics neigeux resplendissent comme des montagnes de cuivre; Simplon et Saint-Gothard qui escaladent le ciel et semblent dire : Là finit la belle nature ! Enfin, au pied de cet immense encadrement du lac Majeur, sur les rampes vertes des collines et du rivage, se détachent comme les perles d'un

écrin, un semis de charmants villages, de fraîches bourgades et de petits hameaux, dont la longue guirlande suit les courbes du bassin...

C'est *Léza*, *Belgirata*, *Stressa*, *Baveno*, *Pallanza*, *Intra*, *Canero*, sur la rive Sarde ;

C'est *Cannobio*, *Locarno*, *Bellinzona*, sur la rive Suisse ;

C'est *Angera*, *Laveno*, *Luino*, *Magadino*, sur la rive Lombarde.

Car le lac Majeur, triangulaire dans sa forme, a précisément trois maîtres. Pauvre lac ! L'empereur d'Autriche pèse sur la rive orientale, le roi de Piémont sur la rive occidentale, et la Suisse sur la rive septentrionale. Aussi, dans cette dernière partie, qui appartient au canton du Tessin, le lac prend-il le nom de *Lac de Locarno*, qu'il emprunte au village le plus proche.

Sur la surface du lac, à différents intervalles, vont et viennent, d'escale en escale, trois bateaux à vapeur, qui secouent dans l'air, comme pour le défier, leurs aigrettes vaporeuses. L'un déploie fièrement son drapeau à l'aigle bicéphale ; l'autre, son écusson rouge à croix blanche sur un arc-en-ciel vert, blanc et rouge ; et le troisième, sa croix rouge sur fond blanc. Vous reconnaissez les trois mêmes puissances, Autriche, Piémont, Suisse, empire, royaume, république. Ici et là, quelques voiles grises signalent des barques de pêcheurs qui tendent leurs engins.

Or, sur toutes ces magnificences, le soleil brille, l'azur du ciel est sans nuages, et de douces brises, chargées de senteurs parfumées, soufflent et rafraîchissent l'air. On est au matin encore ; aussi les villages s'éveillent ; la fumée bleue s'échappe en colonnes de leurs chaumières ; les enfants jouent sur la grève du lac ; les oiseaux babillent dans les haies : tout est fraîcheur, grâce, beauté autour de nous.

Oh ! de quels délicieux bonheurs je vous suis redevable, ma bonne mère !

Notre route suit tous les caprices du rivage : c'est dire que les aspects changent constamment autour de nous. A chaque pas une nouvelle surprise. C'est ici la villa *Visconti*, bâtie par l'ingénieur *Viotti* ; là, le portique de *Soleio* ; plus loin le manoir des *Stampa-Manzoni*, de la famille de l'illustre auteur des *Fiancés* ; à mi-côte, l'ancien domaine des Jésuites, la *Castagnara*, avec les chataigniers curieux qui lui donnent leur nom ; puis la villa *Minutti*, puis la *Cascina Simonetta*, et vingt autres.

Notre jolie petite chaise de poste, où nous sommes à l'aise, comme des bœufs dans leur nid, a déjà dépassé *Lésa*, charmant village dont toutes les maisons ont pour vestibule des parterres d'hortensias fleuris, de lauriers roses et de grenadiers ; elle laisse bientôt derrière elle *Belgirata*, autre village plus coquet encore, et qui se donne le précieux ombrage de citronniers et de mûriers, toutes les richesses d'un sol béni. Elle roule vers Stressa, et déjà, vingt fois, M. Valmer s'est écrié :

— A quelque chose malheur est bon ! Je ne regrette pas le steamer, tant cette façon de voyager me plaît... Et toi, cher Emile, que penses-tu de cette fantasmagorie ?

Aussi le digne homme m'offre un cigare ! Il faut que tous les carillons du bonheur tintent dans son âme, pour en venir à pareille générosité ! Donc, nous fumons, et nous fumons en silence. Que dire quand on subit de si délicieuses impressions ?

Voici bientôt que, devant nous, à quelque distance, nous avisons, trotinant à pas menus, une jeune fille simplement vêtue, un petit chapeau de paille sur sa tête, un panier au bras. Sa jolie tournure, sa démarche leste, et puis un regard quelque peu narquois que nous surprenons au passage, nous donnent l'idée d'offrir une place dans notre voiture à la pauvre enfant déjà fatiguée. Le postillon est arrêté ; la proposition est faite, la jeune fille d'un signe de tête accepte et sourit. Alors sans gêne, mais avec grâce, elle remet son panier à M. Valmer, s'aide de la main qu'il lui tend, et la voilà qui s'élance légèrement et s'assied en face de nous sans façon.

— C'est bien le type italien, dis-je à l'ami Valmer ; elle nous sourira, mais ne nous comprendra pas. Nous en serons réduits à la pantomime, comme avec le postillon. Essayez votre mauvais italien, qu'au moins nous entendions sa voix.

— Maintenant je vous tiens en mon pouvoir, lui dit Valmer, de sa voix des beaux jours : il ne tiendrait qu'à moi de vous emmener où je voudrais.....

— Essayez..., réplique aussitôt la jeune fille, et vous verrez si je ne saute pas aussitôt à terre.....

M. Valmer avait parlé en français, et c'est en français que répond la jolie voyageuse.

Le ton résolu qui accompagne la réponse de la belle enfant dit assez que celle qui faisait la menace était capable de l'exécuter.

— Rassurez-vous, reprend M. Valmer, nous n'avons nulle envie de vous contraindre ; mais puisque nous allons du même côté, pourquoi ne ferions nous pas route ensemble ?

— Aussi vous voyez que je suis montée dans votre voiture. Mais j'ai marché déjà beaucoup ce matin, j'ai faim ; voulez-vous me permettre de déjeuner, maintenant que je suis assise ?

— Certainement, mangez, et ne vous gênez pas ! dis-je à mon tour, désireux de juger cette mignonne créature.

Alors la voilà qui tire de son panier ses provisions : petite galette, fruits, voire même un flacon de vin rosé et une timbale d'argent. Tout-à-coup elle relève la tête :

— Mais j'y songe, dit-elle : je partage votre voiture, voulez-vous partager mon déjeuner ?

— Merci, chère enfant, car nos trois bouches épuiseraient trop vite votre cantine de jeune fille, répond courtoisement M. Valmer. Si même vous voulez attendre, ajoute-t-il, nous vous offrirons, nous, de vous asseoir avec nous à la table de l'hôtel, à Baveno, et vos provisions vous serviront pour ce soir...

— Vous allez à Baveno, monsieur ? A Baveno, je serai près d'un oncle que je vais voir, qui me veut du bien, et précisément il tient un hôtel : l'Albergo Reale....

— Ah bah ! nous devons aller à l'*Albergo della Posta*, mais puisque votre oncle tient l'Hôtel-Royal, chère enfant, nous irons à l'Hôtel-Royal. Ainsi vous voyez qu'il était dans nos destinées de déjeuner ensemble.

— Moi, je ne crois pas, Monsieur, à moins que vous ne preniez un peu de ma galette, cuite au point du jour à Sesto-Calende, car vous allez aux îles Borromées, j'imagine ?

— Oui, aux îles Borromées d'abord...

— Eh bien, c'est à Stresa qu'il faudra vous arrêter : or, Stresa est en face et à

un quart d'heure des îles Borromées. J'ai même à Stresa un cousin qui est batelier, et je vous demande pour lui votre pratique.

— Alors mangez toute seule votre galette; nous, nous déjeunerons à Stresa, et puis nous prendrons votre cousin pour notre batelier, à la condition que vous commanderez, pour ce soir, notre dîner à l'Hôtel-Royal de Baveno, chez votre oncle, et que vous le partagerez avec nous...

— C'est convenu... fait la jeune paysanne.

Tout cela est dit avec un naturel exquis. L'enfant se met à manger de meilleur cœur, sans embarras, et, tout en mangeant, elle sourit, cause, et montre les mille choses dignes de fixer notre curiosité. Aussi l'intimité va grand train.

— Comment vous nommez-vous ? dis-je à notre compagne.

— Lineda, pour vous servir, mon jeune monsieur... me répond elle.

— Lineda qui ?

— Lineda Milani, Monsieur.

— C'est un joli nom.

— Vous trouvez ?...

— Vous n'avez donc pas peur de voyager seule, Lineda ?

— Peur ! Peur de quoi ?...

A cette réponse naïve, je regarde ce visage de treize ans, où règne un tel mélange de candeurs, d'intelligence et de courage viril, que je dis :

— En effet, de quoi pourriez-vous avoir peur !

— Vous avez donc quitté vos parents, Lineda ? demande M. Valmer.

— Mon père et ma mère ? voulez-vous dire... Je ne les ai plus !

— Orpheline déjà ?

— Hélas ! oui.

— Que faisait votre père ?

— Il était tailleur, *Sarto*, comme on dit, à Arona.

— Ah ! votre père était tailleur ? Mais à la manière dont vous vous exprimez, Lineda, vous devez avoir reçu de l'éducation...

— Je ne sais ce que vous entendez par là : mais tout ce qu'on m'a enseigné, c'est à lire, à écrire et à me servir de mon aiguille...

— Y a-t-il long-temps que vous êtes seule ?

— Trois ans ! C'est une maladie mauvaise qui en courant le pays , m'a enlevé mon pauvre père et ma bonne mère, en quinze jours. C'est bien cruel d'être orpheline, allez !...

Ici la belle enfant cessa de manger, et pendant qu'une larme coulait de sa paupière, elle remit le reste de ses provisions dans son petit panier, sans même avoir bu.

— Mais vous parlez à merveille le français, et vous habitez un pays où l'on ne parle que l'italien ; comment cela se fait-il ? dis-je à Lineda.

— Mon père est allé apprendre son état en France, à Paris. Il a toujours beaucoup aimé les Français, et il ne nous parlait que de la France. Aussi a-t-il voulu que je susse votre langue aussi bien que celle du pays.

— Et vous ! aimez-vous les Français ?

— Oh ! oui ; car si j'avais vu que vous fussiez Anglais, ou Autrichiens, même Italiens, mais surtout Anglais ! jamais je n'aurais voulu monter dans votre voiture.

— Nous sommes heureux de notre titre de Français alors ! Mais pourquoi donc détestez-vous si fort les Anglais et les Autrichiens ? dit M. Valmer.

— Je hais les Autrichiens parce qu'ils tyrannisent mon pays ! J'ai les Anglais en horreur, parce qu'ils sont pleins d'orgueil, d'égoïsme et méchants pour les pauvres Irlandais !...

— Mais qui a pris soin de vous depuis la mort de vos parents ? demandé-je encore à Lineda...

— Pris soin ! pris soin ! Oui, vous avez raison, on appelait cela prendre soin de moi... Dieu vous garde de pareils soins !

— De qui nous parlez-vous ?

— De qui je parle ? Je parle d'un oncle et d'une tante qui demeurent à Sesto-Calende, là-bas, et qui sont méthodistes, vous savez, une secte de la religion protestante. Mon père était bon catholique, lui, et ma mère aussi, et ils m'ont fait bonne catholique. Si bien donc que, mes parents morts, cet oncle et cette tante, les plus riches de la famille, sont venus me trouver et me dire que la religion leur faisait un devoir de se charger de moi. Ah ! vous ne pourriez

vous imaginer tout ce que j'ai eu à souffrir, parce que j'étais attaché au catholicisme.

Alors Lineda, avec toute la verve d'un jeune ressentiment, se mit à tracer un portrait fort original de ses parents les méthodistes. Sa pénétration d'enfant avait bien compris et la sensualité du mari et la pruderie sèche de la femme. Elle joignait même les gestes aux paroles, et, dans sa pantomime expressive, rien n'était omis, ni le nasillement de la voix, ni la componction du maintien, ni les formules mystiques de l'expression. C'était toute une comédie.

Alors, de confidence en confidence, nous apprenons de Lineda que, fatiguée des obsessions de ses parents, elle a secrètement écrit à son oncle de Baveno, que son oncle de Baveno, indigné, lui a répondu, et recommandé de quitter ses parents les méthodistes. Aussi s'est-elle levée de très-bonne heure, ce matin même, puis elle a fait cuire une galette, a pris quelques fruits, un peu de vin, et s'est enfuie... pour se rendre en toute hâte à Baveno... Je vous laisse donc à penser comme elle bénit et notre rencontre, et la rapidité de notre course...

— Oh ! Dieu est là ! voyez-vous... nous répète-t-elle souvent.

Rien n'est curieux comme cette physionomie intelligente. Par exemple, comme je disais à M. Valmer, que je ne savais pas le lac Majeur aussi vaste que je le trouve :

— Le croyiez-vous donc large comme une glace de Venise ? me dit-elle. Le lac Majeur, que les Romains appelaient *Verbano*, nommé *Lago Maggiore* par nous Italiens, par les Allemands *Langen-See*, et par les Français *Lac Majeur*, c'est mon père qui m'a répété cela cent fois, a treize lieues et demie de longueur, et deux lieues dans sa plus grande largeur. Quant à sa profondeur, elle est de huit cents mètres entre le rocher de Sainte-Catherine, là, sur la rive orientale et le rocher de Farre, ici, sur la rive occidentale. Entre Locarno et Magadino, on ne trouve plus que soixante-trois mètres de sonde. Du Mont-Rose que vous voyez là-bas, sur votre gauche, jusqu'au Saint-Gothard que vous voyez au loin sur votre droite, le lac Majeur reçoit quatre rivières : la *Toccia*, la *Maggia*, la *Tresa*, et le *Tessin*, qui, venant du Saint-Gothard, le traverse, et s'en échappe à Sesto-Calende, pour se mettre en rapport avec le Pô,

et, par le Pô, avec la mer Adriatique. La Tresa est la rivière qui met en communication le lac Majeur et le *lac de Lugano*, là-bas, à droite de celui-ci.

A ce point de notre entretien, ma bonne mère, la route, faisant subitement un coude très-sensible, nous met subitement en face de... trois îles, de trois îles plus gracieuses que les plus charmantes corbeilles de fleurs nageant sur les eaux...

A droite, la plus éloignée de ces îles, verte et riante, porte un large palais aux cent fenêtres entouré d'une forêt d'orangers, de citronniers, de cédrats, de platanes.

En face, la plus voisine de ces îles, la seconde, disposée par étages qui vont s'amointrissant, se présente sous une forme de pyramide verdoyante, toute de lauriers, d'orangers, capitonnée de statues, et surmontée d'un hippocriche qui déploie ses ailes.

La troisième, modestement voilée par la seconde, ne porte que des maisonnettes de pêcheurs, une église et un village, mais un village pittoresque s'il en fût.

— Les *Îles Borromées*! nous dit Lineda de sa douce voix. A droite l'*Isola Madre*, en face l'*Isola Bella*, et plus loin l'*Isola Superiore*...

Nous sommes muets d'admiration, ma bonne mère. En présence de pareilles beautés, le silence seul parle, car il exprime l'extase. Quelle magnifique nature! Avec cela, figurez-vous que, comme nous nous sommes rapprochés des Alpes, les voici qui dominent ce paradis terrestre, et au-dessus des îles délicieuses que l'on nomme l'*Île Mère*, l'*Île Belle*, l'*Île Supérieure*, où les arbres les plus rares croissent en pleine terre, elles font scintiller leurs glaciers, briller leurs rochers, et écumer leurs torrents...

Nous atteignons bientôt Stresa. Alors, pendant que je vous écris, sur une table d'auberge, et que notre déjeuner se prépare, la gentille Lineda s'empresse de faire mettre à nos ordres son cousin le batelier.

Isola-Bella, 27 septembre, 185...

Enfin, nous sommes aux *Iles Borromées*, dans cette Ile Belle si vantée, tant célèbre et tellement ravissante, en effet, ma bonne mère, que je veux mettre son nom en tête du journal que je vous écris sur mes genoux, assis sur un banc rustique, dans les jardins du château. Mes lettres deviennent un vrai journal, en effet, ma mère : vous en plaindrez-vous ? J'espère que non ; et, un jour, dans l'intimité de nos causeries, ce journal nous rappellera que j'étais à l'Isola-Bella, le 27 septembre 185... J'aurai grand bonheur alors à vous en redire les beautés.

Figurez-vous que les Iles Borromées, le lac Majeur, et l'immense encadrement de ce magnifique bassin, à eux seuls, résument toutes les splendeurs de la création. De quelque côté que l'on se tourne, que l'on regarde près de soi ou bien au loin, quelque objet que l'on fixe, on admire, on s'extasie ! L'hiver avec ses rigoureux et sévères aspects donne la main au printemps et à ses charmes, à l'été et à ses fleurs et ses fruits, à l'automne et à sa douce poésie. Les quatre saisons n'en forment qu'une seule, qui est permanente sous ce climat fortuné. Point de contrastes heurtés, mais suaves harmonies des choses les plus opposées. Ainsi, ciel bleu, fraîches brises et doux soleil ; et cependant glaciers rigides, cime neigeuses, forêts de noirs sapins et montagnes rocheuses sur lesquels semblent passer en grondant les vents furieux des mauvais jours. Voilà tout d'abord le fond du tableau et son dernier plan. Au second, délicieuses collines baignées par le lac, et voilant, dans les plis de leur fourrure de verts orangers, les plus jolies bourgades et les villages les plus gracieux à l'œil. Si des précipices effrayants, des torrents en cataractes, et des roches cyclopéennes se montrent sur les versants des Alpes, plus près de nous on ne voit que vallées pittoresques, rivières sinueuses, cascadelles écumantes. Enfin, au premier plan, sur la merveilleuse surface des eaux, les îles, semblables à de somptueux écrins, renfermant ce que la nature et l'art peuvent produire de plus beau, de plus noble, de plus grand,



GAILDRAU

Barbion Frères Éditeurs.

Lita. Garjanne.

LE LAC MAJEUR.

complètent le tableau. L'une a des chaumières aux toits rouges, un clocher qui perce la nue, comme le mât d'un navire, et des filets de pêcheurs étalés sur la grève. L'autre laisse entrevoir un palais perdu dans des bosquets, dont les fleurs, les arbres et les oiseaux sont empruntés à tous les mondes. La troisième étale un palais, des jardins, mille beautés qui en font un éden flottant, un musée de l'homme voguant sur la plaine liquide au milieu du musée de Dieu. Ce lac Majeur et son encadrement devient à nos yeux l'oasis des oasis, l'exhibition perpétuelle des prodiges de l'art mis en gerbe éblouissante, peinture, statuaire, architecture, industrie, science, merveilles de toutes sortes. C'est à s'éprendre d'enthousiasme, c'est à tomber en extase.

Et sur toute cette vaste surface d'eau, entre ces îles radieuses, parmi les magnificences de ces heureux rivages, sous ce bel empyrée où tout est verdure, fleurs, fruits, chants d'oiseaux, ondes d'azur, ciel rutilant, semez ici, là, partout, des bateaux à vapeur à l'ancre attendant leurs passagers, ou sillonnant le lac pour emmener leurs curieux touristes; des péniches, des goëlettes cinglant sous le vent de la montagne; sur les rives placez des groupes de pêcheurs affairés ou oisifs; enfin, au loin, créez des horizons magiques se fondant avec la brume d'or de l'infini, et vous aurez une faible idée du spectacle qu'il nous est donné de voir...

Oui, ce tableau, cet incomparable tableau, n'est autre chose que la sublime préface, le résumé grandiose des œuvres de Dieu, la Porte d'Or de la belle Italie. Aussi je m'incline et j'adore. Aussi j'ai le cœur gros, bien gros, de ne pas vous avoir à mes côtés, ma tendre mère. Car mon bonheur n'est pas complet : vous me manquez, hélas !

A ces trois îles, Isola-Bella, Isola-Madre, Isola-Superiore, il en faut joindre une quatrième dont on parle peu : c'est l'*Isolino* ou l'*Isola san Giovanni*. Mais elle n'offre rien de remarquable, ou plutôt, elle sert, dans l'ensemble, à faire ombre au tableau.

Dirai-je qu'au ^{xvii}^e siècle, en 1670, il n'y a pas deux cents ans encore, ces îles, qui offrent aujourd'hui toutes les beautés de la nature et de l'art, n'étaient que des rochers arides, sans forme, battus par les eaux de la Toccia qui, d'un côté, débouche en face de l'Isola-Bella, et du Tessin qui, de l'autre, traverse le lac ?

Mais un jour, le comte Vitaliano Borromée, se rendant de Milan, sa résidence d'hiver, à son château d'Arona, sa résidence d'été, fut surpris qu'on ne tirât nul parti de ces îles placées sous un climat si doux. Alors il se résolut à les embellir. Après avoir fait venir près de lui les plus habiles ouvriers, on tailla les rochers schisteux et quartzeux, d'environ cent toises de tour, de l'île la plus méridionale, en assises régulières, et on y transporta de la terre à grands frais. Bientôt l'île fut métamorphosée en dix terrasses voûtées, s'élevant les unes au-dessus des autres, et dominant le lac de plus de quarante mètres. Puis on planta cette nouvelle terre de bosquets, d'orangers, de citronniers, de magnolias, de lauriers, de cent essences d'arbres odoriférants, en telle quantité que l'on évalue leurs fruits à plus de quarante mille oranges, etc. On peupla chacune des allées de cet éden pyramidal, de statues de marbre, et on couronna la terrasse la plus élevée d'un pégase ailé, ou d'une licorne. Enfin le comte fit bâtir un château vaste et magnifique, suspendu entre le ciel, la terre et les eaux, que ses successeurs achevèrent de décorer avec tout le luxe des arts.

Alors il baptisa cette île du nom d'*Isola-Bella*, *Ile-Belle* !

Certains auteurs disent que cette île est la réalisation de tout ce que la mythologie prête aux jardins d'Armide et de Circé, et l'histoire aux aériennes fantaisies de Sémiramis. D'autres s'évertuent à raconter que l'*Isola-Bella*, vue de loin, présente la forme d'un gigantesque pâté du Périgord, garni de têtes de coqs de bruyères et de perdrix, digne de Gargantua. Peut-être y a-t-il en réalité quelque chose qui tient de l'agencement scénique ; mais l'*Isola-Bella* n'en garde pas moins le charme de sa situation sans pareille, l'enchantement de ses beaux points de vue, et les exquis senteurs de ses bosquets qui évoquent les souvenirs des parfums de l'orient, de l'orient au pied des Alpes couvertes de neiges éternelles. Pour moi, jamais je n'oublierai l'apparition de cette *Ile-Belle*, dormant au milieu de sa baie, sous le front élevé de vertes montagnes aux blanches déchirures !

Le château est au nord de l'île. Quelques chaumières, à moitié plongées dans l'eau, entourent l'escalier de débarquement qui conduit dans la cour d'honneur. Un jeune page fait écrire les noms des visiteurs, puis on vous introduit.

Salle d'armes tout d'abord ; puis grand escalier et salon d'attente.

Ensuite salle du trône ou de réception, avec cariatides, etc.

Immédiatement après, chambre à coucher d'honneur, avec meubles antiques, lit colossal ayant en tête gravée la devise des Borromées : *Humilitas ! Humilité !* Amours peints sur marbre, magnifique prie-Dieu et splendide bénitier composé de toutes sortes de pierres précieuses. La princesse de Galles ; la douce et tendre Joséphine de Beauharnais, en 1797 ; puis, en 1828, Charles-Félix de Savoie ; plus tard encore le roi de Portugal ; après 1830, la pieuse Marie-Amélie, reine des Français ; puis les ducs de Nemours et d'Aumale ; le roi et la reine de Piémont ; et, enfin l'impératrice de Russie, Alexandra Féodorowna, ont laissé sous ces voûtes l'empreinte de leurs pas, et, pour la plupart, ont couché dans ce royal retiro.

Série de chambres ayant, ici et là, de magnifiques meubles de toutes les époques, des colonnes de lapis-lazzuli, des peintures, quelques fresques, des vitraux, et une mosaïque, envoyée de Rome par le pape Léon XII.

Salle à manger ; salle de bal, salle d'académie.

Boudoir, avec une vue délicieuse sur le lac et l'Isola-Madre.

Chambre à coucher, qu'occupa le général Bonaparte, peu de jours avant la bataille de Marengo.

Galerie de tableaux : Saint-Jérôme, par *Van-Dyck* ; Saint-Sébastien, par le *Guerchin* ; toiles de *Procaccini*, *Luca-Giordano*, *Titien*, *Le Brun*, *Schidone* ; paysages de *Tempesta*, etc.

Au rez-de-chaussée, salons rocailles ; magnifique corail noir, pêché près de Naples ; Vénus endormie, superbe statue ; Hébé, bel ouvrage de *Marty*.

Grande salle à manger rocaille, que Napoléon choisit pour y prendre ses repas.

Chapelle, tombeaux antiques, sculptures sur bois, etc.

C'était deux jours avant la bataille de Marengo que Bonaparte se trouvait à l'Ile-Belle. Il y méditait son passé et préparait son avenir ; or, pendant qu'il promenait ses rêveries dans les bosquets du jardin, il avisa, sur le côté qui regarde l'Ile-Mère, un superbe laurier, dont un rameau montrait une écorce lisse et tendre. Alors il tira son épée et, de la pointe du glaive, grava ce seul mot : *Battaglia !* qui veut dire : *Bataille !*.. Quelques années après, un Anglais, (les Anglais sont de vrais pirates !) un Anglais, passant près du laurier, en enleva l'écorce portant le mot *battaglia*, jusqu'à la profondeur d'un demi-pouce... J'ai vu la trace de cette

profanation; et, comme souvenir, moi, j'ai modestement cueilli une feuille de ce laurier que vous trouverez jointe à ma lettre, ma bonne mère.

Un dernier mot sur l'Isola-Bella :

Un jour, une nacelle abordait mystérieusement à l'Île-Belle, conduisant au château un homme enveloppé d'un manteau. Cet inconnu, en abordant au palais, fit lever du fond de sa barque, comme une ombre, une jeune femme qu'il alla cacher avec lui dans l'appartement le plus sombre. Là, pendant bien des mois, ils vécurent ignorés. Souvent, après de longues causeries avec son idole, cet homme saisissait une palette et des pinceaux, et alors il se mettait à peindre des formes ravissantes qui, peu à peu, devinrent le portrait de la jeune femme. Puis, sur une autre toile, peignant de même, il fit naître un hardi chevalier, au regard fier; c'était son propre portrait. Enfin on sut que cet inconnu avait la main souillée de sang par le meurtre de sa femme. Aussi dut-il s'enfuir, et, avec lui, celle qui l'avait accompagné à l'Isola-Bella. Mais les deux portraits restèrent... Nous les avons vus... La signature de ces toiles est *Tempesta*; or ce *Tempesta* avait tué sa femme parce qu'il ne la trouvait pas assez belle, et aussi pour se livrer à d'impures amours avec cette autre femme. Et, « à l'expression cruelle de la beauté de sa maîtresse, on sent, on devine, dit M. Valery, qu'elle a dû être la complice du meurtrier. »

De l'Isola-Bella notre batelier nous conduit à l'Île-Mère, qui semble sortir des eaux comme un riche bouquet de verdure et de fleurs. Cette seconde île, située au nord de la première, a une lieue de tour; elle est composée de sept terrasses que décore un palais. Chacune des ces terrasses porte une forêt de magnolias, d'orangers, etc., que peuplent mille oiseaux, mais surtout des faisans et des pintades. Ses beautés naturelles l'emportent encore sur toutes celles que l'art s'est plu à y prodiguer. Nous y trouvons un petit théâtre, d'un agréable style; mais mettez donc des décors de carton sur la scène, en regard d'une semblable nature!

Cette île a reçue le nom d'*Isola-Madre*, *Île-Mère*, ou *Isola-in-Vittorino*.

Nous nous abstenons de descendre dans la troisième île, l'*Isola-Superiore* ou *Isola-dei-Piscatori*, *Île-Supérieure* ou *Île-des-Pêcheurs*, toute couverte de maisonnettes avec une église au centre, comme une poule couvant ses poussins. L'effet qu'elle produit est délicieux.

Alors nous sillonnons le lac sur notre petite goëlette; nos bateliers placent leurs voiles latines, et livrent au vent le frêle esquif. A peine donnent-ils, çà et là, quelques coups de rames dans la transparence des eaux. Nous sommes couchés à l'orientale sur nos coussins de velours, et nous rêvons sous ce beau ciel et en face de cet inimaginable tableau. C'est vers Baveno que court notre nacelle.

Baveno est le village qui, après *Stressa*, continue le chapelet arrondi de gracieuses bourgades entourant le lac; il est assis encore sur la route du Simplon et sur la courbe que décrit le lac pour tourner de l'ouest au nord. Ce gros village possède de magnifiques carrières de marbre, d'où l'on a tiré les deux colonnes monolithes qui décorent l'entrée principale du Dôme de Milan; et, honneur plus insigne encore, c'est Baveno qui a fourni de même les colonnes qui ornent Saint-Pierre-de-Rome. Ces carrières sont placées dans le *Monte-Monterone*.

Derrière Baveno, qu'il porte en amphithéâtre sur ses rampes les plus basses, s'élève le Monte-Monterone; c'est une des ondulations de la grande chaîne du Simplon. Le cousin de Lineda nous dit que, du sommet de cette montagne, qu'il faut trois heures pour gravir, on jouit d'un des plus beaux panoramas des Alpes Italiennes. De ce côté la vue s'étend sur le lac Majeur et son admirable bassin; de l'autre, elle domine le *lac Orta*, dont les beautés sont moindres, mais qui est du plus heureux effet; seulement il nous engage à ne pas essayer l'ascension du Monterone, à cause des nombreux serpents dont ses talus sont infestés.

La nuit vient, une nuit fraîche, une nuit sereine, transparente; rien n'est poétique comme ces ombres du soir qui tombent de toutes parts sans rien voiler. Au fond de la petite crique qui bientôt va nous voir aborder et parmi quelques curieux nous croyons reconnaître Lineda, appuyée sur le bras d'un lourd personnage; ce doit être son oncle. La charmante enfant nous attend pour nous faire les honneurs de Baveno. C'est bien elle, en effet, la voici qui nous sourit, nous tend la main, nous présente à M. l'hôtelier de l'Albergo-Reale, et d'une façon charmante, tout en causant, et en nous racontant le bon accueil de son oncle et son bonheur, nous dirige vers l'hôtel, où un vrai festin de Lucullus nous attend. Là, nous cimentons, par les promesses que nous fait son oncle, la certitude d'un avenir heureux pour notre jeune protégée. Nous surprenons même un regard de l'hôtelier, allant de Lineda à un certain Jerdy qui joue son rôle au festin, d'où nous con-

cluons qu'à la petite fête succèdera, sur une plus vaste échelle, une fête de fiançailles; mais où serons-nous alors? M. l'hôtelier nous annonce pourtant que nous recevrons une lettre d'invitation. Lineda sourit, et nous demande nos cartes pour se donner l'assurance de nous rencontrer un jour à Paris, si jamais elle y porte ses pas...

Puis, afin de se tirer d'embarras, la jeune fille nous propose de voir le jardin de son oncle, et nous conduit sous un bosquet pour y prendre le café. Du point qu'occupe notre bosquet, la vue s'étend sur tous les côteaux qui servent de limites au lac Majeur. Aussi, l'index de Lineda nous montre tour à tour les sites les plus charmants de cette longue guirlande de villages endormis dans le crépuscule.

— Voici d'abord *Suna*, qui succède à Baveno, comme les vedettes de notre beau lac... nous dit-elle.

Puis *Pallanza*, un peu plus loin, où vous pourrez voir quelques antiquités romaines, la belle *Chiesa di San-Stefano*, et un pèlerinage fameux sur cette hauteur, *Madona di Campagna*, décorée de fresques curieuses.

Vient ensuite *Intra*, dont les importantes fabriques font la richesse.

Canero suit *Intra*, et vous pouvez en voir les maisons blanches tapies sous un vrai bois d'orangers et de citronniers.

— Mais quelle est cette petite île qui lui fait face? demandai-je.

— *Isolino dei Piscatori*, me répond-elle, Il y a là toute une terrible légende, ajoute-t-elle. En voici l'analyse: Cet *Isolino* fut, jadis, le repaire des frères *Mazzarda*, brigands fort redoutés dans la contrée et que le duc de Milan, vers 1444, sut parfaitement mettre à la raison, en les mettant en cage.

— Remarquez aussi les ruines d'une vieille forteresse, appelée *Castelli di Canero*... dit à son tour, dans son patois burlesque, le digne hôtelier de l'*Albergo Reale*.

— Voici maintenant *Cannobio*, reprend Lineda, où vous trouverez une église construite sur les plans de *Bramante* et qui a des fresques de *Ferrari*.

Tous ces villages sont sur notre rive piémontaise.

Mais *Locarno*, qui vient après, et qui donne son nom à cette partie du lac, comme chef-lieu du canton du Tessin, offre, remarquez-le bien, malgré et surtout à cause de cette brume du soir, un coup-d'œil des plus pittoresques.

Au-dessus de Locarno s'élève la *Chiesa della Madonna del Sasso*, *Notre-Dame-du-Rocher*, enrichie de marbres, de dorures et de fresques de *Luini*.

Ce point qui blanchit à l'autre courbe du lac, comme si un furtif rayon de lune l'éclairait, est *Brilsago*, sur un sol stérile.

— Mais c'est bien la lune qui se lève, en effet ! m'écriai-je avec admiration. Oui, voici le bel astre des nuits qui domine ces collines et monte, monte, comme un ballon lumineux... Elle blanchit peu à peu sa large face, elle se reflète dans ce lac, et ses rayons commencent à changer en argent la surface des eaux, et à éclairer toutes les parties de cet admirable bassin. Dieu, que vous êtes grand, et que les Iles-Borromées sont belles sous ce délicieux clair de lune !...

— Monsieur aime les beautés de la nature ? dit avec bonheur Lineda, enthousiasmée à son tour.

Aussi, à présent, ajoute-t-elle, sur la rive lombarde, à la pointe la plus septentrionale du lac, regardez *Magadino*, assis sur le Tessin, qui pénètre dans le lac Majeur, pour en sortir à Sesto-Calende...

— Où dorment vos illustres méthodistes... dis-je en riant.

— Qu'ils y reposent en paix ! fait Lineda, d'un ton narquois, tout en continuant : En poursuivant le voyage circulaire du lac, voici *Angera*, gros bourg situé au fond d'une petite baie, avec une colline que couronnent les ruines d'une forteresse ; vient après *Madagino*.

Plus près de nous, en retour vers les Iles-Borromées, on découvre aussi *Luino*, agréablement placé à l'entrée d'une large vallée, et que l'on dit être la patrie du fameux peintre *Luini*.

Et enfin, en face même des îles, du côté opposé à Stresa, où je vous ai quittés ce matin, Messieurs, ce blanc cirque de maisons et ces batteries de canons ne sont autres que *Laveno*, où vous irez aborder demain pour pénétrer dans la Lombardie, si vous ne faites pas tout ce tour du lac que je viens de vous signaler...

— A quelle heure part la poste, demain ? demandai-je.

— A six heures du matin... répondit-on.

— Eh bien ! retirons-nous, dis-je : j'ai une lettre à achever ; mon ami Val-

mer dort de toutes ses facultés depuis une demi-heure , et nous partons demain au point du jour...

Ma très-aimée mère , il est minuit... Je me hâte d'enfermer dans ma lettre un baiser des plus tendres qui vous sautera aux lèvres quand vous l'ouvrirez. Vous reconnaîtrez à sa chaleur qu'il est du fils le plus aimant...

EMILE DOULET.

A M. ET M^{me} MULLER, A PARIS.

Lac de Lugano. — *Lugano*. — Une histoire qui ressemble à un roman. — La famille Valreg. — Thalberg, le fourreur. — Les fiancés. — Dans l'abbaye de Solesme. — Une dernière entrevue. — Les époux du Seigneur. — *Laveno*. — Entrée en Lombardie. — Une dissertation savante sur le mot *Lombardie*. — Le farouche Ardoïn et la belle Rosamonde. — Luitprand et Didier. — Où se montre encore Barberousse. — De Laveno à *Varese*. — Poésie champêtre. — Lac de Varese. — Merveilleux Panorama. — *Madona del Monte*. — A l'Albergo della Stella. — *Somo*. — Cyprès sous lequel dormit Annibal. — Lever de soleil. — Ville de *Como*. — Un drame dans la chambre d'un Anglais. — Chroniques sur l'antique *Como*. — *Le Broletto*. — L'Eglise. — Musique aérienne.

Lugano, 1^{er} octobre, 185...

Au pied des Alpes-Helvétiques, entre les lacs Majeur et de Como, dans une charmante vallée qui sert de limites à la Suisse, au Piémont et à la Lombardie, au sud de *Bellinzona*, gracieuse bourgade jetée sur l'écharpe verdâtre du Tessin, comme un diamant serti parmi des émeraudes, il est un lac de forme très-irrégulière affectant des courbes nombreuses et fort aiguës. Ses eaux baignent de deux côtés le *Mont-Salvador*, qui s'avance dans son lit en forme de promontoire, et creusent sur leurs rivages un grand nombre de golfes et de baies

Le lac de *Lugano*, tel est son nom, n'a pas, comme le lac Majeur, des îles

enchantées qui étalent aux yeux des richesses sans nombre, ni, comme celui de Como, des rives couvertes de myrtes et d'orangers, où règne un printemps continu : mais il a des beautés d'un autre genre. Ses golfes et ses baies présentent les tableaux les plus variés. Les montagnes qui l'encadrent sont tapissées de la plus belle verdure : on y voit à chaque pas les contrastes de la nature sauvage et de la nature cultivée.

Une rivière, la *Tresa*, fait communiquer ce lac avec le lac Majeur, son suzerain. Comme la *Tresa* et l'évaporation enlèvent au lac de Lugano plus d'eau qu'il n'en reçoit, on suppose qu'il est alimenté par des sources souterraines. On suppose de plus qu'avant la destruction de l'empire romain, il était loin d'exister tel qu'on le voit aujourd'hui, et qu'à cette époque il offrait l'aspect d'un marécage. Cette supposition s'appuie sur le silence des historiens anciens à l'endroit de ce lac, et sur ses écoulements subits d'énormes masses d'eaux dans les montagnes. Des phénomènes de ce genre ont été observés surtout en 1518 et en 1711. Grégoire de Tours est le premier auteur qui ait parlé de ce lac sous le nom de *Aresio*. On a soin de nettoyer le lit de la *Tresa*, enfin d'empêcher l'exhaussement du niveau des eaux et par là même l'inondation des rives qui deviendrait permanente.

Les versants des montagnes qui encadrent ce lac présentent toutes les productions et la végétation luxuriante de l'Italie : de nombreuses villas sont disséminées ici et là sur cet amphithéâtre, au milieu de vignes et de jardins et ombragées par d'épais marronniers.

Mais ce qui fait le charme du lac, c'est *Lugano*, qui le domine au nord, et dont les maisons, les églises et les couvents, sur la verdure qui les entourent, se détachent à l'œil de la façon la plus pittoresque.

Tel est le point de notre voyage d'Italie que nous avons atteint, mes très-chers amis, et, pour mon cœur qui chaque jour détache vers vous quelques-unes de ses étincelles, il est temps de faire échange de lettres, selon la promesse que nous nous sommes faite mutuellement.

Je suis arrivé ici ce matin, par un voiturin que j'ai loué à Baveno, sur le lac Majeur. Toute ma journée a été consacrée à voir Lugano, son lac, ses bords, et maintenant, quatre heures du soir, je me repose dans un chalet, à mi-côte de ce

Mont-San-Salvador qui s'avance dans le lac de Lugano en forme de promontoire. C'est de là que je vous écris le premier, assis près d'une fenêtre ouvrant sur le lac. J'ai devant moi la ville et les hauteurs qui la dominent, et près de moi quelqu'un de votre connaissance, Emile, l'infatigable Emile, qui m'attend pour achever de gravir la montagne, et, de son sommet, revoir le Mont-Rose et le dôme de Milan, que l'on prétend être, de là, fort distinct à l'œil. Or, pour retenir mon inséparable compagnon de voyage et le forcer de remettre ses jambes de leurs fatigues, je lui raconte l'histoire que voici :

Un jour, il y a de cela quinze ans peut-être, un étranger, vêtu comme un artiste en voyage, le sac au dos, le bâton à la main, descendait, vers le soir, cette route qui poudroie, là, au nord de Lugano, dans la direction de Bellinzona. Le soleil tombait derrière le Mont-Rose, et déjà Lugano ne reflétait plus ses derniers rayons. Bientôt l'étranger atteignit la ville, et à peine entré dans ses murs qu'il demanda la demeure de M. Valreg, fourreur. On la lui indiqua, et dix minutes après il frappait à la porte de la maison qu'il cherchait.

— M. Valreg ? demanda-t-il.

Sans lui rien répondre, on le fit aussitôt entrer dans un salon au rez-de-chaussée, et alors notre jeune homme se trouve face à face avec une femme, jeune encore, et sa fille, jeune vierge de seize ans, toutes deux vêtues de deuil, et, qui, à sa vue, se lèvent, pâlisent, tremblent et paraissent lutter contre une violente émotion.

Cependant le nouveau venu tire de son portefeuille une lettre à l'adresse de M. Valreg, la remet à la dame, qui ne la prend qu'avec hésitation, dont les yeux s'emplissent de larmes, et qui, éclatant soudain en de sinistres sanglots, s'échappe rapidement, suivie de sa fille, plus agitée peut-être que sa mère...

Le voyageur reste interdit, confondu, ne sachant que penser d'une semblable réception. Mais il n'a pas le temps de scruter l'énigme, car, presque aussitôt paraît un homme d'un âge mûr qui le salue avec courtoisie, tout en reculant d'un pas, comme frappé lui-même d'une certaine stupeur, et lui dit :

— Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ?

— Ai-je l'honneur de parler à M. Valreg ? répond l'étranger.

— M. Valreg voyage en ce moment : tout récemment il était à la foire de

Leipsig, et son retour ne peut tarder. Mais je suis le caissier de sa maison · si je puis remplacer mon patron près de vous, Monsieur, je serai fort heureux...

— La lettre que j'ai eu l'honneur de remettre à la dame qui était... dans ce salon, tout-à-l'heure, annonce que je suis l'ouvrier demandé par lui, précisément à Leipsig, dans le voyage dont vous parlez. Je croyais n'arriver qu'après son retour.

— M. Valreg a été retenu ailleurs, et puis il importe peu, car nous sommes informés de votre venue, Monsieur, et, pour preuve que l'on comptait sur vous, veuillez me suivre dans votre chambre; elle est préparée et vous attend... :

Alors le caissier précède le nouveau venu, et tout en le conduisant lui dit :

— Votre nom, Monsieur ?

— Thalberg.

— Eh bien ! mon cher M. Thalberg, permettez-moi d'excuser près de vous madame Valreg et sa fille, de ce qu'il y a eu d'étrange dans l'accueil qu'elles vous ont fait. Par un hasard inouï, dont j'ai été frappé moi-même, je ne vous le dissimule pas, vous avez une ressemblance étonnante avec le fils de cette dame, frère de la jeune fille. Or, ce pauvre enfant, il y a de cela quinze jours, a péri, noyé...

— Noyé?... fit Thalberg avec l'accent de la commisération.

— Noyé ! mon cher monsieur Thalberg ! vous comprenez dès-lors, qu'avec cette ressemblance, très-frappante, je vous assure, avec notre bon Henri, quand vous avez paru devant ces dames, à l'heure du soir, au moment du crépuscule, alors qu'elles parlaient de lui, et... le pleuraient, il y a eu chez elles émotion poignante, sanglots, et terreur indéfinissable...

— Oh ! je m'explique tout !...

— Non, pas encore, car, à la ressemblance dont je parle se joint aussi une parfaite consonnance de voix douce, timide, sympathique ; et, enfin, vos manières et votre ton sont les manières et le ton de notre tant regretté défunt...

— Puissé-je alors ne pas être pour ces dames une cause de deuil plus sensible et plus cruel ! dit M. Thalberg, avec l'accent d'un cœur pénétré.

Cependant le jeune homme, installé dans la maison de M. Valreg, et une fois celui-ci arrivé, se livra bien vite à son travail avec un zèle et une adresse qui en-

chantèrent son patron. Mais si, d'une part, il était le modèle de l'ouvrier dévoué, d'autre part, il était au vu de tous traité comme un ami. Cette façon d'agir lui était fort précieuse. Toutefois il était plus sensible encore à certaines prévenances occultes dont il se voyait mystérieusement l'objet. Ainsi son linge était constamment blanchi, entretenu, renouvelé même, par une main invisible, sans qu'il eût à s'en occuper. Il en était de même de ses vêtements, et jamais Thalberg ne put surprendre cette main cachée qui semblait le bénir et lui donner le titre d'enfant de la maison.

Dès son entrée sous le toit du fourreur, on avait dit à Thalberg :

— Nous avons un usage à nous auquel nous vous demandons, comme une faveur, de vouloir bien vous conformer : c'est de faire chaque jour la prière en commun. Dans cette heureuse habitude nous trouvons la bénédiction du ciel ; c'est dire que nous y tenons. Veuillez vous y conformer...

Pour Thalberg, cet ordre devenait une difficulté ; non pas qu'il ne fût pieux : mais il était protestant, et la famille Valreg était catholique...

— Après tout, leur Dieu est mon Dieu ! avait-il pensé. Comme ils prieront, je prierai...

A partir du jour où pour la première fois Thalberg s'agenouilla devant le crucifix de la maison, il entendit chaque soir, après la prière commune, une autre prière dite d'une voix plus douce, plus tendre, plus suppliante, qui articulait son nom à lui, Thalberg, et demandait au Seigneur de changer son cœur et de ramener au bercail la brebis égarée...

Thalberg ne s'offensa pas de ce vœu. Au contraire, il en fut ému. Mais sa conviction, loin d'être ébranlée, le retenait plus fermement attaché à la doctrine de Luther.

Deux ans se passèrent de la sorte, après lesquels M. Valreg, fort satisfait de son ouvrier, lui annonça qu'il augmentait notablement ses appointements. Puis, comme Thalberg, sans manifester plus de zèle, ce qui n'était pas possible, faisait admirablement marcher les affaires commerciales, on lui proposa d'abord de devenir l'associé de la maison, puis, peu après, de s'attacher définitivement à la famille, en épousant la fille unique de M. et M^e Valreg, la jeune Thérèse.

Thérèse Valreg était une charmante fille de dix-huit ans, pieuse, pure, naïve,

douce de caractère, pleine de prévenances pour ceux qui l'entouraient. Elle était habituée à cette vie d'intérieur qui fait la joie et l'aisance des familles. Aussi, dès qu'elle avait pu comprendre la manière d'être, laborieuse, honnête et sage de Thalberg, elle l'avait aimé. Mais, dans sa conduite, rien jamais ne l'avait fait supposer à ceux mêmes qui l'observaient le plus. Son amour était le secret de son cœur.

Thalberg, de son côté, atteignait vingt-cinq ans. Il avait la beauté de l'homme qu'aucun vice n'a flétri : regard fier, noble stature, traits candides, distinction dans toute sa personne. Il avait remarqué les grâces de Thérèse : il avait surtout deviné les vertus de son âme ; mais il s'était bien gardé de concevoir la moindre pensée que sa conscience eût réprochée.

— Hélas ! une barrière nous sépare, je suis protestant ! avait répondu Thalberg à la proposition de M. Valreg.

— Qu'à cela ne tienne ! Un jour ou l'autre, vous vous convertirez : l'heure de la grâce sonnera... Attendons-la, si vous voulez... avait répondu Valreg.

Sur ces entrefaites, Thalberg dut aller en France pour les intérêts de la maison Valreg, et il fut convenu qu'il reviendrait par l'Allemagne, pour prendre à Leipsig les papiers nécessaires à l'union projetée. Il partit donc.

Il était à Genève un dimanche. Genève possède un temple magnifique affecté au service protestant. Thalberg y entra pour prier. Chose étrange ! Il y sentit sa langue liée, son cœur muet. Ce n'est pas ici un miracle que je veuille proclamer. Je veux dire simplement qu'au beau milieu des prières du prêche, notre héros se sentit plus catholique que protestant.

Le lendemain, la diligence portait Thalberg vers Lyon, et, dans le coupé, côte à côte avec lui, se trouvait un bon curé de village. Au souvenir de ses impressions de la veille, Thalberg éprouva le besoin de mettre la conversation sur les matières religieuses, et d'aborder la controverse. Il cherchait des lumières. Le prêtre, simple et bon, parla plutôt par le cœur qu'avec l'esprit : mais, s'il ne convainquit pas, il persuada. Aussi, résumant qu'un grand travail se faisait dans le cerveau de son compagnon de route, pour achever l'œuvre qu'il ébauchait, il remit à Thalberg une lettre pour un prêtre de ses amis, qui devait répondre d'une façon péremptoire aux objections du néophyte.

L'entretien eut lieu, en effet. Fut-il décisif? Je ne saurais dire. Mais Thalberg fut adressé à l'abbé Guéranger, supérieur de Solème. Quand le sentiment religieux inspire un homme, il ne craint pas la distance pour aller s'enquérir s'il est dans la voie qui conduit au bonheur. Solème, dans le département de la Sarthe, non loin de Sablé, eut la visite de Thalberg. Détruit pendant la révolution de 93, ce monastère sortait de ses ruines par les soins d'un de ces sublimes apôtres de la régénération chrétienne. Notre catéchumène trouva l'abbé Guéranger assis parmi les décombres. Homme d'intelligence, de cœur et d'action, l'abbé avait réuni sous sa houlette quelques enfants tombés dans la folie de la croix. Il vit Thalberg, acheva de le convertir, et le renvoya vers le bonheur qui l'attendait à Lugano, dans une famille d'élus.

Mais alors Thalberg résista : il voulut s'enrôler dans la milice sacrée des Religieux de Solème.

En homme prudent, l'abbé Guéranger temporisa. Il fit voyager Thalberg pour s'assurer si le vent du monde ne ferait pas tomber les fleurs du salut. Puis il le conduisit à Rome. A Rome, fort dans sa résolution, Thalberg abjura entre les mains du Saint-Père, et prit l'habit de Saint-Benoît. Puis on revint vers la France, pour rentrer à Solème.

Pendant Thérèse, pendant bien des jours, avait attendu le bien-aimé de son cœur. O félicité suprême ! des lettres étaient venues annonçant la conversion de son fiancé. Puis, hélas ! d'autres lettres lui avaient révélé qu'il se consacrait à Dieu. Alors Thérèse n'eut pas une larme. Elle comprit le devoir qu'elle avait à remplir. Cette âme belle et forte, se réfugiant dans le sein de la religion, y puisa une énergie sans égale. A son tour, elle voulut se consacrer au Seigneur, et, quittant son père et sa mère, selon le précepte de l'Évangile, elle courut s'enfermer dans un des cloîtres de Lugano, celui-ci, regarde, mon cher Émile, dont les terrasses ont vue sur le lac, et qui sait même si ce voile qui voltige au vent du soir, n'est pas celui de sœur Sainte-Luce, jadis Thérèse Valreg !

Or, comme pour aller d'Italie en France, la Suisse est le chemin le plus direct, l'abbé Guéranger conduisit son fils Thalberg, à Lugano, frapper à la porte du négociant Valreg, vers le soir, un jour d'automne, comme Thalberg avait fait,

il y avait six ans. On leur ouvrit. Cette fois, Thalberg ne trouva pas la jeune fille avec sa mère. La pauvre mère était seule. Le moine se fit reconnaître et demanda Thérèse. On le conduisit au monastère que tu vois.

Je ne te dirai pas ce qu'eut de dramatique cette sainte entrevue à laquelle présida le R. P. Je sais seulement que ces deux enfants du Seigneur se quittèrent, les yeux inondés de pleurs, mais le doigt levé vers le ciel comme le lieu de leur récompense, et l'asile de leur amour.

Maintenant, mon cher Émile, te rappelles-tu qu'à notre descente du Righi, lors de notre voyage en Suisse, il y a deux ans, nous trouvâmes sur notre route vers la vallée de Goldau, un retiro de capucins que l'on nomme l'Emitage de Notre-Dame-des-Neiges? Oui, n'est-ce pas? Tu te rappelles aussi que je causai pendant quelques minutes avec l'un de ces bons pères? Oui, encore. Eh bien! ce R. P. était le pieux Thalberg, de Bénédictin fait Capucin afin de se rendre plus utile à l'humanité, et c'est dans ce monastère placé entre le ciel et la terre, et situé non loin de Lugano, que notre héros consume ses jours dans la pénitence et le travail pour atteindre plus sûrement l'immortalité, et trouver le bonheur infini...

— Palsambleu! mon maître, vous improvisez à merveille un roman!... fit Émile avec ce ton que vous lui connaissez.

Un roman, mon cher Frédéric? un roman, ma chère Camille? Vous savez, vous, si c'est un roman que je viens de conter là, en face de Lugano, qui a été le théâtre de cette belle et véritable histoire, histoire dont les acteurs vivent, histoire dont les héros sont vos amis! Vous devez être fiers de compter parmi vos familiers de tels personnages! Aussi laissez-moi me tenir dans l'ombre pour vous aimer et vous redire les impressions de mon voyage. Vous connaissez Lugano, vous, Frédéric. Mais je suis sûr qu'un jour, votre mari aura bonheur à vous en faire voir les beautés, et à vous répéter mon histoire au lieu même où je vous l'écris, où elle a eu lieu, ma bonne Camille. Serez-vous heureuse alors, vous qui aimez tant les montagnes et les glaciers, les vallées et les lacs, les merveilles du ciel, et les splendeurs de notre monde sublunaire!

Varese, 14 septembre, 185...

Le voiturin qui, de Baveno nous avait conduits à Lugano, nous a ramenés hier de Lugano à *Laveno*, village Lombard assis sur les déclivités d'une petite anse délicieuse du lac Majeur. Nous avons encore la jambe sur le marche-pied, que nous étions entourés de trois uniformes blancs. C'étaient des soldats autrichiens de la garnison, qui, veillant au salut de l'empire, venaient nous *prier* de passer à la police pour justifier de nos droits de voyager, etc. Ils nous conduisent eux-mêmes en face du chef suprême, un digne représentant de l'autorité, je me plais à le reconnaître ! mais nous ne nous trouvons pas seuls à la casemate d'une petite forteresse où se donnent les audiences. Les braves gens de Laveno, qui nous ont vus aux mains des soldats de S. M. I. et R., par désœuvrement sans doute, nous ont fait cortège. On nous prend, paraît-il, pour des conspirateurs ou des incendiaires. Ils en sont pour leurs frais, les gobe-mouches ! car nos passe-ports examinés, paraphés et timbrés, toute liberté nous est rendue.

Après une soirée charmante passée à Laveno, sur la rive lombarde du lac Majeur, comme la veille à Baveno, sur la rive sarde, un clair de lune, comme on n'en voit pas à l'Opéra, et une nuit toute de doux repos à l'Albergo dei Tre Mori, par suite du goût que nous avons pris à un certain genre de locomotion que l'on nomme Chaise de Poste, les chemins de fer n'existant pas dans la zone des lacs, dès le point du jour, ce matin, nous avons réclamé notre véhicule, et nous voici filant à toute vapeur sur la route de Laveno à Varese, et de Varese à Como. La vapeur, notez bien, n'est autre que celle de nos cigares. Car pour moteur de notre force centrifuge, nous avons un excellent cheval. Mais, pour cocher, nous sommes empétrés d'un gredin d'ivrogne qui prend toutes les bornes de la route pour des bouchons de cabarets, et veut à toute force trinquer avec eux.

Nous entrons ainsi cahin caha dans la *Lombardie*, région qui a pris son nom

des *Lombards*, sauvages du nord de l'Europe qui tenaient à sucer les oranges et les citrons de l'Italie, et ainsi nommés de leur longue barbe dont ils se faisaient un affreux ornement, *lang-baere*, *longs-barbes*, *lombards*. Vous aimez remonter à la source des choses, voilà. Ce fut vers le *vi*^e siècle de notre ère qu'ils chassèrent les Romains des rives de l'Adda et du Tessin, pour s'y asseoir à leur place, d'après le vieux proverbe : Ote-toi de là que je m'y mette ! En conséquence du proverbe, *Alboin*, leur chef, s'établit à Pavie, dont il fit sa capitale, et là, satisfait de la richesse de sa conquête, il déposa la pique et le bouclier pour régner en paix.

Mais c'était le diable se faisant ermite, cet *Alboin*. Il avait certains vieux péchés à se reprocher ; et s'il les oubliait, d'autres en gardaient le souvenir.

Ainsi, lorsqu'il était roi de la *Norique* et de la *Pannonie*, sur les rives de votre Danube, et au centre de votre belle Allemagne, mon cher Muller, il avait pour voisins les *Gépides*, dont le chef *Cunimond*, était roi de la *Dacie* et de la *Syrmie*. Or, *Alboin* reçut de *Narsès*, général de *Justinien*, qui voulait se venger de cet empereur de Rome, l'invitation d'accepter un petit coin de l'Italie, à la condition de le débarrasser des *Gépides*, qui le gênaient. L'occasion était belle : *Alboin* ne la laissa point passer. Il fond sur *Cunimond*, et dans une grande bataille livrée en 566, il le tue de sa propre main.

Alors, sa femme *Clodoswinda* étant morte, *Alboin*, pour la remplacer, tend sa main rougie du sang de *Cunimond*, à la fille de ce prince, la belle *Rosamonde*, sa captive. Dans ce temps-là ces sortes de choses se pratiquaient. Les noces ont lieu. Au festin, messire *Alboin* boit si fort et si rude que bientôt il est ivre. Hélas ! au milieu de l'orgie, le barbare présente lui-même à sa jeune épouse *Rosamonde* une coupe de vin.

— Bois avec ton père, je le veux ! lui dit-il.

D'abord *Rosamonde* ne comprend pas l'injure : mais ses yeux se fixent sur le vase qu'on lui présente : l'infortunée devine... La coupe n'est autre que le crâne de *Cunimond* !

Néanmoins Rosamonde dissimule , mais elle se confirme dans le projet d'une terrible vengeance, qu'elle méditait déjà (1)...

Alboin vient alors en Italie , selon qu'il a été convenu avec Narsès. Après un siège de trois ans, et mille atrocités commises dans le voisinage par sa horde de barbares, il s'empare de Pavie et s'y fait son nid d'aigle. C'est alors qu'il se transforme en ermite, en chattemite, en sybarite, l'hypocrite ! Mais il comptait sans... sa femme. Madame Rosamonde , qui , pour premières représailles , s'est donné *Helmichis* pour favori , attire Alboin à Vérone , sous le prétexte de fêtes brillantes, et là, aidée de cet *Helmichis* et d'un autre personnage assez suspect aussi , *Pérédéo*, la fille de Cunimond enfonce fort doucement un poignard acéré dans le cœur de son royal époux, qui a l'infamie de se laisser mourir, comme les moutons d'Aignelet.

Clépho lui succède et se fait tyran sanguinaire ;

Puis la Lombardie est divisée en trente-cinq duchés :

Ensuite *Luitprand* monte sur le trône, à Pavie ;

Astolphe, peu après, règne à sa place et remue l'Italie :

Enfin vient *Didier* qui continue les excursions d'*Astolphe* :

Mais alors paraît notre Charlemagne, qui assiège Didier dans Pavie , prend les Lombards, les croque, les tue, et efface leur nom du nombre des nations.

A cette époque la Lombardie avait pris un embonpoint remarquable : elle s'était peu à peu grossie des états de Venise, des provinces de Milan , de Mantoue de Modène, de Parme, de Plaisance et du Piémont.

Réunie à l'empire de Charlemagne, elle contribue à le rendre trop vaste. Aussi se morcela-t-il , et là où avaient dominé d'abord des rois lombards, puis, sous Charlemagne, des suzerains féodaux, bientôt se forma une association de *Villes Libres*, indépendantes, unies par une espèce de fédération. C'est ainsi qu'au ^{xii}^e siècle

(1). *Rucellay* et *Alfieri*, dans leurs tragédies intitulées *Rosamunda*, et *Fouqué*, dans son *Alboin*, ont traité poétiquement ce drame historique.

cle, presque toutes les cités de l'Italie du nord choisirent leurs magistrats, délibérèrent sur leurs affaires, et se réunirent dans une assemblée composée de délégués municipaux.

Frédéric, votre homonyme, mais fourni d'un surnom que vous ne méritez pas, *Barberousse*, successeur des empereurs d'Allemagne, qui avaient reconnu les privilèges des villes libres de l'Italie, envahit cette contrée et voulut se rendre maître absolu.

Milan, la ville principale de la Lombardie, résista... Elle fut réduite en cendres ! Des podestats, nommés par Frédéric, remplacèrent les magistrats libres dans les autres villes, et le nom de *liberté* ne résonna plus au milieu de la désolation !

Mais l'orgueil de Barberousse fut enfin abaissé. Sa violence sacrilège fut frappée par les foudres du souverain Pontife ; la victoire l'abandonna, et, poursuivi par la vengeance céleste, il vit des troupes moissonnées par la peste et par le fer des soldats libres que la ligue lombarde lui opposa.

Car une *Ligue Lombarde* sortit des ruines de Milan. Toute l'Italie septentrionale fit entrer ses principales cités dans cette ligue, à laquelle la ville d'Alexandrie dut sa fondation sous l'énergique inspiration du Pape, Alexandre III, guelfe impétueux.

Si un homme puissant eut, à cette époque, réuni tous les éléments nationaux, l'Italie se serait dès-lors constituée en corps de nation. Mais on ne sut point profiter de la victoire : des factions se formèrent, et des hommes ambitieux se servirent des circonstances pour former et se mettre à la tête de petits gouvernements.

C'est ainsi que le *Milanais* fut créé, et que tour à tour les *Torre*, les *Visconti*, les *Sforza*, dominèrent à Milan ;

C'est ainsi que les *Scala* gouvernèrent Vérone ;

Les *Carrara*, Padoue ;

Et les *Gonzagues*, Mantoue.

Je vous le répète, et vous savez pourquoi, nous entrons cahin-caha, dans la Lombardie, devenue possession de l'Autriche, depuis que les traités de 1815 ont ressuscité ce vieux nom de Lombardie, et fondé, en faveur de la maison

d'Autriche, le royaume lombard-vénitien, en lui adjoignant les anciens états de Venise.

Charmante vallée de Laveno à Varese : exquise verdure; lits de torrents presque desséchés. Nous rencontrons ici et là, un peu partout, dans les villages, des enfants de dix à douze ans, vêtus en abbés : petites soutanes, petites ceintures, et petit tricorne, rien n'y manque, pas même un mollet naissant qui se fait déjà coquet. Ceci nous amuse beaucoup. Mais ce qui ne nous divertit pas, ma chère Camille, c'est la vue des femmes de la contrée, chaussées de sabots bizarres formant sandales, et disposant en éventail leur chevelure brûlée par le soleil. Hélas ! je dois vous le dire : cette belle moitié du genre humain est, ici, fort laide...

Notre route s'élève peu à peu, toujours bordée de collines boisées ; de riants villages dont les maisons sont peintes à fresque au-dehors, et offrent des images pieuses ; de ruines, de vieilles tours féodales ; et, de distance en distance, décorée de carabiniers impériaux qui ne circulent pas pour s'assurer si les blés poussent et si les fruits mûrissent, mais bien si..... quelque agitation sourde ne se trahit pas... !

Bientôt nous atteignons un plateau qui domine fort au loin les plaines, les collines, les bois, les rivières et les lacs du Milanais. Comme un soleil resplendissant éclaire toute la scène grandiose que nous avons sous les yeux, nous faisons arrêter notre équipage pour mieux jouir du spectacle. Un lac vu de près, dans sa bordure de coteaux, est toujours ravissant, lorsqu'on n'a qu'à se baisser pour en toucher les eaux frémissantes sous la brise. Mais quand on voit ce lac d'une hauteur de deux mille mètres et à une demi-lieue de distance, le charme devient infiniment plus grand. Ses bords, décorés de grands arbres où les masses de lumière chaude et d'ombres transparentes offrent des aspects enchantés, vous fascinent ? Vous demeurez bouche bée en face de ces effets de jour que vous ne vous laissez pas de contempler.

C'est ainsi que le *lac de Varese*, que nous apercevons à une demi-lieue peut-être de notre route sur la droite, nous captive et nous absorbe. Nous pouvons en saisir les moindres détails : îlots qui nagent sur les eaux comme des goëlands ; anses, criques, promontoires, cap anguleux, barques de pêcheurs,

chaloupes dont le sillage rayonne au soleil, tours et castels qui se mirent avec complaisance sur ses rivages, et nombreux hameaux aux blanches maisons, aux clochers pittoresques, capitonnant sa verdure, tout est là...

Et encore ce n'est pas le seul lac. Plus loin à droite, et plus loin à gauche, voici deux autres nappes d'eaux endormies comme du plomb fondu sous le ciel bleu : on les voit se perdre à l'horizon, dans les tons chauds de gerbes éblouissantes qui jaillissent du midi.

En général, dans l'Italie, au point où nous sommes, les clochers forment des tours carrées, très-hautes, blanches comme l'albâtre, et qui sont du plus heureux effet dans le paysage toujours vert, toujours riche. Les villages ont rarement une seule église et par conséquent un seul clocher : le moindre d'entre eux en compte toujours deux, si ce n'est trois. Les cloches occupent le sommet de la tour, en face d'une large baie, de manière à être vues, brillantes comme l'or, tant le sonneur a de coquetterie pour elles et met de soin à fourbir chaque jour ces instruments de la gloire. Nous avons salué les clochers de *San-Piètro*, de *Santo-Andrea*, de *Garizata*, de *Camezio*, de *Bazasso*, sur notre route, mais aucun n'a de cloches plus brillantes, mieux cuivrées, que celui de *Bazasso*.

Notre chaise a pris le train de poste, lorsque, à notre gauche, une cité aérienne, du plus étrange aspect, se montre subitement à nos regards étonnés

— Quelle est cette ville ? demandé-je au postillon.

— *Madona del Monte*... répondit-il entre deux hoquets.

— Alors arrêtez, postillon, lui dis-je ; attendez-nous à cette auberge, là, sur la route. Nous faisons à pied l'ascension de la montagne, ce pèlerinage me semble en mériter la peine ; et dans deux ou trois heures nous serons de retour.

Le postillon nous paraît enchanté : dans ces deux heures de repos, il voit en perspective quatre ou cinq bouteilles, et ne s'inquiète pas d'autre chose. Toutefois, avant de monter, nous nous enquerrons de l'origine du pèlerinage, près d'un religieux qui passe, et qui nous répond dans une langue composée d'italien, de français et de latin, que ce pèlerinage fut fondé par S. Ambroise, mais qu'un capucin, nommé Agaggiari, le décora, vers la fin du *xv^e* siècle.

Nous gravissons alors le chemin que nous indique le R. P., et après un quart d'heure de rude montée, nous arrivons à l'entrée de l'ermitage que signale un arc

de triomphe. Nous le franchissons, et alors, par une succession de rampes, superposées comme celles qui conduisent à Saint-Vincent-de-Paule, à Paris, mais plus rapides, sur les côtés et à l'extrémité desquelles nous trouvons quatorze chapelles ou stations du *Via Crucis*, d'architecture et de style différents, décorées à l'intérieur de fresques signées des beaux noms de *Morazzone*, *Nuvolone*, et autres peintres milanais du xvi^e siècle, et offrant aux regards et à la piété des fidèles, à leur centre, chacune quelque scène de la Bible, figurée par des statues de grandeur naturelle, en stuc et colorées, nous atteignons enfin la plate-forme principale.

Là, sur le plateau, s'élève une fontaine que surmonte une statue colossale de Moïse, ouvrage des *Gaëtano-Monti*.

Enfin le sommet est couronné par une belle église en rotonde.

L'ensemble de ces constructions heureusement disposées sur le versant sud-ouest de la montagne est du plus bel effet. A les voir de la route que nous suivions tout-à-l'heure, ou de plus loin encore, c'est d'un aspect poétique et sublime. Aussi ce travail a-t-il demandé deux siècles, et coûté des sommes considérables, la matière principale étant le marbre.

Nous gravissons plus haut encore que la *Madona-del-Monte*, et nous arrivons aux *Champs-des-Fleurs*, *Campi-di-Fiori*, l'extrême sommet, d'où nous avons la vue la plus splendide de la Lombardie, de la chaîne du Mont-Rose et des Alpes. Aussi sommes-nous inondés de lumière. Mais comme il est midi, nous nous hâtons donc de descendre, de reprendre nos places dans notre calèche et de cheminer vers Varese, où nous arrivons une demi-heure après.

Varese est une grosse bourgade, commerçante et industrielle, fort animée à cette heure, comme pendant toutes les automnes, par un grand nombre de familles milanaïses qui viennent passer cette saison dans les villas d'alentour. En effet, sur tous les points s'élèvent de véritables palais et de superbes maisons de plaisance.

Nous n'avons à voir, à Varese, que la *Basilique-de-Saint-Victor*, qui date de 1507 et qu'enrichissent des peintures de *Morazzone* et de *Daniel Crespi*.

Après quoi, nous procédons à l'œuvre importante du déjeuner. C'est à *Albergo-della-Stella* que notre couvert a été mis. La maîtresse du logis, toute jeune femme, nous a endoctrinés, et nous nous laissons servir aveuglement par elle. Bien nous

en prend, car la digne hôtesse nous fait manger de délicieux chevreuil et du faisan tout aussi parfait. Je ne parle pas de ses exquis *posticetti*, gâteaux composés d'œufs, de sucre et de marmelade : l'eau m'en viendrait à la bouche. Pour le tout, avec accessoires, elle ne nous demande que 5 fr. de France.

Je vois, au contraire, à nos côtés, un Anglais, véritable hippopotâme, remorquant une ladie, dont le squelette est masqué de parchemin, qui, pour quelques tasses de thé, se voit demander une demi-guinée, qu'il a bien du mal à tirer de son escarcelle. Aussi, en la donnant, fait-il un soupir à fermer les fenêtres, comme un vent d'orage, pendant que son œil fauve lorgne les reliefs de notre repas, et que ses doigts s'agglutinent à la demi-guinée !

Selon nos conventions, notre cheval est neuf, ardent comme le Bucéphale antique, et notre postillon, un jeune drôle plein de verve et d'entrain.

— A Como ? nous demande-t-il en montant sur sa bête.

— Oui, mais par Somo, dis-je en lui montrant une jolie pièce blanche d'un volume respectable.

Il comprend, nous partons. La pièce blanche est une phrase du langage universel. Tous les peuples de la terre en saisissent le sens et la valeur.

— Pourquoi donc par Somo ? objecte Emile, qui d'ordinaire ne s'inquiète jamais trop du lieu où je le conduis.

— Parce que, à Somo, mon très-bon, lui dis-je, nous allons visiter un énorme cyprès, d'une telle envergure que les bras de vingt à trente hommes réunis, ne suffisent pas à ceindre son vieux tronc, d'abord.

— Voilà une curiosité ! C'est bien la peine de venir en Italie pour aller mesurer la rotondité d'un sapin... reprend Emile avec une certaine humeur.

— Ensuite, parce que, à Somo, nous allons rêver au vieux monde, sous les ombrages de ce cyprès, qu'il ne faut pas confondre avec un sapin, lequel cyprès est d'une telle antiquité, d'une vieillesse si caduque, qu'on le nomme dans le pays le *Cyprès d'Annibal*.

— Le Cyprès d'Annibal ? dit Emile en riant aux éclats. Oh ! alors il n'y a plus d'objection possible.

Dans la bouche d'Emile, cette réponse est une satire : il a la prétention de se moquer de ma passion pour les souvenirs et les lieux antiques ; il va même jusqu'à

me dire que l'on se moque de moi, que l'on me trompe. Ainsi, dans ce moment, le voici bien à l'avance convaincu que le cyprès en question est un cyprès apocryphe; mais il n'en est rien.

La légende traditionnelle est là; cette tradition perpétuelle, constante, raconte qu'Annibal, venant porter la guerre au sein de l'Italie, se reposa sous ce cyprès, qu'il plaça son camp tout autour, pendant que l'ombrage de l'arbre abritait sa tente; mieux que cela, j'ai lu dans des livres, de mes propres yeux lu, qu'à Somo, et dans le voisinage du cyprès toujours, Annibal livra une bataille aux Romains, et que les Carthaginois furent vainqueurs.

Nous voici donc au Cyprès de Somo; et le fait est qu'à juger cet arbre extraordinaire par sa taille gigantesque et son effrayante décrépitude, nonobstant les rameaux luxuriants qu'il produit encore et qu'il donnera sans doute dans un long avenir, il peut bien avoir deux mille ans. Il n'y a rien là de bien merveilleux pour un arbre. Ce qui pourrait étonner, c'est qu'on l'ait respecté pendant aussi long-temps. En lui supposant donc 2,000 ans, ce cyprès de Somo peut parfaitement avoir été témoin du passage, du repos et d'une victoire de l'illustre guerrier de Carthage, Annibal étant en Italie en 217 avant Jésus-Christ.

Mons Emile convient de tout ceci en face du vénérable témoin des âges, le salue avec respect, et ne regrette pas d'être venu lui rendre ses hommages.

— Mon cher maître, me dit-il, on peut vous suivre les yeux fermés, on est assuré de se trouver toujours sur le chemin de l'honneur et des..... antiquités!

Ce soir, au moment où le soleil s'abaissait vers la cime des collines, alors que les grandes ombres veloutées de massifs de végétation rayaient d'or des prairies étincelantes, nous arrivions à Como, et nous allions nous installer à l'Hôtel de la Couronne, sur le port, en face du beau lac de Côme.

Nous venions de faire vingt-deux lieues, seuls et sans ennui de compagnons de route, dans une excellente petite chaise de poste, en changeant de chevaux, en nous arrêtant quand bon nous semblait, et pour tout cela, prix convenu à Laveno, 16 francs!.. Dites donc qu'il fait cher voyager!.. Evidemment le pour-boire a été généreux, cela devait être.



Como, 4 octobre, 185...

Le soleil brille depuis une heure dans la chambre : on est au lit, un lit sans rideaux, c'est mieux, on a plus d'air et on procède plus facilement à l'inventaire de la pièce. On ne dort pas, mais on se trouve dans cet heureux état qui n'est plus le sommeil, qui n'est pas le réveil, mais une douce rêverie qui vous fait suivre la danse des mouches au plafond, étudier les caprices des fresques italiennes qui remplacent nos pâtes françaises : on passe d'une idée vague à une idée vague; on songe à ceux qu'on aime; on écoute le chant du coq dans le lointain, le gloussement des poules dans la cour, ou les caquetages des hirondelles sur le toit. On se demande ce qui produit ce murmure, cette houle, ce bruissement saccadé, mais persévérant comme le ressac d'une mer qui déferle et que vous ne vous doutez pas être tout simplement un marché aux fleurs ou aux fruits, ouvert au point du jour. On voudrait bien aller à sa fenêtre, mais quatre pas à faire, c'est trop ! Il est si doux, si tiède, le lit ! Les membres ont si bien imprimé, mis en creux leur écrin, sur son drap blanc et parfumé de sauge ou de verveine ! Aussi la curiosité cède au far niente matinal, on reste. Pour rompre le charme, il faut une secousse, une secousse violente, un évènement, que sais-je ?

N'avez-vous jamais éprouvé ce que je dis là, mes chers amis ?... Pour moi, j'en étais à cet état, ce matin. La bête se montrait fort paresseuse. Je dis la bête, car vous n'êtes pas sans savoir que tout être humain a sa bête ! Si, par hasard, vous l'ignorez, donnez-vous la peine de lire les philosophes, X. de Maistre, par exemple. Donc, ma bête poussait le raffinement jusqu'à ne pas se donner la peine de se rappeler où elle était, la nonchalante ! Quant à l'âme, il faut bien l'excuser, elle chaffriolait dans les nuages...

Mais voici que soudain la secousse dont je parlais tout-à-l'heure, l'évènement a

lieu, et a lieu presque dans ma chambre, à la tête de mon lit. Des cris... Que dis-je, des cris ? des hurlements frénétiques se font entendre avec une explosion, une rapidité, une persistance telles que d'un bond je m'élance de ma couchette, croyant que la maison tombe à vau-l'eau. Une voix de femme, poussée au plus haut diapason, vocifère en anglais de ces clameurs d'effroi sans nom pour les rendre, et une formidable basse-taille brode, sur cette haute-contre aiguë, en anglais toujours, des notes graves si drues, si bizarres, si curieuses que, pour jamais, j'aurai dans l'âme le remords de n'avoir pas appris l'anglais. Quelle langue !... Quelles intonnations ! Quelle expression ne donne-t-elle pas à la terreur !... Je passe en toute hâte le vêtement nécessaire : j'ouvre, je me précipite dans le corridor, et je me trouve, avec deux ou trois autres voyageurs, à la porte voisine de la mienne. Là, nous nous consultons sur la manière de porter le plus prompt secours à la victime contre son meurtrier, car évidemment on assassine : il doit se passer un drame féroce, quelque péril de mâle-mort. Il me semble même voir du sang couler par-dessous la porte. Cependant les cris cessent : mais ils ont donné l'éveil, toutes les sonnettes s'agitent, on entend monter par tous les escaliers. Quand nous sommes en nombre, sans formalité aucune, sous une violente pesée d'épaules, la porte cède...

Quel spectacle, mes amis, quel spectacle !

Une Anglaise efflanquée, maigre et jaune comme une vieille guitare, est là, gisant sur le sol, inanimée, dans un accoutrement indescriptible, un accoutrement négatif : mais pas la moindre trace de blessures, pas une goutte de sang sur le lit en désordre, ou sur le sol. Puis, debout, debout comme Goliath provoquant le petit David, se montre en face de nous, furieux, hors de lui, rouge comme un homard, bouffi comme un ballon, dans le plus simple appareil, un Anglais colossal, qui cherche et ne peut arriver, par défaut d'équilibre, à glisser les deux colonnes de chair qui supportent son torse effroyable, dans le vide d'un immense caleçon. Notre présence porte au comble son irritation.

— Vo, pas entré chez moa ! Vo, retiré vo ! Moa êtré ici chez moa !

Plus il crie et se met en colère, plus le nombre des curieux afflue : la chambre s'en remplit ; le maître de l'hôtel arrive et passe au premier rang : le tumulte devient inimaginable autour de l'Anglaise que l'on croit réduite à l'état de cadavre,

et de l'Anglais qui ne donne aucune explication. Mais au moment où deux valets de chambre veulent prendre l'Anglaise pour la replacer sur le lit, l'Anglais, qui n'a pas encore revêtu le caleçon, se jette sur eux, les repousse de deux coups de poing qui feraient la gloire du plus habile boxeur, et crie :

— Ne touchez pas mon fême ! Moa corir chez le policemmann ! Moa me faire rendre jïoustice. Çe est oune infémie ! Moa avoar demande oune potage. On mé l'appôte dans ce coupe fermé d'oune quiouverele, et quand mon fême il ouvre lé quiouverele, voaci qu'il s'en échapait oune chat noar, qui sautait siur la lit de mon fême. Mais mon fême d'avar piour de cette miaudite animal... L'animal de voloar saisir la fece, le visage de mon fême qui se précipitait de la lit, et alors mon fême de criait, de criait !... Voala ! Vo, retiré vo ! Moa, être ici chez moa !...

Tout s'explique. Quelque mauvais plaisant, garçon de l'hôtel ou voyageur, a voulu s'amuser aux dépens de mylord, et a enfermé dans la soupière, au lieu du potage, un petit chat noir. Quand milady a levé le couvercle de la soupière, le chat noir s'est élancé pour recouvrer sa liberté. On cherche vainement l'animal, cause très-involontaire de cette bagarre : il s'est esquivé. Le maître de l'hôtel nous prie de nous retirer, il calme l'Anglais, inonde l'Anglaise d'eau fraîche, et fait venir des femmes pour la soigner.

Pour moi, dès mon entrée dans la chambre, j'ai reconnu le couple anglais qui, hier même, à Varese, près de notre table, pendant que nous dinions, a pris son maigre thé, tout en jetant des regards de convoitise sur notre festin.

Croirez-vous que, pendant tout ce vacarme, Emile dort avec une conscience tellement irréprochable, qu'à ma rentrée dans notre appartement, je le trouve la tête enfoncée sous son oreiller, afin d'éviter jusqu'à la moindre perception des sons ?...

Réveillé comme vous avez vu, mes chers amis, le meilleur parti que je puisse prendre, c'est de commencer mon étude sur Como. En conséquence, j'achève ma toilette et me voici dehors.

Quelle vue sur le lac ! Je ne vous la peindrai pas, ce serait vous noyer par trop d'eaux que vous parler encore d'un lac. Vous avez assez de celui de Lugano pour le moment. Et puis, quand vous visiterez Como et l'Italie, la surprise sera pour vous plus grande et la beauté plus neuve.

Je vous parlerai donc seulement de la ville, et je vous dirai qu'en avant du port et sur son pourtour, sont rangés en demi-cercle les divers hôtels de la ville, ainsi naturellement placés au point où les étrangers sont le plus affriandés par la curiosité. Sur la place que forment les constructions, c'est un va-et-vient charmant, un délicieux tohu-bohu, digne d'être croqué par un artiste. Comme le steamer l'*Unione* chauffe déjà, mille passagers attendent le départ. La soutane noire du prêtre français coudoie l'uniforme blanc de l'officier autrichien ; le chanoine italien exhibe son col violet et ses bas rouges sous la redingote civile, surmontée du large chapeau à ganses vertes, à côté du costume des paysans de Bergame ; de délicieuses toilettes et le bon goût des manières révèlent les dames milanaïses ou les élégantes parisiennes ; des Anglaises, trop pressées, se sont trompées de côté en s'appliquant leurs crinolines ; des Anglais poussent devant eux de nombreuses miss en chapeaux pamèlas, comme un chien de berger qui réunit les brebis dispersées ; les rapins, car il y a toujours des rapins, voulant s'emparer de vive force, bien ou mal, de tous les points de vue, les rapins, dont les longs cheveux flottent au vent sous leurs larges castors pointus, débitent leur jargon drolatique ; enfin, les facchini transbordent les bagages en bousculant les voyageurs. On déjeune sur tous les points en plein air, en avant de toutes les maisons : Bottega, par-ci ! Bottega, par-là (1) ! Les petits marchands viennent offrir leurs allumettes et les cent objets avariés de leurs éventaires. Bref, c'est un coup d'œil qui amuse et captive.

Como, sachez le bien, mes chers amis, est depuis bien long-temps une cité importante. Sa fondation se perd dans la nuit des temps. Caton prétend qu'elle existait trois cents ans avant Rome, c'est-à-dire mille avant l'ère chrétienne. Les tribus gauloises, paraît-il, lui ont donné l'origine.

(1) *Bottega* ! veut dire : Garçon ! garçon !

Après l'anéantissement des Lombards par Charlemagne, Como se constitua en cité libre, et à l'exemple des autres villes lombardes, elle soutint contre Milan, qui voulait usurper l'autorité, une lutte acharnée dont le dénouement fut sa ruine, en 1127.

Lorsque le terrible Barberousse vint en Italie pour comprimer ses guerres intestines, réunir sous sa puissance toutes les villes indépendantes et y établir le régime absolu, frappé de la beauté du site de Como, il fit rebâtir cette ville en 1159.

Como a une vieille porte que l'on nomme *Porta-di-Torre*, c'est un souvenir de ses anciens seigneurs, les Torre ou Torriani, suzerains de Milan, qui avaient, sur la colline dominant la ville, le *Château Baradello*, dont il reste des ruines et un *donjon* très-élevé. Mais les Torre durent bientôt batailler avec une famille puissante qui cherchait à s'emparer de ses biens et de son pouvoir. Cette famille était celle des Visconti. Les Visconti triomphèrent, en effet, en 1277, et Napoleone della Torre, étant tombé en leur pouvoir, fut enfermé dans une cage de fer, appendue au donjon du château. Là l'infortuné captif, après avoir langui long-temps dans des souffrances que rien n'égale, mit fin à sa honte et à ses maux en se brisant le crâne contre les barreaux de sa cage. Dès-lors Como fut aux Visconti, et partagea les destinées de Milan.

Dans le siècle qui précéda la venue de J.-C., Como s'était rendu fameuse en donnant naissance à Caius Plinius Secundus, que l'aspect de la nature fit bientôt le prince des naturalistes. Rome était fière de ce savant, et sa gloire était complète lorsqu'il périt suffoqué par la flamme du Vésuve, pendant qu'il en observait l'éruption du 24 août 79 après J.-C. Elle donna également le jour à Cœcilius Plinius Secundus, neveu du précédent, orateur et écrivain romain des plus distingués. Ces deux auteurs célèbres, plus connus sous le nom de *Pline l'Ancien* et de *Pline le Jeune* font à jamais la gloire de Como, et c'est avec une fierté légitime que la ville montre aux étrangers, sur la rive orientale du lac, la maison qui leur appartenait, qu'ils ont habitée, et que l'on conserve comme une relique précieuse sous le nom de *Pliniana*.

La situation de Como, à l'extrémité sud du lac auquel elle donne son nom, est on ne peut plus pittoresque. Elle enserre la partie du lac qui la baigne de deux

vastes faubourgs : *Coloniola*, sur la rive orientale; et *Vico*, sur la rive occidentale. Elle ne possède pas moins de vingt mille habitants. Ses rues sont étroites et tortueuses, comme celles de toutes les villes antiques. Cependant, en face du port, on a déjà percé une rue principale assez large, bordée de portiques et qui, un jour ou l'autre, coupera la vieille cité en deux parts. C'est dommage ! car Como perdra le cachet de poésie qui lui est propre, ses noires arcades, et ses antiques maisons d'un caractère moyen-âge fortement prononcé. Quand un rayon de soleil descend dans cette sombre cité, ses masures se transforment, comme une laide figure qui s'illumine du feu de l'intelligence.

Je pénètre résolument dans ce dédale de rues. J'aime l'inconnu : je vais où me pousse le caprice, coudoyant l'imprévu, m'extasiant ici devant des ruines dont le lichen blafard vient ronger chaque pierre ; là, en face d'un édifice gothique qui m'offre un épanouissement merveilleux d'ornements et de fines sculptures, montant sans interruption et sans repos pour la vue, de la base au sommet brodé comme de la dentelle ; partout jouissant des choses nouvelles qui se révèlent à moi.

C'est ainsi que j'atteins la *Piazza-Volta*, ornée de la statue en marbre du grand physicien Volta, l'inventeur de la Pile Voltaïque. Certes ! c'est bien encore un honneur pour Como que d'avoir donné le jour à l'homme qui a fait don au monde des prodiges de l'électricité ! Cette statue du savant Volta repose sur un haut piedestal et porte la signature de *Marchesi*, un sculpteur de Milan dont le talent se révèle chaque jour.

C'est ainsi que, gravissant la colline qui ferme Como au sud, afin de mieux voir l'ensemble de la ville et du lac, en suivant un sentier que tapissent des primevères d'un or pâle, des pervenches azurées et des marguerites d'argent, je vais donner de la tête contre ce donjon du *Baradello* et les ruines de ce château qui vit mourir le dernier des Torre dans sa cage de fer.

Je lis alors dans Sismonde-Sismondi, sur ce même Como, les lignes suivantes : « La figure de la ville de Como rappelle celle de l'écrevisse des rivières : sa bouche est tournée vers l'extrémité du lac, c'est le *Port*. Deux faubourgs, *Vico* et *Coloniola*, en embrassent les deux rives, comme les serres de l'écrevisse : le corps se prolonge dans la plaine, mais il est resserré entre trois collines, sur chacune des-

quelles s'élève un château-fort, *Caste Nuovo* au levant, *Baradello* au midi, *Carnesino*, au couchant, enfin un faubourg prolongé, qui se courbe entre l'orient et le midi, représente la queue de l'écrevisse. Or, tel est encore le Como de 1485, car celui dont je lis le portrait est de 1120. Seulement Castel Nuovo n'existe plus, Cartésino a disparu, et Baradello n'a plus que son donjon, et des ruines à l'entour. »

D'après ce même Sismonde-Sismondi, un poète Comasque demi-barbare a chanté une guerre qui éclata entre Milan et Como, en 1118, laquelle guerre est comparée à celle de Troie, car Como subit un siège qui dura dix ans comme celui de Troie, et toutes les Républiques de la Lombardie furent toujours contre les malheureux Comasques. En voici la cause, d'après Sismonde-Sismondi : Tandis que les Lombards étaient attachés au parti de l'empereur d'Allemagne, les Comasques soutenaient le Pape, qui leur avait donné un évêque dont ils étaient satisfaits. L'antipape Rudino, ou Grégoire VIII, avait destiné à cet évêché de Como un diacre de l'Eglise de Milan, noble Milanais lui-même, nommé Landolphe de Carcano. Celui-ci, espérant profiter de la présence en Italie de l'empereur Henri V, troublait l'évêque de Como et son diocèse. Alors cet évêque, nommé Guido, sort une nuit de Como avec les deux consuls de la ville, Adam de Pirro et Gaudenzo Fontanella, marche sur le château Saint-George situé dans le voisinage, et où se trouve son compétiteur Landolphe, le fait prisonnier et tue plusieurs de ses partisans et de ses amis. Aussitôt, les autres partisans de Landolphe s'enfuient à Milan et y rapportent les vêtements ensanglantés de ceux qui ont été tués. Ils les étendent sur les places publiques et demeurent auprès en silence. Les cloches sonnent : l'archevêque Jordan appelle aux armes : on marche aussitôt contre Como, bannières déployées, après avoir envoyé un héraut d'armes leur déclarer la guerre. Arrivés au point ouest maintenant Camerlata, au pied sud du mont qui porte le Château-Fort de Baradello, les Milanais trouvent les Comasques qui les attendent. Ils les attaquent, et la mêlée se prolonge jusqu'à la nuit, sans avantages de part ni d'autre. Mais alors les Milanais profitent de son obscurité pour descendre dans le lit du torrent *Aperto*, qui se trouve à sec, et pour le suivre jusqu'à Como. Tous les habitants en état de porter les armes sont dans le camp, au pied de Baradello. La ville est sans défense, les gens

de Milan en enfoncent les portes et la livrent aux flammes. Cependant, au lever du soleil, les Comasques, voyant leurs ennemis partis, reprennent le chemin de Como, au travers de la montagne de Baradello. Mais, comme ils arrivent à son sommet, au pied du château-fort, ils voient avec effroi leur ville couverte d'un tourbillon de fumée, d'où s'échappent des flammes dévorantes. Ils descendent avec impétuosité le revers du Baradello, fondent sur les Milanais occupés au pillage, les accablent, les mettent en fuite, et maîtres de leur cité, ils en éteignent l'incendie et en relèvent les portes abattues. Cette guerre dura dix ans, pendant lesquelles les villages bâtis sur les revers des Alpes, et qui sont dans la dépendance de Como, jusqu'au hameau d'Isola, en face des îles Borromées, sur le lac Majeur, se soulèvent contre les pauvres Comasques, et font cause commune avec les Républiques du nord de l'Italie, contre Como. Enfin, repoussés du château-fort de Carnesino au faubourg de Vico, les Comasques finissent par capituler, et la paix se rétablit.

Or, c'est au centre même du théâtre de ce drame que je fais revivre par ma lecture, au sommet de ce fameux Baradello que je me trouve. Je vous laisse à penser, si je suis impressionné. Allez, la bonne manière d'étudier l'histoire, croyez-moi, c'est de voyager.

Assurément les environs de Como offrent une grande variété des plus magnifiques paysages italiens. Mais il en est peu qui puissent lutter contre le grandiose aspect qui se déploie sous mes yeux. Des masses de brouillards se sont, depuis le matin, accumulées sur le bassin du lac. Elles s'épanouissent en larges zones vaporeuses et mollement flottantes sur les eaux, sur les flancs des collines qui les contiennent, et sur la ville. La nature semble comme endormie sous ces voiles de gaze qui dissimulent ici et là les cimes sourcilleuses des rochers, les massifs d'arbres, et les maisons de plaisance si nombreuses, disposées partout, en ne laissant tomber sur le paysage qu'une lueur vague et douteuse. Quelques goëlands, aux longues ailes blanches, se perdent dans ces vapeurs floconneuses et semblent y nager avec volupté. Tout-à-coup le soleil fait tomber un rayon égaré sur cette scène ravissante et frappe vivement les eaux du lac. Les nuages, comme à un signal donné, se déchirent soudain, et se prennent à flotter dans l'espace, ainsi qu'une dentelle lumineuse : des tons vifs et rosés argentent les montagnes qui entou-

rent les eaux, comme une gigantesque corbeille granitique. Le rayon victorieux, et dispersant les brumes, éclaire bientôt de chaudes nuances les clochers de Como, les maisons blanches de ses faubourgs, et toutes les villas qui pendent sur les rives du lac. C'est à tomber en extase.

Et la puissance du contraste donc ! puis-je l'oublier ?

Le donjon du Baradello est là, gris, terne, sombre comme un grand fantôme, près de moi, pesant de toute sa masse sur mes épaules et sur ma tête ! Crevée à sa base, lézardée à son centre, dentelée à son sommet, cette vieille construction me raconte de sa voix sinistre le grand drame dont elle a été témoin. Il me semble entendre les soupirs qui ont dû s'exhaler tant de fois de la poitrine de Napoleone della Torre ! Je cherche aux assises de la muraille les crampons de fer qui ont tenu sa cage exposée à toutes les intempéries des saisons, et qui ont reçu les débris de sa cervelle quand il se brisa le crâne, sous le désespoir d'une telle géhenne, et... je les vois. Oui, voici les barres de fer qui ont martyrisé cette pauvre victime !... Mais, en levant la tête pour examiner le colosse et ouïr la triste mélodie des brises dans ses ruines, je ne songe plus que j'erre parmi les décombres, et le frémissement des ronces, l'œil brillant et le sifflement d'une vipère viennent me le rappeler. Heureusement je puis partir, ma méditation est à sa fin. Je m'éloigne donc, le cœur gros, rapportant avec moi le calice d'albâtre d'un ellébore que j'ai cueilli au pied du donjon... Je joins cette fleur à ma lettre : c'est le seul souvenir de voyage que tolère la poste, chère madame...

Rentré dans Como par la rue principale, celle dont la partie voisine du lac a déjà subi la transformation moderne, je trouve, sur ma droite, un antique palais, en marbre de trois couleurs disposé par assises régulières, dont la base massive est couronnée d'un promenoir aérien, formé de colonnes sveltes, élancées, légères, du plus charmant effet. Cette galerie, couronnée d'ogives et de trèfles, supporte une construction massive, sans effort, avec grâce, et compose un admirable ensemble. On m'apprend que c'est le *Broletto*, manoir princier de quelque suzerain de Como, au temps féodal, et devenu l'Hôtel-de-Ville.

Une dernière surprise ! Je vois, tout près du *Broletto*, un magnifique portail d'église, triangle de marbre dentelé, brodé, couronné de festons, de pyramidions, percé de niches, dont deux statues assises sont précisément celles des deux Plines,

fil de Como, avec fenêtres à plein-cointre, véritable expression de ce qu'on appelle style lombard. Je contemple avec bonheur cet édifice grandiose que l'on me dit être la *Cathédrale* et avoir en Italie le premier rang parmi les plus belles basiliques. Est-il donc possible que les barbares sortis des forêts de la Germanie, et qui ont envahi l'Italie au ^{vi} siècle, aient imaginé ce genre d'architecture qui porte le nom de *Style Lombard*? Assurément non. Ignorants et grossiers, les Lombards ont dû subir la suprématie intellectuelle des vaincus; leur influence a dû se borner à précipiter la décadence de l'art. En effet, les *Maîtres de Côme* sont cités par l'histoire comme les meilleurs architectes du ^x au ^{xiii} siècle : je le crois volontiers; et voici l'une de leurs œuvres qui, malgré le goût abâtardi d'alors, me semble mériter l'admiration par la beauté des détails et l'ampleur de l'ensemble.

Or, comme au-dessus de la porte principale, flotte une sorte de banderole de soie rouge portant en lettres d'or cette légende : *INDULGENZA DI CENTO GIORNI*, j'entre pour prier d'abord, pour étudier ensuite. A peine ai-je fait quelques pas, lorsque soudain une musique aérienne, à grand orchestre, large, savante, suave, pieuse, soulevant l'âme, d'une expression telle que nulle part et jamais encore, je n'ai ouï pareille harmonie, frappe mes oreilles, arrête les battements de mon cœur et me fait lever les yeux à la voûte. Cette musique délicieuse descend-elle donc du ciel? Je cherche les musiciens et n'en vois en aucun lieu. Mes yeux, qui ne sont pas encore habitués à la pénombre de cette vaste église, errent à l'aventure; enfin ils découvrent dans le chœur deux tribunes d'orgues, placées en regard l'une de l'autre, ayant chacune son orchestre que dirige un seul maestro, et dont les instruments et les voix exécutent des chants sublimes, cette véritable musique italienne que l'on ne peut entendre qu'en Italie.

Je vais en toute hâte chercher Emile, que le ciel me fait trouver prêt à sortir, et nous courons à la messe. L'église se remplit : hommes, femmes, gens du peuple, gens de la campagne, s'agenouillent pieusement. Un cortège de prêtres, en rochet fort court, à manches excessivement larges, l'étole antique sur les épaules, précédé d'enfants de chœurs portant des torches, se rend de chapelle en chapelle, où il expose le Saint-Sacrement sur les autels; alors commence la messe, la messe d'un patron de Como. D'abord prières répétées par toutes les voix de la foule, ce qui est du plus beau sentiment religieux; puis, cors, hautbois, bassons, flûtes,

trombones, trompettes, violons, basses, timbales, rien ne manque à cette musique exquise qui, pendant deux heures, porte nos âmes vers Dieu, prie, supplie, implore, chante, exalte, triomphe, éclate, bourdonne, nous berce dans ses flots d'harmonie, nous ravit à la terre et nous élève aux cieux.

Maintenant quelques mots de l'église matérielle, de ce vénérable duomo, commencé en 1596 et terminé en 1526.

Elle affecte la forme de croix latine (1), compte trois nefs, et à chacune de ses colonnes supporte la statue d'un apôtre. Les voûtes sont à plein ceintre, à vives arêtes, chargées de grisailles et de peintures à fresques, signées *Luini* et *Frreari*. Au-dessus du transept, coupole hardie, richement éclairée et dispersant ses rayons lumineux dans l'église comme un soleil générateur. Cette coupole est l'ouvrage de *Jwara*, dont on nous a montré de belles œuvres à la Superga de Turin. Dans tout le pourtour du sanctuaire on compte jusqu'à vingt-quatre fenêtres, étroites, mais élevées, et formant galerie.

Au-dessus du sanctuaire, de la voûte tombe une suspension en bois sculpté représentant la Vierge enlevée au ciel, le Christ sortant du tombeau et des groupes d'anges du plus heureux effet.

Chaque autel, mais particulièrement le maître autel, comme c'est l'usage en Italie du reste, est couronné d'un immense *velum* qui fait fond par derrière et s'écarte pour envelopper tout son pourtour. Ici ce velum est de drap d'or, ailleurs il est pourpre, et plus souvent il est de soie avec franges et torsades d'or.

Aux extrémités des bras de la croix, magnifiques autels, l'un de la Vierge, l'autre du *Sancto-Crucifixo*. Ce crucifix est miraculeux : on lui attribue de nombreux prodiges ; il est fort vénéré à Como. Aussi l'a-t-on placé, avec les statues qui l'accompagnent, sous une énorme vitrine de cristal au travers duquel on peut le contempler.

Deux superbes buffets d'orgues, avec de vastes tribunes, sont placés dans le chœur, à droite ou à gauche.

(1). On appelle *Croix latine* celle dont le pied est plus long que les bras, et *croix grecque*, celle dont toutes les parties sont égales. *Croix latine* †. *Croix grecque* ✕.

Sur toutes les murailles des nefs latérales, on a disposé, dans des niches de marbre, de nombreux tombeaux de prêtres, de chevaliers, d'historiens, de littérateurs.

Les confessionnaux sont également appliqués aux murs des nefs latérales, et les prêtres, vus de tous, confessent sans surplis. Les hommes, surtout ceux du peuple, sont aussi empressés que les femmes autour du tribunal de la pénitence.

La chaire est fort large, le prédicateur peut s'y promener, et il le fait, tantôt s'arrêtant au coin de droite, tantôt stationnant au coin de gauche. Un vaste abat-voix la couvre, et un crucifix est toujours fixé sur le côté droit de la chaire, à la portée du prédicateur.

Les balcons des orgues, le portique formé par les colonnes qui les supportent, les corniches de la nef et du sanctuaire, les colonnes et leurs pilastres, les fenêtres et leur couronnement, la chaire et les portes sont décorés de draperies rouges, si la fête est celle d'un martyr, ou vertes, si c'est la fête d'un docteur de l'Eglise, ou bleu, si on célèbre une vierge, etc.

On ne voit que très-rarement des bancs dans les églises, et alors ils ont une destination particulière. Jamais on n'y place de chaises. Si donc vous voulez vous asseoir, par exception, vous faites signe à un homme qui a un costume spécial, comme à Como, et il vous apporte aussitôt un siège.

Pardonnez-moi tous ces détails! Ils n'ont d'autre but que de vous faire connaître les usages de Como, qui sont ceux de presque toute l'Italie : c'est à titre de renseignements que je parle.

Assez comme cela, n'est-il pas vrai? Si je ne suis pas fatigué de vous écrire, vous êtes las de me lire : je le comprends. Du reste, vous savez maintenant sur quel point du globe je me trouve. Vous me suivrez sur la route qui me reste à faire, si bon vous semble. A cette heure donc je vous salue de la main, du cœur je vous adresse les plus tendres amitiés. Pour le pauvre voyageur je vous demande un souvenir, et, sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

VALNER.

XI.

A M. C. DOULET, A ARCIS-SUR-AURE.

Le lac de Como. — Navigation en zig-zag sur une chaloupe. — Dissertation sur les lacs. — Description des rivages du lac de Como. — Ce que c'est que la Pliniana. — Profonde érudition. — La villa Melzi. — *Tremezzo*. — Villa Sommariva. — *Cadennabia*. — *Bellagio*. — Villa Serbelloni. — Son promontoire formant le point d'intersection du lac de Como et du lac de Lecco. — La grotte de la reine Théodelinde. — Un guide en jupon. — *Menaggio*. — *Musso*. — *Gravedona*. — *Colico*. — Pêche à la ligne à Bellagio. — Le steamer l'*Unione*. — Les fiancés, par Manzoni. — *Lecco*. — Renzo Tramaglino et Lucia Mondella. — Le presbytère de Don Abondio. — Perpétue. — Agnès et ses commères. L'*Adda*. — Le couvent du R. P. Christophore. — Le château de l'Inconnu. — *Bergame*. — *Monza*. — Le Trésor. — La Couronne de Fer, etc.

Du lac de Como, 6 octobre, 185...

— Une lettre d'Italie?

— Vous le voyez...

— Et de qui donc, seigneur?

— Ouvrez et lisez...

— D'Émile? De mon illustre neveu?

— D'Émile? Oui. Illustre? Cela viendra peut-être. Mais en attendant, cel

Émile, mon cher oncle, vous écrit du *Pyroscaphe-l'Unione*, vapeur fort coquet, qui le promène en ce moment sur le lac de Como, dans le Milanais.

Or, votre neveu pense à vous, il vous aime, et il cède au besoin de vous communiquer ses émotions, de vous faire part de ses impressions, de vous peindre ses contemplations, et de vous dire tous ses bonheurs.

Trouvez-vous mauvais que je voyage ? Oh non ! D'abord je suis sous l'égide du digne M. Valmer. Mentor et Télémaque n'étaient que des novices près de nous. Ensuite rien ne forme l'esprit et le cœur comme les voyages. On s'attendrit sur les infortunes des peuples ; on observe leurs coutumes ; on fait des vœux pour l'amélioration de leur avenir. Vous ne sauriez croire quels trésors de science ethnographique j'entasse chaque jour ! L'histoire et la géographie, dans les contrées, les villes et sur les grands chemins ; la paléographie dans les musées ; l'entomologie dans les bois ou sur le bord des fleuves ; la philosophie par-ci, par-là ; tout y gagne chez moi. Je ne parle pas des fleurs que j'empile dans mes herbiers ; des échantillons de tous les produits que je collectionne ; des pierres et des minéraux dont je bourre nos valises ; des notes dont j'illustre nos livres d'art, et jusqu'à nos passe-ports ; et enfin des observations que je puis faire sur le progrès culinaires, ce qui a son prix. Oui, tout est profit dans un voyage : il faut être un bélièvre pour ne pas revenir métamorphosé, quand on a mis le pied dans un pays quelconque. Vous en jugerez par les récits que je vous réserve pour cet hiver, quand vous viendrez nous visiter dans notre paisible séjour de la rue Grammont.

Il y a un mois déjà, aujourd'hui, jour pour jour, que M. Valmer et moi, nous quittons cette cave en fusion que l'on nomme Paris, pour nous rendre en Italie. Je ne vous raconterai pas nos aventures passées ; le passé n'est plus. Je ne vis que du présent ; le présent est tout pour moi : c'est du présent que je vous entretiens.

Donc, ce matin, 6 octobre, un samedi, notez bien ceci, ce samedi a pour nous son importance, je vous dirai pourquoi ; ce matin, quand l'aurore, de ses doigts de rose, ouvrit les portes d'or de l'orient (dites que l'on n'apprend pas à s'exprimer noblement en voyage !) M. Valmer me tira l'oreille. C'est sa manière de me réveiller, un reste de vieille habitude... Je me levai en toute hâte, pendant qu'il faisait descendre les mille objets qui nous suivent dans nos excursions.

Je ne parle pas de nos bagages, ils nous attendent à Milan. Notre hôtel étant sur le port, je n'ai qu'un pas à faire, et une fois assis dans la nacelle qui nous attend, nous partons, conduits par deux bateliers qui se servent à merveille de l'aviron.

Et vogue la nacelle, etc.

Nous précédons ainsi de trois heures le bateau à vapeur qui navigue sur ce lac, parce que, en gens qui ne se contentent pas d'étudier la superficie des choses, nous voulons nous arrêter sur certains points du lac, afin de les voir de très-près.

Avant tout, qu'est-ce que le lac de Como ?

Quand on descend, vers l'Italie, les pentes glacées du Saint-Gothard et du Bernardino, points culminants qui font partie des Alpes Lépontiennes et Rhétiques, on voit s'allonger devant soi de riches plaines couvertes en été de pampres et de lianes, de lourds épis de maïs, de fleurs de toutes espèces, et où le pâle olivier mêlant sa tête gracieuse aux myrtes et aux orangers, se balance sur des lacs plus purs que les ciels les plus beaux.

Ces lacs sont le lac Majeur, que traverse le Tessin ;

Le lac de Lugano, d'où s'écoule la Trisa ;

Et le lac de Como, que l'Adda sillonne de ses eaux pour le quitter ensuite, à Lecco, et aller féconder les campagnes de Bergame et de Crémone.

Je ne vous parle pas des lacs de Varese et d'une foule d'autres petits lacs ravissants qui ne sont plus que des miniatures à côté des tableaux grandioses que présentent les premiers. Que nous serions heureux de posséder l'une de ces miniatures dans nos domaines !

Au temps où les Romains étaient maîtres du monde, les *Insubriens*, peuplade gauloise, habitaient les bords du *lac Larius*, dans la Gaule Transpadane. La ville qu'ils occupaient, à la pointe sud-ouest de ce lac, était une assez petite

place, en partie ruinée par les *Rhetii*, descendus des Alpes Rhétiques, pour lutter contre les Insubrii. Pompeius Strabon, père du grand Pompée, repeupla cette cité fort affaiblie, Cneius Scipion y envoya trois mille colons, et Jules-César cinq mille, parmi lesquels se trouvaient cinq cents Grecs. La ville prit dès-lors le nom de *Novum Comum*, et porte aujourd'hui, comme le lac, celui de *Como*.

Quand le touriste arrive en Italie, mon cher oncle, d'ordinaire, les noms de Venise, de Florence, de Rome et de Naples, exercent sur lui une telle puissance d'attraction que, fasciné, il part de son pied léger, et se hâte d'aller en avant. Et pourtant, jusqu'à Naples, l'Italie ne lui offrira, nulle part, rien d'aussi beau que ces lacs du pied des Alpes, où, dans le voisinage des neiges et des glaciers, sourit le ciel du midi, où croissent l'agave et les plantes de la Syrie. L'hiver même n'enlève aux paysages qu'une partie de leurs charmes. Ici, l'hiver n'est pas cette impitoyable saison qui enveloppe toute la nature d'un voile de deuil, qui chasse les oiseaux des bois, qui tue les plantes les plus vivaces, qui glace le sang dans les veines, et remplit l'imagination de tristes fantômes quand le vent souffle dans les sombres corridors. Non. L'hiver conserve des grâces et des sourires : la lumière garde sans fin son joyeux éclat, et dore toujours les cîmes blanches des monts les plus élevés. Tout au plus, la bise de Noël réussit-elle à flétrir la corolle des fleurs. C'est vous dire combien la nature est splendide et riche au moment où nous parcourons ces lieux enchantés, cette belle terre promise du nord de l'Italie, cette porte d'or de la plus belle Péninsule du monde !

Or, parmi toutes ces beautés, le lac Majeur a des richesses à nulle autre pareilles ; le lac de Lugano, des aspects merveilleux ; et c'est une poésie douce, fleurie, toute de grâce, de prestiges de verdure et de suaves pastorales qui fait le charme de ces deux lacs.

Le lac de Come, au contraire, est une immense enceinte granitique, dominant de toutes parts, presque à pic, la vaste étendue d'eau qui le compose : ici, nature morte, âpre, sauvage, sans végétation, toute rocheuse ; là, pentes gazonnées, massifs d'arbres luxuriants, vallons verts, et puis des villas charmantes, des maisons de plaisance gracieuses, des ruines délicieuses à l'œil, des palais, des portiques, des temples grecs, que sais-je ? jusqu'à des tombeaux montrant leurs

pyramides et leurs cippes funèbres au voyageur qui passe. Ce mélange d'aspects tourmentés, qui se heurtent ; de rochers gris, nus, fantastiques ; de landes et de bruyères ; ces amphithéâtres de granit se dressant jusqu'aux cieux, rigides comme des fantômes ; puis, tout à côté, ces pentes douces qui fuient mystérieusement à l'œil, capitonnées de retirés champêtres qui se voilent pour repousser les regards indiscrets ; ces déclivités de montagnes qui ondulent et cachent mille beautés dans leurs replis, en laissant voir à peine la flèche d'un clocher, le toit d'ardoise d'un manoir, les hautes futaies d'un parc ; enfin, d'autres scènes de sites volcaniques, des cahos en désordre, des dunes, des falaises infranchissables, et puis d'autres oasis, d'autres el-dorados ! et toujours une succession, un mélange, un imbroglio de caps et de baies aux plus magnifiques contours ; toujours des promontoires et des golfes ; toujours des rivages qui sourient, des saules qui pleurent, des villages qui chantent ; et des horizons merveilleux en avant, en arrière, quand le lac s'élargit au fond les Alpes ! Comment voulez-vous que l'on ne soit pas dans l'enthousiasme, dans une extase, dans un ravissement sans limites.

Dieu, oh ! je l'en remercie de toute mon âme, m'a rendu sensible à toutes ces grandeurs de son bel ouvrage, la terre ! Et puis des goélands volent autour de nous ; les fioritures des oiseaux, qui de la rive nous regardent, arrivent à nos oreilles ; au loin des cloches bourdonnent, des bateliers chantent, et leurs barcaroles sont redites par les rochers ; sous les eaux transparentes, à de grandes profondeurs, je suis du regard les évolutions de brochets diluviens, d'anguilles monstrueuses, de truites saumonées qui se moquent de nous, et d'*agoni*, petit poisson blanc bravache, curieux, auquel décidément je déclare la guerre. Déjà les escarmouches sont commencées...

N'allez pas croire le lac de Como grand comme le bassin des Tuileries, ou la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. Palsambleu ! retenez bien ceci : le lac de Como a douze lieues de longueur, une superficie de cent cinquante quatre mille sept cent trente-cinq mètres, une profondeur de cinq cent quatre-vingt-huit, et une élévation au-dessus de la mer de cent quatre-vingt-dix-neuf.

Chose bizarre et qu'à peine je donne comme comparaison ! Il a la forme d'un nageur :

La petite cité de *Riva di Chiavenna* est en tête, au nord ;

Como, à l'extrémité de la jambe sud-ouest ;

Et *Lecco* occupe le pied de la jambe sud-est.

L'entre-deux des jambes forme un immense promontoire que décore, à sa pointe, la jolie bourgade de *Bellagio*.

Maintenant nous naviguons à la rame sur le bras de *Como*, pour aller toucher à *Bellagio*, en nous arrêtant sur divers points, et de *Bellagio*, descendre, par le bras de *Lecco*, à *Lecco* même, trajet que le bateau à vapeur ne fait que le samedi, et c'est pour cela que nous nous félicitons d'avoir choisi un samedi pour cette excursion. Le samedi est le jour où les citadins de *Como* et de *Lecco* vont occuper les très-nombreuses villas dont sont couverts les bords des deux bras du Lac, et par son service de *Como* à *Lecco*, la vapeur facilite les plaisirs de villégiature des habitants des deux villes.

Je vous ai dit, mon cher oncle, que nous montons sur notre petite chaloupe, au point de jour, afin d'aller voir certains points du lac, avant le passage du *Pyroscaphe l'Unione*, sur lequel nous acheverons l'excursion du lac.

Le soleil n'était pas encore levé, mais à peine l'astre du jour paraît-il au sommet des collines et des montagnes qui forment le vaste promontoire du Lac, entre *Como* et *Lecco*, qu'il lance sur ce lac, encore dans les langes du sommeil, un sillon de lumière qui court sur ses ondes, fait resplendir chacune de ses petites vagues, et illumine les maisons, les villas, les portiques, les châteaux, disséminés sur la rive qui est à notre gauche. Puis, cet immense rayon, comme s'il se repliait sur lui-même, forme au milieu des eaux un bonelier d'or, entre les collines du promontoire et le blanc village de *Moltrasio*. Ce vaste cratère se détache éblouissant, sur les eaux d'un bleu sombre, et, en même temps, les vapeurs du matin se roulent en bandes grisâtres aux pieds des monticules qui forment la rive occidentale de ce bras du lac. On dirait que ce soleil est double, et qu'il resplendit à la fois dans les cieux et sur les flots. C'est en vain que l'œil essaie de se fixer sur la partie du lac où l'astre se réfléchit. Cependant, peu à peu, l'orbe rutilant s'allonge vers la rive, et sa couleur passe des tons vifs de l'or pur aux nuances argentées les plus douces. On peut compter alors chaque vague

d'ombre et de lumière : car , si le centre de la nappe d'argent est inondée de feux , elle se fond plus loin en tons harmoniés avec l'azur du rivage.

Nous avons bien vite laissé derrière nous, sur la rive orientale, le *faubourg Coloniola*, puis le petit *cap Geno*, puis la *villa Cornaggia*, et enfin les admirables sites où se pavanent les manoirs *Ricordi*, domaine de la célèbre danseuse Taglioni, et du *Belvédère*, propriété de la non moins fameuse cantatrice Pasta ; et sur la rive occidentale, le *faubourg de Vico*, la *villa d'Este*, construite par le cardinal Gallio, fils d'un pêcheur de Cadennabbia.

Voici maintenant, sur notre gauche encore, le village de *Moltrasio*, avec une cascade du plus bel effet.

Sur notre droite, aspect de *Torno*, autrefois bourg florissant, à cette heure village très-pittoresque.

Le lac s'élargit soudain et va former, sur la rive orientale, une anse profonde, d'une poésie mélancolique, fraîche et ravissante. Quel silence ! quelle ombre ! et comme ce palais, qui domine le rivage, semble contrarié qu'on vienne troubler de si bonne heure les ondes pures dans lesquelles il se contemple avec amour.

— Batelier, dis-je aussitôt, quelle est cette villa ?

— La *villa Pliniana* ! me répondit-il de sa grosse voix, le rustre.

— Saluons, Emile, ôte vite ton panama ! me dit à voix basse M. Valmer.

Cher oncle, c'est là, là, dans cette maison, que naquirent, et Pline l'Ancien, et Pline le Jeune, l'un et l'autre la gloire de Rome, la gloire de Como, la lumière de la science de la nature !..

De somptueux portiques, des bassins de marbre, des bosquets de platanes, des buis taillés en vases et en pyramides, comme ceux de Versailles, des allées bien sablées tirées au cordeau, les sublimes contemplations du lac, le calme de cette anse silencieuse ; telle fut la nature que ces deux Romains illustres apprirent à aimer dès leur enfance, tels sont les lieux où se reportèrent plus tard leurs plus chers et plus doux souvenirs.

De ces richesses de l'art qui formaient leur demeure, il ne restait que quelques ruines, conservées dans le palais actuel, quand, en 1570, le comte Anguissola, s'étant enfui de Plaisance, à cause de sa participation à l'assassinat du duc P.

Farnèse, s'y fit construire l'habitation actuelle, devenue, à cette heure, la propriété du prince Belgiojoso.

On nous accueille de fort bonne grâce, et nous pouvons aller fouler du pied, mais surtout parcourir d'un regard avide, M. Valmer notamment, lui qui dévore les antiquités historiques dont il voudrait remuer jusqu'à la dernière cendre, les ruines qui furent la demeure des deux Plines, l'abri sous lequel Caius Plinius Secundus, à son retour de l'Espagne, dont il était gouverneur, accueillit sa sœur, veuve de Cæcilius, et leur jeune fils, qu'il adopta en lui donnant son nom, Caius Plinius Cæcilius Secundus, son neveu.

Nous y voyons aussi la *Source Intermittente* à laquelle le premier, Pline-l'Ancien, dans son *Histoire Naturelle*, liv. II. chap. 105, et le second, Pline-le-Jeune, dans sa *Correspondance*, liv. IV lettre 50, donnent un renom qui ne périra jamais. Ses phénomènes de crue et de décroissance périodiques frappent nos yeux, aujourd'hui encore, tout comme ils ont excité l'admiration, jadis, de nos deux savants. Aussi je ne résiste pas, mon cher oncle, à lire, près de cette fontaine, que Pline appelle la *Source Merveilleuse*, la lettre qu'il écrit, à son sujet, à Licinius Sura, ami intime de l'empereur Trajan, et son familier. Il me semble que c'est un honneur que l'on rend ainsi aux âmes des morts illustres, de faire revivre leurs écrits aux lieux mêmes qu'ils ont chéris et qu'ils ont célébrés. M. Valmer s'est muni, tout exprès, d'un volume de Pline : vous subirez la conséquence de nos études, et vous rappellerez les vôtres, en lisant avec nous :

« *Attuli tibi ex patria mea pro munusculo quaestionem, altissimam istam eruditione dignissimam. Fons oritur in monte, per saxa decurrit, excipitur cœnatiuncula manu facta : (Hélas ! cette petite salle de réunion a disparu !) ibi paullulum retentus in Larium lacum decedit. (Je vous ai dit, et vous saviez avant moi, que le lac de Como portait, au temps des Romains, le nom de Larius.) Hujus mira natura : ter in die, statis auctibus ac diminutionibus, crescit decrescitque. Cernitur id palam, et cum summâ voluptate deprehenditur. Juxta recumbis et vesceris : atque etiam ex ipso fonte, nam est frigidissimus, potas : interim ille certis dimensisque momentis vel subtrahitur vel adsurgit. Annulum, seu quid aliud, ponis in siccis ; alluitur sen-*

sim, ac novissime operitur : detegitur rursus paulatimque deseritur : si diutius observes, utrumque iterum ac tertio videas (1). »

Pline va chercher maintenant à expliquer ce phénomène : il suppose qu'un vent souterrain viendrait, à intervalles réglés, boucher l'orifice de la source. Mais quelle serait la cause qui amènerait ainsi ce vent périodique ? L'explication est plus inexplicable que le phénomène.

(1) « Je vous ai apporté de ma patrie, en guise de modeste présent, un sujet digne de votre science profonde. Une source sort d'une montagne, et, courant à travers les rochers, vient tomber dans un bassin (ou une petite salle) fait de main d'homme. Là, retenue à peine, elle s'écoule dans le lac Larius. La nature de cette source est singulière : elle produit trois fois par jour un flux et un reflux réguliers. On voit ces mouvements au grand jour et on les suit avec le plus grand intérêt. Vous vous asseyez et vous mangez près de cette source : vous pouvez même boire de son eau, car elle est très-fraîche. Sa crue cesse et revient à des heures fixes et précises. Vous déposez un anneau ou tout autre chose, quand il n'y a pas d'eau, il est bientôt mouillé peu à peu, puis couvert d'une eau nouvelle ; mais l'eau le quitte ensuite et peu à peu le remet à sec. Si vous observez long-temps ce phénomène, il se renouvellera sous vos yeux une seconde et une troisième fois. »

« Quelque vent souterrain ouvrirait-il ou fermerait-il quelquefois la source de cette fontaine, selon qu'il entre, ou se retire avec force ? C'est ce qui arrive dans ma bouteille, dont l'ouverture est un peu étroite : l'eau n'en sort pas tout-à-coup, et, retenue dans la bouteille renversée, par l'effort de l'air qui veut pénétrer, elle ne s'échappe que par élans. Cette fontaine obéit-elle aux mêmes influences que l'Océan ? La même cause qui étend ou resserre les flots de la mer, fait-elle aussi croître ou décroître ce mince filet d'eau ? Ou bien, comme les fleuves qui portent leurs eaux à la mer, sont refoulés par les vents contraires ou par le reflux, y aurait-il de même quelque obstacle interne qui repousse les eaux de cette fontaine ? Peut-être encore, les veines qui l'alimentent ont-elles une capacité déterminée : tandis qu'elles rassemblent de nouveau la quantité d'eau qu'elles viennent d'épancher, le ruisseau s'abaisse et coule plus lentement ; au lieu qu'il s'enfle et se précipite lorsque ces veines sont remplies. Enfin, existerait-il quelque balancement secret dans le bassin qui renferme ces eaux, de telle sorte que l'épanchement fût plus libre, lorsque les eaux sont moins abondantes ; et, qu'au contraire, lorsqu'elles affluent, l'épanchement arrêté ne se fit que par bouillons ? C'est à vous de découvrir les causes de ce prodige, personne ne le peut mieux que vous. Pour moi, je suis content si j'ai bien exposé le fait. Adieu. »

« *Spiritusne aliquis occultior os fontis et fauces modo laxat, modo includit, prout illatus occurrit, aut decessit expulsus? Quod in ampullis ceterisque generis ejusdem videmus accidere, quibus non hians, nec statim patens exitus. Num illa quoque, quanquam prona et vergentia, per quasdam obluctantes animæ moras crebris quasi singultibus sistunt, quod effundunt. An quæ Oceano natura; fonti quoque?* (Seconde hypothèse : cette source aurait la même propriété que l'Océan, c'est-à-dire qu'elle serait sujette au flux et au reflux. Cette explication n'est qu'un mot. La vraie cause des marées, l'attraction de la lune, ne peut agir sur la petite source de la villa Pliniana.) *Quaque illa ratione aut impellitur aut resorbetur, huc modicus hic humor vicibus alternis supprimitur vel egeritur? An ut flumina, quæ in mare deferuntur, adversantibus ventis, obvioque æstu retorquentur, ita est aliquid, quod hujus fontis excursum per momenta repercutiat?* (Troisième explication, fort semblable à la première ; mais encore un peu plus insignifiante. Ici, ce n'est pas précisément un vent, c'est simplement quelque chose, est aliquid. Il est difficile d'être moins audacieux dans les suppositions, et il faut jouer de malheur pour se tromper encore avec autant de modestie.) *An latentibus venis certa mensura, quæ dum colligit quod exhauserat, minor rivus est et pigrrior :* (Cette quatrième hypothèse approche enfin de la vérité. Les conduits secrets, *latentibus venis*, qui alimentent la source, ne donnent qu'une quantité d'eau fixe et déterminée. Quand elle s'est épuisée en coulant au-dehors, il faut attendre que le réservoir intérieur se remplisse de nouveau.) *quum colligit, agilior majorque profertur? An nescio quod libramentum abditum et cæcum, quod quum exinanitum est, suscitât et elicit fontem : quum repletum, moratur et strangulat?* (Cinquième supposition. Il y aurait une espèce d'écluse mise en jeu par un ressort caché, inconnu, et si peu intelligible que Pline lui-même ne comprend rien à son dire, *nescio quod.*) *Serutare tu causas, potes enim, quæ tantum miraculum efficiunt. Mihi abunde est, si satis expressi quod efficitur... Vale.* »

— Ombre vénérée de Caius Plinius Cæcilius Secundus, s'écrie, avec un imperturbable sérieux, mon révérend ami M. Valmer, quand la lecture touche à sa fin : s'il t'est donné d'errer quelquefois en ces lieux qui l'ont vu naître et que tu as aimés, et si l'heure présente est l'un de ces heureux moments, sache, pour ton éternelle consolation, qu'il suffit que la source merveilleuse communique, par

un siphon, avec un réservoir intérieur alimenté par un filet d'eau continu et moins abondant que le débit du siphon, pour produire les effets d'intermittence qui t'occupent et dont tu ne peux deviner la cause. Apprends, en outre, que ces siphons s'établissent naturellement au moyen des replis de terrain. Sur ce, puisses-tu trouver plus de bonheur dans tes rêveries rétrospectives et les souvenirs de vos Champs-Élysées ! J'ai dit. Salut !...

Nous quittons avec peine les frais ombrages de la villa Pliniana, mon cher oncle : à part des mille pensées que ces lieux solitaires peuvent évoquer, le calme et la solitude, en face du lac, ont un charme que je ne puis définir. Pour moi, je voudrais y passer... quelques heures à pêcher à la ligne. Mais M. Valmer est là, inexorable, impitoyable, intraitable.

— Et cette succession de montagnes qui nous attend, ayant jusqu'à 2,275 mètres de hauteur, entourant le lac, et formant, dans leurs talus, des collines couvertes de la plus riche végétation !... dit-il. Et ce panorama merveilleux de blanches habitations, d'élégantes villas, de terrasses verdoyantes, de vignes, de bois de myrtes, de forêts de citronniers, de steppes rocheuses, qui nous réclame ! Al-lons, allons, en route ! Pêcher à la ligne, si donc !

Nous nous éloignons, hélas ! et nous longeons la rive orientale, reportant à chaque coup d'aviron des yeux tristes sur la Pliniana. Mais voici la villa *Melzi*. Nous allons y trouver des jardins d'Armide et de magnifiques peintures d'*Ap-piani*.

Puis, notre nacelle se dirige vers la rive occidentale du lac et nous dépose sur une partie du rivage que l'on nomme *Tremezzina*, du village principal *Tremezzo*, fameuse par son exquise température, des promenades pittoresques, des palais, et le séjour d'un grand nombre de touristes qui s'y livrent à une vie de farniente.

On nous a beaucoup vanté à l'avance une villa jadis nommée *Sommariva*, et portant aujourd'hui le nom de *Carlotta*, depuis qu'elle appartient à la princesse C. M. A. de Prusse. Mais le nom de *Sommariva* lui restera quand même, car, mon cher oncle, vous ne vous figurerez jamais la quantité, la richesse, la beauté des objets d'art entassés dans cette demeure par le comte *Sommariva*, dont la dépouille mortelle git dans la chapelle, en un tombeau de *P. Marchese*. Nous

avons notamment admiré d'incomparables statues de *Canova*, et des bas-reliefs de *Thorwaldsen*.

C'est un charmant voyage en zig-zag que nous faisons sur ce lac de Como. Il faudrait, sur ce bras sud-ouest du lac, constamment passer d'une rive à l'autre, et la traversée est large, certes ! afin d'aller d'une merveille d'art à une merveille de nature. Heureusement notre barquette glisse sur les eaux comme un aleyon.

Avant de quitter la rive occidentale, nous louvoyons jusqu'au beau village de *Cadennabia*, très-voisin de la villa Sommariva. On ne peut imaginer une situation plus charmante. Aussi quel mouvement et quelle vie dans ce simple village ! Touristes attendant le passage des bateaux à vapeur ; familles milanaïses allant, de leurs maisons de plaisance, visiter leurs amis dans d'autres maisons de plaisance ; costumes de religieux de tous les ordres ; facchini de tous les calibres, vraies sangsues du voyageur : c'est la réduction du port de Como.

Nous allons reprendre la rive orientale, pour ne la plus quitter. Le soleil est déjà haut : la chaleur se fait sentir, mais tempérée par les brises des montagnes et du lac. Nous approchons de *Bellagio*, ce joli bourg groupé sur les pentes du promontoire, qui force cette partie du lac à se partager en deux jambes, d'après ma triviale comparaison. L'aspect de Bellagio est féérique : tout s'y montre d'une exquise poésie. Accidents de terrain de toutes formes sur le rivage ; pierres moussues ; linge séchant au soleil à la porte des chaumières ; poules grattant le fumier ; baraques de planches adossées aux murailles, et, comme contrastes, hôtels somptueux, élégant clocher sur la colline, et, au sommet du promontoire, villa Serbelloni.

Cette villa *Serbelloni* nous attire tout d'abord.

Chose importante ! Nous commandons notre déjeuner au plus frais de ces hôtels qui baignent leurs pieds dans le lac, et nous choisissons celui que recommande une terrasse chargée d'une plantureuse végétation. Alors, nos bateliers payés et congédiés, nous gravissons les rues fort abruptes de Bellagio.

Arrivés à la porte de l'avenue qui conduit à la villa, un homme s'impose à nous pour nous conduire jusqu'à la grille, et pour ce, réclame, ne plus ne moins, un swanziger. La monnaie d'Autriche, au lieu de francs, emploie le swanziger, soit dix-sept sous. C'est une affreuse et sale pièce, plus large que notre franc,

mais qui peu ou prou. Puis à la grille, voici venir une jeune fille qui nous prend sous sa direction, pendant que l'homme se pose en dieu-terme, pour attendre notre retour sans doute.

La jeune fille nous fait gravir le promontoire par un soleil impitoyable... Ouf ! j'en ai le visage brûlé...

Nous passons devant un vieux manoir.

— Jeune fille, dit alors M. Valmer, voici sans doute le château qui, au moyen-âge, était un repaire de brigands, lesquels brigands furent occis par Galéas Visconti, et le castel mis à feu ?

— Yes, oh ! yes... dit la jeune fille.

— Peste ! Nous ne nous entendrons pas, c'est une Anglaise... murmure messire Valmer.

L'ascension continue. Allées transversales, ombreuses. Enfin, nous respirons. La beauté du jardin et des terrasses superposées me touche peu : j'aime mieux ce tunnel, cette longue grotte, cette caverne, je ne sais quel nom lui donner, sous l'ombrage duquel nous pénétrons.

Oh ! cher oncle, c'est fort curieux ceci : Une fois au milieu de ce tunnel, en regardant derrière nous, nous apercevons la rive du lac et la *Villa Cartallo* qui fait face à l'ouverture, mais en raccourci, et absolument comme par le petit bout d'une lunette d'approche. C'est un effet d'optique extrêmement intéressant et rare.

Par ce tunnel, qui s'élargit, nous arrivons sur le bras du lac de Lecco, de l'autre côté du promontoire. J'ai bien dit, ce tunnel n'est autre chose qu'une longue caverne.

— Ce souterrain n'est autre que la *Grotte de la reine Théodelinde*, et c'est sans doute de ce point qu'elle faisait précipiter certains hommes qui la gênaient, après lui avoir trop plu, d'après une légende calomniatrice, n'est-ce pas, Miss ? demande avec courtoisie M. Valmer à la jeune fille.

— Ya, ya ! répond-elle.

— Mais c'est une Allemande ! reprend M. Valmer : nous ne nous comprendrons pas davantage. Quel cicerone nous avons là !

Un sentier fort rapide nous conduit alors par cent lacets, au sommet du promontoire. Quelle admirable vue, mon cher oncle, et quel malheur que ma

bonne mère ne soit pas avec nous ! Derrière nous, au sud-ouest, fort au loin, Como se montre, en amphithéâtre ; à côté s'élance le Brardello ; puis voici à notre gauche, le bras du lac qui vient de Como ; à droite, entouré de rochers à pic, d'une vraie muraille de granit couronnée de bois, l'autre bras du lac qui se dirige vers Lecco.

En face, au nord, toute la longue et large poitrine du lac, et sa tête qui va se perdre dans les mille sinuosités des Alpes, forment au loin la toile de fond de cet admirable paysage. Les villas, les palais, les villages continuent à décorer les rives de cette charmante partie du lac.

Après Cadennabia, c'est *Menaggio* que voici couché au grand soleil et comme assoupi par la chaleur du midi. Menaggio est la patrie du sculpteur *Leone-Leoni*, surnommé *l'Arétin*.

Cette villa qui dort à son côté, c'est la *Villa Massimo d'Azeglio*.

Et cette route blanche qui coupe la verdure des collines est la ceinture qui unit le lac de Como au lac de Lugano, et conduit de Menaggio à *Porlezza*.

En remontant vers le nord, voici *Cremia*, où nous pourrions aller voir un saint Michel de *P. Veronese*, qui décore son église. Mais le soleil paralyse mon amour de l'art : le feu sacré s'éteint sous ses rayons.

— C'est *Musso* qui se montre plus loin, me dit M. Valmer, et sur la hauteur sont les restes du château-fort, dans lequel J. J. de Médicis résista si courageusement aux Sforza et à l'Empereur d'Autriche lui-même. La mère de saint Charles Borromée, sœur de Médicis, était avec lui dans ce nid d'aigle, et se faisait gloire de partager les périlleuses aventures. Ce que je dis là, est-il exact, iung-frau (1) ? ajoute M. Valmer.

— No, no ! fait la statue qui nous attend.

— Corne de bœuf ! s'écrie M. Valmer, la voici redevenue Anglaise... Eh bien ! passons-nous d'elle : mais ta *buona mancia* en souffrira... ajoutet-il encore.

(1) Mot allemand, qui veut dire : Jeune fille.

Nous voyons encore *Gravedona*, bourgade que l'on dit d'origine romaine, et la plus considérable des rives du lac. Ce fut même jadis une petite république.

Après *Domaso*, ce hameau qui se perd dans la brume, les villages deviennent plus rares, à cause des alluvions fangeuses de l'Adda, qui nuisent beaucoup à la salubrité de l'air.

Enfin, au fond du tableau, voici *Colico*, bourg devenu florissant depuis que l'on exécute des travaux de dessèchement sur les rives du lac. C'est le point de stationnement des bateaux à vapeur, et c'est là aussi qu'aboutissent les routes du Splügen et du Stelvio, qui mettent la Suisse et l'Allemagne en rapport avec ce lac.

Colico n'est cependant pas le dernier village des rives du lac; mais c'est le dernier que l'on puisse voir des hauteurs de la villa Serbelloni, et celui au-delà duquel ne vont pas les steamers. Après Colico, le lac tourne en s'effilant, et remonte vers *Riva-di-Chiavenna*, un peu au nord-est, où il reçoit l'Adda. Je vous ai dit, je crois, que plus de soixante cours d'eau alimentent le lac : mais le plus puissant est l'Adda, rivière qui vient des Alpes Rhétiques, à l'extrême horizon, traverse le lac, pénètre dans le bras du lac qui va à Lecco, et le quitte à Lecco même.

Oh ! voyez, cher oncle, ou plutôt laissez-moi vous dire encore ce que je vois : le pyroscaphe l'Unione vient de faire escale à Cadennabia, et le voici qui prend son vol vers Colico. Au contraire, voici le steamer de Colico qui croise l'Unione, et marche vers Como. Quelle foule sur le pont ! et sur les rives, quel monde de curieux qui va, vient et regarde ! Après un séjour d'une heure à Colico, le pyroscaphe l'Unione viendra ce soir toucher à Bellagio, nous y prendra, et partira pour Lecco, par ce bras du lac que suit l'Adda dans son cours. Que tout est splendide à cette heure chaude du jour ! Les montagnes sont un ton d'opale, si doux et si fin, qu'on les dirait transparentes. Tout le pourtour granitique du lac, sur le bras du Lecco, se baigne dans des reflets d'une exquise suavité. Le bras de Como, au contraire, est embrasé par le soleil qui éclate d'autant plus ardent que des masses opaques de nuages violets s'amoncellent autour de lui. Aurons-nous de l'orage ce soir, par hasard ?

Mais notre cicerone semble s'impatienter. Nous nous hâtons de quitter le

promontoire. Le quart d'heure de Rabelais est venu : à la grille, M. Valmer remet deux swandzigers à la jeune fille. Elle les reçoit dans le creux de sa petite main blanche et potelée, qu'elle laisse ouverte, les fait sauter, et dit avec un flegme imperturbable :

— C'est quatre swandzigers qu'il me faut, Monsieur. Voyez le tarif, si vous voulez.

— Tiens, tiens, tiens ! Vous savez donc le français, ma belle enfant ? Alors, comment se fait-il que vous ne nous ayez donné aucun mot d'explication ? Voici deux autres swandzigers. Mais voyons le tarif... dit tout d'un trait M. Valmer.

La jeune fille présente une tablette imprimée.

M. Valmer écrit aussitôt, en marge, au crayon rouge :

— Contrairement à la nature de la femme, la jeune fille qui conduit les étrangers est muette comme une langouste ! Quatre swandziger ! c'est un sou pour chacun de ses pas. Moi, j'aurais payé un swandziger chacune de ses paroles !...

Le Dieu-Terme est là, droit comme une cariatide. Il nous remet à la porte de l'avenue. On tire le cordon d'une maisonnette de concierge : mais en même temps la main d'une autre jeune fille se présente, paume contre paume, avec la main du Dieu-Terme. Mais nous nous glissons fort poliment par la porte entrebaillée, et nous laissons grommeler nos avides portiers de la villa Serbelloni, sans leur rien donner de plus.

Nous déjeûnons à Bellagio, sur la terrasse signalée, sous de riches ombrages, en face du lac, en regard de Cadennabia, côte-à-côte avec des Anglais fort gracieux. Que l'on mange de bon cœur quand on navigue depuis l'aurore et que l'on gravit des promontoires en plein midi ! O vin d'Asti ! Nous t'avons retrouvé à Bellagio ! Nous t'avons fêté comme un vieil ami ! Oui, je le proclame en face de l'univers, et j'en prends mon oncle à témoin, le *Massique* de Lucullus (1), et le

(1) Les vins de *Massique*, *Cécube*, *Falerne*, etc., faisaient les délices des Romains et ont été chantés par les poètes, et surtout par *Horace*.

Falerne tant aimé d'Horace, n'étaient que de la piquette à côté de toi ! Quel parfum ! quelle saveur ! quel bouquet !

L'ami Valmer écrit ses notes. Moi, je pêche à la ligne ! C'était une fantaisie de mon esprit que je tenais à satisfaire : je m'étais dit que je pêcherais dans le lac de Como ! Et puis, n'avais-je pas déclaré la guerre au petit *Agone* de ses eaux translucides ? Donc, j'ai tenu parole, j'ai fait pas mal de prisonniers, et en vrai Peau-Rouge, j'ai mangé mes victimes à mon repas, un repas délicieux !

Enfin, en attendant le passage du vapeur, je vous écris, mon cher oncle, toutes les impressions de plaisir que ne peut contenir ma poitrine...

Lecco, 7 octobre, 185...

A l'heure dite, hier, nous avons pris place sur le bateau à vapeur qui s'est engagé sur le bras du lac qui descend vers Lecco.

Il a d'abord fait escale au village de *Varenna*, l'un des plus charmants de tous les environs du lac, mais aussi le dernier qui provoque l'admiration. On s'y arrête assez pour permettre aux touristes de s'enfoncer sous des bosquets d'orangers et d'aloës. Le village est dominé par des masses de roches qui appartiennent au *Monte-Grigna* et au *Monte-Cadeno*, d'une hauteur de deux mille quatre cent vingt-deux mètres.

Un paysan nous conduit visiter en hâte la curiosité du pays, le *Fiume di Latte*, le fleuve de Lait. C'est un joli nom, et si la chose était vraie, quel trésor ! Le Fiume di Latte n'est autre qu'un torrent qui sort d'une caverne élevée de trois cents mètres et se précipite dans le lac. Ses eaux sont d'une blancheur telle qu'elles lui ont mérité le nom qu'il porte. D'où provient cette source ? On l'ignore. On pénètre bien dans la caverne : mais on n'ose s'y aventurer bien loin ; ce ne serait pas sans danger, paraît-il. A ce sujet courent certains récits qui font dres-

ser les cheveux sur la tête, à l'endroit des téméraires qui ont tenté cette excursion.

Le même paysan nous fait remonter aussi vers un point du lac qu'on nous avait signalé du bateau, à notre passage en face. C'est un rocher connu dans le pays sous le nom de *Sasso-Ruccio*, le *Rocher-Russe*. Une moderne légende fait tomber, de ce rocher dans le lac qu'il domine, deux régiments de cavalerie russe, par suite d'une déroute du général Souwaroff. Arrivés sur la pente du rocher qui dissimule le gouffre, d'où l'un après l'autre, les infortunés cavaliers se précipitèrent, ne sachant pas trouver là le lac qui les engouffraient tour à tour, notre paysan, saisi soudain d'un violent transport, à la façon de l'antique Pythie, et prenant la pose d'un barde de Calédonie, se met à dire :

— Voyageur ! Entends-tu les vagues gémir ? Entends-tu le bruit sourd qui s'échappent de ces flots entr'ouverts ? Entends-tu les piétinements des chevaux, le bruit des cuirasses qui se heurtent et des glaives qui se brisent ?... C'est l'armée de Souwaroff ! Elle est prisonnière dans ces abîmes ! Elle veut s'échapper de sa prison liquide et se consume en efforts impuissants...

M. Valmer interrompt cette chaleureuse improvisation qu'il traduit par ces mots : Donnez-moi un bon pour boire ! et il livre deux swandzigers dont le barde semble ravi...

Il était temps d'arriver au Pyroscaphe : le dernier coup de cloche tintait... Nous partons.

Mais, depuis Varenna, le lac ne cotoie plus de rivages gracieux. On ne voit sur ses bords que des roches sauvages, un encadrement granitique effrayant, une nature âpre et rude : voire même quelques traces volcaniques dont personne ne parle et qui cependant permettent de supposer que des feux souterrains peuvent amener quelque jour une catastrophe sur ce charmant pays (1).

(1) On lit dans le Constitutionnel du 13 Novembre de cette même année 1857, deux mois après ce voyage :

« On nous écrit de Milan, le huit Novembre : A Ménagio, sur le Lac de Como et dans les environs, a eu lieu, le quatre de ce mois, un tremblement de terre très-violent et accompagné de phénomènes

Après les rares villages de *Lierna*, d'*Olcio* et de *Mandello*, voici les monts contigus et pittoresques de *San-Martino* et du *Resegone*. Puis, voici le lac qui se change en rivière, l'*Adda*, et enfin voici *Lecco*.

Lecco n'était jadis qu'un château fort où l'indomptable J. J. de Médicis soutint de rudes attaques de la part des Sforza de Milan. C'était un terrible batailleur que ce Médicis, d'après la renommée d'audace et de bravoure qu'il a laissée dans le *Pays de Lecco* et qui lui survit après plusieurs siècles. Maintenant chaque jour *Lecco* se fait ville, et se livre à une industrie qui l'enrichit et l'anime.

— Mais qu'allez-vous faire dans cette galère ? me demandez-vous, mon cher oncle ?

Ah ! ah ! n'appellez pas si vite *Lecco* une galère, et surtout prenez garde que M. Valmer ne vous entende. C'est lui qui a voulu venir à *Lecco*, à *Lecco* dont il rêve depuis vingt ans !

Avez-vous lu les *Fiancés* par *Manzoni*, mon cher oncle ?

Je le crois, car c'est un ouvrage qui a fait grand bruit dans le monde littéraire, il y a de cela quelque chose comme vingt cinq ans.

Et cependant qu'ils sont modestes ces *Promessi-Sposi* ! Quel noble caractère que celui de *Lucia* ! Quelle candeur dans le naïf *Renzo* ! C'est tout un drame que raconte ce chef-d'œuvre :

remarquables. Il était deux heures du matin, et les eaux du Lac, dans lesquelles se jouait le plus beau clair de lune, ressemblaient à un vaste miroir, tant elles étaient tranquilles, lorsque tout-à-coup on voit serpenter sur cette calme surface trois ou quatre vagues gigantesques : elles s'approchèrent si violemment du rivage, que toutes les barques qui y étaient attachées furent, les unes renversées, les autres poussées jusqu'à la hauteur des maisons, où elles se brisèrent, ou encore déposées sur les bords du Lac, ou emportées par le reflux. Les cables, les chaînes, tout avait été rompu. Au même instant, cette puissante secousse souterraine souleva du fond du Lac une énorme quantité de pierres, qui furent lancées en grêle formidable contre toutes les maisons qui bordent le Lac. Un rocher gigantesque s'abîma soudain à cinq milles de distance de *Ménaggio*, augmentant la violence des vagues et élevant par sa chute le niveau du Lac. Par un hasard heureux, si l'on considère le nombre des barques qui ont été brisées et celui des personnes qui y dormaient, on n'a à regretter que la perte de deux femmes. »

On est au ^{xvii}^e siècle, à l'époque où, dans le Milanais surtout, les *Prepotenti*, c'est-à-dire certains nobles seigneurs se permettaient, vis-à-vis du pauvre monde, de ces violences iniques qui révoltaient la nature et insurgeaient les esprits. Or, Renzo-Tramaglino, du charmant petit village d'*Aquate*, près de *Lecco*, doit épouser la jolie Lucia Mondella du même village. Mais voici qu'il se passe un étrange événement, la veille même de ce mariage tant désiré des deux fiancés, tant désiré d'*Agnès*, la mère de Lucia, brave vieille femme qui aime bien Renzo, le filateur de soie, mais qui lorgne aussi quelque peu ses *berlingues* bien neuves et si luisantes !

« *Lecco*, qui donne son nom au territoire qui l'entoure, est situé à peu de distance du pont qui couvre l'*Adda*, sur les rives du lac, et même en partie dans le lac quand les eaux viennent à grossir. Au temps d'alors, ce bourg, déjà assez important, était de plus une place forte : il avait, par conséquent, l'honneur de loger un gouverneur et l'avantage de posséder une garnison permanente de soldats espagnols qui, vers la fin de l'été, ne manquaient jamais de se répandre dans les vignes pour éclaircir le raisin et soulager le paysan des fatigues de la vendange. »

« De l'un à l'autre des hameaux voisins de *Lecco*, des hauteurs qu'ils occupent au lac, et d'une hauteur à celle qui l'avoisine, couraient et courent encore un grand nombre de sentiers pratiqués à travers les petites vallées, tantôt escarpés, tantôt unis, tantôt doucement inclinés, la plupart bordés de murs bâtis avec de gros cailloux que revêtent çà et là de vieilles souches de lierre dont les barbes dévorent le ciment, en prennent la place, et tiennent jointes l'une à l'autre les pierres qu'ils verdissent de leur feuillage. En quelques endroits, ces sentiers s'enfoncent tellement, qu'ils sont comme ensevelis entre les murs, et le voyageur, en levant les yeux, ne découvre que le ciel et quelque cîme de montagne. Ailleurs ce sont des terrasses qui vont en tournant sur le bord d'une esplanade, ou se déploient en saillie sur la pente comme un long escalier, soutenues par des murs qui, en dehors, semblent s'élever sur leur base comme autant de bastions escarpés, mais qui, sur le sentier même, n'atteignent guère que la hauteur d'un parapet ; et là, le voyageur peut promener ses regards sur les points de vue les plus variés et les plus délicieux. D'une part on découvre la plaine azurée

du lac, coupée par ses isthmes et ses promontoires, et sur ses bords de riants paysages qui se réfléchissent dans l'eau la tête renversée; de l'autre l'Adda, qui, à peine sortie des arches du pont, se répand de nouveau en petit lac, puis se resserre et se prolonge jusqu'à l'horizon en brillants méandres; en haut les cîmes entassées des monts suspendus sur la tête de qui les contemple; au-dessous le penchant cultivé de la montagne, les paysages, le pont; en face la rive opposée du lac, et en la remontant de l'œil, le mont élevé qui l'enferme... »

Voilà la mise en scène : l'action commence. Sur l'un des sentiers décrits, deux *bravi*, brigands aux ordres d'un seigneur du voisinage, gens féroces, armés jusqu'aux dents, ne connaissant de volonté que celle du maître qui les paie, sont assis sur un mur et attendent. Un seigneur curé, le curé d'Aquate, paraît. Quel bon visage que celui du timide *Don Abondio* ! C'est à lui qu'en veulent les *bravi*. Ils s'approchent du prêtre terrifié, et lui intiment la défense de marier Renzo à Lucia...

Retour du curé chez lui ; terreurs : confidences à sa gouvernante *Perpétue* ; nuit terrible passée sous le toit du presbytère d'Aquate... Venue du jour ! Renzo paraît... Hélas ! Renzo comprend qu'il ne sera pas marié. Etonnement du fiancé ; sa colère, sa violence. Long détour qu'il prend pour ne pas être vu allant rendre compte de l'incident à sa douce Lucia, qui attend en costume de *Sposa*. Ce costume ? Le voici, c'est le costume actuel des femmes de Lecco :

« Ses noirs cheveux, que divisait au-dessus du front une raie blanche et déliée, se rassemblaient derrière en mille tresses ondoyantes, traversées par de longues aiguilles d'argent qui s'arrondissaient en cercle comme les rayons d'un auréole. Un collier de grenat, alterné avec des boutons d'or à filigrane, serrait son cou : elle portait un beau corset de brocart à ramages, avec les manches séparées et liées par de beaux rubans ; un court jupon de bourre de soie à plis épais et très-petits, deux bas rouges et deux souliers de soie à broderie... »

Stupéfaction de Lucia, d'Agnès, des commères qui les entourent. Conseil de guerre. Renzo va consulter à Lecco ; Lucia use d'une sainte adresse, près d'un capucin qui fait la quête des noix, pour arriver à obtenir la visite de son confesseur, le R. P. Christophore du couvent de Pescarenico.

« Le P. Christophore de *** était un homme plus près de soixante que de cinquante ans. Sa tête rase, à l'exception du peu de cheveux qui la ceignaient, comme une couronne, selon la coutume des capucins, se haussait de temps en temps avec un mouvement qui laissait percer je ne sais quoi d'altier et d'inquiet ; mais elle se baissait aussitôt par réflexion d'humilité. La longue barbe grise qui couvrait ses joues et son menton faisait ressortir encore mieux les nobles formes de la partie supérieure de son visage. Ses yeux caves étaient pour l'ordinaire baissés vers la terre. Mais quelquefois ils brillaient d'un éclat subit, comme deux chevaux fougueux, conduits par la main d'un cocher à qui, par habitude, ils savent qu'il faut obéir, se laissent de temps en temps emporter par leur ardeur et cèdent bientôt au mors. »

Le soleil commençait à poindre à l'horizon lorsque le Père Christophore sortit de son *couvent de Pescarenico* pour se rendre à la chaumière d'Aquate, où il était attendu. Pescarenico est un petit hameau, sur la rive gauche de l'Adda, où, pour mieux dire, du lac, un peu au-dessous du pont. C'est un amas de cabanes habitées la plupart par des pêcheurs, et que décorent, çà et là, des filets étendus au soleil. Le couvent est situé en dehors du village. La façade donne sur les terres, au milieu de la route qui mène de Lecco à Bergame...

Avis du R. P. Christophore. Il connaît le seigneur qui a fait donner l'ordre à don Abondio, par ses *bravi*, de ne pas procéder aux cérémonies du Mariage de Renzo et Lucia. Christophore a été homme du monde : sa réputation exerce une certaine influence ; il promet d'aller trouver ce *prepotente*, le farouche don Rodrigo.

« Le petit château de don Rodrigo s'élevait isolé, à l'instar d'une forteresse, sur la cime de l'un des pics dont la chaîne de montagnes d'Aquate est hérissée de toutes parts. A la naissance du pic, du côté qui regarde le lac, est un petit amas de chaumières habitées par les vassaux de don Rodrigo. Il suffisait d'y passer pour être au fait de la condition et des habitudes des villageois. En jetant un coup-d'œil sur les salles du rez-de-chaussée, là où quelque porte était ouverte, on voyait suspendu pêle-mêle aux murs, des arquebuses, des bèches, des râteaux, des chapeaux de paille, des réseaux et des bourses à poudre. On ne rencontrait que des hommes robustes et bien bâtis, dont un grand toupet couvrait

le front enfermé dans un réseau; des vieillards qui , ayant perdu leurs défenses, semblaient toujours prêts à mordre avec leurs gencives ; de femmes aux traits masculin et aux bras nerveux... »

Entrevue du R. P. avec le sire Rodrigo. Triste résultat. Le R. P. est mis à la porte. Idée de Renzo. Les fiancés, avec deux témoins, déclareront devant un prêtre qu'ils se prennent mutuellement pour époux, et seront en effet mariés. Projet mis à exécution. Ruse d'Agnès pour tenir Perpétue loin du presbytère. Portrait de don Abondio , malade d'esprit , depuis l'aventure des *bravi*.

« Don Abondio était sur un vieux fauteuil , enveloppé dans une vieille houppelande , coiffé d'un vieux béret qui lui encadrait le visage , à la lueur ménagée d'une petite lampe. Deux touffes de cheveux qui s'échappaient du béret , deux épais sourcils , deux épaisses moustaches , une épaisse *royale* le long du menton, chenus et épars sur cette face brune et ridée , ressemblaient presque à ces buissons couverts de neige qui se dessinent au milieu d'un précipice , au clair de lune... »

Péripétie. Adresse de Renzo. Riposte du curé. Tocsin sonné par son ordre. Emeute de nuit. Dans le même moment envahissement de la maison vide de Lucia. Essai de rapt. *Menico* , le petit Menico vient donner avis de cet incident aux pauvres fiancés. Fuite de Renzo, de Lucia, etc. Le R. Christophore les reçoit de nuit au couvent de Pescarenico, et les fait fuir, Renzo vers Milan, Lucia et Agnès vers Monza. Description de ce moment cruel :

« Ceux-ci se dirigèrent avec précaution vers la rive de l'Adda qui leur avait été indiquée. Ils y virent le bateau. Le batelier , en poussant une rame vers la proue , le détacha de la rive, puis, empoignant l'autre rame , et voguant à tour de bras , il gagna le large, vers la rive opposée. Il ne faisait pas un souffle de vent : le lac était calme et uni , et il aurait semblé immobile, sans le tremblement et le léger ondolement de la lune qui s'y réfléchissait du haut des cieux. On entendait, par moment, les flots qui se brisaient sur le gravier de la rive , le murmure plus éloigné de l'eau qui allait se rompre contre les arches du pont , et le bruit cadencé des deux rames qui sillonnaient la surface azurée du lac. L'onde, fendue par la barque et refoulée derrière la poupe , dessinait une trace ridée qui allait toujours en s'éloignant de la rive. Les passagers,

silencieux, le visage tourné en arrière, contemplaient les montagnes et le pays éclairé par la lune et coupé çà et là par de grandes ombres. On distinguait les villages, les maisons, les cabanes, les sentiers. Le château de don Rodrigo, avec sa tour aplatie, dominant les collines amoncelées autour du pic, semblait un malfaiteur qui, debout dans les ténèbres, au milieu d'une bande d'hommes endormis, veille en méditant un crime. Lucia le vit et frémit. Elle suivit de l'œil le penchant de la montagne jusqu'à Aquate, regarda très-attentivement à l'extrémité, aperçut sa chaumière, le toit couvert des feuilles du figuier qui dépassait l'enceinte de la cour, et la fenêtre de sa chambre. Assise au fond de la barque, elle appuya le coude sur le banc, baissa la tête comme pour dormir et se mit à pleurer en secret... »

Lucia et Agnès, sa mère, au couvent de Monza. Histoire d'une certaine signorina, sous la protection de qui les place le R. P. capucin... Aventures de Renzo à Milan. Famine à Milan. Farine et pain jetés dans les rues, émeutes. Renzo à la tête de la rébellion. Histoire dramatique de l'hôtel où il couche, après mille folies de l'infortuné jeune homme, maladroitement enivré. Son arrestation au point du jour. Sa délivrance. Fuite vers l'Adda, dont le lit est la limite du pays neutre. Autres aventures en route. Fuite plus rapide.

« Peu à peu il atteint les buissons les plus élevés de ronces, de pruniers, de chênes nains. En avançant toujours il entrevoit des arbres épars. Il avance encore, et il tombe dans un bois touffu. Plus il s'y enfonce, plus sa crainte augmente. Les arbustes qu'il aperçoit de loin lui apparaissent sous des aspects étrangers, difformes, étonnants. L'ombre des cimes légèrement agitées, qui tremblent sur le sentier éclairé par la lune, lui déplaît.. Le bruissement des feuilles sèches, que foulent ses pieds, ont pour ses oreilles je ne sais quoi de sinistre. Vaincu, hors de lui, par un instinct machinal, ses jambes veulent prendre leur course et l'emporter hors de ces lieux. Il sent la bise battre plus froide et plus aigue sur son visage et sur ses joues : il la sent s'insinuer et courir entre ses vêtements et sa chair. Vient un moment où il croit perdre la tête; mais effrayé de sa terreur plus que de toute autre chose, il appelle à son secours tout son courage et toute sa hardiesse. Comme il s'arrête, les feuilles cessent de crier sous ses pieds, tout se fait autour de lui : mais le vent lui apporte un bruit nouveau. C'est un léger mur-

mure, le murmure d'une eau qui court. Il écoute, il interroge l'air, il cherche à s'assurer si ce n'est point une erreur de ses sens, il s'écrie :

— « C'est l'Adda ! c'est l'Adda !... »

» On eût dit qu'il retrouvait un ami, un frère, un sauveur.

» Bientôt il arrive à l'extrémité de la plaine, sur la lisière d'une large rive. En regardant à travers les broussailles qui la couvrent de toutes parts, il voit au loin briller l'eau qui court. Il lève la tête, il découvre la vaste plaine de l'autre rive semée de villages ; au-delà des collines, et, sur l'une d'elles, une large tache blanche dans laquelle il croit distinguer une ville, *Bergame*, assurément !... »

Cependant Lucia, l'innocente Lucia est enlevée du couvent de Monza : non point par don Rodrigo, mais par l'*Inconnu* ! un terrible inconnu, plus farouche que don Rodrigo, qui lui a confié ce soin de sa vengeance. Château de ce personnage victorieux :

» Le château de l'Inconnu est situé au-dessus d'une vallée étroite et sombre, sur la cime d'un pic qui naît d'une chaîne de montagnes escarpées, et la domine. Au premier aspect, on ne saurait dire s'il s'y rattache où s'il en est séparé par les cavernes, les précipices et les abîmes qui le bordent de toutes parts. Le côté qui regarde le vallon est le seul praticable : il descend en pente raide, égale et continue. Au sommet sont des pâturages : il est cultivé vers le bas et semé çà et là d'habitations. Le fond est un lit de cailloux où court, selon la saison, un petit ruisseau ou un large torrent, qui alors sert de limites aux deux territoires. Du haut de ce manoir féodal, comme l'aigle de ce manoir ensanglantée, le sauvage Inconnu domine à l'entour tout l'espace où peut se poser un pied mortel, et il n'entend aucun bruit humain au-dessus de sa tête. Ses regards peuvent embrasser à la fois toute cette endainte, les talus, les gouffres, les chemins qui y sont pratiqués. Aux yeux de celui qui le contemple d'en haut, le sentier tortueux qui monte vers ce terrible castel se déploie en serpentant comme un ruban. Des fenêtres, des meurtrières, le *prépotente* peut compter à loisir les pas de celui qui monte et l'examiner cent fois. Avec la garnison de *bravi* qu'il entretient au château, il peut défier toute une armée... »

Tel est le cachot dans lequel git l'infortunée Lucia. Puissance de sa vertu. Retour de l'Inconnu sur lui-même. Ses remords. Visite de l'archevêque de Milan,

Frederico Borromée. Sa piété. Influence du saint. L'Inconnu se convertit par ses soins. Don Abondio et l'archevêque. Délivrance de Lucia. L'archevêque à Aquate. Agnès avec le saint. Terreur de don Abondio. Peste de Milan. Lucia au Lazaret. Péripéties de tous genres. Renzo cherche Lucia à l'hôpital de Milan. Dénouement. Retour des fiancés à Aquate...

Pardonnez-moi ces longueurs, mon bien cher oncle. Mais j'ai lu le merveilleux chef-d'œuvre de M. Manzoni, qui a peint la nature et dont les sites, les scènes et les héros sont vrais. Or, comme M. Valmer, après avoir connu le livre, j'ai eu besoin de voir le pays. Nous avons donc parcouru ce matin Lecco, le pont, les rivages de l'Adda, le couvent de Pescarenico, Aquate et *Pomerio*, le village où se trouve le château de don Rodrigo. Les *Promessi Sposi* à la main, nous avons tout revu, les sentiers, les murs, les manoirs. Seuls les héros ne se sont pas montrés à nous. Mais nous n'en avons pas moins eu aujourd'hui une matinée délicieuse et bien employée.

Comprenez-vous maintenant pourquoi nous sommes venus à Lecco. Pour moi, je remercie M. Valmer de m'avoir fait goûter une jouissance jusqu'alors inconnue.

Etudier un livre sur les lieux mêmes qu'il décrit, certes ! il y a tout profit ! Aussi je sais mon Manzoni par cœur, et j'analyse les trois belles idées qui dominent dans les *Fiancés*. L'auteur a voulu peindre la domination espagnole, la famine qui désola Milan au ^{xvii}^e siècle, et la peste qui succéda à la disette. L'histoire de deux jeunes fiancés, persécutés par un chef de *Bravi* est plutôt le prétexte qu'il prend pour esquisser ses grands événements, que son sujet même. Quand il aborde la partie romanesque de sa composition, il remue vivement le cœur ; mais quand il arrive à la partie purement historique, il intéresse, il attache, il instruit. Plus qu'un autre, cet ouvrage peut porter le titre de roman historique : car, là où l'histoire commence, le roman cesse. On dirait que Manzoni a voulu faire une histoire nationale qui peut plaire au peuple, faible enfant pour qui besoin est d'emmieller toujours les bords du vase qu'on lui présente.

Ce soir, je me repose, en face du lac de l'Adda. A demain, mon cher oncle.

Bergame, 48 septembre 185...

Nous avons voulu voir Bergame, mon cher oncle : Renzo nous en a montré le chemin, et, comme lui, nous nous sommes réfugiés aujourd'hui dans cette ville antique et curieuse, non pas pour éviter les sbires de l'autorité, mais pour connaître, voir et juger Bergame et le Pays Bergamasque.

Bergame, dont le nom signifie *Berg*, montagne, et *home*, qui veut dire *maison*, *demeure*, comme on le voit aujourd'hui en anglais, a été bâtie par les Gaulois Cénomans, et, par conséquent, est d'origine celtique. Ils choisirent un site charmant, sur un amphithâtre de collines, entre le *Brembo* et le *Serio*, qui descendent des montagnes de la *Valteline*, pour placer cette nouvelle cité, dont l'existence est antérieure à Rome. Les Etrusques l'occupèrent; chassés par Bellovèse, celui-ci fut, à son tour, dépossédé par les Romains. Jules-César l'éleva au titre de cité romaine, et il fit partir de ses remparts quatre voies militaires dont on voit encore des traces. Pline, qui parle de Bergame, l'appelle *Bergomum*, domaine de la montagne.

Elle subit sa part des calamités que les Lombards apportèrent à cette contrée; puis elle fut une des premières à s'enrôler dans la Ligue Lombarde, dont elle défendit glorieusement les intérêts.

Quand la Ligue Lombarde cessa d'exister, elle se rangea au parti des empereurs d'Allemagne, lutta pour Frédéric II, mais eut alors la mauvaise chance d'être excommuniée par le pape.

Bientôt, comme les autres villes d'Italie, sa paix intérieure céda aux factions et haines cruelles des quatre grandes familles des *Colleoni*, *Rivola*, *Borghi*, *Suareli*, guelfes ou gibelins, dont les fureurs n'épargnèrent pas même les sanctuaires qu'elles rougirent de sang. Aussi, pour s'arracher aux divisions intestines, Bergame préféra se mettre sous le joug des princes étrangers, et tour à tour elle fut gouvernée par les d'*Este*, de Ferrare, les *Torre* et les *Visconti*, de Milan; puis

les *Scala* ou *Scaliger*, de Vérone. Alors elle dut faire la guerre avec eux, car ces batailleurs étaient toujours en armes, il advint que les Vénitiens, plus heureux dans les combats, s'emparèrent de Bergame, en 1428.

Les Vénitiens, la considérant comme un point important et le boulevard de leur puissance à l'Occident, couronnèrent le sommet de la *Colle di S. Virgilio* d'une imposante citadelle, l'entourèrent de fossés, de hautes fortifications, la munirent au-dehors d'un château-fort, la *Capella*, et enfermèrent plusieurs de ses faubourgs dans une enceinte formidable de bastions.

La citadelle a disparu : nous avons visité les ruines. Du point culminant qu'elle occupait, on a une vue magnifique sur le *Pays Bergamasque* qui n'a pas moins de cent lieues carrées.

Bergame est divisée en deux parties, la *Ville-Haute* et la *Ville-Basse*. Le *Faubourg Saint-Léonard*, qui est dans cette dernière, est le quartier fashionable, aussi a-t-on pavé ses rues dans le système de celles de Milan, larges dalles, doubles ou quadruples, servant de rails pour les voitures.

La montée qui unit la ville-basse à la ville-haute est fort longue et très-raid e.

La population de Bergame compte 40,000 habitants; cela suffit pour vous dire son importance. Elle a un évêché qui relève de Milan, un collège provincial, une académie de peinture, une académie de sculpture, un musée, un athénée, une bibliothèque publique, des manufactures de soie et de draps, et des usines pour la métallurgie, car le Bergamasque possède au moins deux cents mines de fer en exploitation.

Nous y avons vu bon nombre d'églises :

Le *Dôme* d'abord, édifice lombard, avec coupole et peintures.

En Italie, mon cher oncle, le Dôme, c'est *Domus*, la maison par excellence, demeure de Dieu, la cathédrale, reine des autres églises.

Santa-Grata, église d'un couvent de bénédictins, qui a de belles dorures et un tableau de maître-autel, signé *Salmeggia*. Ce tableau a fait le voyage de Paris, avec tous les tableaux artistiques qu'y envoyait notre grand Napoléon : cela vous révèle son mérite.

Santa-Maria-Maggiore, fort ancienne église, de 1560, avec alternances de marbre blanc et noir, et un porche gardé par des lions de marbre rouge. *Luca Gior-*

dano, *Salmeggia*, *Cavagna* et *C. Proccacini* ont décoré l'intérieur de fort belles peintures.

A côté de cette basilique, nous avons visité une *capella*, qui renferme le tombeau du capitaine *Coleone*; dont l'épée conduisit long-temps à la victoire les armées vénitiennes, et, le premier, se servit d'artillerie légère. Le mausolée est de marbre, il est surmonté de la statue équestre du capitaine, toute dorée.

Saint-Alessandro-in-Croce et *Saint-Bartholomæo* nous ont aussi fait voir les œuvres peintes de *Palma Junior*, *L. Bassano*, *Lotto*, et dans l'*Oratorio al-Gesu*, un Christ chargé de sa croix de *Bastello le Bergamasque*.

Mais de tous les édifices que renferme Bergame, le plus remarquable est celui où se tient la foire de Saint-Barthélemy, qui commence le 24 août et dure douze jours. C'est à cette foire que se traitent les affaires les plus considérables en soiries qui aient lieu dans le pays. Cette *Maison de Foire* est dans la basse-ville, elle est de 1740. On compte 600 boutiques dans sa vaste enceinte; et, vraie foire de Leipzig ou de Beaucaire, il s'y fait des transactions pour des sommes énormes.

A vous, mon cher oncle, qui êtes grand admirateur de l'art théâtral, permettez-moi de vous apprendre, ou plutôt de vous rappeler, que les personnages bouffons des anciennes comédies italiennes, *Arlequin*, *Truffaldin*, *Pantalon* et *Colombine*, sont originaires de Bergame, en ce sens qu'ils affectent de se servir, sur la scène, du dialecte bergamasque, qui est le plus grossier et le plus mal sonnante de toute l'Italie, notre accent gascon. Le jeu de cet *Arlequin*, etc., n'est autre qu'une charge de manières et de jargon des habitants de la *Vallée de Brembo*; mais autrement il témoigne d'un caractère égoïste, fin et rusé, sous le masque de la simplicité. En somme, ce n'est autre chose que le *buffa* antique, au visage barbouillé de suie et au costume fait de mille petites pièces de toutes couleurs, *centumculus*. C'est ainsi que le *Sannio* de la vieille Rome est devenu *Zanni*, le bouffon, l'*Arlequin* de l'Italie moderne.

Bergame a ses palais; *Palazzio Vecchio della Ragione*, Vieux Palais de Justice; dans la ville-haute, *Palazzo Nuovo*, *Palazzo Vagliati*, avec fresques, peintures, etc.

Mais Bergame a surtout les grands hommes qui ont pris naissance dans le pays bergamasque: *Rubini*, *Donizetti*, *David*, *Donzelli*, et d'autres encore.

Nous avons passé notre soirée, tout-à-l'heure, sur les *Pomenades* hors de la *Porte d'Os'io*, qui couronnent les bastions. Nous nous y sommes trouvés en grande société de crinolines bergamasques. Quels beaux points de vue ! Je ne parle pas ici des crinolines, mais bien des paysages...

Le vin franc de Bergame, ce vin qui fit le malheur de Renzo Tramaglino, s'inquiétant près du tavernier, tout en le buvant à faire rubis sur l'ongle, s'il était Bergamasque, s'il était bien franc ! Pauvre Renzo ! Pour nous, notre tête est restée calme et saine. Mais, cher oncle, quelle *pollenta agli uccelli*, nous y avons mangée ! C'est un salmis de petits oiseaux, de grives, de mauviettes, nourris des plantes de la montagne... Oh ! et puis des *confetti* ! Je vous en rapporte une boîte pour mes cousins. Verdun, en France, ou Boissier, à Paris, ne vendent pas de telles dragées !...

Monza, 10 octobre, 185.

Ce que c'est que l'imagination chez l'homme ! Pour vous, mon cher oncle, ce nom de ville, Monza, ne dira rien : pour moi, c'est tout un carillon sonore qui réveille toutes les facultés de l'âme, de l'esprit et du cœur. Et cela, parce que j'ai lu les *Fiancés*, de Manzoni. Lisez-les, mon cher oncle, et vous comprendrez mon apophthegme philosophique.

Vous croyez peut-être que nous serons venus de Bergame à Monza comme des fermiers, en chemin de fer ; comme des Anglais, en chaise de poste ; comme des commis-voyageurs, en omnibus ; ou par la diligence, comme des nourrices. Oh ! bien non ! M. Valmer a mis sur son dos la valise qui renferme ses livres et sa trousse de toilette : moi, j'ai endossé un charmant petit sac de peau de chamois que j'ai eu à Lausanne, jadis ; et, le bâton à la main, nous voilà cheminant, à travers champs, tout comme Renzo, passant l'Adda sur un bac, déjeunant à *Vazzio*, je crois, peut-être dans l'auberge où notre fiancé eut si peur en enten-

dant parler de ses exploits à Milan, et croyant d'être reconnu pour ce prisonnier si heureusement échappé aux mains des alguazils de Ferrer, et enfin arrivant à Monza, dont la haute cathédrale nous signale de loin la position.

La cathédrale, *Domo*, est la grande curiosité de Monza, dont les rues étroites, très-antiques, sauf quelques-unes modernes et assez jolies, ne la distinguent en aucune façon des anciennes villes d'Italie.

Donc, sans préliminaires aucuns, pas même celui d'un rafraîchissement qui eût été de saison pourtant, je vous assure ! nous voici en face de cet édifice qui date du *xiv^e* siècle, et dont la façade nous offre un aspect inconnu de nos yeux jusqu'alors. Il est classé dans le genre que l'on nomme *style de cabinet*, fort à la mode en Italie, à cette époque, et sacrifiant la forme architectonique pour atteindre ce but : Plaire par la division des parties, la multiplicité des détails, la variété de l'ornementation, et les effets de couleurs dans l'emploi des marbres de toutes les teintes.

C'est, du reste, la même coupe que le Domo de Como, c'est-à-dire le style lombard. Au lieu des statues assises des deux Plines que nous avons vues au Domo de Como, au Domo de Monza, nous trouvons de curieux bas-reliefs représentant Théodelinde, la célèbre et populaire reine des Lombards, et Autaris, son époux. Tout-à-l'heure je vous dirai un mot de ces personnages.

L'intérieur de l'Eglise est vaste, majestueux, solennel. Grande ressemblance encore avec la belle église de Como, sauf qu'ici les fresques sont de *Bianchi*, de *Montalto* et de *J.-C. Procaccini*. Voici même, du *Guerchin*, une Visitation fort belle, et de *B. Luini*, un saint Gérard, peint à fresque sur une des colonnes.

En pays étranger le touriste devient le point de mire de cent cicéroni qui vivent de sa substance, et ne visent qu'à faire passer son argent de sa poche dans la leur. Nous savons toujours assez bien nous garantir de cette race parasite et rongeur. Mais, à Monza, nous avons été flairés par un drôle, haut de six pieds, le visage hagard, le corps osseux, porteur de longs bras armés de vraies pattes d'araignées, qui, frappant sur sa cuisse, et y faisant cliqueter tout un arsenal de clés, nous demande de nous mettre sous sa tutelle, et nous annonce qu'il nous fera tout voir, tout...

— Merci, lui dit M. Valmer, dont son italien, à lui : nous verrons tout sans vous; il suffit de nos yeux.

— Nenni pas ! répond le lazzarone , en secouant sa poche , vous ne verrez pas sans moi le squelette de Visconti , ni le trésor : squelette et trésor sont sous ces clés , et avec cinq sous vous en serez quittes , sauf un petit pour-boire , à votre générosité.

Et tout en parlant , notre homme ouvre sa main , dont les doigts s'évasent comme ces larges corbeilles que forme une tarentule renversée sur le dos. Mais nous restons muets , et continuons notre examen , sans nous inquiéter des : *Signori ! Signori !* dont il nous harcèle par derrière.

Pour lui échapper , nous avisons un enfant de chœur auquel M. Valmer met dans la main quelques *soldi* , en lui disant :

— *Il Scheletro di Visconti !...*

L'enfant de chœur nous précède , passe dans la nef latérale de gauche , et nous faisant pénétrer sous un portique qui forme cour , hors de la cathédrale , ouvre une sorte d'armoire , et nous avons soudain devant les yeux une momie jaunâtre , admirablement conservée , nue et montrant la peau , parfaitement adhérente à la chair desséchée de celui qui fut Hector Visconti. Le cadavre est debout : la grimace de la mort est telle qu'à l'heure suprême , empreinte de souffrance , et comme si la victime venait de trépasser à l'instant. Une jambe , la jambe gauche est fracturée au-dessus du cou-de-pied , par un fer de flèche... Il y a dans ce spectacle quelque chose qui remue les entrailles.

— Ce squelette est le corps de Hector Visconti , fils naturel de Barnabo Visconti , nous dit une voix. Il était devenu duc de Milan , et voulait soumettre Monza , qui s'était révolté contre lui. Le siège durait depuis quelques jours , lorsqu'atteint à la jambe d'une *balestre* partie des remparts , sa blessure causa sa mort. On l'enterra dans la cathédrale de Monza. Puis , un jour que l'on faisait des travaux dans l'église , son cadavre ayant été trouvé intact , et son épée couchée sur le corps l'ayant fait reconnaître pour Hector Visconti , on plaça l'un et l'autre dans ce buffet , où la curiosité vient chaque jour se repaître de la vue de la mort...

En effet , à côté du squelette se trouve une épée du ^{xv^e} siècle : et c'est en 1415 que mourut ce Visconti.

Nous allions nous éloigner lorsque les grands doigts d'araignée font la bourse

sous nos yeux... C'est le terrible cicérone, aux clés enfouies dans la poche, qui a parlé et nous réclame son salaire. M. Valmer lui lance un regard de colère, et nous rentrons dans l'église.

— *Il Signori! Il Signori! Il tesoro, il tesoro!*

— Va t'en, avec ton trésor, crie M. Valmer, et laisse-nous, calmes et paisibles, dans la maison de Dieu!...

— Ce trésor mérite-t-il vraiment que nous nous donnions la peine de demander à le voir, et vaut-il les cinq livres d'Autriche que l'on exige pour le montrer? me dit M. Valmer.

— Risquons l'affaire, nous n'en mourrons pas!... répondu-je.

Et sur ce, nous entrons résolument dans la sacristie. Un jeune abbé nous reçoit, nous annonce qu'il va faire droit à notre demande et, en effet, donne l'ordre de nous exhiber les curiosités du trésor de la cathédrale de Monza. En vérité, mon cher oncle, cela en vaut et la peine et les cinq livres d'Autriche. Ecoutez le catalogue des mille objets qui nous passent tour à tour sous les yeux :

D'abord une série de reliquaires, de bustes, de chasses, de patères, de flambeaux, d'encensoirs, de lampes, etc.; toutes choses ou d'or, ou d'argent, ou de très-haute antiquité, ou du plus rare travail.

Ensuite, croix haute de neuf pieds, et comptant trois pieds d'un bras à l'autre, divisée par sections, et représentant dans de magnifiques sculptures les différentes scènes de la vie de Jésus-Christ.

Puis voici venir :

Un panier, très-bizarre et très-curieux, sinon authentique, que l'on dit avoir été porté au bras par Jésus enfant;

Des broderies que l'on assure être l'œuvre de la sainte Vierge;

Un autre panier ayant servi à saint Pierre et à saint Paul;

Le manteau de la sainte Vierge, étoffe singulière en effet;

Des diptyques en ivoire, excessivement anciens (1);

1. Les *Diptyques* sont des tablettes réunies ensemble par un lien, ou une charnière, comme la couverture d'un livre privé des feuilles de ce livre. Les *Diptyques* sont profanes ou sacrés. *Profanes*, ils

Une croix d'or du ^{xiii}^e siècle, très-finement œuvree ;

Un calice du ^{xiv}^e siècle, don des Visconti ;

Une mitre d'évêque des premiers âges du christianisme , en soie rouge, fort originale de tissu ; mais, à l'inverse de celle de nos évêques qui sont raides comme du métal , souple et retombant sur la tête , bordée d'une simple bande de drap d'or ;

Une soutane portée par saint Charles Borromée ;

Le costume impérial dont fut revêtu Ferdinand I^{er} le jour de son couronnement , avec manteau de velours bleu brodé d'or et semé de petites couronnes , images de la grande couronne de fer, etc. ;

Deux pains d'argent doré, offerts au chapitre de Monza par notre grand empereur, Napoléon I^{er} ;

Et enfin une quantité de pièces d'orfèvrerie décorées de diamants, de rubis, d'émeraudes, d'opales, de saphirs, d'améthystes, etc.

Sous le nom de baliut de la reine Théodelinde, on nous fait alors les honneurs d'une armoire antique, fermée de quatre ou cinq serrures. Redoublement d'attention !

De cette reine Théodelinde, nous avons déjà vu , à la villa Serbelloni , une caverne dont une légende impure fait la Tour de Nesle de la princesse , transformée en Marguerite de Bourgogne. Mais honni soit qui mal y pense ! Nous avons vu de Théodelinde , au portail de Monza . le portrait en marbre , mis en regard de celui d'Autaris. Or, Théodelinde fut, en effet , reine des Lombards ,

sont affectés à la dignité consulaire, et représentent le consul de leur époque, avec les noms en relief, les titres et les attributs de sa charge. On y voit aussi des animaux, des gladiateurs, et ce qui doit faire partie des jeux que le peuple de l'ancienne Rome attendait d'un consul nouvellement en charge. *Sacrés*, les Diptyques recevaient les noms des vivants et des morts qui devaient être prononcés à haute voix à l'office, à savoir : les papes, les évêques, les martyrs, les fondateurs d'établissements religieux, les bienfaiteurs du clergé, etc. Le temps où le diacre lisait pendant le sacrifice les noms inscrits sur les deux tablettes s'appelait le temps des Diptyques, *Diptycorum tempus*.

régnà à Pavie , à Monza , à Milan , et son souvenir vit encore parmi ces populations , parce qu'elle fut pure , vertueuse et sage , comme l'inspirent et le révèlent la pudeur de sa physionomie , et l'expression de son regard.

Donc , tour à tour on nous met entre les mains , comme ayant appartenus à Théodelinde , et méritant d'être gardés bien précieusement , des objets d'une incontestable antiquité , d'une forme singulière , et de la plus étrange nature :

C'est d'abord le peigne de cette illustre dame , peigne en or , quant à l'arête , en ivoire , quant aux grosses dents , et en roseau , quand aux dents fines ;

C'est ensuite son éventail dans un étui. L'éventail me paraît être en basane , rehaussée d'or , de peintures et de dessins fantastiques avec des lames en argent ciselé , niellé , etc ;

Puis voici une poule et sept poulets , groupe singulier , et cadeau plus étrange , relief en or donné par Théodelinde à l'église de Monza ;

Puis cette croix pastorale en or , et cette couronne étroite , simple cercle d'or , sont la croix et le diadème que Théodelinde portait aux jours de grande cérémonie ;

Enfin cet évangélaire , à plaque d'or magnifiquement ciselée , est un autre don de la même princesse au chapitre de Monza.

Nous nous extasions devant toutes ces antiquités fort vénérables , lorsqu'une voix enrouée se met à dire avec l'accent d'un chagrin concentré , et d'une espérance renaissante :

... *Corona ferrea ! Corona ferrea !*

Nous regardons : c'est notre homme de la race des arachnides qui est là , derrière nous , ne nous ayant pas quitté d'une seconde , veillant sur nous comme l'araignée sur la mouche , et se jurant à lui-même qu'il nous enlèvera quelque swandziger , bon gré malgré.

— Qu'est-ce que c'est que cette couronne de fer *dont il parle* ? demandé-je au sacristain , en montrant le grand drôle qui pose près de nous.

— Comment , signor , me répond-il , en donnant à sa physionomie une expression de surprise , et en faisant le gracieux , ignorez-vous donc que le chapitre de Monza possède la couronne de fer des conquérants de l'Italie ?

Là-dessus , voici notre sacristain qui se met à pérorer et à nous faire un cours d'histoire qu'il entremêle de charmants sourires et de gestes pathétiques. L'hom-

me-araignée applaudit en battant de ses larges pattes une mesure solennelle. Il veut absolument faire quelque chose pour notre service. De tout le baragouin du bedeau, permettez-moi d'extraire ceci :

La mort qui ravit Autaris, roi des Lombards, à ses sujets, laissait sa veuve Théodelinde seule maîtresse du trône. Sur la proposition du peuple, elle choisit pour époux Agisulphe, duc de Turin. C'est à l'occasion de la cérémonie qui suivit son avènement qu'elle lui fit présent de cette fameuse couronne que devaient depuis poser sur leur tête ceux que la fortune rendrait maîtres de la belle Italie. On nous montre cette couronne, mon cher oncle : elle est d'or pur quoique sa dénomination puisse la faire croire d'un métal moins précieux. Sa forme est celle d'un cercle ; vingt-deux pierres précieuses la décorent. Un petit cercle de fer, formé d'un des clous qui servirent à crucifier Jésus-Christ, et placé dans sa partie intérieure, l'a seul fait appeler *Couronne de Fer*. Depuis Théodelinde, elle fut et a toujours été déposée dans le trésor du Duomo de Monza, enrichi des précieuses offrandes de Théodelinde et de ses successeurs.

C'est là, qu'en 774, Charlemagne la reçut des mains du pape Adrien I^{er}, et c'est ainsi que fut consacré l'anéantissement de la puissance des Lombards : aussi le fils de Pépin put-il joindre à tous ses titres de gloire celui de roi de Lombardie et d'Italie. En 1511, Henri VII, empereur d'Allemagne, fut le premier qui la mir sur sa tête.

En 1452, la couronne de fer fut portée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV.

En 1550, soixante-dix-huit ans après, elle fut envoyée à Bologne pour celui de Charles-Quint.

Depuis, elle reposait en paix à Monza, lorsque les mémorables événements qui suivirent la révolution française vinrent l'en tirer de nouveau. La république cisalpine, résultat des glorieuses campagnes du général Bonaparte, en Italie, ne brillait que d'un faible éclat, quoiqu'il s'en fût déclaré le protecteur. Elle vit dans l'élévation du premier consul au trône impérial le signal de ses prospérités futures. Aussi se hâta-t-elle de reconnaître pour chef celui que la juste admiration des Français venait d'élever si haut. Le 25 mai 1805, à Milan, en présence des corps de l'Etat, des envoyés des puissances alliées, des nombreux dignitaires

de l'empire, Napoléon I^{er} posa lui-même sur sa tête la couronne de fer. C'est à cette occasion qu'il prononça ces paroles, sorties, dit-on, douze siècles auparavant, de la bouche d'Agisulphe, l'époux de Théodelinde :

— Dieu me l'a donnée, gare à qui la touchera !

L'ordre de la couronne de fer fut alors fondé par Napoléon. Il est encore un des ordres de la cour d'Autriche.

En 1838, la couronne de fer de Monza a servi au couronnement de l'empereur d'Autriche.

De Théodelinde à Charlemagne et de Charlemagne à Napoléon ! Quel chemin a fait cette couronne de fer, tout en restant à Monza... Je vous laisse à penser, mon cher oncle, avec quelle avide curiosité nous contemplons ce royal hochet, et que de réflexions nous faisons sur l'éternelle vérité : *Vanitas vanitatum...*

Nous avons quitté la cathédrale de Monza, impressionnés, presque tristes... Mais une voix creuse se chargea de nous arracher à nos rêveries...

— Buona mano ! disait-elle, derrière nous.

— Ah ! je t'avais oublié ! fit M. Valmer. Tiens, voilà deux swandzigers... Va dîner... et prends la graisse dont tu as besoin !

— Bravo ! bravissimo ! cria le maigre, le diaphane cicerone.

Et il s'élança d'un bond vers un cabaret.

Nous aussi, mon cher oncle, l'appétit nous appelait à table. Or, un restaurant d'assez belle apparence nous invitant par les yeux de ses grandes fenêtres, nous nous y installons. Tout près de nous se montre un bon prêtre, qui lit le journal, en attendant son café. Notre menu est commandé, on le sert. Mais figurez-vous qu'au lieu des éperlans et des mauviettes demandées, voilà qu'on place devant nous un hideux plat d'épinards sur lequel se dressent quelques maigres croûtons mal rissolés ! Des épinards ! quand on a marché de Bergame à Monza ! Des épinards ! quand on a vécu sans manger et sans se coucher depuis la reine Théodelinde jusqu'à Napoléon I^{er} !... C'est à dresser des barricades, c'est à faire une révolution. J'allais commencer l'émeute, quand côte à côte des malencontreux épinards, le bottega dépose un autre plat, d'argent, palsambleu ! sur lequel se

carre un joli petit papier gaufré , dentelé dans son pourtour , et portant , en très-mignons caractères imprimés , cette légende hypocrite et pleine de cajolerie :

I giovani del Caffè Galizia

Augurano

Ai loro gentili avventori buon Feragoto !

Ce qui veut dire : *Les garçons du café Galizia souhaitent une très-bonne venue aux aimables étrangers.*

Un pour-boire , misérables ! et vous nous donnez des épinards !

Labbé , notre voisin , entend et comprend nos jérémiades : aussi vient-il à notre secours. Il appelle les garçons, leur explique leur méprise, que justifie, du reste, notre peu d'habitude de la langue italienne. Sur ce, festin délicieux, auquel nous convions notre abbé. Grands remerciements du prêtre... Mais à quelque chose malheur est bon ! Voici que nous causons avec notre bon voisin , et nous apprenons de lui qu'il est de Paris, tout comme nous. Amitiés, sympathies, toutes les fleurs de tendresse éclosent subitement entre nous, absolument comme au printemps, les mauves et les violettes. Le digne homme est presque un vieillard. Ancien missionnaire aux Indes Anglaises, il se repose à cette heure dans notre Paris, des longues fatigues de son apostolat. Il a quelques intérêts à démêler en Italie avec un certain baron. Le baron arrive en calèche : on nous présente à lui, et nous voici en connaissance, en causeries, en tête à tête délicieux.

La soirée est charmante. Ces messieurs veulent en profiter en nous faisant voir l'hôtel-de-ville, bâti, au-dessus de larges halles, à la façon antique, par le fameux Frédéric Barberousse. Un beffroi le couronne. C'est un curieux et vénérable débris du Moyen-Age. L'intérieur n'a pas de secret pour nous, grâce au baron, qui nous en fait ouvrir toutes les portes.

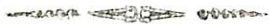
Ensuite, on nous introduit dans ce célèbre *Couvent* devenu l'asile de Lucia Mondella, la fiancée de Renzo.

Nous allons de là à la *Villa Reale*, qui sert de résidence au gouverneur représentant S. M. I. et R., et enfin nous visitons le *Parc*, vaste enclos, très-curieux enclos, destiné aux amusements de la chasse des empereurs et des princes.

Il est tard quand nous nous séparons de nos nouveaux amis. Nouveaux amis ! Les reverrons-nous jamais ?...

Il est aussi l'heure de me séparer de vous, mon cher oncle. Notre voyage en Piémont est à sa fin, et nous allons nous éloigner de ces contrées. Mon bavardage vous aura-t-il ennuyé ? j'espère que non. Le fils de votre frère ne peut que vous être cher. Aussi veuillez me conserver votre amitié, le tendre intérêt que vous me portez ; et croyez qu'après ma bonne et bien-aimée mère, c'est vers vous, mon cher oncle, que coulent de source les affections les plus vives d'un cœur qui est vôtre à jamais.

EMILE DOULET.



XII

A MONSIEUR JULIEN D'AUGEROT, A PARIS.

La Brianza. — Jardin de la Lombardie. — Rentrée dans le Piémont. — Revue retrospective. — Un épisode de voyage. — La jeune touriste. — Descriptions et paysages. — Le comte et la comtesse C^{***}. — Le marquis d'Olevano. — Suites d'une rencontre à Turin. — Confidences. — La langue Italienne. — Etudes musicales. — Le chant du cygne. — Une jeune malade. — Les douleurs d'un père. — Gènes. — Au théâtre. — Stereoscopie de la ville. — Pluies torrentielles. — Préparation à la mort. — Angoisses paternelles. — Dissimulation filiale. — Entretiens savants. — Les vieux temps de l'Italie. — Devis et joyeusetés. — La mort sous les fleurs. — Scènes dans l'hôtel Grimaldi. — Les palais. — Musées. — Autres confidences. — Le testament d'une jeune fille. — L'héroïne de l'amour filial. — Alexandrie. — Exercices militaires. — Un sermon. — Soirée lugubre. — Encore le lac Majeur. — Un tombeau. — Conversation par les yeux. — La Vierge-Martyre. — Tableau de mort. — Drame sinistre. — Le rayon d'une âme. — Dernières paroles. — Désespoir. — Déchirements. — La vision des cieux. — La sépulture. — Un général qui se fait chartreux. — Adieux au Piémont. — Conclusion.

Brianza, 20 octobre 185...

Je viens de franchir la Porte d'Or de l'Italie, mon bon Julien, car Porte d'Or est le nom que j'aime à donner au riche et beau Piémont. A présent, je vais m'enfoncer dans les vastes plaines de la Lombardie, qu'arrosent le Pô, le Tessin, l'Adda, la Sésia, l'Oglio et la Trébie.

Après une longue visite, prolongée autant que possible, aux admirables lacs Majeur et de Como, nous avons fait, le bouillant Emile, que tu connais pour un

intrépide champion, et moi, non moins vaillant quand il s'agit de voir et de connaître, nous avons fait une excursion dans la Brianza.

Pour t'édifier à l'endroit de cette Brianza, je suis obligé de te dire que le lac de Como, par sa forme, représente assez bien le fer triangulaire des sagettes ou des hallebardes du moyen-âge, et que ce charmant petit pays de *Brianza* occupe précisément l'entre-deux des pointes tombantes du fer de flèche que figure le lac. On appelle aussi cette délicieuse contrée le *Jardin de la Lombardie*. En effet, à mon avis, c'est un Eden en miniature, un vrai reflet du paradis terrestre. Il a de tout : magnifiques nappes d'eaux transparentes, coteaux verdoyants, plaines fleuries, sources limpides et murmurantes, frais ombrages de bois luxuriants, douce température, air exquis, et, ici et là, gracieux villages, jolies bourgades, et maisons de campagnes tapies mélancoliquement dans la solitude.

C'est dans la Brianza que le poète Manzoni a placé le théâtre du drame si intéressant que tu as lu avec tant d'enthousiasme, qui a pour titre *Les Fiancés*. Ah ! tu redresses l'oreille à ce mot, et tu te souviens, n'est-ce pas ? Aussi sois jaloux de mon bonheur, et fais comme Crillon, pends-toi, car j'ai le bonheur d'avoir sous les yeux Aquate, Lecco, Pescarenico, Bergame, Monza, l'Adda.... Et tu n'es pas là !

Le village de Brianza, d'où je t'écris, est mon observatoire, et de là je vois tout ce qui se montre à dix lieues à la ronde d'abord, et avant tout les Alpes qui découpent sur un fond de ciel bleu leurs arêtes aigües, leurs pics ébréchés, leurs glaciers étincelants, depuis le mont Viso jusqu'au-delà du massif du mont Rose ; puis les bassins fleuris ou granitiques du lac Majeur et du lac de Como, semés l'un de ses îles Borromées qui semblent des étoiles d'or sur une écharpe d'azur, l'autre des promontoires qui le découpent et des anses qui le dentellent ; ensuite le Brianza avec ses collines et ses prairies, ses gerbes de fleurs et ses massifs d'arbustes, ses gais villages et ses poétiques bourgades ; enfin des centaines de tours et de clochers éparpillés dans les plaines, dans les plaines inondées de rayons lumineux qui éblouissent, et le dôme de Milan, dont les flèches étincellent à l'horizon. Pour aussi bien voir, sache, mon très doux ami, que je suis campé, fièrement campé sur la plate-forme de mon antique campanile, huché sur le plateau

d'une haute colline, d'où l'on convoquait, jadis, au son de la cloche, tous les habitants du territoire, lorsqu'un danger quelconque le menaçait.

C'est de là que je griffonne cette lettre, que tu liras à la loupe, afin de t'aider à en deviner les caractères, pour lesquels le manque de rectitude des lignes est le moindre défaut.

Figure-toi que nous devions partir de Monza pour Milan, il y a quelques jours; mais, au moment de prendre le train à son passage, une circonstance pénible, que je vais te dire, nous a ramenés à Lecco, que nous avions déjà visité, et de Lecco nous nous sommes acheminés vers Brianza et sa contrée, dont la pointe se prolongeant dans le lac de Como, se termine en un haut promontoire, que couronne une maison de plaisance fort agréable, la villa Serballoni. Ne devant plus revenir sur ce point de l'Italie, c'est bien le moins que nous ne le quittions que parfaitement rassasiés de ses beautés sans nombre.

Mais en quittant Monza, l'autre jour, j'avais recommandé que l'on m'envoyât mes lettres. Aussi, ce matin, j'ai eu la charmante surprise de trouver ton épître, dissimulée sous des fleurs jetées négligemment sur un coin de la table. Car en ce moment même nous terminions un déjeuner auquel nous avions eu grand'chère en fruits du pays. Mais quels fruits! Je fais mention de ceci parce que, d'après le président de Brosses, dans ses récits ou dans ses lettres « on ne doit jamais omettre ce qui se mange.... » Aussitôt, repoussant de côté les reliefs du festin, je me suis mis à l'aise, le plus à l'aise possible, comme quand on veut savourer une jouissance, se noyer dans un plaisir, et j'ai lu ta lettre. Il me semblait à l'avance qu'elle était pleine de doux babils, ainsi que le sont les nids d'oiseaux, quand rayonne la blanche aurore. Je ne me trompais pas. Elle m'a fait passer une heure délicieuse. Emile en a eu sa part, car je la lui ai mise sous les yeux. Puis, comme s'il eût éprouvé une certaine difficulté à la lire, je l'ai reprise et lue moi-même. C'était une façon déguisée de me donner une seconde édition de l'impression qu'elle m'avait procurée. Ma foi! tout d'abord nous avons bu à ta santé, puis à celle de ton excellente mère. Dis-lui bien que je suis très-sensible à son souvenir. Un voyageur est comme un exilé; les parfums qui lui arrivent de la patrie l'enivrent et lui tournent la tête. A présent que je suis assis sur la

plateforme de mon campanile de Brianza, pour te répondre, je t'écris sur mes genoux.

Tu aimes donc bien t'instruire, mon très-cher enfant, que, non content de me suivre des yeux sur la carte d'Italie, tu me demandes de t'entretenir de cette belle péninsule au point de vue de l'histoire, au point de vue de l'art et au point de vue de la langue? Certes! tu me tailles une rude besogne, mais je reconnais bien là mon studieux élève. Tu aspires le savoir par tous les pores, et tu as soif de leçons. A merveille! je suis un flambeau bien pâle, et si je ne puis éclairer, au moins je dois t'encourager et te féliciter. Tes nobles instincts me rendent fier de toi. C'est le moyen assuré, infailible de devenir un homme sage, capable, judicieux, érudit. On arrive de cette sorte à remplir convenablement son rôle dans la société. Un jour, je l'espère, j'aurai gloire et bonheur à la voir, à l'entendre s'applaudir de tes talents. Déjà ceux qui te connaissent apprécient la jeune floraison de tes précieuses qualités. Hardi donc, ami, courage!

... Sic itur ad astra ...

Qu'elle est belle cette Italie, qu'elle est splendide cette terre à laquelle le vieil Italus donna son nom! Quelle succession sans fin de douces et vibrantes émotions vous pénètre l'âme lorsque vous posez le pied sur ce sol rendu si fameux et dont pas un lambeau ne se montre sans un souvenir et sans une auréole de gloire! Ce que je vais t'en dire ne sera qu'un épanchement retrospectif sur des impressions qui ont plus d'un mois de date, une sorte de revue récapitulative de mon entrée dans cette patrie de la virilité, de la grandeur d'âme, de la puissance militaire et des arts. Néanmoins, puis que tu m'en exprimes le vœu, sois le confident de ces ineffables émotions, de ces admirations extatiques, de ces envahissements de surprises et d'étonnement, qui, sous le ciel de cette riche contrée, font de ma vie une suite de délices indicibles et de voluptés pures.

Jamais, non jamais tu ne pourras comprendre avec quel saisissement je me

trouvai gravissant cette inexpugnable et colossale barrière, que l'on nomme Alpes et qui sépare l'Italie du reste de l'univers.

Je descendais vers Suse, l'imagination allumée par une insomnie toute de curiosité, le regard étudiant toute la fantasmagorie de la traversée du Mont-Cenis, et j'exposais ma tête au frais du matin, car l'aube blanchissait les cieux, lorsqu'il me sembla que j'avais sous les yeux l'aspect fantastique d'animaux impossibles, mastodontes décapités, baleines et cachalots montés sur des pieds d'éléphants, buffles ailés avec crinière argentée, béhémotbs tricéphales, que sais-je? Je voyais tout simplement s'élargir à l'infini sur le fond lumineux de l'orient les croupes incommensurables et les dentelures fantaisistes des sommets alpestres, se dessinant en un cirque grandiose et plongeant ses déchirures tourmentées et ses pics échevelés jusque dans les profondeurs de l'horizon. Au contraire, les Apennins, à notre droite, assis dans une pénombre encore ténébreuse, ne se montraient pas affectant la forme drolatique d'êtres non prévus par la zoologie, mais ils étalaient des cîmes couronnées de vapeurs qui ondulaient au loin comme des vagues.

Une fois à Suse, et en dehors de toute impression orographique, géographique, géologique, etc, il nous sauta aux yeux que nous n'étions plus dans notre France, et que désormais une race étrangère allait nous apparaître. En effet, en circulant dans la ville, de ci, de là, tout-à-fait au hasard, ainsi que doit faire de prime saut un sage touriste, afin de jouir immédiatement de sensations vierges en un lieu de lui complètement inconnu, la présence de femmes nombreuses empressées aux soins du ménage, et s'approvisionnant aux éventaires des marchés, nous révéla la transformation qui s'était faite depuis vingt-quatre heures. Nous n'avions plus sous les yeux nos blondes Françaises dont la blancheur de lait cache par fois quelque chose de plus aigre, ni cet œil d'azur derrière lequel on devine l'azur de l'âme. Nous ne voyions plus nos folâtres jeunes filles dont l'intarissable gaité met du soleil dans la plus noire mélancolie. Mais la richesse et l'ampleur des formes, dans ce premier échantillon du type italique ne le cédait qu'à l'austère et digne gravité du visage, entouré, invariablement entouré d'un noir réseau d'épais cheveux, et s'illuminant de la flamme sombre jaillissant d'un œil aussi noir que ces cheveux. Dans les ajustements de ces sérieuses Suzines, peu ou prou de modification dans la coupe ou la disposition :

robes et mantelets ne diffèrent en rien des robes et des mantelets français , sauf une sorte de châle , plié en long, et placé sur la tête, pour retomber sur les deux épaules. Des hommes, rien à dire. Entre un italien de la vallée de Suse, et un brave marchand de la rue Saint-Denis ou un paysan de la Bauce, nulle différence, si ce n'est toutefois quelque astuce dans le regard fauve du Susin et la couleur de sa peau , passablement tannée et jouant la basane. Et cependant, visages, attitudes, langage, ton et manières, tout est changé ! que de moines et de moinillons ! que de nonnes et de nonnettes ! Que de prêtres , Seigneur ! Ah ! que sera-ce donc à Rome et à Naples ! Disons, par exemple, que le peuple semble les chérir et non pas les craindre, les rechercher et non pas les fuir, les consulter et nullement les railler. On devine , à cette vue, que l'on ne respire plus une atmosphère chargée de miasmes voltairiens , et qu'ici la foi est vive et pure, comme les âmes sont candides et pieuses.

A partir de Suse , et du moment que, tournant le dos au vaste amphithéâtre des Alpes, on chemine dans le Piémont, la splendide physionomie de ce beau pays se révèle tout-à-coup aux yeux du voyageur. Le paysage effrayant de grandeur, abrupte, sauvage d'un côté, change, de l'autre, comme un décor d'opéra, et la plus belle plaine du monde succède à la sauvagerie des montagnes. A la sortie de la vallée de Suse , arrosée par la Doire-Ripaire, d'immenses rizières d'une extravagante configuration se découpent, en zones folles et en arabesques bizarres, sur des prairies cressonneuses. Grâce aux nombreux canaux qui serpentent dans tous les sens, et pour l'alimentation desquels les propriétaires riverains font de nombreux emprunts à la rivière, l'air se charge d'humidité, l'eau circule de toutes parts, et une éternelle verdure resplendit sur ces tapis si originalement dessinés par des agriculteurs facétieux. Mais avouons qu'il résulte de ces irrigations multipliées des fièvres, que l'on nomme fièvres paludéennes, qui deviennent, surtout à l'époque des chaleurs, le plus cruel ennemi des habitants de la contrée. Aussi n'est-il pas rare de trouver, cherchant le long des murs la chaleur du soleil de pauvres enfants, de mièvres jeunes femmes, et même de chétifs vieillards qui grelottent, pendant que le touriste qui passe s'essuie le front et se plaint de porter sur ses épaules une température torréfiante de vingt-huit à trente degrés.

Turin est une très-belle ville, trop régulière , ayant de magnifiques paysages

en regard de toutes ses rues, et les auteurs d'ouvrages géographiques la citent comme la cité la plus recommandable de l'Europe. Sa grande merveille est la Superga. Représente-toi une contrefaçon de notre église des Invalides hissée sur une haute montagne dominant la ville, et de cette église aérienne, dont le profil s'estompe sur l'azur du ciel, fais un Saint-Denis que la main des septembriseurs n'a point odieusement profanée, et tu auras la Superga de Turin. Vrai, c'est une merveille, et c'est d'un effet prodigieux que cette merveille ainsi suspendue entre ciel et terre. Et quelle vue du haut de cette Superga !

Oh ! que le parler piémontais, mon cher linguiste, est loin du doux, du pur, du suave, de l'harmonieux italien que nous entendons quelquefois ! C'est à se demander si l'on est en Italie, lorsqu'on entend causer et discuter, à Turin.

Précisément le jour que nous étions à la Superga, et alors que, enivrés d'air et de jour, nous étions en extase devant le plus magnifique panorama qui soit au monde, que nous cherchions de l'œil les impraticables sentiers par lesquels nous étions arrivés à grand'peine, et que nous demandions comment on avait pu construire un aussi bel édifice à une telle hauteur, enfin moyen de locomotion on avait eu recours pour amener la pierre, etc ; le cicerone, voulant nous répondre, baragouina de telle sorte je ne sais quelles paroles dures et stridentes, qu'une charmante petite fille, appartenant à une société anglaise qui suivait la nôtre, porta vivement ses mains à sa tête et se ferma les oreilles avec les doigts.

Ce n'est donc qu'un italien corrompu que parle le peuple piémontais : l'aristocratie même, dans son langage, beaucoup plus pur assurément, est encore loin du véritable Italien.

A cette occasion, un journaliste de Turin, érudit s'il en fut, un de mes amis à moi, et j'en suis fier, en descendant, en trois quarts-d'heure, les escarpements de la Superga, qu'il n'avait pas fallu moins de deux heures et demie pour gravir, me disait :

— A la langue latine se substitua peu à peu la langue italienne. Mais il serait tout aussi difficile de préciser les limites qui bornent le domaine de cette belle langue que d'en expliquer l'origine. On croit généralement que l'Italien s'est formé du mélange du latin avec les dialectes barbares des peuples qui envahirent l'Italie. Cela n'est pas. La langue de Virgile et de Cicéron n'était pas la langue du popu-

laire romain, mais celle des savants et des littérateurs. Il est probable que l'invasion des barbares du nord fit confondre et amalgamer les langues usuelles, et qu'alors il se forma, petit à petit, un nouvel idiome pour les lettres, à côté de l'ancien latin des auteurs, latin qui s'écrivait encore avec pureté vers le milieu du moyen-âge, ainsi que le démontrent les chartes et cartulaires que l'on retrouve parfois dans certaines archives. Néanmoins, cette nouvelle langue littéraire ne se perfectionna que lentement et avec peine, parce que les savants et les poètes, qui auraient dû et pu concourir à hâter ses progrès, la dédaignèrent comme une corruption bâtarde du latin. En effet, cet idiôme, qui nous plaît par son heureuse consonnance, ne se trouve, avec toute sa pureté, comme langue usuelle des peuples, dans presque aucune partie de l'Italie. De sorte que c'est une autre erreur de croire que la langue du Tasse, du Dante et de Boccace est celle des paysans de la Toscane ou des porte-faix de Florence, où l'on dit que l'on parle l'italien le plus pur. Assurément, malgré la rudesse de quelques unes de leurs inflexions, ces dialectes ont contribué au perfectionnement de la langue littéraire; mais ils sont redevables de cet avantage surtout au hasard qui fit naître en Toscane et à Florence les principaux écrivains en prose et en vers. Heureusement cette belle langue, de nos jours, est étudiée avec soin. On cherche à la ramener, par la lecture des auteurs anciens, à son caractère de nationalité primitive. Aussi juge-t-on que, dans le passé, les écrivains qui, par amour du pays natal, avaient souvent choisi le dialecte de leur ville ou de leur province, de préférence à la langue littéraire commune, furent cause de la lenteur que celle-ci mit à progresser, à se compléter et à s'étendre parmi les populations. Voilà pourquoi notre langue n'est encore connue véritablement et convenablement parlée que par les gens instruits, tandis que dans la bouche du vulgaire, ce n'est pas une langue, mais un bruit criard et déchirant de mots barbares. Mais du travail actuel il résultera que l'admirable langue italienne, renfermée dans des lois précises, ne sera plus le jouet du caprice et de l'amusement des auteurs et que bientôt, elle sera généralement mieux parlée par le vulgaire.

Je te disais tout-à-l'heure, mon cher Julien, qu'une jeune Anglaise avait fermé ses oreilles, non comme Ulysse pour ne pas se laisser séduire par le chant des sirènes, mais bien pour ne pas entendre le baragouin de notre guide piémon-

tais. Je puis ajouter que jamais encore peut-être je n'avais vu sur aucun visage une harmonie plus complète de lignes suaves et pures dont l'ensemble exprimât une intelligence précoce, si parfaite, que c'était à contempler avec admiration cette figure inspirée. Ces traits exquis, couronnés d'épaisses boucles de cheveux blond cendré, et animés par un spirituel sourire qui permettait de voir des dents de perles, n'attiraient pas ma sympathie pour la première fois. Il n'est pas rare pour des touristes, qui explorent une même ligne, de se retrouver fréquemment sur plusieurs points : rien n'est plus ordinaire même. Or, à Suse, déjà, un matin, au pied du vénérable arc-de-triomphe élevé il y a deux mille ans à la gloire d'Auguste, Emile et moi, nous nous étions trouvés avec cette enfant, et je l'avais remarquée, car, en lisant l'inscription latine d'une voix douce et cependant vibrante comme la corde d'une harpe, elle en avait donné la traduction française à son père, qui l'accompagne. Alors, dans sa bouche, notre langue avait un très-léger accent étranger. Oui, c'était merveille que ses beaux grands yeux bleus, qui vous regardaient tout droit sans hésitation, sans fausse timidité, en projetant une lueur qui se reflétait sur son visage. Mais où je fus émerveillé davantage, c'est à la Superga, lorsque, comme pour se réconcilier avec la langue italienne que l'on venait de maltraiter devant elle, et comme pour lui faire amende honorable, elle se mit à parler italien. Dans sa bouche ce n'était plus une langue, mais une musique, une musique délicieuse. Aussi quand j'entendis son père l'appeler avec amour : « Ma chère Elodie ! » Je dis à part moi : « C'est Mélodie qu'il eût dû la nommer... » Vois un peu que d'étranges choses il y a dans la vie ! Probablement nous ne devons plus nous rencontrer avec ces touristes, dont à raison de ce nom d'Elodie je commençais à suspecter la nationalité, et à croire que je m'étais trompé en les faisant anglais ; évidemment, surtout, nous ne devons pas entrer en relation. Eh bien ! pas du tout, le... hasard nous a réunis et nous a fait amis. J'ai dit : Le hasard ! Je n'ai pas voulu adopter ici le mot Providence, ou bonne fortune : tu verras pourquoi.

Un soir, après avoir dîné chez le comte et la comtesse C***, mes amis dévoués depuis quinze ans et malheureusement éloignés de Paris par des revers, nous nous promenions avec eux sur les rives du Pô, non loin du château Valentin, qui se mire dans les eaux du fleuve. Le Rempart, c'est le nom que l'on donne à

cette promenade, était presque solitaire, et la lune émergeait en un beau demi globe d'un banc de gros nuages refoulés à l'horizon par la brise d'automne. Tout en marchant et en prêtant l'oreille aux récits du comte, je rêvais. Je rêvais, car l'empire du rêve est tout-puissant chez moi. Quelquefois, le soir surtout, on me parle de fleurs, je suppose, et loin d'avoir l'esprit aux scolopendres ou aux vertes capillaires dont on m'entretient, je suis en pensée dans les ténébreuses profondeurs des temps anciens. Ce soir là donc, je voyais passer au loin, dans la brume des côtes orientales de l'Italie, la flotte de Cléopâtre se rendant à Actium, ou j'entendais, dans le silence de la vallée, les fanfares guerrières de l'armée d'Annibal, descendant des rampes alpestres, lorsque la comtesse s'arrête soudain et s'approche d'un groupe fixé en regard de charmants coteaux, qui bordent la rive droite du Pô, et que l'on nomme les Collines de Turin. C'est sur ces hauteurs que se trouve la Superga. Le comte suit sa femme, et nous nous réunissons à eux.

Devine quels sont les personnages que nous abordons?... Notre étranger du Pas de Suse, mon très-bon, notre étranger de la Superga! Oui, c'est bien lui, et voici la gracieuse Elodie qui se jette dans les bras de la comtesse... Or, cet étranger n'est pas le moins du monde un Anglais, grâce à Dieu! c'est un Italien, un Italien pur sang, un Milanais, le marquis d'Olevano. Marié en France, en France, note bien! le marquis d'Olevano a eu la douleur de perdre sa jeune femme, alors qu'elle était à la fleur de l'âge, et qu'elle venait de lui donner une enfant, la charmante Elodie. De sorte que, Elodie est de sang italien et de sang français. Bravo! Une aussi jolie fleur appartient donc en partie à notre belle terre de France... Je fus heureux au possible de cette surprise, d'autant plus que le marquis est allié du comte et de la comtesse. Nous nous saluons en gens qui se reconnaissent et s'applaudissent d'être présentés l'un à l'autre. Nous recevons même une invitation commune pour le lendemain. Mais, ce soir là, nous restons à peine quelques minutes avec le marquis, car la fraîcheur de la nuit et les humides émanations de la rivière font tousser la jeune fille, et, pendant qu'elle questionne le comte sur un domaine de la Colline de Turin qui a nom Vigne de la Reine, son père nous dit, à la comtesse et à moi, en portant la main à sa poitrine afin d'appuyer du geste sa triste confidence :

— Elle est fort délicate ! depuis un mois elle souffre beaucoup , et c'est pour la distraire de son mal et la fortifier que je voyage avec elle... Cette maudite saison de la chute des feuilles m'épouvante....

Puis il se tait , sombre et mélancolique , car Elodie vient lui prendre le bras , tout en causant avec Emile qui , plein de sympathie pour tout ce qui est jeune , voit sans doute déjà dans la jeune fille une agréable compagne de voyage.

Le lendemain , le dîner a lieu. Nous sommes réunis de bonne heure chez le comte. Elodie semble parfaitement portante. Ce jour-là, son teint est vraiment de lis et de roses. Cette belle jeune fille a toutes les apparences, tous les signes les plus marqués de l'esprit , de la raison , de la sagesse et de la bonté. Et cependant ce n'est qu'un enfant. Sa prononciation musicale nous ravit. On dirait qu'elle parle en beaux vers, tant il y a de charme dans son expression. Mais, modeste comme elle est , c'est à Emile qu'elle s'adresse , dans un angle obscur du salon. Nous avons une jouissance extrême à l'entendre raisonner sur les fraîches et poétiques impressions de sa jeune âme. Habitée aux larges plaines de la Lombardie , les montagnes ont pour elle une inexprimable beauté. Elle ne tarit pas sur l'enthousiasme que lui inspirent les Alpes. Emile , de son côté, lui peint les sensations que lui fait éprouver le nouveau spectacle dont il jouit chaque jour. Puis, comme les rues de Turin ont été ménagées de telle sorte que , de chaque balcon qui les décorent , on puisse découvrir parfaitement l'horizon fermé à distance par le Mont-Viso , le Mont-Genèvre , le Mont-Cenis , les Monts-Saint-Bernard et le Mont-Rose , etc., ils vont ensemble se placer aux fenêtres pour se rassasier du coup-d'œil admirable que présentent leurs croupes , leurs dentelures , leurs cônes arrondis , et leurs brèches déchirées. En effet , le vent du soir a fait de larges trouées dans le brouillard qui flotte vaguement sur l'immense amphithéâtre alpestre , et l'on voit au loin de fantastiques horizons empourprés par les derniers rayons du soleil. Alors Elodie pousse de petits cris d'enfant en extase , et n'a pas assez de phrases admiratives pour dire la jubilation et les joies de son âme en face de ces grandioses merveilles de la nature.

— Quand je vis les Alpes de plus près qu'à Milan , la première fois , dit-elle , l'aube dessinait sa première ligne blanche à l'horizon. J'étais tentée de me mettre à genoux pour adorer Dieu , le créateur de tant de belles choses. Le chemin étroit

et sinueux que suivait alors notre calèche de route s'élevait peu à peu au-dessus d'un torrent, et se resserrait tellement que je fus effrayée, en nous voyant ainsi suspendus au-dessus d'abîmes effroyables. Les roues entamaient la terre détrempée par un orage, sur le bord extrême de cette rampe insensée : mais nos ardents chevaux ne déviaient pas d'une ligne, heureusement, et, pour me rassurer sans doute, le postillon chantait. Alors je m'habituai au vertige. D'ailleurs, en levant la tête, je voyais le tableau le plus pittoresque. Toutes ces montagnes, inégalement découpées, se détachaient en gris sur les nuages blancs du ciel, et la lune, à son zénith, passait dans la zone étroite que laissaient à découvert les déchirures des sommets et les fantaisies des glaciers. Que c'était beau, ce matin là, de près, et que c'est beau, le soir, de loin ! Je n'imaginais pas encore qu'il y eût, dans mon Italie, des contrées si étranges et si imposantes.

Alors parlant d'une église, pèlerinage alpestre, qu'elle avait vue dans les gorges des Alpes, elle ajoutait avec l'assurance et le sang-froid d'un archéologue, mais aussi avec un profond sentiment des choses de l'art :

— Cette vénérable église est d'un délicieux style roman, ainsi que me l'a dit mon bon père. Ce qui m'a le plus frappée, moi, c'est qu'elle est de même couleur que le rocher qui lui sert de base. Seulement quelques mosaïques aux tons roses, bleus et or, égalaient son fronton élané. On la placée de manière à la faire paraître colossale, et pour cela on l'a hissée sur une montagne taillée en degrés. Quand on atteint le plateau sur lequel elle repose, et que l'on regarde les profondeurs d'où l'on est parti, on éprouve un éblouissement vertigineux. L'obscurité religieuse et la force élégante de l'intérieur en font un sanctuaire sublime. On retrouve les terreurs du moyen-âge sous ces noires voussures du temple, et à l'ombre de ses coupes ténébreuses. Un orage éclatait pendant que nous priions au pied des saints autels, et, vrai ! j'étais en admiration, car alors les éclairs du dehors traversaient au-dedans par les vitreaux semés de pierreries de toutes couleurs, et, comme des lueurs infernales, m'éblouissaient.... Je fermais les yeux pour ne plus voir, et j'aurais eu peur, si la pensée de Dieu, avec lequel je me trouvais, ne m'avait soutenue. A certains moments, la foudre avait des roulements que l'on aurait dit venir du tabernacle même du Sei-

gneur. C'eût été Jehovah dans sa terrible colère, si mon cœur ne m'avait dit de l'aimer, sans le craindre, parce qu'il est bon !

Puis elle ajoutait encore, en me parlant de l'une des vieilles églises de Turin, qu'elle avait visitée la veille.

— Ce que j'aime dans ces antiques sanctuaires, c'est que, généralement, comme à Saint-Ambroise de Milan, et comme les Chartreuses de notre Italie, celle de Pavie, par exemple, ils sont flanqués de tout un monde de vieilles constructions, promenoirs silencieux, arcades mystérieuses, cloîtres, cellules, jardins, déserts, et ici et là, au détours des galeries, à l'angle des escaliers, d'ombres muettes qui passent sous la coule du cénobite ou sous le voile de la vierge. On y respire je ne sais quelle odeur du vieux temps qui donne froid peut-être, mais qui nous dit qu'un élu du Seigneur est là, parmi les ronces et les épines de la vie, cherchant à se frayer un chemin pour arriver au ciel.

— Tout cela n'est pas très-gai !... essaya de dire Emile.

Mais elle lui répondit aussitôt :

— La vie n'est-elle pas un exil ? Prétendez-vous subir la peine en vous couvrant de roses et en savourant l'ambrosie dans les coupes du plaisir ? Il paraît que l'homme naît pour mourir. Eh bien ! puisque la vie conduit à la mort, ne faut-il pas arriver au terme avec la robe blanche de l'innocence ? Pour moi, je suis à la porte de ma carrière, dit-on. Mais l'avenue qui se montre à moi me paraît si courte, que je n'ai juste de forces que pour me préparer à voler vers les cieux...

— Oh ! mademoiselle ! fit Emile.

— Silence ! murmura Elodie, mon père est là, et pour toute la splendeur des mondes, je ne voudrais pas qu'il connut le pressentiment que j'ai... d'aller bientôt rejoindre ma mère... Car ma mère, ma bonne mère, qui a donné sa vie pour moi, ma mère que je n'ai jamais vue, m'appelle, elle m'attend, et je souffre !...

Emile n'ajouta plus rien, m'a-t-il confié, le soir, mais il essuya une larme qui glissa de sa paupière, tandis que Elodie, allant au piano, et s'adressant à la comtesse, lui demanda la permission de faire quelque peu de musique.

Non, Julien, ce n'était pas un enfant, ce n'était pas une jeune fille, ce n'é-

tail même pas une virtuose italienne, mais un ange, un ange de l'empyrée qui se fit entendre alors. Ma plume ne trouve pas de mots pour rendre ce qu'il y eut de délectable, d'enivrant, de céleste, dans le jeu sublime de cette frêle et délicate Elodie. Certes! ce ne pouvait être un maëstro qui lui eût appris à faire parler ainsi un instrument fabriqué par la main des hommes. C'était son âme, c'était son cœur, c'était l'inspiration d'en haut. Je demandai à son père de quel maître était la musique que nous entendions : Verdi, Donizetti, Mozart, Haydn, Beethoven, ou tout autre? Il me répondit.... en voulant dire que c'était de sa propre inspiration, en posant un doigt sur son front. Puis je remarquai, que lui aussi, le tendre père, pleurait en dedans, car il dissimula en toute hâte une larme qui sillonnait sa joue.

Alors Elodie, appelant Emile auprès d'elle, lui chanta, à mi-voix, une sorte de cantate dont les paroles n'étaient plus pour nous suffisamment distinctes. Mais j'ai su ensuite que c'était un hymne plein de mélancolie, une invocation aux cieux, une prière à Dieu, que sais-je? l'entretien d'une âme qui déploie ses ailes avec les âmes, ses sœurs, venant à sa rencontre pour la conduire dans le séjour des voluptés divines.

Enfin, pour sortir du pénible silence auquel nous réduisait cette harmonie magique, mais qui enveloppait nos pensées d'un crêpe funèbre, je demandai à la belle italienne un des grands airs des plus fameux opéras italiens. Alors elle nous joua la Vestale, avec une perfection telle que le compositeur lui-même eût été ravi au troisième ciel. Mais, remarque cela, elle choisit la Vestale vouée à la mort. Aussi pour moi, dans le feu sacré qui anime notre jeune artiste aux ailes d'ange, je devine la fièvre que lui donnent les paroles de la prêtresse de Vesta prête à mourir et regardant, sans sourciller, le cruel trépas ouvrir pour elle ses bras glacés. Quant à Emile, ému, agité, malheureux, il soupire sur le balcon, en regardant la ligne du chemin de fer Victor-Emmanuel qui se prolonge comme un long ruban blanc à travers d'immenses prairies, la grosse tour de Rivoli que blanchit la lune, au loin, dans la plaine, et même le col de Suze qui semble une gorge infranchissable et ténébreuse comme l'Erèbe.

Cependant le comte, dilettante par nature, nous expliquait comme quoi la musique, inspiration naturelle du génie de l'Italien, avait dès l'origine de la

nation , fait explosion dans le cerveau du plus vulgaire de ses membres. Et , comme tout art nouveau trouve dans la religion le point d'appui d'où il s'élance avec la fraîcheur et l'énergie de la jeunesse , il nous montrait saint Ambroise , à Milan , au iv^e siècle , introduisant dans le chant des *choraux* qui se chantaient d'abord à l'unisson. Puis il nous disait comment , d'après les quatre modes authentiques des Grecs , le domaine de la musique , confondant l'antique et le moderne pour former les éléments d'un art nouveau , s'agrandissait au vi^e siècle , grâce à saint Grégoire , qui instituait un ton *plagal* pour chacun des tons authentiques. Depuis lors , d'après notre orateur , les écoles de musique se multipliaient ; et l'on commençait à écrire sur la théorie et la pratique de cet art. Alors venait , au xi^e siècle , Gui d'Arezzo , l'habile et savant Bénédictin , qui faisait les plus importantes découvertes devant faciliter les progrès de la musique. Bref , nous assistions à la venue de légions de musiciens , compositeurs inspirés , maestri pleins de verve et de talent , qui dotaient le monde musical d'œuvres sublimes , la gloire de l'Italie , la fortune de leurs auteurs , et la joie des générations présentes et futures.

De son côté , le marquis d'Olevano , pour faire trêve à ses soucis , et pour payer son tribut à l'Italie dont tout chacun glorifiait les époques de grandeur , nous montrait Charlemagne , ami des sciences et restaurateur des lettres , favorisant les uns et les autres dans la Péninsule italique , alors qu'il avait été déclaré son souverain. Il nous citait l'Italien Pietro , diacre de Pise , devenant le maître de grammaire de l'illustre conquérant ; Lothaire , couronné roi d'Italie en 825 , établissant des écoles dans nombre de villes ; Dungal , célèbre professeur , et simple moine de Bobbio , expliquant à Charlemagne les mystères de deux éclipses ; et le pape Eugène II encourageant ces écoles et ces professeurs , et usant de ses trésors pour les multiplier. Aussi bientôt de nombreux auteurs , des savants , des docteurs , sortaient des bancs de ces académies , et faisaient ruisseler sur le monde ignorant les rayons lumineux de leurs travaux et de leurs découvertes. C'étaient les papes Adrien I , Eugène II , Léon V , Nicolas I et Sylvestre II : c'étaient les prélats Paulinus , patriarche d'Aquilée , Théodulphe , évêque d'Orléans , tous deux contemporains de Charlemagne , deux archevêques de Milan , Pierre et Adelph Maxence , et enfin deux abbés du Mont-Cassin , Erutpert et

Berthaire. Déjà Paulus Warnefried écrivait l'histoire des Lombards, que continuait Erchempert ; déjà André, de Bergame, mettait en ordre la biographie des évêques de Ravenne, que vérifiait et augmentait Agnellus. Enfin Anasthase, bibliothécaire de l'Eglise de Rome, et Luitprand, de Pavie, discouraient sur les faits contemporains. En un mot, les arts et les lettres avaient, en Italie, des représentants dont le travail devait faire l'héritage des races futures.

A quelques jours de là, après nos adieux faits au comte et à la comtesse, chez lesquels nous avons trouvé et apprécié la meilleure compagnie de Turin, mais où nous n'avons plus rencontré ni le marquis ni la douce sensitive qui s'appelle Elodie, nous prenions le chemin de fer qui conduit à Gènes.

De Novi, d'où l'on découvre le champ de bataille qui vit tomber sous une balle ennemie le général républicain Joubert, mais qui offrit une glorieuse victoire à l'armée française, de Novi à Gènes le rail-way longe constamment la route des voitures et des piétons, et rien de plus accidenté de tunnels, de remblais et de collines capricieuses que cette voie ferrée.

A peine dans cette ville, qui fut la reine des mers et qui est la cité des palais, le premier mouvement de curiosité pousse le touriste sur le port, et, sur le port, ce qui frappe immédiatement les regards, après la vue du cirque immense que forme la ville étagée en amphithéâtre autour de la ligne circulaire du golfe, c'est le splendide palais Doria. Ses escaliers gigantesques, d'une part descendent à la mer qui baigne leurs marbres immaculés de leurs flots agités, et de l'autre conduisent à des terrasses plantées d'orangers et de citronniers. Que la vague soit émue, elle porte son écume jusque sur les dalles des salles basses, d'où l'immortel Doria suivait d'un regard tourmenté les évolutions des galères vénitiennes, et où, raconte l'histoire, le grand Charles-Quint passa toute une nuit en admiration devant le beau ciel et le golfe peuplé d'étoiles de la ville de Gènes.

A l'inverse de Charles-Quint et d'André Doria, au lieu de regarder le ciel et la mer, le voyageur, lui, regarde la ville, dont il admire les rues, les maisons, les palais, les théâtres, les églises, si parfaitement superposés dans le contour de cet admirable bassin, qu'on dirait que les architectes ont tout agencé pour

que , de tous les points , la population génoise pût contempler l'entrée et la sortie des flottes qui jadis allaient lui chercher la gloire, les conquêtes et l'or des nations. Aussi les souvenirs de l'histoire rappellent aussitôt à la pensée les grands noms des Visconti , des Spinola , des Sauli , des Boccanera , des Fregosi et des Doria. De la crête des collines qui la dominent , comme de toutes les fenêtres des maisons qui composent Gènes , sur la mer , bleue comme le ciel , on peut signaler les navires qui se balancent sur les flots à huit et neuf lieues en mer. Chacun des points blancs qui se détachent sur l'azur des vagues n'est autre qu'un vaisseau qui cingle vers le port de Gènes. Aussi le tumulte règne dans cette cité maritime ; la foule se rue de partout , comme une cataracte , vers le port qui est son âme. La riche avenue de portiques de marbre blanc , qui fait suite au palais des Doria , en est inondée , aussi bien que les quais , les darses et arsenaux , la Sibérie et le Marché-Franc qui lavent leurs immondices dans la mer.

Oui , Gènes est la ville de la grandeur et de la beauté : elle semble toujours placée là pour une fête perpétuelle , une entrée de souverains , l'aspect de grands cortèges. Et si elle est déchirée , lézardée , trouée , percée par le coude , et ridée par la vétusté , si son manteau , si riche autrefois , est aujourd'hui quelque peu rapiécé , quel splendide diadème ne porte-t-elle pas encore sur sa tête princière dans les rues Nuova , Nuovissima et Balbi , qui la couronnent , et qui évoquent le nom du fameux artiste de Pérouse , Galéas Alessi , leur auteur. On peut dire que Bramante et San Gallo ont fait Rome , Palladio , Venise , et Buontalenti , Florence. De même , c'est Galéas Alessi qui a fait Gènes ,

Toute la gloire de Gènes , et tout son passé , palpitent dans ces marbres étagés les uns sur les autres , et dominés par des jardins suspendus , comme en imagina Nabuchodonosor , et non Sémiramis. A proprement parler , à part les ruelles innombrables et immondes qui forment l'immense bloc de Gènes , Gènes n'a que trois rues , rues aériennes tant elles sont nichées haut , rues parallèles au port , mais rues taillées dans le marbre , tant sont nombreux les énormes palais de marbre blanc qui les composent , sous ces trois noms que j'ai cités plus haut. Là , tout est marbre , murs et corniches , cariatides et mascarons , colonnes et balcons , escaliers et portiques. Quelle prodigieuse élévation ! Huit , neuf et dix étages ! Et quels étages ! Cela se conçoit : chacun de ces palais veut avoir le

spectacle de la mer, et alors c'est à qui s'exhaussera de manière à passer la tête par-dessus la tête de son voisin ou de son vis-à-vis. En vérité c'est un assemblage inimaginable, indescriptible des plus somptueuses constructions qu'il soit possible de rêver. En outre, si la matière est riche, l'art n'a pas voulu rester inférieur à la matière. Aussi c'est à avoir le cauchemar que de contempler, d'admirer ces trois via Nuova, via Nuovissima et via Balbi.

Done, mon très-cher, le soir même de notre arrivée, nous venions de gagner un torticolis à étudier du regard l'aspect du port, la vue des quais, la forêt de mâts et de cheminées qui frétille et fument sous la brise de nuit, et les tours, et les phares, et les jetées, et les casernes, et les mille objets qui surgissent de tous les points, lorsque, la bouche sèche, et revenus sous les portiques en marbre qui semblent des fantômes en procession aux lucurs du gaz, nous nous approchons d'une marchande d'oranges, avant de nous rendre au théâtre Carlo-Félice. Gènes est une ville bénie de Dieu, car figure-toi qu'elle a des oranges par monceaux dans les rues, et que ces oranges sont de la grosseur du crâne de Charlemagne, la plus grosse tête du monde présent et passé, dit-on. Apprends, en outre, que pour un sou on a quatre de ces oranges. Nous allons donc droit à une marchande d'oranges, lorsque nous voyons une énorme pyramide de ces beaux fruits dorés s'écrouler sous une avalanche de matelots, et chacun de ces matelots s'emparer de tant d'oranges, qu'ils en portent dans leurs poches, dans leurs bras et jusque dans leurs culottes, en criant en bon français :

— Vive, vive la jolie Miss !...

— Je ne suis pas anglaise, disait une petite voix charmante, mais autant française qu'italienne !

Ces matelots n'étaient autres que des marins français, dont le navire venait d'entrer dans le port, et qui descendaient à terre pour y faire curée. Quant à la jolie Miss, ou plutôt la jeune Franco-Italienne, qui leur offrait cette pyramide d'oranges, en bonne amitié, et à l'honneur de la France, c'était... notre chère Elodie...

Nous allons droit au marquis, qui nous donne une cordiale étreinte de la main, et nous saluons sa pâle enfant, qui pousse un petit cri de joie en nous apercevant...

— Vous ici ! Vous ici ! nous dit-elle.

Le marquis d'Olevano nous raconte comme quoi sa fille, s'étant montrée désireuse de voir Gènes, avant de dire adieu à Turin, il l'a amenée bien vite le matin même, sans prendre congé du comte, de la comtesse et de nous-mêmes. Puis, pendant qu'Elodie s'entretient avec Émile, il m'avoue qu'il est désolé d'être à Gènes, car, depuis le coucher du soleil, un malheureux vent, qu'il suspecte très-fort d'être le cousin trop germain du mistral, souffle avec une certaine violence; que sa fille en a les nerfs très-fatigués, qu'elle souffre beaucoup, et que si la pluie vient à tomber, il craint fort qu'elle ne soit obligée de s'aliter.

Hélas! la pluie menace, en effet, et je crois même sentir déjà quelques gouttes voltiger dans l'air, et tomber sur mon visage. Néanmoins, Elodie, sachant que nous allons à Carlo-Félice voir jouer la Favorite, conjure son père de nous accompagner. Son désir est satisfait, et nous voilà bientôt dans une excellente stalle d'avant-scène, jouissant de la superbe musique italienne, dont, quelques jours auparavant, nous discussions les beautés dans le salon du comte C^{***}. Elodie était rayonnante; Émile jubilait. Pour moi, dans ce rayonnement fébrile des yeux de la jeune fille, je devinais une sourde douleur qui la minait, mais dont elle taisait le progrès trop sensible.

A notre sortie, vers minuit, une pluie torrentielle tombait à inonder les rues de la ville. Heureusement le marquis demeurait à l'hôtel Grimaldi, assez près du théâtre...

Le lendemain nous n'étions plus seuls à notre demeure. Mon ami le journaliste de Turin était arrivé de la veille, et nous attendait pour nous faire les honneurs de la seconde ville du royaume de Piémont. Mais, lui aussi avait vu le marquis et sa fille chez le comte : dès-lors il pouvait nous accompagner à l'hôtel Grimaldi, ou nous devions déjeuner, si..., si la pauvre Elodie avait assez de forces pour se lever.

Cet épisode de notre entrée en voyage, que je te raconte, ami Julien, nous ne l'avons confié à nul autre dans nos lettres. Emile ne l'a point dit à sa mère : son excellente âme en eût été contristée dans le beau ciel qu'elle s'est fait en envoyant son fils en Italie. Moi, je l'ai tû à mes amis, parce que ceux-ci, désirant des peintures de cette belle contrée, des détails et des récits, au lieu d'être l'expression de l'enthousiasme et du sentiment du beau, mes lettres,

semblables à une épopée funéraire, les eussent affligés. Alors, tout entier, en apparence, aux nouvelles et splendides scènes qui frappaient mes yeux, en réalité, dans le secret, je gardais religieusement dans le sanctuaire de mon cœur la vision trop rapide de cette belle fleur des Alpes, si précocce, hélas ! et si vite desséchée, à l'heure de son épanouissement et de son adolescence... Mais à toi, cher, à toi déjà poète et penseur, dont je surprends souvent le regard fixé sur les horizons vaporeux comme pour en scruter les profondeurs inconnues, à toi dont l'œil intelligent cherche à percer les voiles de l'avenir et semble comprendre que les mystères de la vie ne cachent que trop fréquemment les mystères de la mort, à toi qu'une douce auréole de mélancolie couronne trop souvent, comme si tu pressentais que la patrie pour toi c'est le ciel, je n'ai pu celer cette courte apparition d'un ange, d'un chérubin de Jehovah, mal dissimulé et parfaitement reconnaissable sous l'enveloppe diaphane d'un corps de jeune fille, douée de toutes les perfections qui constituent la beauté humaine la plus complète. Jamais type semblable à celui de l'innocente et candide Élodie ne s'était encore révélé à mon examen. Aussi, je l'avoue, je le trouvais trop immatériel, trop riche et trop pur pour appartenir à la terre. Il est, je crois, de la destinée des natures trop belles et trop surhumaines, trop délicates et trop suaves, de ne pas voir déflorées, défigurées, par le temps et la main des hommes, leur splendide organisation, leurs raphaéliques images... Elles doivent être moissonnées avant l'âge....

Le lendemain donc, dès le point du jour, j'étais à la fenêtre. La pluie, une horrible pluie, tombait avec une persistance effrayante. De cette fenêtre de marbre, il ne m'était plus possible de parcourir du regard le port, les môles, les phares, les tours, la citadelle, et la forêt de mâts des vaisseaux. Un voile gris, impénétrable, humide, malsain, les dérobait à mes yeux, et me cachait les mille beautés, si bien éparpillées la veille, les bois de myrthes et d'orangers, et les opulentes villas génoises, qui forment l'admirable ceinture de ces côtes méditerranéennes.

Néanmoins mon ami Marchèse, Emile et moi, nous étions chez le marquis d'Olevano, à l'heure convenue. En pénétrant sous le vestibule de l'Hôtel Grimaldi, décoré de huit colonnes de brèche d'un seul bloc, un frisson me saisit.

Le pavé de marbre blanc du porche et celui de marbre noir de l'escalier me semblaient les apprêts lugubres d'un deuil anticipé. Avec cela, en approchant de l'appartement du marquis, le solennel silence qui régnait me serra le cœur. Rien n'est grandiose comme le *piano nobile*, le premier étage, de ces vastes et hauts palais de Gènes. L'élégance du luxe marmoréen a quelque chose qui fait que vous vous semblez petit. Assurément, en effet, sur chacun des paliers de ces immenses hôtels, nos architectes parisiens tailleraient tout un appartement très-confortable.

J'eus des palpitations en sonnant, et Emile devint pâle. Introduits près du marquis, nous le trouvâmes seul et triste...

— Et la signora ? osai-je dire.

— Sortie... nous répondit le marquis.

— Mais alors mademoiselle votre fille se porte bien ? demanda Emile.

— Au contraire, Elodie va très-mal, Messieurs, reprit le marquis. Je ne me fais pas illusion, ma fille veut me cacher sa souffrance, je le vois, je le devine, je lui laisse croire que je ne m'en aperçois pas, mais elle court à sa perte... Afin de me tromper, elle se montre gaie, spirituelle toujours ; elle va et vient, fait de la musique, visite les monuments, lit, écrit, travaille, mais elle se consume avec une rapidité effrayante...

— Comment donc, par ce temps maudit, a-t-elle pu quitter le palais ? fit l'ami Marchèse.

— Elodie a passé une nuit assez calme, elle a même assez bien dormi. Mais de très-bonne heure, ce matin, elle est entrée dans ma chambre, et m'a demandé la permission de se faire conduire à l'église la plus proche, où, m'a-t-elle dit, elle désirait prier pour sa mère. Pour vaincre mes scrupules, elle m'a objecté que sa camériste ne la quitterait pas d'une minute, et que tout au plus serait-elle absente durant une heure. J'ai cédé. Mais j'ai parfaitement jugé que, se sentant plus malade sans doute, elle était allée se jeter aux pieds d'un prêtre pour se confesser, et communier ensuite. Pauvre enfant ! quelles fautes peut-elle avoir sur la conscience ? Oh ! les anges du Seigneur ne sont pas plus fervents que mon Elodie... Pardon, Messieurs, si je pleure. Un vieux militaire ne devrait jamais avoir une larme sur la joue ; mais permettez-moi de ne pas dissimuler

devant vous, je me contrains assez devant ma fille, car, si elle me voyait triste, la souffrance la tuerait plus vite.... Pourquoi donc Dieu m'a-t-il donné cette jolie fleur que je croyais devoir parfumer ma vieillesse et couronner mes cheveux blancs, pour me la ravir ensuite aussi cruellement?... Hélas ! voyez-vous, Elodie est une pâle étoile des cieux dont les feux s'amointrissent chaque jour et qui va bientôt s'éteindre. Mais, du moment que son tombeau sera ouvert, j'y tomberai avec elle... Mon enfant, c'est ma vie ! Maintenant que ses jours sont comptés, ma mort approche... Ce ne sera pas une douleur, je n'aurai plus rien sur la terre à regretter... En la voyant pâlir soudain et tomber fréquemment en défaillance, il y a un mois, à Milan, je me berçai de l'espoir qu'en la faisant voyager lentement, sans fatigue, à petites journées, je pourrais prolonger ses jours, et, peut-être la rattacher à l'existence. Elle a vu mon inquiétude, et, pour l'effacer, elle s'est faite joyeuse, elle-même a provoqué ce départ, elle semble attacher le plus haut prix à voir, à connaître, à juger tout ce que notre excursion peut offrir de curieux. Sainte hypocrisie ! Pour sauver son père, la fille peut-être se suicide en silence. Mais, en nous mentant ainsi l'un à l'autre, si nous nous trompons, c'est que nos âmes sont confondues dans un même amour, et Dieu jugera. Il jugera, je l'espère, que du moment où la mienne sentira la sienne se détacher, et qu'elle tombera comme une fleur desséchée par une brise trop chaude, moi, je devrai tomber comme un fruit mûr...

Ces paroles sinistres, et bien d'autres, dites avec une profonde conviction, d'un ton caverneux, et accompagnées de larmes qui perlaient sur la barbe du marquis, nous livraient à la plus sombre tristesse. Comment consoler un père qui dit des choses aussi vraies ? Nous ne pouvions que lui exprimer notre sympathie, et nous le faisons en silence, émus comme lui, brisés comme lui, par la pression de l'inexorable vérité...

Note bien, mon cher Julien, que le marquis d'Olevano est un noble et beau vieillard de soixante ans, dans toute la sève et la majesté de la vie. On trouve une mâle énergie jusque dans la faiblesse. Il est général, paraît-il, et, en effet, sa tenue martiale indique qu'il fut l'homme des camps et de la rigide discipline militaire. Rien ne fléchit encore dans sa stature. Il porte ses années comme un chêne robuste des Alpes : et pourtant il suffit d'un coup de tonnerre pour coucher à

terre, ainsi qu'un géant formidable, le plus altier des chênes de la montagne. L'habitude du commandement se révèle dans son regard et dans son attitude : mais le fier capitaine devient un enfant en présence de sa fille : sa force se fond dans sa tendresse.

Veuf lorsqu'il venait d'épouser la jeune Française qui lui donna son Elodie, son double amour se confondit en un seul. Il se consacra tout entier à l'éducation de sa fille. Mais sa tâche se réduisit à l'admiration. A peine balbutiait Elodie, que ce fut pour l'extasier par des réparties d'une finesse exquise. A peine sa petite main de patricienne fut-elle libre de toute entrave, que, sans les apprendre, elle se joua avec toutes les plus gracieuses et les plus difficiles œuvres de jeunes filles et de femmes. A peine eut-elle entendu les symphonies des oiseaux et les fioritures des maëstri, qu'elle les reproduisit, sans maître, sur le piano, sur la harpe, et qu'elle en créa de plus parfaites inspirées par son génie naissant. Ce fut en causant, et à l'aide de quelques livres, qu'elle sut bientôt le Français et l'Anglais. Puis, rencontrant, ici et là, dans l'Italie du nord, des ruines aux inscriptions latines, elle rougit d'être obligée d'en demander l'explication, et apprit la langue latine avec une rapidité surprenante. La géographie n'eut bientôt plus de mystères pour elle ; et l'histoire laissa tomber toutes ses ténèbres devant ses investigations. Elle sentit alors dans son cœur un profond amour pour l'Italie, sa glorieuse patrie ; mais en même temps, elle versa des larmes amères sur sa déchéance et l'odieuse oppression dont elle la voyait victime. L'uniforme blanc d'un Autrichien lui faisait monter le rouge au visage, et elle appelait de tous ses vœux la libération de son pays. Mais autant elle était calme dans sa vie privée, autant elle manifestait d'énergique indignation, lorsqu'elle voyait les carbonari modernes, sous le nom de Mazziniens, vouloir englober, dans les ruines qu'ils méditent, et l'autorité des souverains, et le sacré pouvoir du souverain pontife que la religion lui fait vénérer comme le représentant de Jésus-Christ.

Le marquis nous contait toutes ces choses, qui rappelaient un doux sourire sur sa figure aux lignes pures et martialement accentuées, lorsque d'un pied furtif et sautillant, la signorina fit son entrée dans le salon.

Non, rien n'était gracieux à voir comme cette charmante enfant de quinze

ans : car, elle avait quinze ans déjà, et nous la supposions à peine âgée de douze à treize. Je ne te ferai pas la description minutieuse de sa riche toilette, du goût le plus exquis. Je dirai seulement que le joli petit chapeau plat, à la mode nouvelle, orné d'une longue plume blanche ondoyant pour retomber sur son épaule, et décorant la plus ample chevelure blonde que j'aie vue de ma vie, captivée dans une résille noire à la gonfler de ses énormes nattes, lui seyait à ravir. Sa physionomie, animée par une pensée vive, ardente et forte, jetait la flamme par ses beaux grands yeux bleus, mais une flamme douce comme celle de l'étoile qui brille au firmament. Après nous avoir serré à tous la main avec une légère pression où l'on sentait son âme, elle se pendit au cou de son père, qu'elle couvrit de baisers, et puis, se retournant avec la grâce d'un jeune faon qui veut s'élancer sur la lande, elle nous dit sur un ton de pétulance fébrile :

— Sans cette vilaine pluie, je visitais plusieurs églises de Gènes. Mais je n'ai pu voir que l'*Annunziata*. Quel bel édifice ! Ce n'est plus cette grandeur et cette majesté d'une vénérable église gothique, où Dieu s'impose immédiatement à l'homme et le force à courber la tête sous la puissance du respect et de la vénération ; mais on ne peut que s'extasier, tant elle éclate de fresques, de marbres, de dorure. Néanmoins ce n'est pas assez religieux, et si ce Lomellini, souverain de l'île de Tabarca, qui a doté Gènes de ce magnifique sanctuaire, m'avait consultée, je lui aurais dit de préférer un édifice gothique au vestibule d'un olympe païen dont il a gratifié la ville.

— Je vous recommande l'église de Saint-Ambroise, tout incrustée de marbres de couleur... dit Marchèse. C'est un Pallavicini qui l'offrit à Gènes, et vous trouverez, Signora, que la magnificence du Pallavicini fut l'égale de la générosité du Lomellini.

— Pallavicini et Lomellini n'étaient que de riches négociants, répondit Elo-die, et en bâtissant des églises qu'ils donnaient au peuple de Gènes, ces messieurs n'avaient d'autre but que de se faire pardonner leurs richesses exorbitantes. C'est une façon très-honnête de se réhabiliter dans l'opinion publique, car des trésors aussi grands ne sont-ils pas souvent le fruit de dépredations et d'exactions plus ou moins répréhensibles ? C'est ainsi qu'un Doria a fait élever une église à

saint Matthieu, et qu'un Sauli a construit Sainte-Marie sur ce sommet de la colline de Carignan, à l'orient de la ville. Au fait, les Doria, les Sauli, les Pallavicini et autres pouvaient bien bâtir des maisons au Seigneur, eux qui se construisaient de si magnifiques palais pour eux-mêmes.

Alors la conversation s'étant engagée sur les Annales sanglantes du moyen-âge dont l'Italie a fourni sa bonne part au grand livre de l'histoire, j'entendis Emile qui parlait à Elodie de l'origine de la Péninsule, et qui, pour la mettre à l'épreuve peut-être, affectait de ne pas être très-éclairé à l'endroit de ses premiers temps. Aussitôt elle se prit à lui dire, en *à-part* :

— Ce beau pays, d'après les traditions, porta d'abord le nom de *Saturnie*, à cause de Saturne qui, chassé de l'île de Crète par Jupiter, son fils, y trouva un asile, et s'y cacha dans la partie qui reçut le nom de *Latium*, du mot latin *latere*, être caché.

Il rencontra dans la contrée quelques peuplades, les Aborigènes, les Liburnes, et d'autres encore, qui avaient un chef appelé Janus. Saturne, qui était Grec et déjà civilisé, leur enseigna l'usage des lettres et de l'agriculture.

Puis, 400 ans avant la guerre de Troie et 1600 avant Jésus-Christ, une colonie de Grecs, des Arcadiens, chassés par le trop plein de leur presqu'île, vint s'établir en Italie, sous la conduite d'OEnotrus, de qui notre Péninsule prit le nom d'*OEnotrie*.

Ensuite, Italus, l'un de ses successeurs, l'appela *Italie*, de son propre nom.

Un peu avant la guerre de Troie, 1500 ans avant Jésus-Christ, un autre Grec, Evandre, forcé de s'exiler du Péloponèse, y amena une autre bande d'Arcadiens, et construisit la petite bourgade de Pallantum, sur la colline appelée depuis le Palatin.

Enfin, Enée, après la ruine de Troie, 1200 avant Jésus-Christ, s'étant mis à la tête d'une troupe de Troyens qui avaient échappé aux flammes et aux massacres de leur cité détruite par les Grecs, aborda à l'embouchure du Tibre, et, ayant épousé Lavinie, fille du roi Latinus, dans le Latium, éleva la ville de Lavinium.

Ce furent les descendants de cet Enée qui fondirent Rome, 750 ans avant Jésus-Christ.

Bientôt, cette nouvelle cité, devenant toute puissante, concentra dans son

sein toutes ces forces vitales de l'Italie, et soumit à son autorité les nombreuses nations, déjà policées et florissantes, qui occupaient le centre de la Péninsule, telles que les Marses, les Éques, les Volsques, les Sabins, les Latins, etc.

Mais le nord résista plus long-temps aux armes des fils de Romulus. Là, vivait un peuple à demi-sauvage, les Gaulois, et, plus bas, entre le Tibre et l'Arno, se trouvaient de nombreuses peuplades guerrières, les Etrusques, les Samnites, les Herniques, etc., qui, cherchant la sécurité de leur existence laborieuse dans des unions fédératives, firent payer cher leur liberté aux soldats romains qui voulaient la leur ravir.

Toutefois la soumission de tous ces peuples au pouvoir égoïste de Rome devint un fait accompli, et, dès-lors, l'histoire de l'Italie fut celle de Rome même, car l'histoire des vaincus se confond naturellement avec celle des vainqueurs.

Est-ce bien cela, monsieur mon élève ? fit Elodie en s'arrêtant, et en lançant un sourire sardonique à Émile, sourire qui signifiait :

— Je ne suis pas votre dupe, mon petit monsieur !... Je vois très-bien que c'est un examen que vous voulez me faire subir...

Mais Émile ne se tint pas pour battu, et il répondit :

— Ce fut là l'époque de gloire pour l'Italie qui, sous le gouvernement des rois, l'administration de la république, et l'autocratie des empereurs, devint la reine du monde. Mais que devint-elle après la chute de l'empire ?

— Que ce soit une simple réflexion de votre sage jugement, ou une autre question inspirée par une affectueuse curiosité, *mio caro*, peu importe, fit Elodie ; je réponds à mon illustre examinateur de l'académie de Paris :

A partir de la décadence romaine, les barbares, Huns, Vandales, Suèves, etc., avec Attila, avec Alarie, etc., venus du fond de l'Asie et du nord de l'Europe, s'emparèrent de l'Italie, comme les vautours fondent sur un cadavre putréfié pour le déchiqueter, et se repaître de ses lambeaux sanglants.

D'abord Odoacre, chef de la garde germanique du misérable Romulus Augustule, ce dernier empereur qui n'eut pas honte de s'approprier, en diminutif, il est vrai, les deux plus grands noms de l'histoire Romaine, Odoacre, dis-je, chef des Hérules, les barbares chassés, s'empara du trône, et se déclara roi de l'Italie. Mais il ne put inspirer son énergie aux Italiens corrompus, et dont la régénéra-

tion ne devait s'opérer que par leur fusion avec des peuples primitifs et purs encore.

Il se trouvait précisément alors sur ces frontières septentrionales de l'Italie, un peuple neuf, connu sous le nom de Goths ou d'Ostrogoths. Théodoric était leur chef. C'était un homme qui réunissait à l'énergie des gens du nord la civilisation éclairée des habitants du midi. Inspiré par Zénon, empereur d'Orient, Théodoric, en 493 après J.-C., renversa le pouvoir d'Odoacre, et se fit roi de toute l'Italie. Ce prince rétablit l'ordre dans la Péninsule italique : il favorisa l'agriculture, le commerce, les sciences, les lettres et les beaux arts. Il appela près de lui les hommes les plus recommandables, Cassiodore, l'écrivain latin et le judicieux diplomate, le philosophe Boèce, l'homme d'état Symmaque, et s'il les traita durement plus tard, c'est qu'une sotte passion lui faussa le jugement. Il rétablit la jurisprudence romaine. Il construisit des palais et des temples, notamment à Terracine, l'antique Anxur, où l'on voit encore d'admirables ruines de ces grands travaux, et enfin donna des encouragements à tout ce qui était noble et beau.

Une seule peuplade avait échappé au bouleversement général qu'avait causé le passage des hordes immenses d'Attila, d'Alaric, et de l'invasion des Barbares. C'était une petite confédération de pêcheurs, qui, pour éviter le *Fléau de Dieu*, s'étaient réfugiés dans les lagunes de l'Adriatique. Cette poignée de braves gens, chassés d'Aquilée, devinrent les fondateurs de la grande et belle Venise.

Mais alors que l'on pouvait croire que les peuples nouveaux de l'Italie allaient vivre dans le calme et la prospérité de la paix, il advint que la force primitive des Goths et des Ostrogoths céda sous l'influence des germes viciés du peuple romain vaincu, éparés, mais dangereux pour une nouvelle société. Et puis l'empire d'Orient jalousait la résurrection de l'empire d'Occident sous le nouveau titre de royaume d'Italie. Il détacha donc Bélisaire, qui vint guerroyer contre Théodoric, puis contre Totila, et enfin contre Teïa, qui, en 553, dut courber la tête, et l'Italie devint le domaine des princes d'Orient, et Rome, humiliée, ne fut plus que la vassale de Constantinople.

Le gouvernement de l'Italie fut alors confié à un préfet résidant à Ravenne. On l'appela l'Exarchat de Ravenne, et le préfet prit le nom d'Exarque. Le pre-

mier exarque de l'Italie fut Narsès, vaillant homme de guerre. Mais Narsès ayant été disgracié par une intrigue de cour, son successeur à Ravenne négligea de faire garder suffisamment les passages des Alpes. Aussitôt les Lombards, peuples de Germanie, qui, des bords de l'Elbe, étaient venus s'établir en Pannonie, invités, conviés par le vindicatif Narsès, firent irruption dans la Péninsule italique, et conquirent, sous la conduite d'Alboin, leur chef, sans coup férir, le vaste pays qui, de leur nom, s'appelle encore de nos jours la Lombardie.

Ce nouveau royaume de Lombardie comprit la Haute-Italie, la Toscane et l'Ombrie. Alboin fonda de plus, dans la Basse Italie, le duché de Bénévent, qu'il divisa en trente fiefs principaux donnés à des ducs, à des comtes et à des marquis. Mais la domination d'Alboin ne fut nullement favorable aux hommes de génie et de talents...

Est-ce encore bien cela, mon seigneur et maître? Et vous ai-je mis en face du moyen-âge de façon à ce que vous y voyiez suffisamment clair? acheva Elodie, toujours avec cette petite moue charmante qui faisait les délices de son père...

Pendant le déjeuner, Elodie se montra plus gaie que jamais. Son père souriait alors, mais s'il y avait dans son rire un effort de dissimulation, je crois qu'il s'y mêlait aussi une secrète espérance de salut. Oui, Dieu me disait que l'excellent vieillard cherchait à se rattacher à l'espérance de conserver sa fille, en fixant sur elle un regard scrutateur. Heureusement le doux visage de la jeune vierge semblait s'illuminer d'un bien-être plus grand, et si la douleur faisait réellement trêve, ne pouvait-on pas espérer un retour à la santé?

Pendant cette heure d'abandon, dont notre présence amie ne pouvait arrêter pour elle la délicieuse expansion, elle se montra pleine d'une verve poétique qui débordait dans toutes ses phrases et qui montrait combien son imagination et sa pensée savaient saisir le beau côté des choses et s'en emparer.

Elle nous peignait les sites enchanteurs des deux villas que son père habite tour à tour, l'une non loin de Mortara, à Magenta, dans la Lomelline, la plus belle et la plus riche province du Piémont, l'autre sur les rivages de la mer Adriatique, à quelque distance de Venise. Il fallait l'entendre alors nous dessinant à grands traits les charmants villages qui bordent la Sesia, ses îles plantureuses couvertes de forêts de saules et d'oseraies, les grands troupeaux de bœufs les abordant à la nage pour

aller s'enfoncer dans les hautes herbes, en ne laissant voir au-dessus de l'eau que leurs blanches museaux et leurs cornes élancées, les belles collines qui ceignent le manoir, devenant bleues aux rayons du soleil couchant, et semblant flotter comme un océan dont les vagues seraient figées, et enfin, dans toutes les directions les prairies verdoyantes s'étendant à perte de vue, parsemées çà et là de blanches troupeaux et noyées à leurs limites dans une brume qui donne aux horizons une transparence pleine de mystère et de rêverie. Il fallait l'entendre quittant les beautés de la villa de terre, pour s'élancer vers la villa de mer et nous en redire de sa voix de cygne les magnificences infinies, les splendides beautés aux heures du calme, et les formidables, mais merveilleuses fureurs, aux jours de la tempête.

Et comme Emile, son tourmenteur juré, mais bien aimé déjà, lui demandait ce qu'elle faisait dans les rizières de Magenta, sur les terres du Piémont :

— J'étudie ce que l'on trouve sur une pierre... répondait-elle d'un air de taquinerie malicieuse.

— Et sur les rivages de l'Adriatique, dans la Vénétie ? ajoutait Emile.

— J'étudie ce que l'on trouve sous une pierre... ajoutait-elle d'un ton de spirituelle moquerie.

— Rébus ou charade !... disait Emile, quelque peu contrarié.

— Eh ! cherchez donc, monsieur, vous qui êtes de Paris, où l'on a du sens jusqu'au bout des doigts... faisait-elle. Que vous avez peu de patience ! Alors vous donnez votre langue aux chiens ? comme disait votre illustre madame de Sévigné. Sachez donc, mon ami l'investigateur, que sur la pierre en question, aux champs, sans tenir compte des êtres microscopiques, dont le nombre pouvait s'évaluer à un ou deux millions, ne plus ne moins, je distinguais, moi, jusqu'à trente-huit espèces d'animaux. Sur cette pierre, deux sortes d'habitants : les uns établis à demeure, comme de véritables citoyens, les autres composant une population nomade. Il faut dire que j'étudiais à l'aide de la loupe ces intéressants personnages. Je ne vous dirai pas que pour analyser leur vie, leurs travaux et leurs voyages, je passais des heures entières. Les résultats de mes élucubrations resteront secrets, jusqu'à ce que j'obtienne une chaire à votre amphithéâtre du Jardin des Plantes. Ce que je puis avouer ici, c'est qu'après cette étude, j'adorais Dieu

plus que jamais , et je l'aimais comme le Père universel , partout répandant la lumière , l'intelligence et la vie. Quant à ce que je voyais sous la pierre, dans la Vénétie, au bord de l'Adriatique , le voici : Par un moment de recul plus violent , quelquefois, la mer retournait certains fragments de roches qui m'apparaissaient alors comme des morceaux de velours vivant. Aussitôt, au risque de me mouiller les pieds , je me précipitais vers lui sur le sable humide, et après l'avoir saisi , le cœur palpitant de joie , je revenais à la plage où, adossée contre une falaise , ma pierre posée sur des galets, je prenais ma loupe et je regardais. C'était chose admirable à voir que les milliers d'animalcules, semblables à de petits vers turbulents , au corps irrisé de charmantes couleurs, qui se trémoussaient sous les rayons du soleil. Une fois hors de l'eau salée, et mis en contact avec l'air atmosphérique qui les impressionnait désagréablement sans doute, ces minuscules citoyens du fragment de rocher se réfugiaient soudain dans deux buissons microscopiques , qui se trouvaient fort à point à leur portée, et qui n'étaient autres que des brins de coralline et de sertulaire noire. La fin de leur histoire, permettez-moi aussi de la suspendre; j'aime trop la *suite à demain* de vos romanciers pour ne pas profiter de leur exemple. Mais la morale de la chose, c'est que Dieu doit bien rire en voyant que, parmi ses créatures, il en est d'assez ridiculement niaises pour suer sang et eau à prouver qu'il ne s'occupe pas des choses de ce monde. Heureusement qu'en regard de la négation de la Providence par ces êtres spirituels , cette même Providence trouve dans les bêtes des preuves affirmatives de son immixtion aux merveilles de la terre...

Tout chacun d'applaudir au langage de la douce Elodie, si pleine de *gentillezza*, comme disent les Italiens.

Sur ce, les convives s'étant levés, à l'exemple de l'amphytrion, la belle enfant courut à la fenêtre.

— Père, mon bon père , la pluie a cessé de tomber, s'écria-t-elle joyeusement, et un rayon d'or pâle perce la nue, du côté du faubourg de San-Pier d'Arena.

— Messieurs , ajouta-t-elle , vous savez que les nobles familles génoises ont l'insigne courtoisie d'ouvrir leurs opulents palais aux étrangers de toutes classes et de toutes nations, qui désirent les visiter. Si vous m'en croyez , et si mon bon père veut bien m'accompagner, nous irons voir quelques-unes de ces demeures

particulières, qui se transformeront pour nous en musées publics, car ces palais sont de véritables musées, que les familles, depuis cinq cents ans, dotent à tour de rôle, de tous les objets d'art qu'elles rencontrent sur leur chemin. Savez-vous que c'est beau, un musée enrichi par cinq ou six générations ! Prions le ciel que ces nobles Génois, aussi bien que les princes romains, les gentilshommes florentins et l'aristocratie napolitaine, conservent ainsi l'amour des belles choses, et que le culte de l'art ne s'éteigne pas dans leur poitrine. Après cinq autres générations, ces musées deviendront des temples, dont l'art, sous toutes formes, sera le Dieu. Donc, puisque mon bon père ne dit mot, c'est qu'il consent. Voici l'heure propice, profitons en. Messieurs les propriétaires des Via Nuova, Nuovissima et Balbi ont eu la délicate attention de se retirer dans leurs appartements les plus modestes, pour abandonner les appartements de cérémonie aux artistes et aux amateurs de toiles précieuses, de panneaux curieux, d'admirables statues, de bronzes antiques de merveilles de tout genre et de toute matière, empressons-nous de nous montrer reconnaissants en allant contempler et admirer tout ce prodigieux feu d'artifice qui a nom Rubens, Raphaël, Hemmeling, Van Dyck, le Titien, Paul Véronèse, Salvator Rosa, Guido Reni, Tintoret, Andrea del Sarto, etc., etc. Et l'Albane ! Oh ! j'oubliais l'Albane !

Nous allâmes, en effet, passer notre après-midi dans ces nobles demeures des Durazzo, des Boccanera, des Brignole-Sale, des Doria et de vingt autres. En pénétrant sous les riches péristyles, qui vous écrasent, je ne sais quelle illusion fait palpiter pour vous tous le glorieux passé de Gènes. Quelle décoration princière ! Dans ces cours, les bassins font jaillir, avec un doux murmure, une eau cristalline par la bouche des Néréides ou la conque des Tritons. Sous les voûtes des salons, on voit, ici, les Quatre Âges de l'homme qui traînent le temps sur un char ; là le Triomphe d'Hercule. C'est d'une exécution splendide et d'un effet merveilleux. Dans les bordures peintes à l'huile courent des Nymphes et des Faunes, des Dryades et des Satyres. On retrouve là toute la mythologie en action. Puis voici venir les œuvres d'art, les spécimens des travaux des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ; coffrets antiques du plus curieux travail, avec ferrures en arabesques dont la longue patience des artistes a enchevêtré le dessin à faire damner celui qui voudrait en démêler le dédale ; cassolettes, hanaps, drageoirs, mille fantaisies char-

mantes, fouillées à jour, relevées en bosses, ciselées avec une exquise délicatesse; mosaïques rares, vase en agathe, tables en lapis-lazzuli, que sais-je? des prodiges sans nombre échappés à la main des Benvenuto-Cellini de toutes les époques et créations de leur génie. Enfin, oh! c'est là le bouquet du feu d'artifice annoncé par la mignonne Elodie, une *Cléopâtre* du Guerchin, mais tout ce qu'il y a de plus infatigable, et de Breugel, une originale *Tentation de S. Antoine*, à en faire rire jusqu'aux oreilles, et ceci, et cela, et du Carravage et des Carache, et des Teniers et du Garofalo, et du Van Ostade et du Philippe de Champaigne. J'en passe, et des meilleurs.

La pluie a repris vers le soir, à la tombée du jour, et la nuit s'est passée dans une tourmente horrible. Un véritable ouragan a fondu sur Gènes. On nous a dit, le lendemain, que beaucoup d'arbres avaient été abattus par le vent dans la belle vallée de Polcevera, d'un côté de la ville, et sur le magnifique promenoir de l'Aqua Sola, de l'autre côté. Plusieurs navires, dans le port, ont été couchés sur le flanc. Nombre de cheminées sont tombées des toits et ont causé quelques accidents. Pour notre compte, nos fenêtres qui regardent le port et recevaient obliquement le choc du vent, soufflant du S. O., ont été enfoncées, et nous avons eu mille peines à nous mettre à l'abri de la rafale.

Aussi étions-nous fort inquiets pour la signorina. Toute l'énergie de la veille et son parler fiévreux n'étaient probablement que factices. Elle avait affecté une extrême gaieté, et, tout le jour, avait jassé comme un bouvreuil, pour tromper les anxiétés de son père, alors même, alors surtout que, par son acte religieux du matin, elle s'était préparée à la mort. Aussi, le soir, devait-elle être épuisée, car je lui vis un petit cercle aux pommettes des joues, et je lui trouvai un regard noir.

— Que voulez-vous? me dit-elle, en devinant les réflexions que je pouvais faire, que voulez-vous? Je ne puis prendre ma place dans la vie! je sens je ne sais quoi qui m'envahit, m'entraîne, me pousse hors de la terre. Oh! de grâce! ayez pitié de mon père, si...

Ce *si* eut quelque chose qui me brisa l'âme, car je vis qu'elle se trouvait à bout de forces, et que le *si*, pour elle, était une réalité.

Je suis allé de bonne heure à l'hôtel Grimaldi. Le marquis reposait, mais j'ai pu voir un instant Elodie. Elle était levée déjà, et s'était mise en prières dans un oratoire. Je fus surpris du changement qui s'était fait dans sa personne, pen-

le front enfermé dans un réseau; des vieillards qui , ayant perdu leurs défenses, semblaient toujours prêts à mordre avec leurs gencives ; de femmes aux traits masculin et aux bras nerveux... »

Entrevue du R. P. avec le sire Rodrigo. Triste résultat. Le R. P. est mis à la porte. Idée de Renzo. Les fiancés, avec deux témoins, déclareront devant un prêtre qu'ils se prennent mutuellement pour époux, et seront en effet mariés. Projet mis à exécution. Ruse d'Agnès pour tenir Perpétue loin du presbytère. Portrait de don Abondio , malade d'esprit , depuis l'aventure des *bravi*.

« Don Abondio était sur un vieux fauteuil , enveloppé dans une vieille houppelande , coiffé d'un vieux béret qui lui encadrait le visage , à la lueur ménagée d'une petite lampe. Deux touffes de cheveux qui s'échappaient du béret , deux épais sourcils , deux épaisses moustaches , une épaisse *royale* le long du menton, chenus et épars sur cette face brune et ridée , ressemblaient presque à ces buissons couverts de neige qui se dessinent au milieu d'un précipice , au clair de lune... »

Péripétie. Adresse de Renzo. Riposte du curé. Tocsin sonné par son ordre. Emeute de nuit. Dans le même moment envahissement de la maison vide de Lucia. Essai de rapt. *Menico* , le petit Menico vient donner avis de cet incident aux pauvres fiancés. Fuite de Renzo, de Lucia, etc. Le R. Christophore les reçoit de nuit au couvent de Pescarenico, et les fait fuir, Renzo vers Milan, Lucia et Agnès vers Monza. Description de ce moment cruel :

« Ceux-ci se dirigèrent avec précaution vers la rive de l'Adda qui leur avait été indiquée. Ils y virent le bateau. Le batelier , en poussant une rame vers la proue , le détacha de la rive, puis, empoignant l'autre rame , et voguant à tour de bras , il gagna le large, vers la rive opposée. Il ne faisait pas un souffle de vent : le lac était calme et uni , et il aurait semblé immobile, sans le tremblement et le léger ondolement de la lune qui s'y réfléchissait du haut des cieux. On entendait, par moment, les flots qui se brisaient sur le gravier de la rive, le murmure plus éloigné de l'eau qui allait se rompre contre les arches du pont , et le bruit cadencé des deux rames qui sillonnaient la surface azurée du lac. L'onde, fendue par la barque et refoulée derrière la poupe , dessinait une trace ridée qui allait toujours en s'éloignant de la rive. Les passagers,

silencieux, le visage tourné en arrière, contemplaient les montagnes et le pays éclairé par la lune et coupé çà et là par de grandes ombres. On distinguait les villages, les maisons, les cabanes, les sentiers. Le château de don Rodrigo, avec sa tour aplatie, dominant les collines amoncelées autour du pic, semblait un malfaiteur qui, debout dans les ténèbres, au milieu d'une bande d'hommes endormis, veille en méditant un crime. Lucia le vit et frémit. Elle suivit de l'œil le penchant de la montagne jusqu'à Aquate, regarda très-attentivement à l'extrémité, aperçut sa chaumière, le toit couvert des feuilles du figuier qui dépassait l'enceinte de la cour, et la fenêtre de sa chambre. Assise au fond de la barque, elle appuya le coude sur le banc, baissa la tête comme pour dormir et se mit à pleurer en secret... »

Lucia et Agnès, sa mère, au couvent de Monza. Histoire d'une certaine signorina, sous la protection de qui les place le R. P. capucin... Aventures de Renzo à Milan. Famine à Milan. Farine et pain jetés dans les rues, émeutes. Renzo à la tête de la rébellion. Histoire dramatique de l'hôtel où il couche, après mille folies de l'infortuné jeune homme, maladroitement enivré. Son arrestation au point du jour. Sa délivrance. Fuite vers l'Adda, dont le lit est la limite du pays neutre. Autres aventures en route. Fuite plus rapide.

« Peu à peu il atteint les buissons les plus élevés de ronces, de pruniers, de chênes nains. En avançant toujours il entrevoit des arbres épars. Il avance encore, et il tombe dans un bois touffu. Plus il s'y enfonce, plus sa crainte augmente. Les arbustes qu'il aperçoit de loin lui apparaissent sous des aspects étrangers, difformes, étonnants. L'ombre des cimes légèrement agitées, qui tremblent sur le sentier éclairé par la lune, lui déplaît.. Le bruissement des feuilles sèches, que foulent ses pieds, ont pour ses oreilles je ne sais quoi de sinistre. Vaincu, hors de lui, par un instinct machinal, ses jambes veulent prendre leur course et l'emporter hors de ces lieux. Il sent la bise battre plus froide et plus aigue sur son visage et sur ses joues : il la sent s'insinuer et courir entre ses vêtements et sa chair. Vient un moment où il croit perdre la tête; mais effrayé de sa terreur plus que de toute autre chose, il appelle à son secours tout son courage et toute sa hardiesse. Comme il s'arrête, les feuilles cessent de crier sous ses pieds, tout se fait autour de lui : mais le vent lui apporte un bruit nouveau. C'est un léger mur-

mure, le murmure d'une eau qui court. Il écoute, il interroge l'air, il cherche à s'assurer si ce n'est point une erreur de ses sens, il s'écrie :

— « C'est l'Adda ! c'est l'Adda !... »

» On eût dit qu'il retrouvait un ami, un frère, un sauveur.

» Bientôt il arrive à l'extrémité de la plaine, sur la lisière d'une large rive. En regardant à travers les broussailles qui la couvrent de toutes parts, il voit au loin briller l'eau qui court. Il lève la tête, il découvre la vaste plaine de l'autre rive semée de villages ; au-delà des collines, et, sur l'une d'elles, une large tache blanche dans laquelle il croit distinguer une ville, *Bergame*, assurément !... »

Cependant Lucia, l'innocente Lucia est enlevée du couvent de Monza : non point par don Rodrigo, mais par l'*Inconnu* ! un terrible inconnu, plus farouche que don Rodrigo, qui lui a confié ce soin de sa vengeance. Château de ce personnage victorieux :

» Le château de l'Inconnu est situé au-dessus d'une vallée étroite et sombre, sur la cime d'un pic qui naît d'une chaîne de montagnes escarpées, et la domine. Au premier aspect, on ne saurait dire s'il s'y rattache où s'il en est séparé par les cavernes, les précipices et les abîmes qui le bordent de toutes parts. Le côté qui regarde le vallon est le seul praticable : il descend en pente raide, égale et continue. Au sommet sont des pâturages : il est cultivé vers le bas et semé çà et là d'habitations. Le fond est un lit de cailloux où court, selon la saison, un petit ruisseau ou un large torrent, qui alors sert de limites aux deux territoires. Du haut de ce manoir féodal, comme l'aigle de ce manoir ensanglantée, le sauvage Inconnu domine à l'entour tout l'espace où peut se poser un pied mortel, et il n'entend aucun bruit humain au-dessus de sa tête. Ses regards peuvent embrasser à la fois toute cette endainte, les talus, les gouffres, les chemins qui y sont pratiqués. Aux yeux de celui qui le contemple d'en haut, le sentier tortueux qui monte vers ce terrible castel se déploie en serpentant comme un ruban. Des fenêtres, des meurtrières, le *prépotente* peut compter à loisir les pas de celui qui monte et l'examiner cent fois. Avec la garnison de *bravi* qu'il entretient au château, il peut défier toute une armée... »

Tel est le cachot dans lequel git l'infortunée Lucia. Puissance de sa vertu. Retour de l'Inconnu sur lui-même. Ses remords. Visite de l'archevêque de Milan,

Frederico Borromée. Sa piété. Influence du saint. L'Inconnu se convertit par ses soins. Don Abondio et l'archevêque. Délivrance de Lucia. L'archevêque à Aquate. Agnès avec le saint. Terreur de don Abondio. Peste de Milan. Lucia au Lazaret. Péripéties de tous genres. Renzo cherche Lucia à l'hôpital de Milan. Dénouement. Retour des fiancés à Aquate...

Pardonnez-moi ces longueurs, mon bien cher oncle. Mais j'ai lu le merveilleux chef-d'œuvre de M. Manzoni, qui a peint la nature et dont les sites, les scènes et les héros sont vrais. Or, comme M. Valmer, après avoir connu le livre, j'ai eu besoin de voir le pays. Nous avons donc parcouru ce matin Lecco, le pont, les rivages de l'Adda, le couvent de Pescarenico, Aquate et *Pomerio*, le village où se trouve le château de don Rodrigo. Les *Promessi Sposi* à la main, nous avons tout revu, les sentiers, les murs, les manoirs. Seuls les héros ne se sont pas montrés à nous. Mais nous n'en avons pas moins eu aujourd'hui une matinée délicieuse et bien employée.

Comprenez-vous maintenant pourquoi nous sommes venus à Lecco. Pour moi, je remercie M. Valmer de m'avoir fait goûter une jouissance jusqu'alors inconnue.

Etudier un livre sur les lieux mêmes qu'il décrit, certes ! il y a tout profit ! Aussi je sais mon Manzoni par cœur, et j'analyse les trois belles idées qui dominent dans les *Fiancés*. L'auteur a voulu peindre la domination espagnole, la famine qui désola Milan au xvii^e siècle, et la peste qui succéda à la disette. L'histoire de deux jeunes fiancés, persécutés par un chef de *Bravi* est plutôt le prétexte qu'il prend pour esquisser ses grands événements, que son sujet même. Quand il aborde la partie romanesque de sa composition, il remue vivement le cœur ; mais quand il arrive à la partie purement historique, il intéresse, il attache, il instruit. Plus qu'un autre, cet ouvrage peut porter le titre de roman historique : car, là où l'histoire commence, le roman cesse. On dirait que Manzoni a voulu faire une histoire nationale qui peut plaire au peuple, faible enfant pour qui besoin est d'emmieller toujours les bords du vase qu'on lui présente.

Ce soir, je me repose, en face du lac de l'Adda. A demain, mon cher oncle.

Bergame, 48 septembre 185...

Nous avons voulu voir Bergame, mon cher oncle : Renzo nous en a montré le chemin, et, comme lui, nous nous sommes réfugiés aujourd'hui dans cette ville antique et curieuse, non pas pour éviter les sbires de l'autorité, mais pour connaître, voir et juger Bergame et le Pays Bergamasque.

Bergame, dont le nom signifie *Berg*, montagne, et *home*, qui veut dire *maison*, *demeure*, comme on le voit aujourd'hui en anglais, a été bâtie par les Gaulois Cénomans, et, par conséquent, est d'origine celtique. Ils choisirent un site charmant, sur un amphithâtre de collines, entre le *Brembo* et le *Serio*, qui descendent des montagnes de la *Valteline*, pour placer cette nouvelle cité, dont l'existence est antérieure à Rome. Les Etrusques l'occupèrent; chassés par Bellovèse, celui-ci fut, à son tour, dépossédé par les Romains. Jules-César l'éleva au titre de cité romaine, et il fit partir de ses remparts quatre voies militaires dont on voit encore des traces. Pline, qui parle de Bergame, l'appelle *Bergomum*, domaine de la montagne.

Elle subit sa part des calamités que les Lombards apportèrent à cette contrée; puis elle fut une des premières à s'enroler dans la Ligue Lombarde, dont elle défendit glorieusement les intérêts.

Quand la Ligue Lombarde cessa d'exister, elle se rangea au parti des empereurs d'Allemagne, lutta pour Frédéric II, mais eut alors la mauvaise chance d'être excommuniée par le pape.

Bientôt, comme les autres villes d'Italie, sa paix intérieure céda aux factions et haines cruelles des quatre grandes familles des *Colleoni*, *Rivola*, *Borghi*, *Suareli*, guelfes ou gibelins, dont les fureurs n'épargnèrent pas même les sanctuaires qu'elles rougirent de sang. Aussi, pour s'arracher aux divisions intestines, Bergame préféra se mettre sous le joug des princes étrangers, et tour à tour elle fut gouvernée par les d'*Este*, de Ferrare, les *Torre* et les *Visconti*, de Milan; puis

les *Scala* ou *Scaliger*, de Vérone. Alors elle dut faire la guerre avec eux, car ces batailleurs étaient toujours en armes, il advint que les Vénitiens, plus heureux dans les combats, s'emparèrent de Bergame, en 1428.

Les Vénitiens, la considérant comme un point important et le boulevard de leur puissance à l'Occident, couronnèrent le sommet de la *Colle di S. Virgilio* d'une imposante citadelle, l'entourèrent de fossés, de hautes fortifications, la munirent au-dehors d'un château-fort, la *Capella*, et enfermèrent plusieurs de ses faubourgs dans une enceinte formidable de bastions.

La citadelle a disparu : nous avons visité les ruines. Du point culminant qu'elle occupait, on a une vue magnifique sur le *Pays Bergamasque* qui n'a pas moins de cent lieues carrées.

Bergame est divisée en deux parties, la *Ville-Haute* et la *Ville-Basse*. Le *Faubourg Saint-Léonard*, qui est dans cette dernière, est le quartier fashionable, aussi a-t-on pavé ses rues dans le système de celles de Milan, larges dalles, doubles ou quadruples, servant de rails pour les voitures.

La montée qui unit la ville-basse à la ville-haute est fort longue et très-raide.

La population de Bergame compte 40,000 habitants; cela suffit pour vous dire son importance. Elle a un évêché qui relève de Milan, un collège provincial, une académie de peinture, une académie de sculpture, un musée, un athénée, une bibliothèque publique, des manufactures de soie et de draps, et des usines pour la métallurgie, car le Bergamasque possède au moins deux cents mines de fer en exploitation.

Nous y avons vu bon nombre d'églises :

Le *Dôme* d'abord, édifice lombard, avec coupole et peintures.

En Italie, mon cher oncle, le Dôme, c'est *Domus*, la maison par excellence, demeure de Dieu, la cathédrale, reine des autres églises.

Santa-Grata, église d'un couvent de bénédictins, qui a de belles dorures et un tableau de maître-autel, signé *Salmeggia*. Ce tableau a fait le voyage de Paris, avec tous les tableaux artistiques qu'y envoyait notre grand Napoléon : cela vous révèle son mérite.

Santa-Maria-Maggiore, fort ancienne église, de 1560, avec alternances de marbre blanc et noir, et un porche gardé par des lions de marbre rouge. *Luca Gior-*

dano, *Salmeggia*, *Cavagna* et *C. Proccacini* ont décoré l'intérieur de fort belles peintures.

A côté de cette basilique, nous avons visité une *capella*, qui renferme le tombeau du capitaine Coleone; dont l'épée conduisit long-temps à la victoire les armées vénitiennes, et, le premier, se servit d'artillerie légère. Le mausolée est de marbre, il est surmonté de la statue équestre du capitaine, toute dorée.

Saint-Alessandro-in-Croce et *Saint-Bartholomæo* nous ont aussi fait voir les œuvres peintes de *Palma Junior*, *L. Bassano*, *Lotto*, et dans l'*Oratorio al-Gesu*, un Christ chargé de sa croix de *Bastello le Bergamasque*.

Mais de tous les édifices que renferme Bergame, le plus remarquable est celui où se tient la foire de Saint-Barthélemy, qui commence le 24 août et dure douze jours. C'est à cette foire que se traitent les affaires les plus considérables en soiries qui aient lieu dans le pays. Cette *Maison de Foire* est dans la basse-ville, elle est de 1740. On compte 600 boutiques dans sa vaste enceinte; et, vraie foire de Leipzig ou de Beaucaire, il s'y fait des transactions pour des sommes énormes.

A vous, mon cher oncle, qui êtes grand admirateur de l'art théâtral, permettez-moi de vous apprendre, ou plutôt de vous rappeler, que les personnages bouffons des anciennes comédies italiennes, Arlequin, Truffaldin, Pantalon et Colombine, sont originaires de Bergame, en ce sens qu'ils affectent de se servir, sur la scène, du dialecte bergamasque, qui est le plus grossier et le plus mal sonnante de toute l'Italie, notre accent gascon. Le jeu de cet Arlequin, etc., n'est autre qu'une charge de manières et de jargon des habitants de la *Vallée de Brembo*; mais autrement il témoigne d'un caractère égoïste, fin et rusé, sous le masque de la simplicité. En somme, ce n'est autre chose que le *buffa* antique, au visage barbouillé de suie et au costume fait de mille petites pièces de toutes couleurs, *centumculus*. C'est ainsi que le *Sannio* de la vieille Rome est devenu *Zanni*, le bouffon, l'*Arlequin* de l'Italie moderne.

Bergame a ses palais; *Palazzio Vecchio della Ragione*, Vieux Palais de Justice; dans la ville-haute, *Palazzo Nuovo*, *Palazzo Vagliati*, avec fresques, peintures, etc.

Mais Bergame a surtout les grands hommes qui ont pris naissance dans le pays bergamasque : *Rubini*, *Donizetti*, *David*, *Donzelli*, et d'autres encore.

Nous avons passé notre soirée, tout-à-l'heure, sur les *Pomenades* hors de la *Porte d'Os'io*, qui couronnent les bastions. Nous nous y sommes trouvés en grande société de crinolines bergamasques. Quels beaux points de vue ! Je ne parle pas ici des crinolines, mais bien des paysages...

Le vin franc de Bergame, ce vin qui fit le malheur de Renzo Tramaglino, s'inquiétant près du tavernier, tout en le buvant à faire rubis sur l'ongle, s'il était Bergamasque, s'il était bien franc ! Pauvre Renzo ! Pour nous, notre tête est restée calme et saine. Mais, cher oncle, quelle *pollenta agli uccelli*, nous y avons mangée ! C'est un salmis de petits oiseaux, de grives, de mauviettes, nourris des plantes de la montagne... Oh ! et puis des *confetti* ! Je vous en rapporte une boîte pour mes cousins. Verdun, en France, ou Boissier, à Paris, ne vendent pas de telles dragées !...

Monza, 10 octobre, 185.

Ce que c'est que l'imagination chez l'homme ! Pour vous, mon cher oncle, ce nom de ville, Monza, ne dira rien : pour moi, c'est tout un carillon sonore qui réveille toutes les facultés de l'âme, de l'esprit et du cœur. Et cela, parce que j'ai lu les *Fiancés*, de Manzoni. Lisez-les, mon cher oncle, et vous comprendrez mon apophthegme philosophique.

Vous croyez peut-être que nous serons venus de Bergame à Monza comme des fermiers, en chemin de fer ; comme des Anglais, en chaise de poste ; comme des commis-voyageurs, en omnibus ; ou par la diligence, comme des nourrices. Oh ! bien non ! M. Valmer a mis sur son dos la valise qui renferme ses livres et sa trousse de toilette : moi, j'ai endossé un charmant petit sac de peau de chamois que j'ai eu à Lausanne, jadis ; et, le bâton à la main, nous voilà cheminant, à travers champs, tout comme Renzo, passant l'Adda sur un bac, déjeunant à *Vazzio*, je crois, peut-être dans l'auberge où notre fiancé eut si peur en enten-

dant parler de ses exploits à Milan, et croyant d'être reconnu pour ce prisonnier si heureusement échappé aux mains des alguazils de Ferrer, et enfin arrivant à Monza, dont la haute cathédrale nous signale de loin la position.

La cathédrale, *Domo*, est la grande curiosité de Monza, dont les rues étroites, très-antiques, sauf quelques-unes modernes et assez jolies, ne la distinguent en aucune façon des anciennes villes d'Italie.

Donc, sans préliminaires aucuns, pas même celui d'un rafraîchissement qui eût été de saison pourtant, je vous assure ! nous voici en face de cet édifice qui date du *xiv^e* siècle, et dont la façade nous offre un aspect inconnu de nos yeux jusqu'alors. Il est classé dans le genre que l'on nomme *style de cabinet*, fort à la mode en Italie, à cette époque, et sacrifiant la forme architectonique pour atteindre ce but : Plaire par la division des parties, la multiplicité des détails, la variété de l'ornementation, et les effets de couleurs dans l'emploi des marbres de toutes les teintes.

C'est, du reste, la même coupe que le Domo de Como, c'est-à-dire le style lombard. Au lieu des statues assises des deux Plines que nous avons vues au Domo de Como, au Domo de Monza, nous trouvons de curieux bas-reliefs représentant Théodelinde, la célèbre et populaire reine des Lombards, et Autaris, son époux. Tout-à-l'heure je vous dirai un mot de ces personnages.

L'intérieur de l'Eglise est vaste, majestueux, solennel. Grande ressemblance encore avec la belle église de Como, sauf qu'ici les fresques sont de *Bianchi*, de *Montalto* et de *J.-C. Procaccini*. Voici même, du *Guerchin*, une Visitation fort belle, et de *B. Luini*, un saint Gérard, peint à fresque sur une des colonnes.

En pays étranger le touriste devient le point de mire de cent cicéroni qui vivent de sa substance, et ne visent qu'à faire passer son argent de sa poche dans la leur. Nous savons toujours assez bien nous garantir de cette race parasite et rongeur. Mais, à Monza, nous avons été flairés par un drôle, haut de six pieds, le visage hagard, le corps osseux, porteur de longs bras armés de vraies pattes d'araignées, qui, frappant sur sa cuisse, et y faisant cliqueter tout un arsenal de clés, nous demande de nous mettre sous sa tutelle, et nous annonce qu'il nous fera tout voir, tout...

— Merci, lui dit M. Valmer, dont son italien, à lui : nous verrons tout sans vous; il suffit de nos yeux.

— Nenni pas ! répond le lazzarone , en secouant sa poche , vous ne verrez pas sans moi le squelette de Visconti , ni le trésor : squelette et trésor sont sous ces clés , et avec cinq sous vous en serez quittes , sauf un petit pour-boire , à votre générosité.

Et tout en parlant , notre homme ouvre sa main , dont les doigts s'évasent comme ces larges corbeilles que forme une tarentule renversée sur le dos. Mais nous restons muets , et continuons notre examen , sans nous inquiéter des : *Signori ! Signori !* dont il nous harcèle par derrière.

Pour lui échapper , nous avisons un enfant de chœur auquel M. Valmer met dans la main quelques *soldi* , en lui disant :

— *Il Scheletro di Visconti !...*

L'enfant de chœur nous précède , passe dans la nef latérale de gauche , et nous faisant pénétrer sous un portique qui forme cour , hors de la cathédrale , ouvre une sorte d'armoire , et nous avons soudain devant les yeux une momie jaunâtre , admirablement conservée , nue et montrant la peau , parfaitement adhérente à la chair desséchée de celui qui fut Hector Visconti. Le cadavre est debout : la grimace de la mort est telle qu'à l'heure suprême , empreinte de souffrance , et comme si la victime venait de trépasser à l'instant. Une jambe , la jambe gauche est fracturée au-dessus du cou-de-pied , par un fer de flèche... Il y a dans ce spectacle quelque chose qui remue les entrailles.

— Ce squelette est le corps de Hector Visconti , fils naturel de Barnabo Visconti , nous dit une voix. Il était devenu duc de Milan , et voulait soumettre Monza , qui s'était révolté contre lui. Le siège durait depuis quelques jours , lorsqu'atteint à la jambe d'une *balestre* partie des remparts , sa blessure causa sa mort. On l'enterra dans la cathédrale de Monza. Puis , un jour que l'on faisait des travaux dans l'église , son cadavre ayant été trouvé intact , et son épée couchée sur le corps l'ayant fait reconnaître pour Hector Visconti , on plaça l'un et l'autre dans ce buffet , où la curiosité vient chaque jour se repaître de la vue de la mort...

En effet , à côté du squelette se trouve une épée du ^{xv}^e siècle : et c'est en 1415 que mourut ce Visconti.

Nous allions nous éloigner lorsque les grands doigts d'araignée font la bourse

sous nos yeux... C'est le terrible cicérone, aux clés enfouies dans la poche, qui a parlé et nous réclame son salaire. M. Valmer lui lance un regard de colère, et nous rentrons dans l'église.

— *Il Signori! Il Signori! Il tesoro, il tesoro!*

— Va t'en, avec ton trésor, crie M. Valmer, et laisse-nous, calmes et paisibles, dans la maison de Dieu!...

— Ce trésor mérite-t-il vraiment que nous nous donnions la peine de demander à le voir, et vaut-il les cinq livres d'Autriche que l'on exige pour le montrer? me dit M. Valmer.

— Risquons l'affaire, nous n'en mourrons pas!... répondu-je.

Et sur ce, nous entrons résolument dans la sacristie. Un jeune abbé nous reçoit, nous annonce qu'il va faire droit à notre demande et, en effet, donne l'ordre de nous exhiber les curiosités du trésor de la cathédrale de Monza. En vérité, mon cher oncle, cela en vaut et la peine et les cinq livres d'Autriche. Ecoutez le catalogue des mille objets qui nous passent tour à tour sous les yeux :

D'abord une série de reliquaires, de bustes, de chasses, de patères, de flambeaux, d'encensoirs, de lampes, etc.; toutes choses ou d'or, ou d'argent, ou de très-haute antiquité, ou du plus rare travail.

Ensuite, croix haute de neuf pieds, et comptant trois pieds d'un bras à l'autre, divisée par sections, et représentant dans de magnifiques sculptures les différentes scènes de la vie de Jésus-Christ.

Puis voici venir :

Un panier, très-bizarre et très-curieux, sinon authentique, que l'on dit avoir été porté au bras par Jésus enfant;

Des broderies que l'on assure être l'œuvre de la sainte Vierge;

Un autre panier ayant servi à saint Pierre et à saint Paul;

Le manteau de la sainte Vierge, étoffe singulière en effet;

Des diptyques en ivoire, excessivement anciens (1);

1. Les *Diptyques* sont des tablettes réunies ensemble par un lien, ou une charnière, comme la couverture d'un livre privé des feuilles de ce livre. Les *Diptyques* sont profanes ou sacrés. *Profanes*, ils

Une croix d'or du ^{xiii}^e siècle, très-finement œuvree ;

Un calice du ^{xiv}^e siècle, don des Visconti ;

Une mitre d'évêque des premiers âges du christianisme, en soie rouge, fort originale de tissu ; mais, à l'inverse de celle de nos évêques qui sont raides comme du métal, souple et retombant sur la tête, bordée d'une simple bande de drap d'or ;

Une soutane portée par saint Charles Borromée ;

Le costume impérial dont fut revêtu Ferdinand I^{er} le jour de son couronnement, avec manteau de velours bleu brodé d'or et semé de petites couronnes, images de la grande couronne de fer, etc. ;

Deux pains d'argent doré, offerts au chapitre de Monza par notre grand empereur, Napoléon I^{er} ;

Et enfin une quantité de pièces d'orfèvrerie décorées de diamants, de rubis, d'émeraudes, d'opales, de saphirs, d'améthystes, etc.

Sous le nom de baliut de la reine Théodelinde, on nous fait alors les honneurs d'une armoire antique, fermée de quatre ou cinq serrures. Redoublement d'attention !

De cette reine Théodelinde, nous avons déjà vu, à la villa Serbelloni, une caverne dont une légende impure fait la Tour de Nesle de la princesse, transformée en Marguerite de Bourgogne. Mais honni soit qui mal y pense ! Nous avons vu de Théodelinde, au portail de Monza, le portrait en marbre, mis en regard de celui d'Autaris. Or, Théodelinde fut, en effet, reine des Lombards,

sont affectés à la dignité consulaire, et représentent le consul de leur époque, avec les noms en relief, les titres et les attributs de sa charge. On y voit aussi des animaux, des gladiateurs, et ce qui doit faire partie des jeux que le peuple de l'ancienne Rome attendait d'un consul nouvellement en charge. *Sacrés*, les Diptyques recevaient les noms des vivants et des morts qui devaient être prononcés à haute voix à l'office, à savoir : les papes, les évêques, les martyrs, les fondateurs d'établissements religieux, les bienfaiteurs du clergé, etc. Le temps où le diacre lisait pendant le sacrifice les noms inscrits sur les deux tablettes s'appelait le temps des Diptyques, *Diptycorum tempus*.

régnà à Pavie , à Monza , à Milan , et son souvenir vit encore parmi ces populations , parce qu'elle fut pure , vertueuse et sage , comme l'inspirent et le révèlent la pudeur de sa physionomie , et l'expression de son regard.

Donc , tour à tour on nous met entre les mains , comme ayant appartenus à Théodelinde , et méritant d'être gardés bien précieusement , des objets d'une incontestable antiquité , d'une forme singulière , et de la plus étrange nature :

C'est d'abord le peigne de cette illustre dame , peigne en or , quant à l'arête , en ivoire , quant aux grosses dents , et en roseau , quand aux dents fines ;

C'est ensuite son éventail dans un étui. L'éventail me paraît être en basane , rehaussée d'or , de peintures et de dessins fantastiques avec des lames en argent ciselé , niellé , etc ;

Puis voici une poule et sept poulets , groupe singulier , et cadeau plus étrange , relief en or donné par Théodelinde à l'église de Monza ;

Puis cette croix pastorale en or , et cette couronne étroite , simple cercle d'or , sont la croix et le diadème que Théodelinde portait aux jours de grande cérémonie ;

Enfin cet évangélaire , à plaque d'or magnifiquement ciselée , est un autre don de la même princesse au chapitre de Monza.

Nous nous extasions devant toutes ces antiquités fort vénérables , lorsqu'une voix enrouée se met à dire avec l'accent d'un chagrin concentré , et d'une espérance renaissante :

... *Corona ferrea ! Corona ferrea !*

Nous regardons : c'est notre homme de la race des arachnides qui est là , derrière nous , ne nous ayant pas quitté d'une seconde , veillant sur nous comme l'araignée sur la mouche , et se jurant à lui-même qu'il nous enlèvera quelque swandziger , bon gré malgré.

— Qu'est-ce que c'est que cette couronne de fer *dont il parle* ? demandé-je au sacristain , en montrant le grand drôle qui pose près de nous.

— Comment , signor , me répond-il , en donnant à sa physionomie une expression de surprise , et en faisant le gracieux , ignorez-vous donc que le chapitre de Monza possède la couronne de fer des conquérants de l'Italie ?

Là-dessus , voici notre sacristain qui se met à pérorer et à nous faire un cours d'histoire qu'il entremêle de charmants sourires et de gestes pathétiques. L'hom-

me-araignée applaudit en battant de ses larges pattes une mesure solennelle. Il veut absolument faire quelque chose pour notre service. De tout le baragouin du bedeau, permettez-moi d'extraire ceci :

La mort qui ravit Autaris, roi des Lombards, à ses sujets, laissait sa veuve Théodelinde seule maîtresse du trône. Sur la proposition du peuple, elle choisit pour époux Agisulphe, duc de Turin. C'est à l'occasion de la cérémonie qui suivit son avènement qu'elle lui fit présent de cette fameuse couronne que devaient depuis poser sur leur tête ceux que la fortune rendrait maîtres de la belle Italie. On nous montre cette couronne, mon cher oncle : elle est d'or pur quoique sa dénomination puisse la faire croire d'un métal moins précieux. Sa forme est celle d'un cercle ; vingt-deux pierres précieuses la décorent. Un petit cercle de fer, formé d'un des clous qui servirent à crucifier Jésus-Christ, et placé dans sa partie intérieure, l'a seul fait appeler *Couronne de Fer*. Depuis Théodelinde, elle fut et a toujours été déposée dans le trésor du Duomo de Monza, enrichi des précieuses offrandes de Théodelinde et de ses successeurs.

C'est là, qu'en 774, Charlemagne la reçut des mains du pape Adrien I^{er}, et c'est ainsi que fut consacré l'anéantissement de la puissance des Lombards : aussi le fils de Pépin put-il joindre à tous ses titres de gloire celui de roi de Lombardie et d'Italie. En 1511, Henri VII, empereur d'Allemagne, fut le premier qui la mir sur sa tête.

En 1452, la couronne de fer fut portée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV.

En 1550, soixante-dix-huit ans après, elle fut envoyée à Bologne pour celui de Charles-Quint.

Depuis, elle reposait en paix à Monza, lorsque les mémorables événements qui suivirent la révolution française vinrent l'en tirer de nouveau. La république cisalpine, résultat des glorieuses campagnes du général Bonaparte, en Italie, ne brillait que d'un faible éclat, quoiqu'il s'en fût déclaré le protecteur. Elle vit dans l'élévation du premier consul au trône impérial le signal de ses prospérités futures. Aussi se hâta-t-elle de reconnaître pour chef celui que la juste admiration des Français venait d'élever si haut. Le 25 mai 1805, à Milan, en présence des corps de l'Etat, des envoyés des puissances alliées, des nombreux dignitaires

de l'empire, Napoléon I^{er} posa lui-même sur sa tête la couronne de fer. C'est à cette occasion qu'il prononça ces paroles, sorties, dit-on, douze siècles auparavant, de la bouche d'Agisulphe, l'époux de Théodelinde :

— Dieu me l'a donnée, gare à qui la touchera !

L'ordre de la couronne de fer fut alors fondé par Napoléon. Il est encore un des ordres de la cour d'Autriche.

En 1838, la couronne de fer de Monza a servi au couronnement de l'empereur d'Autriche.

De Théodelinde à Charlemagne et de Charlemagne à Napoléon ! Quel chemin a fait cette couronne de fer, tout en restant à Monza... Je vous laisse à penser, mon cher oncle, avec quelle avide curiosité nous contemplons ce royal hochet, et que de réflexions nous faisons sur l'éternelle vérité : *Vanitas vanitatum...*

Nous avons quitté la cathédrale de Monza, impressionnés, presque tristes... Mais une voix creuse se chargea de nous arracher à nos rêveries...

— Buona mano ! disait-elle, derrière nous.

— Ah ! je t'avais oublié ! fit M. Valmer. Tiens, voilà deux swandzigers... Va dîner... et prends la graisse dont tu as besoin !

— Bravo ! bravissimo ! cria le maigre, le diaphane cicerone.

Et il s'élança d'un bond vers un cabaret.

Nous aussi, mon cher oncle, l'appétit nous appelait à table. Or, un restaurant d'assez belle apparence nous invitant par les yeux de ses grandes fenêtres, nous nous y installons. Tout près de nous se montre un bon prêtre, qui lit le journal, en attendant son café. Notre menu est commandé, on le sert. Mais figurez-vous qu'au lieu des éperlans et des mauviettes demandées, voilà qu'on place devant nous un hideux plat d'épinards sur lequel se dressent quelques maigres croûtons mal rissolés ! Des épinards ! quand on a marché de Bergame à Monza ! Des épinards ! quand on a vécu sans manger et sans se coucher depuis la reine Théodelinde jusqu'à Napoléon I^{er} !... C'est à dresser des barricades, c'est à faire une révolution. J'allais commencer l'émeute, quand côte à côte des malencontreux épinards, le bottega dépose un autre plat, d'argent, palsambleu ! sur lequel se

carre un joli petit papier gaufré , dentelé dans son pourtour , et portant , en très-mignons caractères imprimés , cette légende hypocrite et pleine de cajolerie :

I giovani del Caffè Galizia

Augurano

Ai loro gentili avventori buon Feragoto !

Ce qui veut dire : *Les garçons du café Galizia souhaitent une très-bonne venue aux aimables étrangers.*

Un pour-boire , misérables ! et vous nous donnez des épinards !

Labbé , notre voisin , entend et comprend nos jérémiades : aussi vient-il à notre secours. Il appelle les garçons, leur explique leur méprise, que justifie, du reste, notre peu d'habitude de la langue italienne. Sur ce, festin délicieux, auquel nous convions notre abbé. Grands remerciements du prêtre... Mais à quelque chose malheur est bon ! Voici que nous causons avec notre bon voisin , et nous apprenons de lui qu'il est de Paris, tout comme nous. Amitiés, sympathies, toutes les fleurs de tendresse éclosent subitement entre nous, absolument comme au printemps, les mauves et les violettes. Le digne homme est presque un vieillard. Ancien missionnaire aux Indes Anglaises, il se repose à cette heure dans notre Paris, des longues fatigues de son apostolat. Il a quelques intérêts à démêler en Italie avec un certain baron. Le baron arrive en calèche : on nous présente à lui, et nous voici en connaissance, en causeries, en tête à tête délicieux.

La soirée est charmante. Ces messieurs veulent en profiter en nous faisant voir l'hôtel-de-ville, bâti, au-dessus de larges halles, à la façon antique, par le fameux Frédéric Barberousse. Un beffroi le couronne. C'est un curieux et vénérable débris du Moyen-Age. L'intérieur n'a pas de secret pour nous, grâce au baron, qui nous en fait ouvrir toutes les portes.

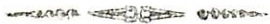
Ensuite, on nous introduit dans ce célèbre *Couvent* devenu l'asile de Lucia Mondella, la fiancée de Renzo.

Nous allons de là à la *Villa Reale*, qui sert de résidence au gouverneur représentant S. M. I. et R., et enfin nous visitons le *Parc*, vaste enclos, très-curieux enclos, destiné aux amusements de la chasse des empereurs et des princes.

Il est tard quand nous nous séparons de nos nouveaux amis. Nouveaux amis ! Les reverrons-nous jamais ?...

Il est aussi l'heure de me séparer de vous, mon cher oncle. Notre voyage en Piémont est à sa fin, et nous allons nous éloigner de ces contrées. Mon bavardage vous aura-t-il ennuyé ? j'espère que non. Le fils de votre frère ne peut que vous être cher. Aussi veuillez me conserver votre amitié, le tendre intérêt que vous me portez ; et croyez qu'après ma bonne et bien-aimée mère, c'est vers vous, mon cher oncle, que coulent de source les affections les plus vives d'un cœur qui est vôtre à jamais.

EMILE DOULET.



XII

A MONSIEUR JULIEN D'AUGEROT, A PARIS.

La Brianza. — Jardin de la Lombardie. — Rentrée dans le Piémont. — Revue retrospective. — Un épisode de voyage. — La jeune touriste. — Descriptions et paysages. — Le comte et la comtesse C^{***}. — Le marquis d'Olevano. — Suites d'une rencontre à Turin. — Confidences. — La langue Italienne. — Etudes musicales. — Le chant du cygne. — Une jeune malade. — Les douleurs d'un père. — Gènes. — Au théâtre. — Stereoscopie de la ville. — Pluies torrentielles. — Préparation à la mort. — Angoisses paternelles. — Dissimulation filiale. — Entretiens savants. — Les vieux temps de l'Italie. — Devis et joyeusetés. — La mort sous les fleurs. — Scènes dans l'hôtel Grimaldi. — Les palais. — Musées. — Autres confidences. — Le testament d'une jeune fille. — L'héroïne de l'amour filial. — Alexandrie. — Exercices militaires. — Un sermon. — Soirée lugubre. — Encore le lac Majeur. — Un tombeau. — Conversation par les yeux. — La Vierge-Martyre. — Tableau de mort. — Drame sinistre. — Le rayon d'une âme. — Dernières paroles. — Désespoir. — Déchirements. — La vision des cieux. — La sépulture. — Un général qui se fait chartreux. — Adieux au Piémont. — Conclusion.

Brianza, 20 octobre 185...

Je viens de franchir la Porte d'Or de l'Italie, mon bon Julien, car Porte d'Or est le nom que j'aime à donner au riche et beau Piémont. A présent, je vais m'enfoncer dans les vastes plaines de la Lombardie, qu'arrosent le Pô, le Tessin, l'Adda, la Sésia, l'Oglio et la Trébie.

Après une longue visite, prolongée autant que possible, aux admirables lacs Majeur et de Como, nous avons fait, le bouillant Emile, que tu connais pour un

intrépide champion, et moi, non moins vaillant quand il s'agit de voir et de connaître, nous avons fait une excursion dans la Brianza.

Pour t'édifier à l'endroit de cette Brianza, je suis obligé de te dire que le lac de Como, par sa forme, représente assez bien le fer triangulaire des sagettes ou des hallebardes du moyen-âge, et que ce charmant petit pays de *Brianza* occupe précisément l'entre-deux des pointes tombantes du fer de flèche que figure le lac. On appelle aussi cette délicieuse contrée le *Jardin de la Lombardie*. En effet, à mon avis, c'est un Eden en miniature, un vrai reflet du paradis terrestre. Il a de tout : magnifiques nappes d'eaux transparentes, coteaux verdoyants, plaines fleuries, sources limpides et murmurantes, frais ombrages de bois luxuriants, douce température, air exquis, et, ici et là, gracieux villages, jolies bourgades, et maisons de campagnes tapies mélancoliquement dans la solitude.

C'est dans la Brianza que le poète Manzoni a placé le théâtre du drame si intéressant que tu as lu avec tant d'enthousiasme, qui a pour titre *Les Fiancés*. Ah ! tu redresses l'oreille à ce mot, et tu te souviens, n'est-ce pas ? Aussi sois jaloux de mon bonheur, et fais comme Crillon, pends-toi, car j'ai le bonheur d'avoir sous les yeux Aquate, Lecco, Pescarenico, Bergame, Monza, l'Adda.... Et tu n'es pas là !

Le village de Brianza, d'où je t'écris, est mon observatoire, et de là je vois tout ce qui se montre à dix lieues à la ronde d'abord, et avant tout les Alpes qui découpent sur un fond de ciel bleu leurs arêtes aigües, leurs pics ébréchés, leurs glaciers étincelants, depuis le mont Viso jusqu'au-delà du massif du mont Rose ; puis les bassins fleuris ou granitiques du lac Majeur et du lac de Como, semés l'un de ses îles Borromées qui semblent des étoiles d'or sur une écharpe d'azur, l'autre des promontoires qui le découpent et des anses qui le dentellent ; ensuite le Brianza avec ses collines et ses prairies, ses gerbes de fleurs et ses massifs d'arbustes, ses gais villages et ses poétiques bourgades ; enfin des centaines de tours et de clochers éparpillés dans les plaines, dans les plaines inondées de rayons lumineux qui éblouissent, et le dôme de Milan, dont les flèches étincellent à l'horizon. Pour aussi bien voir, sache, mon très doux ami, que je suis campé, fièrement campé sur la plate-forme de mon antique campanile, huché sur le plateau

d'une haute colline, d'où l'on convoquait, jadis, au son de la cloche, tous les habitants du territoire, lorsqu'un danger quelconque le menaçait.

C'est de là que je griffonne cette lettre, que tu liras à la loupe, afin de t'aider à en deviner les caractères, pour lesquels le manque de rectitude des lignes est le moindre défaut.

Figure-toi que nous devions partir de Monza pour Milan, il y a quelques jours; mais, au moment de prendre le train à son passage, une circonstance pénible, que je vais te dire, nous a ramenés à Lecco, que nous avions déjà visité, et de Lecco nous nous sommes acheminés vers Brianza et sa contrée, dont la pointe se prolongeant dans le lac de Como, se termine en un haut promontoire, que couronne une maison de plaisance fort agréable, la villa Serballoni. Ne devant plus revenir sur ce point de l'Italie, c'est bien le moins que nous ne le quittions que parfaitement rassasiés de ses beautés sans nombre.

Mais en quittant Monza, l'autre jour, j'avais recommandé que l'on m'envoyât mes lettres. Aussi, ce matin, j'ai eu la charmante surprise de trouver ton épître, dissimulée sous des fleurs jetées négligemment sur un coin de la table. Car en ce moment même nous terminions un déjeuner auquel nous avions eu grand'chère en fruits du pays. Mais quels fruits! Je fais mention de ceci parce que, d'après le président de Brosses, dans ses récits ou dans ses lettres « on ne doit jamais omettre ce qui se mange.... » Aussitôt, repoussant de côté les reliefs du festin, je me suis mis à l'aise, le plus à l'aise possible, comme quand on veut savourer une jouissance, se noyer dans un plaisir, et j'ai lu ta lettre. Il me semblait à l'avance qu'elle était pleine de doux babils, ainsi que le sont les nids d'oiseaux, quand rayonne la blanche aurore. Je ne me trompais pas. Elle m'a fait passer une heure délicieuse. Emile en a eu sa part, car je la lui ai mise sous les yeux. Puis, comme s'il eût éprouvé une certaine difficulté à la lire, je l'ai reprise et lue moi-même. C'était une façon déguisée de me donner une seconde édition de l'impression qu'elle m'avait procurée. Ma foi! tout d'abord nous avons bu à ta santé, puis à celle de ton excellente mère. Dis-lui bien que je suis très-sensible à son souvenir. Un voyageur est comme un exilé; les parfums qui lui arrivent de la patrie l'enivrent et lui tournent la tête. A présent que je suis assis sur la

plateforme de mon campanile de Brianza, pour te répondre, je t'écris sur mes genoux.

Tu aimes donc bien t'instruire, mon très-cher enfant, que, non content de me suivre des yeux sur la carte d'Italie, tu me demandes de t'entretenir de cette belle péninsule au point de vue de l'histoire, au point de vue de l'art et au point de vue de la langue? Certes! tu me tailles une rude besogne, mais je reconnais bien là mon studieux élève. Tu aspires le savoir par tous les pores, et tu as soif de leçons. A merveille! je suis un flambeau bien pâle, et si je ne puis éclairer, au moins je dois t'encourager et te féliciter. Tes nobles instincts me rendent fier de toi. C'est le moyen assuré, infailible de devenir un homme sage, capable, judicieux, érudit. On arrive de cette sorte à remplir convenablement son rôle dans la société. Un jour, je l'espère, j'aurai gloire et bonheur à la voir, à l'entendre s'applaudir de tes talents. Déjà ceux qui te connaissent apprécient la jeune floraison de tes précieuses qualités. Hardi donc, ami, courage!

... Sic itur ad astra ...

Qu'elle est belle cette Italie, qu'elle est splendide cette terre à laquelle le vieil Italus donna son nom! Quelle succession sans fin de douces et vibrantes émotions vous pénètre l'âme lorsque vous posez le pied sur ce sol rendu si fameux et dont pas un lambeau ne se montre sans un souvenir et sans une auréole de gloire! Ce que je vais t'en dire ne sera qu'un épanchement retrospectif sur des impressions qui ont plus d'un mois de date, une sorte de revue récapitulative de mon entrée dans cette patrie de la virilité, de la grandeur d'âme, de la puissance militaire et des arts. Néanmoins, puis que tu m'en exprimes le vœu, sois le confident de ces ineffables émotions, de ces admirations extatiques, de ces envahissements de surprises et d'étonnement, qui, sous le ciel de cette riche contrée, font de ma vie une suite de délices indicibles et de voluptés pures.

Jamais, non jamais tu ne pourras comprendre avec quel saisissement je me

trouvai gravissant cette inexpugnable et colossale barrière, que l'on nomme Alpes et qui sépare l'Italie du reste de l'univers.

Je descendais vers Suse, l'imagination allumée par une insomnie toute de curiosité, le regard étudiant toute la fantasmagorie de la traversée du Mont-Cenis, et j'exposais ma tête au frais du matin, car l'aube blanchissait les cieux, lorsqu'il me sembla que j'avais sous les yeux l'aspect fantastique d'animaux impossibles, mastodontes décapités, baleines et cachalots montés sur des pieds d'éléphants, buffles ailés avec crinière argentée, béhémotbs tricéphales, que sais-je? Je voyais tout simplement s'élargir à l'infini sur le fond lumineux de l'orient les croupes incommensurables et les dentelures fantaisistes des sommets alpestres, se dessinant en un cirque grandiose et plongeant ses déchirures tourmentées et ses pics échevelés jusque dans les profondeurs de l'horizon. Au contraire, les Apennins, à notre droite, assis dans une pénombre encore ténébreuse, ne se montraient pas affectant la forme drolatique d'êtres non prévus par la zoologie, mais ils étalaient des cîmes couronnées de vapeurs qui ondulaient au loin comme des vagues.

Une fois à Suse, et en dehors de toute impression orographique, géographique, géologique, etc, il nous sauta aux yeux que nous n'étions plus dans notre France, et que désormais une race étrangère allait nous apparaître. En effet, en circulant dans la ville, de ci, de là, tout-à-fait au hasard, ainsi que doit faire de prime saut un sage touriste, afin de jouir immédiatement de sensations vierges en un lieu de lui complètement inconnu, la présence de femmes nombreuses, empressées aux soins du ménage, et s'approvisionnant aux éventaires des marchés, nous révéla la transformation qui s'était faite depuis vingt-quatre heures. Nous n'avions plus sous les yeux nos blondes Françaises dont la blancheur de lait cache par fois quelque chose de plus aigre, ni cet œil d'azur derrière lequel on devine l'azur de l'âme. Nous ne voyions plus nos folâtres jeunes filles dont l'intarissable gaité met du soleil dans la plus noire mélancolie. Mais la richesse et l'ampleur des formes, dans ce premier échantillon du type italique ne le cédait qu'à l'austère et digne gravité du visage, entouré, invariablement entouré d'un noir réseau d'épais cheveux, et s'illuminant de la flamme sombre jaillissant d'un œil aussi noir que ces cheveux. Dans les ajustements de ces sérieuses Suzines, peu ou prou de modification dans la coupe ou la disposition :

robes et mantelets ne diffèrent en rien des robes et des mantelets français , sauf une sorte de châle , plié en long, et placé sur la tête, pour retomber sur les deux épaules. Des hommes, rien à dire. Entre un italien de la vallée de Suse, et un brave marchand de la rue Saint-Denis ou un paysan de la Bauce, nulle différence, si ce n'est toutefois quelque astuce dans le regard fauve du Susin et la couleur de sa peau , passablement tannée et jouant la basane. Et cependant, visages, attitudes, langage, ton et manières, tout est changé ! que de moines et de moinillons ! que de nonnes et de nonnettes ! Que de prêtres , Seigneur ! Ah ! que sera-ce donc à Rome et à Naples ! Disons, par exemple, que le peuple semble les chérir et non pas les craindre, les rechercher et non pas les fuir, les consulter et nullement les railler. On devine , à cette vue, que l'on ne respire plus une atmosphère chargée de miasmes voltairiens , et qu'ici la foi est vive et pure, comme les âmes sont candides et pieuses.

A partir de Suse , et du moment que, tournant le dos au vaste amphithéâtre des Alpes, on chemine dans le Piémont, la splendide physionomie de ce beau pays se révèle tout-à-coup aux yeux du voyageur. Le paysage effrayant de grandeur, abrupte, sauvage d'un côté, change, de l'autre, comme un décor d'opéra, et la plus belle plaine du monde succède à la sauvagerie des montagnes. A la sortie de la vallée de Suse , arrosée par la Doire-Ripaire, d'immenses rizières d'une extravagante configuration se découpent, en zones folles et en arabesques bizarres, sur des prairies cressonneuses. Grâce aux nombreux canaux qui serpentent dans tous les sens, et pour l'alimentation desquels les propriétaires riverains font de nombreux emprunts à la rivière, l'air se charge d'humidité, l'eau circule de toutes parts, et une éternelle verdure resplendit sur ces tapis si originalement dessinés par des agriculteurs facétieux. Mais avouons qu'il résulte de ces irrigations multipliées des fièvres, que l'on nomme fièvres paludéennes, qui deviennent, surtout à l'époque des chaleurs, le plus cruel ennemi des habitants de la contrée. Aussi n'est-il pas rare de trouver, cherchant le long des murs la chaleur du soleil de pauvres enfants, de mièvres jeunes femmes, et même de chétifs vieillards qui grelottent, pendant que le touriste qui passe s'essuie le front et se plaint de porter sur ses épaules une température torréfiante de vingt-huit à trente degrés.

Turin est une très-belle ville, trop régulière , ayant de magnifiques paysages

en regard de toutes ses rues, et les auteurs d'ouvrages géographiques la citent comme la cité la plus recommandable de l'Europe. Sa grande merveille est la Superga. Représente-toi une contrefaçon de notre église des Invalides hissée sur une haute montagne dominant la ville, et de cette église aérienne, dont le profil s'estompe sur l'azur du ciel, fais un Saint-Denis que la main des septembriseurs n'a point odieusement profanée, et tu auras la Superga de Turin. Vrai, c'est une merveille, et c'est d'un effet prodigieux que cette merveille ainsi suspendue entre ciel et terre. Et quelle vue du haut de cette Superga !

Oh ! que le parler piémontais, mon cher linguiste, est loin du doux, du pur, du suave, de l'harmonieux italien que nous entendons quelquefois ! C'est à se demander si l'on est en Italie, lorsqu'on entend causer et discuter, à Turin.

Précisément le jour que nous étions à la Superga, et alors que, enivrés d'air et de jour, nous étions en extase devant le plus magnifique panorama qui soit au monde, que nous cherchions de l'œil les impraticables sentiers par lesquels nous étions arrivés à grand'peine, et que nous demandions comment on avait pu construire un aussi bel édifice à une telle hauteur, enfin moyen de locomotion on avait eu recours pour amener la pierre, etc ; le cicerone, voulant nous répondre, baragouina de telle sorte je ne sais quelles paroles dures et stridentes, qu'une charmante petite fille, appartenant à une société anglaise qui suivait la nôtre, porta vivement ses mains à sa tête et se ferma les oreilles avec les doigts.

Ce n'est donc qu'un italien corrompu que parle le peuple piémontais : l'aristocratie même, dans son langage, beaucoup plus pur assurément, est encore loin du véritable Italien.

A cette occasion, un journaliste de Turin, érudit s'il en fut, un de mes amis à moi, et j'en suis fier, en descendant, en trois quarts-d'heure, les escarpements de la Superga, qu'il n'avait pas fallu moins de deux heures et demie pour gravir, me disait :

— A la langue latine se substitua peu à peu la langue italienne. Mais il serait tout aussi difficile de préciser les limites qui bornent le domaine de cette belle langue que d'en expliquer l'origine. On croit généralement que l'Italien s'est formé du mélange du latin avec les dialectes barbares des peuples qui envahirent l'Italie. Cela n'est pas. La langue de Virgile et de Cicéron n'était pas la langue du popu-

laire romain, mais celle des savants et des littérateurs. Il est probable que l'invasion des barbares du nord fit confondre et amalgamer les langues usuelles, et qu'alors il se forma, petit à petit, un nouvel idiome pour les lettres, à côté de l'ancien latin des auteurs, latin qui s'écrivait encore avec pureté vers le milieu du moyen-âge, ainsi que le démontrent les chartes et cartulaires que l'on retrouve parfois dans certaines archives. Néanmoins, cette nouvelle langue littéraire ne se perfectionna que lentement et avec peine, parce que les savants et les poètes, qui auraient dû et pu concourir à hâter ses progrès, la dédaignèrent comme une corruption bâtarde du latin. En effet, cet idiôme, qui nous plaît par son heureuse consonnance, ne se trouve, avec toute sa pureté, comme langue usuelle des peuples, dans presque aucune partie de l'Italie. De sorte que c'est une autre erreur de croire que la langue du Tasse, du Dante et de Boccace est celle des paysans de la Toscane ou des porte-faix de Florence, où l'on dit que l'on parle l'italien le plus pur. Assurément, malgré la rudesse de quelques unes de leurs inflexions, ces dialectes ont contribué au perfectionnement de la langue littéraire; mais ils sont redevables de cet avantage surtout au hasard qui fit naître en Toscane et à Florence les principaux écrivains en prose et en vers. Heureusement cette belle langue, de nos jours, est étudiée avec soin. On cherche à la ramener, par la lecture des auteurs anciens, à son caractère de nationalité primitive. Aussi juge-t-on que, dans le passé, les écrivains qui, par amour du pays natal, avaient souvent choisi le dialecte de leur ville ou de leur province, de préférence à la langue littéraire commune, furent cause de la lenteur que celle-ci mit à progresser, à se compléter et à s'étendre parmi les populations. Voilà pourquoi notre langue n'est encore connue véritablement et convenablement parlée que par les gens instruits, tandis que dans la bouche du vulgaire, ce n'est pas une langue, mais un bruit criard et déchirant de mots barbares. Mais du travail actuel il résultera que l'admirable langue italienne, renfermée dans des lois précises, ne sera plus le jouet du caprice et de l'amusement des auteurs et que bientôt, elle sera généralement mieux parlée par le vulgaire.

Je te disais tout-à-l'heure, mon cher Julien, qu'une jeune Anglaise avait fermé ses oreilles, non comme Ulysse pour ne pas se laisser séduire par le chant des sirènes, mais bien pour ne pas entendre le baragouin de notre guide piémon-

tais. Je puis ajouter que jamais encore peut-être je n'avais vu sur aucun visage une harmonie plus complète de lignes suaves et pures dont l'ensemble exprimât une intelligence précoce, si parfaite, que c'était à contempler avec admiration cette figure inspirée. Ces traits exquis, couronnés d'épaisses boucles de cheveux blond cendré, et animés par un spirituel sourire qui permettait de voir des dents de perles, n'attiraient pas ma sympathie pour la première fois. Il n'est pas rare pour des touristes, qui explorent une même ligne, de se retrouver fréquemment sur plusieurs points : rien n'est plus ordinaire même. Or, à Suse, déjà, un matin, au pied du vénérable arc-de-triomphe élevé il y a deux mille ans à la gloire d'Auguste, Emile et moi, nous nous étions trouvés avec cette enfant, et je l'avais remarquée, car, en lisant l'inscription latine d'une voix douce et cependant vibrante comme la corde d'une harpe, elle en avait donné la traduction française à son père, qui l'accompagne. Alors, dans sa bouche, notre langue avait un très-léger accent étranger. Oui, c'était merveille que ses beaux grands yeux bleus, qui vous regardaient tout droit sans hésitation, sans fausse timidité, en projetant une lueur qui se reflétait sur son visage. Mais où je fus émerveillé davantage, c'est à la Superga, lorsque, comme pour se réconcilier avec la langue italienne que l'on venait de maltraiter devant elle, et comme pour lui faire amende honorable, elle se mit à parler italien. Dans sa bouche ce n'était plus une langue, mais une musique, une musique délicieuse. Aussi quand j'entendis son père l'appeler avec amour : « Ma chère Elodie ! » Je dis à part moi : « C'est Mélodie qu'il eût dû la nommer... » Vois un peu que d'étranges choses il y a dans la vie ! Probablement nous ne devons plus nous rencontrer avec ces touristes, dont à raison de ce nom d'Elodie je commençais à suspecter la nationalité, et à croire que je m'étais trompé en les faisant anglais ; évidemment, surtout, nous ne devons pas entrer en relation. Eh bien ! pas dutout, le... hasard nous a réunis et nous a fait amis. J'ai dit : Le hasard ! Je n'ai pas voulu adopter ici le mot Providence, ou bonne fortune : tu verras pourquoi.

Un soir, après avoir dîné chez le comte et la comtesse C***, mes amis dévoués depuis quinze ans et malheureusement éloignés de Paris par des revers, nous nous promenions avec eux sur les rives du Pô, non loin du château Valentin, qui se mire dans les eaux du fleuve. Le Rempart, c'est le nom que l'on donne à

cette promenade, était presque solitaire, et la lune émergeait en un beau demi globe d'un banc de gros nuages refoulés à l'horizon par la brise d'automne. Tout en marchant et en prêtant l'oreille aux récits du comte, je rêvais. Je rêvais, car l'empire du rêve est tout-puissant chez moi. Quelquefois, le soir surtout, on me parle de fleurs, je suppose, et loin d'avoir l'esprit aux scolopendres ou aux vertes capillaires dont on m'entretient, je suis en pensée dans les ténébreuses profondeurs des temps anciens. Ce soir là donc, je voyais passer au loin, dans la brume des côtes orientales de l'Italie, la flotte de Cléopâtre se rendant à Actium, ou j'entendais, dans le silence de la vallée, les fanfares guerrières de l'armée d'Annibal, descendant des rampes alpestres, lorsque la comtesse s'arrête soudain et s'approche d'un groupe fixé en regard de charmants coteaux, qui bordent la rive droite du Pô, et que l'on nomme les Collines de Turin. C'est sur ces hauteurs que se trouve la Superga. Le comte suit sa femme, et nous nous réunissons à eux.

Devine quels sont les personnages que nous abordons?... Notre étranger du Pas de Suse, mon très-bon, notre étranger de la Superga! Oui, c'est bien lui, et voici la gracieuse Elodie qui se jette dans les bras de la comtesse... Or, cet étranger n'est pas le moins du monde un Anglais, grâce à Dieu! c'est un Italien, un Italien pur sang, un Milanais, le marquis d'Olevano. Marié en France, en France, note bien! le marquis d'Olevano a eu la douleur de perdre sa jeune femme, alors qu'elle était à la fleur de l'âge, et qu'elle venait de lui donner une enfant, la charmante Elodie. De sorte que, Elodie est de sang italien et de sang français. Bravo! Une aussi jolie fleur appartient donc en partie à notre belle terre de France... Je fus heureux au possible de cette surprise, d'autant plus que le marquis est allié du comte et de la comtesse. Nous nous saluons en gens qui se reconnaissent et s'applaudissent d'être présentés l'un à l'autre. Nous recevons même une invitation commune pour le lendemain. Mais, ce soir là, nous restons à peine quelques minutes avec le marquis, car la fraîcheur de la nuit et les humides émanations de la rivière font tousser la jeune fille, et, pendant qu'elle questionne le comte sur un domaine de la Colline de Turin qui a nom Vigne de la Reine, son père nous dit, à la comtesse et à moi, en portant la main à sa poitrine afin d'appuyer du geste sa triste confidence :

— Elle est fort délicate ! depuis un mois elle souffre beaucoup , et c'est pour la distraire de son mal et la fortifier que je voyage avec elle... Cette maudite saison de la chute des feuilles m'épouvante....

Puis il se tait , sombre et mélancolique , car Elodie vient lui prendre le bras , tout en causant avec Emile qui , plein de sympathie pour tout ce qui est jeune , voit sans doute déjà dans la jeune fille une agréable compagne de voyage.

Le lendemain , le dîner a lieu. Nous sommes réunis de bonne heure chez le comte. Elodie semble parfaitement portante. Ce jour-là, son teint est vraiment de lis et de roses. Cette belle jeune fille a toutes les apparences, tous les signes les plus marqués de l'esprit , de la raison , de la sagesse et de la bonté. Et cependant ce n'est qu'un enfant. Sa prononciation musicale nous ravit. On dirait qu'elle parle en beaux vers, tant il y a de charme dans son expression. Mais, modeste comme elle est , c'est à Emile qu'elle s'adresse , dans un angle obscur du salon. Nous avons une jouissance extrême à l'entendre raisonner sur les fraîches et poétiques impressions de sa jeune âme. Habitée aux larges plaines de la Lombardie , les montagnes ont pour elle une inexprimable beauté. Elle ne tarit pas sur l'enthousiasme que lui inspirent les Alpes. Emile , de son côté, lui peint les sensations que lui fait éprouver le nouveau spectacle dont il jouit chaque jour. Puis, comme les rues de Turin ont été ménagées de telle sorte que , de chaque balcon qui les décorent , on puisse découvrir parfaitement l'horizon fermé à distance par le Mont-Viso , le Mont-Genèvre , le Mont-Cenis , les Monts-Saint-Bernard et le Mont-Rose , etc., ils vont ensemble se placer aux fenêtres pour se rassasier du coup-d'œil admirable que présentent leurs croupes , leurs dentelures , leurs cônes arrondis , et leurs brèches déchirées. En effet , le vent du soir a fait de larges trouées dans le brouillard qui flotte vaguement sur l'immense amphithéâtre alpestre , et l'on voit au loin de fantastiques horizons empourprés par les derniers rayons du soleil. Alors Elodie pousse de petits cris d'enfant en extase , et n'a pas assez de phrases admiratives pour dire la jubilation et les joies de son âme en face de ces grandioses merveilles de la nature.

— Quand je vis les Alpes de plus près qu'à Milan , la première fois , dit-elle , l'aube dessinait sa première ligne blanche à l'horizon. J'étais tentée de me mettre à genoux pour adorer Dieu , le créateur de tant de belles choses. Le chemin étroit

et sinueux que suivait alors notre calèche de route s'élevait peu à peu au-dessus d'un torrent, et se resserrait tellement que je fus effrayée, en nous voyant ainsi suspendus au-dessus d'abîmes effroyables. Les roues entamaient la terre détremmée par un orage, sur le bord extrême de cette rampe insensée : mais nos ardents chevaux ne déviaient pas d'une ligne, heureusement, et, pour me rassurer sans doute, le postillon chantait. Alors je m'habituai au vertige. D'ailleurs, en levant la tête, je voyais le tableau le plus pittoresque. Toutes ces montagnes, inégalement découpées, se détachaient en gris sur les nuages blancs du ciel, et la lune, à son zénith, passait dans la zone étroite que laissaient à découvert les déchirures des sommets et les fantaisies des glaciers. Que c'était beau, ce matin là, de près, et que c'est beau, le soir, de loin ! Je n'imaginais pas encore qu'il y eût, dans mon Italie, des contrées si étranges et si imposantes.

Alors parlant d'une église, pèlerinage alpestre, qu'elle avait vue dans les gorges des Alpes, elle ajoutait avec l'assurance et le sang-froid d'un archéologue, mais aussi avec un profond sentiment des choses de l'art :

— Cette vénérable église est d'un délicieux style roman, ainsi que me l'a dit mon bon père. Ce qui m'a le plus frappée, moi, c'est qu'elle est de même couleur que le rocher qui lui sert de base. Seulement quelques mosaïques aux tons roses, bleus et or, égalaient son fronton élané. On la placée de manière à la faire paraître colossale, et pour cela on l'a hissée sur une montagne taillée en degrés. Quand on atteint le plateau sur lequel elle repose, et que l'on regarde les profondeurs d'où l'on est parti, on éprouve un éblouissement vertigineux. L'obscurité religieuse et la force élégante de l'intérieur en font un sanctuaire sublime. On retrouve les terreurs du moyen-âge sous ces noires voussures du temple, et à l'ombre de ses coupes ténébreuses. Un orage éclatait pendant que nous priions au pied des saints autels, et, vrai ! j'étais en admiration, car alors les éclairs du dehors traversaient au-dedans par les vitreaux semés de pierreries de toutes couleurs, et, comme des lueurs infernales, m'éblouissaient.... Je fermais les yeux pour ne plus voir, et j'aurais eu peur, si la pensée de Dieu, avec lequel je me trouvais, ne m'avait soutenue. A certains moments, la foudre avait des roulements que l'on aurait dit venir du tabernacle même du Sei-

gneur. C'eût été Jehovah dans sa terrible colère, si mon cœur ne m'avait dit de l'aimer, sans le craindre, parce qu'il est bon !

Puis elle ajoutait encore, en me parlant de l'une des vieilles églises de Turin, qu'elle avait visitée la veille.

— Ce que j'aime dans ces antiques sanctuaires, c'est que, généralement, comme à Saint-Ambroise de Milan, et comme les Chartreuses de notre Italie, celle de Pavie, par exemple, ils sont flanqués de tout un monde de vieilles constructions, promenoirs silencieux, arcades mystérieuses, cloîtres, cellules, jardins, déserts, et ici et là, au détours des galeries, à l'angle des escaliers, d'ombres muettes qui passent sous la coule du cénobite ou sous le voile de la vierge. On y respire je ne sais quelle odeur du vieux temps qui donne froid peut-être, mais qui nous dit qu'un élu du Seigneur est là, parmi les ronces et les épines de la vie, cherchant à se frayer un chemin pour arriver au ciel.

— Tout cela n'est pas très-gai !... essaya de dire Emile.

Mais elle lui répondit aussitôt :

— La vie n'est-elle pas un exil ? Prétendez-vous subir la peine en vous couvrant de roses et en savourant l'ambrosie dans les coupes du plaisir ? Il paraît que l'homme naît pour mourir. Eh bien ! puisque la vie conduit à la mort, ne faut-il pas arriver au terme avec la robe blanche de l'innocence ? Pour moi, je suis à la porte de ma carrière, dit-on. Mais l'avenue qui se montre à moi me paraît si courte, que je n'ai juste de forces que pour me préparer à voler vers les cieux...

— Oh ! mademoiselle ! fit Emile.

— Silence ! murmura Elodie, mon père est là, et pour toute la splendeur des mondes, je ne voudrais pas qu'il connut le pressentiment que j'ai... d'aller bientôt rejoindre ma mère... Car ma mère, ma bonne mère, qui a donné sa vie pour moi, ma mère que je n'ai jamais vue, m'appelle, elle m'attend, et je souffre !...

Emile n'ajouta plus rien, m'a-t-il confié, le soir, mais il essuya une larme qui glissa de sa paupière, tandis que Elodie, allant au piano, et s'adressant à la comtesse, lui demanda la permission de faire quelque peu de musique.

Non, Julien, ce n'était pas un enfant, ce n'était pas une jeune fille, ce n'é-

tail même pas une virtuose italienne, mais un ange, un ange de l'empyrée qui se fit entendre alors. Ma plume ne trouve pas de mots pour rendre ce qu'il y eut de délectable, d'enivrant, de céleste, dans le jeu sublime de cette frêle et délicate Elodie. Certes! ce ne pouvait être un maëstro qui lui eût appris à faire parler ainsi un instrument fabriqué par la main des hommes. C'était son âme, c'était son cœur, c'était l'inspiration d'en haut. Je demandai à son père de quel maître était la musique que nous entendions : Verdi, Donizetti, Mozart, Haydn, Beethoven, ou tout autre? Il me répondit.... en voulant dire que c'était de sa propre inspiration, en posant un doigt sur son front. Puis je remarquai, que lui aussi, le tendre père, pleurait en dedans, car il dissimula en toute hâte une larme qui sillonnait sa joue.

Alors Elodie, appelant Emile auprès d'elle, lui chanta, à mi-voix, une sorte de cantate dont les paroles n'étaient plus pour nous suffisamment distinctes. Mais j'ai su ensuite que c'était un hymne plein de mélancolie, une invocation aux cieux, une prière à Dieu, que sais-je? l'entretien d'une âme qui déploie ses ailes avec les âmes, ses sœurs, venant à sa rencontre pour la conduire dans le séjour des voluptés divines.

Enfin, pour sortir du pénible silence auquel nous réduisait cette harmonie magique, mais qui enveloppait nos pensées d'un crêpe funèbre, je demandai à la belle italienne un des grands airs des plus fameux opéras italiens. Alors elle nous joua la Vestale, avec une perfection telle que le compositeur lui-même eût été ravi au troisième ciel. Mais, remarque cela, elle choisit la Vestale vouée à la mort. Aussi pour moi, dans le feu sacré qui anime notre jeune artiste aux ailes d'ange, je devine la fièvre que lui donnent les paroles de la prêtresse de Vesta prête à mourir et regardant, sans sourciller, le cruel trépas ouvrir pour elle ses bras glacés. Quant à Emile, ému, agité, malheureux, il soupire sur le balcon, en regardant la ligne du chemin de fer Victor-Emmanuel qui se prolonge comme un long ruban blanc à travers d'immenses prairies, la grosse tour de Rivoli que blanchit la lune, au loin, dans la plaine, et même le col de Suze qui semble une gorge infranchissable et ténébreuse comme l'Erèbe.

Cependant le comte, dilettante par nature, nous expliquait comme quoi la musique, inspiration naturelle du génie de l'Italien, avait dès l'origine de la

nation , fait explosion dans le cerveau du plus vulgaire de ses membres. Et , comme tout art nouveau trouve dans la religion le point d'appui d'où il s'élance avec la fraîcheur et l'énergie de la jeunesse , il nous montrait saint Ambroise , à Milan , au iv^e siècle , introduisant dans le chant des *choraux* qui se chantaient d'abord à l'unisson. Puis il nous disait comment , d'après les quatre modes authentiques des Grecs , le domaine de la musique , confondant l'antique et le moderne pour former les éléments d'un art nouveau , s'agrandissait au vi^e siècle , grâce à saint Grégoire , qui instituait un ton *plagal* pour chacun des tons authentiques. Depuis lors , d'après notre orateur , les écoles de musique se multipliaient ; et l'on commençait à écrire sur la théorie et la pratique de cet art. Alors venait , au xi^e siècle , Gui d'Arezzo , l'habile et savant Bénédictin , qui faisait les plus importantes découvertes devant faciliter les progrès de la musique. Bref , nous assistions à la venue de légions de musiciens , compositeurs inspirés , maestri pleins de verve et de talent , qui dotaient le monde musical d'œuvres sublimes , la gloire de l'Italie , la fortune de leurs auteurs , et la joie des générations présentes et futures.

De son côté , le marquis d'Olevano , pour faire trêve à ses soucis , et pour payer son tribut à l'Italie dont tout chacun glorifiait les époques de grandeur , nous montrait Charlemagne , ami des sciences et restaurateur des lettres , favorisant les uns et les autres dans la Péninsule italique , alors qu'il avait été déclaré son souverain. Il nous citait l'Italien Pietro , diacre de Pise , devenant le maître de grammaire de l'illustre conquérant ; Lothaire , couronné roi d'Italie en 825 , établissant des écoles dans nombre de villes ; Dungal , célèbre professeur , et simple moine de Bobbio , expliquant à Charlemagne les mystères de deux éclipses ; et le pape Eugène II encourageant ces écoles et ces professeurs , et usant de ses trésors pour les multiplier. Aussi bientôt de nombreux auteurs , des savants , des docteurs , sortaient des bancs de ces académies , et faisaient ruisseler sur le monde ignorant les rayons lumineux de leurs travaux et de leurs découvertes. C'étaient les papes Adrien I , Eugène II , Léon V , Nicolas I et Sylvestre II : c'étaient les prélats Paulinus , patriarche d'Aquilée , Théodulphe , évêque d'Orléans , tous deux contemporains de Charlemagne , deux archevêques de Milan , Pierre et Adelph Maxence , et enfin deux abbés du Mont-Cassin , Erutpert et

Berthaire. Déjà Paulus Warnefried écrivait l'histoire des Lombards, que continuait Erchempert ; déjà André, de Bergame, mettait en ordre la biographie des évêques de Ravenne, que vérifiait et augmentait Agnellus. Enfin Anasthase, bibliothécaire de l'Eglise de Rome, et Luitprand, de Pavie, discouraient sur les faits contemporains. En un mot, les arts et les lettres avaient, en Italie, des représentants dont le travail devait faire l'héritage des races futures.

A quelques jours de là, après nos adieux faits au comte et à la comtesse, chez lesquels nous avons trouvé et apprécié la meilleure compagnie de Turin, mais où nous n'avons plus rencontré ni le marquis ni la douce sensitive qui s'appelle Elodie, nous prenions le chemin de fer qui conduit à Gènes.

De Novi, d'où l'on découvre le champ de bataille qui vit tomber sous une balle ennemie le général républicain Joubert, mais qui offrit une glorieuse victoire à l'armée française, de Novi à Gènes le rail-way longe constamment la route des voitures et des piétons, et rien de plus accidenté de tunnels, de remblais et de collines capricieuses que cette voie ferrée.

A peine dans cette ville, qui fut la reine des mers et qui est la cité des palais, le premier mouvement de curiosité pousse le touriste sur le port, et, sur le port, ce qui frappe immédiatement les regards, après la vue du cirque immense que forme la ville étagée en amphithéâtre autour de la ligne circulaire du golfe, c'est le splendide palais Doria. Ses escaliers gigantesques, d'une part descendent à la mer qui baigne leurs marbres immaculés de leurs flots agités, et de l'autre conduisent à des terrasses plantées d'orangers et de citronniers. Que la vague soit émue, elle porte son écume jusque sur les dalles des salles basses, d'où l'immortel Doria suivait d'un regard tourmenté les évolutions des galères vénitiennes, et où, raconte l'histoire, le grand Charles-Quint passa toute une nuit en admiration devant le beau ciel et le golfe peuplé d'étoiles de la ville de Gènes.

A l'inverse de Charles-Quint et d'André Doria, au lieu de regarder le ciel et la mer, le voyageur, lui, regarde la ville, dont il admire les rues, les maisons, les palais, les théâtres, les églises, si parfaitement superposés dans le contour de cet admirable bassin, qu'on dirait que les architectes ont tout agencé pour

que , de tous les points , la population génoise pût contempler l'entrée et la sortie des flottes qui jadis allaient lui chercher la gloire, les conquêtes et l'or des nations. Aussi les souvenirs de l'histoire rappellent aussitôt à la pensée les grands noms des Visconti , des Spinola , des Sauli , des Boccanera , des Fregosi et des Doria. De la crête des collines qui la dominent , comme de toutes les fenêtres des maisons qui composent Gènes , sur la mer , bleue comme le ciel , on peut signaler les navires qui se balancent sur les flots à huit et neuf lieues en mer. Chacun des points blancs qui se détachent sur l'azur des vagues n'est autre qu'un vaisseau qui cingle vers le port de Gènes. Aussi le tumulte règne dans cette cité maritime ; la foule se rue de partout , comme une cataracte , vers le port qui est son âme. La riche avenue de portiques de marbre blanc , qui fait suite au palais des Doria , en est inondée , aussi bien que les quais , les darses et arsenaux , la Sibérie et le Marché-Franc qui lavent leurs immondices dans la mer.

Oui , Gènes est la ville de la grandeur et de la beauté : elle semble toujours placée là pour une fête perpétuelle , une entrée de souverains , l'aspect de grands cortèges. Et si elle est déchirée , lézardée , trouée , percée par le coude , et ridée par la vétusté , si son manteau , si riche autrefois , est aujourd'hui quelque peu rapiécé , quel splendide diadème ne porte-t-elle pas encore sur sa tête princière dans les rues Nuova , Nuovissima et Balbi , qui la couronnent , et qui évoquent le nom du fameux artiste de Pérouse , Galéas Alessi , leur auteur. On peut dire que Bramante et San Gallo ont fait Rome , Palladio , Venise , et Buontalenti , Florence. De même , c'est Galéas Alessi qui a fait Gènes ,

Toute la gloire de Gènes , et tout son passé , palpitent dans ces marbres étagés les uns sur les autres , et dominés par des jardins suspendus , comme en imagina Nabuchodonosor , et non Sémiramis. A proprement parler , à part les ruelles innombrables et immondes qui forment l'immense bloc de Gènes , Gènes n'a que trois rues , rues aériennes tant elles sont nichées haut , rues parallèles au port , mais rues taillées dans le marbre , tant sont nombreux les énormes palais de marbre blanc qui les composent , sous ces trois noms que j'ai cités plus haut. Là , tout est marbre , murs et corniches , cariatides et mascarons , colonnes et balcons , escaliers et portiques. Quelle prodigieuse élévation ! Huit , neuf et dix étages ! Et quels étages ! Cela se conçoit : chacun de ces palais veut avoir le

spectacle de la mer, et alors c'est à qui s'exhaussera de manière à passer la tête par-dessus la tête de son voisin ou de son vis-à-vis. En vérité c'est un assemblage inimaginable, indescriptible des plus somptueuses constructions qu'il soit possible de rêver. En outre, si la matière est riche, l'art n'a pas voulu rester inférieur à la matière. Aussi c'est à avoir le cauchemar que de contempler, d'admirer ces trois via Nuova, via Nuovissima et via Balbi.

Donc, mon très-cher, le soir même de notre arrivée, nous venions de gagner un torticolis à étudier du regard l'aspect du port, la vue des quais, la forêt de mâts et de cheminées qui frétille et fument sous la brise de nuit, et les tours, et les phares, et les jetées, et les casernes, et les mille objets qui surgissent de tous les points, lorsque, la bouche sèche, et revenus sous les portiques en marbre qui semblent des fantômes en procession aux lucurs du gaz, nous nous approchons d'une marchande d'oranges, avant de nous rendre au théâtre Carlo-Félice. Gènes est une ville bénie de Dieu, car figure-toi qu'elle a des oranges par monceaux dans les rues, et que ces oranges sont de la grosseur du crâne de Charlemagne, la plus grosse tête du monde présent et passé, dit-on. Apprends, en outre, que pour un sou on a quatre de ces oranges. Nous allons donc droit à une marchande d'oranges, lorsque nous voyons une énorme pyramide de ces beaux fruits dorés s'écrouler sous une avalanche de matelots, et chacun de ces matelots s'emparer de tant d'oranges, qu'ils en portent dans leurs poches, dans leurs bras et jusque dans leurs culottes, en criant en bon français :

— Vive, vive la jolie Miss !...

— Je ne suis pas anglaise, disait une petite voix charmante, mais autant française qu'italienne !

Ces matelots n'étaient autres que des marins français, dont le navire venait d'entrer dans le port, et qui descendaient à terre pour y faire curée. Quant à la jolie Miss, ou plutôt la jeune Franco-Italienne, qui leur offrait cette pyramide d'oranges, en bonne amitié, et à l'honneur de la France, c'était... notre chère Elodie...

Nous allons droit au marquis, qui nous donne une cordiale étreinte de la main, et nous saluons sa pâle enfant, qui pousse un petit cri de joie en nous apercevant...

— Vous ici ! Vous ici ! nous dit-elle.

Le marquis d'Olevano nous raconte comme quoi sa fille, s'étant montrée désireuse de voir Gènes, avant de dire adieu à Turin, il l'a amenée bien vite le matin même, sans prendre congé du comte, de la comtesse et de nous-mêmes. Puis, pendant qu'Elodie s'entretient avec Émile, il m'avoue qu'il est désolé d'être à Gènes, car, depuis le coucher du soleil, un malheureux vent, qu'il suspecte très-fort d'être le cousin trop germain du mistral, souffle avec une certaine violence; que sa fille en a les nerfs très-fatigués, qu'elle souffre beaucoup, et que si la pluie vient à tomber, il craint fort qu'elle ne soit obligée de s'aliter.

Hélas! la pluie menace, en effet, et je crois même sentir déjà quelques gouttes voltiger dans l'air, et tomber sur mon visage. Néanmoins, Elodie, sachant que nous allons à Carlo-Félice voir jouer la Favorite, conjure son père de nous accompagner. Son désir est satisfait, et nous voilà bientôt dans une excellente stalle d'avant-scène, jouissant de la superbe musique italienne, dont, quelques jours auparavant, nous discussions les beautés dans le salon du comte C^{***}. Elodie était rayonnante; Émile jubilait. Pour moi, dans ce rayonnement fébrile des yeux de la jeune fille, je devinais une sourde douleur qui la minait, mais dont elle taisait le progrès trop sensible.

A notre sortie, vers minuit, une pluie torrentielle tombait à inonder les rues de la ville. Heureusement le marquis demeurait à l'hôtel Grimaldi, assez près du théâtre...

Le lendemain nous n'étions plus seuls à notre demeure. Mon ami le journaliste de Turin était arrivé de la veille, et nous attendait pour nous faire les honneurs de la seconde ville du royaume de Piémont. Mais, lui aussi avait vu le marquis et sa fille chez le comte : dès-lors il pouvait nous accompagner à l'hôtel Grimaldi, ou nous devions déjeuner, si..., si la pauvre Elodie avait assez de forces pour se lever.

Cet épisode de notre entrée en voyage, que je te raconte, ami Julien, nous ne l'avons confié à nul autre dans nos lettres. Emile ne l'a point dit à sa mère : son excellente âme en eût été contristée dans le beau ciel qu'elle s'est fait en envoyant son fils en Italie. Moi, je l'ai tû à mes amis, parce que ceux-ci, désirant des peintures de cette belle contrée, des détails et des récits, au lieu d'être l'expression de l'enthousiasme et du sentiment du beau, mes lettres,

semblables à une épopée funéraire, les eussent affligés. Alors, tout entier, en apparence, aux nouvelles et splendides scènes qui frappaient mes yeux, en réalité, dans le secret, je gardais religieusement dans le sanctuaire de mon cœur la vision trop rapide de cette belle fleur des Alpes, si précocce, hélas ! et si vite desséchée, à l'heure de son épanouissement et de son adolescence... Mais à toi, cher, à toi déjà poète et penseur, dont je surprends souvent le regard fixé sur les horizons vaporeux comme pour en scruter les profondeurs inconnues, à toi dont l'œil intelligent cherche à percer les voiles de l'avenir et semble comprendre que les mystères de la vie ne cachent que trop fréquemment les mystères de la mort, à toi qu'une douce auréole de mélancolie couronne trop souvent, comme si tu pressentais que la patrie pour toi c'est le ciel, je n'ai pu celer cette courte apparition d'un ange, d'un chérubin de Jehovah, mal dissimulé et parfaitement reconnaissable sous l'enveloppe diaphane d'un corps de jeune fille, douée de toutes les perfections qui constituent la beauté humaine la plus complète. Jamais type semblable à celui de l'innocente et candide Élodie ne s'était encore révélé à mon examen. Aussi, je l'avoue, je le trouvais trop immatériel, trop riche et trop pur pour appartenir à la terre. Il est, je crois, de la destinée des natures trop belles et trop surhumaines, trop délicates et trop suaves, de ne pas voir déflorées, défigurées, par le temps et la main des hommes, leur splendide organisation, leurs raphaéliques images... Elles doivent être moissonnées avant l'âge....

Le lendemain donc, dès le point du jour, j'étais à la fenêtre. La pluie, une horrible pluie, tombait avec une persistance effrayante. De cette fenêtre de marbre, il ne m'était plus possible de parcourir du regard le port, les môles, les phares, les tours, la citadelle, et la forêt de mâts des vaisseaux. Un voile gris, impénétrable, humide, malsain, les dérobait à mes yeux, et me cachait les mille beautés, si bien éparpillées la veille, les bois de myrthes et d'orangers, et les opulentes villas génoises, qui forment l'admirable ceinture de ces côtes méditerranéennes.

Néanmoins mon ami Marchèse, Emile et moi, nous étions chez le marquis d'Olevano, à l'heure convenue. En pénétrant sous le vestibule de l'Hôtel Grimaldi, décoré de huit colonnes de brèche d'un seul bloc, un frisson me saisit.

Le pavé de marbre blanc du porche et celui de marbre noir de l'escalier me semblaient les apprêts lugubres d'un deuil anticipé. Avec cela, en approchant de l'appartement du marquis, le solennel silence qui régnait me serra le cœur. Rien n'est grandiose comme le *piano nobile*, le premier étage, de ces vastes et hauts palais de Gènes. L'élégance du luxe marmoréen a quelque chose qui fait que vous vous semblez petit. Assurément, en effet, sur chacun des paliers de ces immenses hôtels, nos architectes parisiens tailleraient tout un appartement très-confortable.

J'eus des palpitations en sonnant, et Emile devint pâle. Introduits près du marquis, nous le trouvâmes seul et triste...

— Et la signora ? osai-je dire.

— Sortie... nous répondit le marquis.

— Mais alors mademoiselle votre fille se porte bien ? demanda Emile.

— Au contraire, Elodie va très-mal, Messieurs, reprit le marquis. Je ne me fais pas illusion, ma fille veut me cacher sa souffrance, je le vois, je le devine, je lui laisse croire que je ne m'en aperçois pas, mais elle court à sa perte... Afin de me tromper, elle se montre gaie, spirituelle toujours ; elle va et vient, fait de la musique, visite les monuments, lit, écrit, travaille, mais elle se consume avec une rapidité effrayante...

— Comment donc, par ce temps maudit, a-t-elle pu quitter le palais ? fit l'ami Marchèse.

— Elodie a passé une nuit assez calme, elle a même assez bien dormi. Mais de très-bonne heure, ce matin, elle est entrée dans ma chambre, et m'a demandé la permission de se faire conduire à l'église la plus proche, où, m'a-t-elle dit, elle désirait prier pour sa mère. Pour vaincre mes scrupules, elle m'a objecté que sa camériste ne la quitterait pas d'une minute, et que tout au plus serait-elle absente durant une heure. J'ai cédé. Mais j'ai parfaitement jugé que, se sentant plus malade sans doute, elle était allée se jeter aux pieds d'un prêtre pour se confesser, et communier ensuite. Pauvre enfant ! quelles fautes peut-elle avoir sur la conscience ? Oh ! les anges du Seigneur ne sont pas plus fervents que mon Elodie... Pardon, Messieurs, si je pleure. Un vieux militaire ne devrait jamais avoir une larme sur la joue ; mais permettez-moi de ne pas dissimuler

devant vous, je me contrains assez devant ma fille, car, si elle me voyait triste, la souffrance la tuerait plus vite.... Pourquoi donc Dieu m'a-t-il donné cette jolie fleur que je croyais devoir parfumer ma vieillesse et couronner mes cheveux blancs, pour me la ravir ensuite aussi cruellement?... Hélas ! voyez-vous, Elodie est une pâle étoile des cieux dont les feux s'amointrissent chaque jour et qui va bientôt s'éteindre. Mais, du moment que son tombeau sera ouvert, j'y tomberai avec elle... Mon enfant, c'est ma vie ! Maintenant que ses jours sont comptés, ma mort approche... Ce ne sera pas une douleur, je n'aurai plus rien sur la terre à regretter... En la voyant pâlir soudain et tomber fréquemment en défaillance, il y a un mois, à Milan, je me berçai de l'espoir qu'en la faisant voyager lentement, sans fatigue, à petites journées, je pourrais prolonger ses jours, et, peut-être la rattacher à l'existence. Elle a vu mon inquiétude, et, pour l'effacer, elle s'est faite joyeuse, elle-même a provoqué ce départ, elle semble attacher le plus haut prix à voir, à connaître, à juger tout ce que notre excursion peut offrir de curieux. Sainte hypocrisie ! Pour sauver son père, la fille peut-être se suicide en silence. Mais, en nous mentant ainsi l'un à l'autre, si nous nous trompons, c'est que nos âmes sont confondues dans un même amour, et Dieu jugera. Il jugera, je l'espère, que du moment où la mienne sentira la sienne se détacher, et qu'elle tombera comme une fleur desséchée par une brise trop chaude, moi, je devrai tomber comme un fruit mûr...

Ces paroles sinistres, et bien d'autres, dites avec une profonde conviction, d'un ton caverneux, et accompagnées de larmes qui perlaient sur la barbe du marquis, nous livraient à la plus sombre tristesse. Comment consoler un père qui dit des choses aussi vraies ? Nous ne pouvions que lui exprimer notre sympathie, et nous le faisons en silence, émus comme lui, brisés comme lui, par la pression de l'inexorable vérité...

Note bien, mon cher Julien, que le marquis d'Olevano est un noble et beau vieillard de soixante ans, dans toute la sève et la majesté de la vie. On trouve une mâle énergie jusque dans la faiblesse. Il est général, paraît-il, et, en effet, sa tenue martiale indique qu'il fut l'homme des camps et de la rigide discipline militaire. Rien ne fléchit encore dans sa stature. Il porte ses années comme un chêne robuste des Alpes : et pourtant il suffit d'un coup de tonnerre pour coucher à

terre, ainsi qu'un géant formidable, le plus altier des chênes de la montagne. L'habitude du commandement se révèle dans son regard et dans son attitude : mais le fier capitaine devient un enfant en présence de sa fille : sa force se fond dans sa tendresse.

Veuf lorsqu'il venait d'épouser la jeune Française qui lui donna son Elodie, son double amour se confondit en un seul. Il se consacra tout entier à l'éducation de sa fille. Mais sa tâche se réduisit à l'admiration. A peine balbutiait Elodie, que ce fut pour l'extasier par des réparties d'une finesse exquise. A peine sa petite main de patricienne fut-elle libre de toute entrave, que, sans les apprendre, elle se joua avec toutes les plus gracieuses et les plus difficiles œuvres de jeunes filles et de femmes. A peine eut-elle entendu les symphonies des oiseaux et les fioritures des maëstri, qu'elle les reproduisit, sans maître, sur le piano, sur la harpe, et qu'elle en créa de plus parfaites inspirées par son génie naissant. Ce fut en causant, et à l'aide de quelques livres, qu'elle sut bientôt le Français et l'Anglais. Puis, rencontrant, ici et là, dans l'Italie du nord, des ruines aux inscriptions latines, elle rougit d'être obligée d'en demander l'explication, et apprit la langue latine avec une rapidité surprenante. La géographie n'eut bientôt plus de mystères pour elle ; et l'histoire laissa tomber toutes ses ténèbres devant ses investigations. Elle sentit alors dans son cœur un profond amour pour l'Italie, sa glorieuse patrie ; mais en même temps, elle versa des larmes amères sur sa déchéance et l'odieuse oppression dont elle la voyait victime. L'uniforme blanc d'un Autrichien lui faisait monter le rouge au visage, et elle appelait de tous ses vœux la libération de son pays. Mais autant elle était calme dans sa vie privée, autant elle manifestait d'énergique indignation, lorsqu'elle voyait les carbonari modernes, sous le nom de Mazziniens, vouloir englober, dans les ruines qu'ils méditent, et l'autorité des souverains, et le sacré pouvoir du souverain pontife que la religion lui fait vénérer comme le représentant de Jésus-Christ.

Le marquis nous contait toutes ces choses, qui rappelaient un doux sourire sur sa figure aux lignes pures et martialement accentuées, lorsque d'un pied furtif et sautillant, la signorina fit son entrée dans le salon.

Non, rien n'était gracieux à voir comme cette charmante enfant de quinze

ans : car, elle avait quinze ans déjà, et nous la supposions à peine âgée de douze à treize. Je ne te ferai pas la description minutieuse de sa riche toilette, du goût le plus exquis. Je dirai seulement que le joli petit chapeau plat, à la mode nouvelle, orné d'une longue plume blanche ondoyant pour retomber sur son épaule, et décorant la plus ample chevelure blonde que j'aie vue de ma vie, captivée dans une résille noire à la gonfler de ses énormes nattes, lui seyait à ravir. Sa physionomie, animée par une pensée vive, ardente et forte, jetait la flamme par ses beaux grands yeux bleus, mais une flamme douce comme celle de l'étoile qui brille au firmament. Après nous avoir serré à tous la main avec une légère pression où l'on sentait son âme, elle se pendit au cou de son père, qu'elle couvrit de baisers, et puis, se retournant avec la grâce d'un jeune faon qui veut s'élancer sur la lande, elle nous dit sur un ton de pétulance fébrile :

— Sans cette vilaine pluie, je visitais plusieurs églises de Gènes. Mais je n'ai pu voir que l'*Annunziata*. Quel bel édifice ! Ce n'est plus cette grandeur et cette majesté d'une vénérable église gothique, où Dieu s'impose immédiatement à l'homme et le force à courber la tête sous la puissance du respect et de la vénération ; mais on ne peut que s'extasier, tant elle éclate de fresques, de marbres, de dorure. Néanmoins ce n'est pas assez religieux, et si ce Lomellini, souverain de l'île de Tabarca, qui a doté Gènes de ce magnifique sanctuaire, m'avait consultée, je lui aurais dit de préférer un édifice gothique au vestibule d'un olympe païen dont il a gratifié la ville.

— Je vous recommande l'église de Saint-Ambroise, tout incrustée de marbres de couleur... dit Marchèse. C'est un Pallavicini qui l'offrit à Gènes, et vous trouverez, Signora, que la magnificence du Pallavicini fut l'égale de la générosité du Lomellini.

— Pallavicini et Lomellini n'étaient que de riches négociants, répondit Elodie, et en bâtissant des églises qu'ils donnaient au peuple de Gènes, ces messieurs n'avaient d'autre but que de se faire pardonner leurs richesses exorbitantes. C'est une façon très-honnête de se réhabiliter dans l'opinion publique, car des trésors aussi grands ne sont-ils pas souvent le fruit de dépredations et d'exactions plus ou moins répréhensibles ? C'est ainsi qu'un Doria a fait élever une église à

saint Matthieu, et qu'un Sauli a construit Sainte-Marie sur ce sommet de la colline de Carignan, à l'orient de la ville. Au fait, les Doria, les Sauli, les Pallavicini et autres pouvaient bien bâtir des maisons au Seigneur, eux qui se construisaient de si magnifiques palais pour eux-mêmes.

Alors la conversation s'étant engagée sur les Annales sanglantes du moyen-âge dont l'Italie a fourni sa bonne part au grand livre de l'histoire, j'entendis Emile qui parlait à Elodie de l'origine de la Péninsule, et qui, pour la mettre à l'épreuve peut-être, affectait de ne pas être très-éclairé à l'endroit de ses premiers temps. Aussitôt elle se prit à lui dire, en *à-part* :

— Ce beau pays, d'après les traditions, porta d'abord le nom de *Saturnie*, à cause de Saturne qui, chassé de l'île de Crète par Jupiter, son fils, y trouva un asile, et s'y cacha dans la partie qui reçut le nom de *Latium*, du mot latin *latere*, être caché.

Il rencontra dans la contrée quelques peuplades, les Aborigènes, les Liburnes, et d'autres encore, qui avaient un chef appelé Janus. Saturne, qui était Grec et déjà civilisé, leur enseigna l'usage des lettres et de l'agriculture.

Puis, 400 ans avant la guerre de Troie et 1600 avant Jésus-Christ, une colonie de Grecs, des Arcadiens, chassés par le trop plein de leur presqu'île, vint s'établir en Italie, sous la conduite d'OEnotrus, de qui notre Péninsule prit le nom d'*OEnotrie*.

Ensuite, Italus, l'un de ses successeurs, l'appela *Italie*, de son propre nom.

Un peu avant la guerre de Troie, 1500 ans avant Jésus-Christ, un autre Grec, Evandre, forcé de s'exiler du Péloponèse, y amena une autre bande d'Arcadiens, et construisit la petite bourgade de Pallantum, sur la colline appelée depuis le Palatin.

Enfin, Enée, après la ruine de Troie, 1200 avant Jésus-Christ, s'étant mis à la tête d'une troupe de Troyens qui avaient échappé aux flammes et aux massacres de leur cité détruite par les Grecs, aborda à l'embouchure du Tibre, et, ayant épousé Lavinie, fille du roi Latinus, dans le Latium, éleva la ville de Lavinium.

Ce furent les descendants de cet Enée qui fondirent Rome, 750 ans avant Jésus-Christ.

Bientôt, cette nouvelle cité, devenant toute puissante, concentra dans son

sein toutes ces forces vitales de l'Italie, et soumit à son autorité les nombreuses nations, déjà policées et florissantes, qui occupaient le centre de la Péninsule, telles que les Marses, les Éques, les Volsques, les Sabins, les Latins, etc.

Mais le nord résista plus long-temps aux armes des fils de Romulus. Là, vivait un peuple à demi-sauvage, les Gaulois, et, plus bas, entre le Tibre et l'Arno, se trouvaient de nombreuses peuplades guerrières, les Etrusques, les Samnites, les Herniques, etc., qui, cherchant la sécurité de leur existence laborieuse dans des unions fédératives, firent payer cher leur liberté aux soldats romains qui voulaient la leur ravir.

Toutefois la soumission de tous ces peuples au pouvoir égoïste de Rome devint un fait accompli, et, dès-lors, l'histoire de l'Italie fut celle de Rome même, car l'histoire des vaincus se confond naturellement avec celle des vainqueurs.

Est-ce bien cela, monsieur mon élève ? fit Elodie en s'arrêtant, et en lançant un sourire sardonique à Émile, sourire qui signifiait :

— Je ne suis pas votre dupe, mon petit monsieur !... Je vois très-bien que c'est un examen que vous voulez me faire subir...

Mais Émile ne se tint pas pour battu, et il répondit :

— Ce fut là l'époque de gloire pour l'Italie qui, sous le gouvernement des rois, l'administration de la république, et l'autocratie des empereurs, devint la reine du monde. Mais que devint-elle après la chute de l'empire ?

— Que ce soit une simple réflexion de votre sage jugement, ou une autre question inspirée par une affectueuse curiosité, *mio caro*, peu importe, fit Elodie ; je réponds à mon illustre examinateur de l'académie de Paris :

A partir de la décadence romaine, les barbares, Huns, Vandales, Suèves, etc., avec Attila, avec Alarie, etc., venus du fond de l'Asie et du nord de l'Europe, s'emparèrent de l'Italie, comme les vautours fondent sur un cadavre putréfié pour le déchiqueter, et se repaître de ses lambeaux sanglants.

D'abord Odoacre, chef de la garde germanique du misérable Romulus Augustule, ce dernier empereur qui n'eut pas honte de s'approprier, en diminutif, il est vrai, les deux plus grands noms de l'histoire Romaine, Odoacre, dis-je, chef des Hérules, les barbares chassés, s'empara du trône, et se déclara roi de l'Italie. Mais il ne put inspirer son énergie aux Italiens corrompus, et dont la régénéra-

tion ne devait s'opérer que par leur fusion avec des peuples primitifs et purs encore.

Il se trouvait précisément alors sur ces frontières septentrionales de l'Italie, un peuple neuf, connu sous le nom de Goths ou d'Ostrogoths. Théodoric était leur chef. C'était un homme qui réunissait à l'énergie des gens du nord la civilisation éclairée des habitants du midi. Inspiré par Zénon, empereur d'Orient, Théodoric, en 493 après J.-C., renversa le pouvoir d'Odoacre, et se fit roi de toute l'Italie. Ce prince rétablit l'ordre dans la Péninsule italique : il favorisa l'agriculture, le commerce, les sciences, les lettres et les beaux arts. Il appela près de lui les hommes les plus recommandables, Cassiodore, l'écrivain latin et le judicieux diplomate, le philosophe Boèce, l'homme d'état Symmaque, et s'il les traita durement plus tard, c'est qu'une sotte passion lui faussa le jugement. Il rétablit la jurisprudence romaine. Il construisit des palais et des temples, notamment à Terracine, l'antique Anxur, où l'on voit encore d'admirables ruines de ces grands travaux, et enfin donna des encouragements à tout ce qui était noble et beau.

Une seule peuplade avait échappé au bouleversement général qu'avait causé le passage des hordes immenses d'Attila, d'Alaric, et de l'invasion des Barbares. C'était une petite confédération de pêcheurs, qui, pour éviter le *Fléau de Dieu*, s'étaient réfugiés dans les lagunes de l'Adriatique. Cette poignée de braves gens, chassés d'Aquilée, devinrent les fondateurs de la grande et belle Venise.

Mais alors que l'on pouvait croire que les peuples nouveaux de l'Italie allaient vivre dans le calme et la prospérité de la paix, il advint que la force primitive des Goths et des Ostrogoths céda sous l'influence des germes viciés du peuple romain vaincu, éparés, mais dangereux pour une nouvelle société. Et puis l'empire d'Orient jalousait la résurrection de l'empire d'Occident sous le nouveau titre de royaume d'Italie. Il détacha donc Bélisaire, qui vint guerroyer contre Théodoric, puis contre Totila, et enfin contre Teïa, qui, en 553, dut courber la tête, et l'Italie devint le domaine des princes d'Orient, et Rome, humiliée, ne fut plus que la vassale de Constantinople.

Le gouvernement de l'Italie fut alors confié à un préfet résidant à Ravenne. On l'appela l'Exarchat de Ravenne, et le préfet prit le nom d'Exarque. Le pre-

mier exarque de l'Italie fut Narsès, vaillant homme de guerre. Mais Narsès ayant été disgracié par une intrigue de cour, son successeur à Ravenne négligea de faire garder suffisamment les passages des Alpes. Aussitôt les Lombards, peuples de Germanie, qui, des bords de l'Elbe, étaient venus s'établir en Pannonie, invités, conviés par le vindicatif Narsès, firent irruption dans la Péninsule italique, et conquirent, sous la conduite d'Alboin, leur chef, sans coup férir, le vaste pays qui, de leur nom, s'appelle encore de nos jours la Lombardie.

Ce nouveau royaume de Lombardie comprit la Haute-Italie, la Toscane et l'Ombrie. Alboin fonda de plus, dans la Basse Italie, le duché de Bénévent, qu'il divisa en trente fiefs principaux donnés à des ducs, à des comtes et à des marquis. Mais la domination d'Alboin ne fut nullement favorable aux hommes de génie et de talents...

Est-ce encore bien cela, mon seigneur et maître? Et vous ai-je mis en face du moyen-âge de façon à ce que vous y voyiez suffisamment clair? acheva Elodie, toujours avec cette petite moue charmante qui faisait les délices de son père...

Pendant le déjeuner, Elodie se montra plus gaie que jamais. Son père souriait alors, mais s'il y avait dans son rire un effort de dissimulation, je crois qu'il s'y mêlait aussi une secrète espérance de salut. Oui, Dieu me disait que l'excellent vieillard cherchait à se rattacher à l'espoir de conserver sa fille, en fixant sur elle un regard scrutateur. Heureusement le doux visage de la jeune vierge semblait s'illuminer d'un bien-être plus grand, et si la douleur faisait réellement trêve, ne pouvait-on pas espérer un retour à la santé?

Pendant cette heure d'abandon, dont notre présence amie ne pouvait arrêter pour elle la délicieuse expansion, elle se montra pleine d'une verve poétique qui débordait dans toutes ses phrases et qui montrait combien son imagination et sa pensée savaient saisir le beau côté des choses et s'en emparer.

Elle nous peignait les sites enchanteurs des deux villas que son père habite tour à tour, l'une non loin de Mortara, à Magenta, dans la Lomelline, la plus belle et la plus riche province du Piémont, l'autre sur les rivages de la mer Adriatique, à quelque distance de Venise. Il fallait l'entendre alors nous dessinant à grands traits les charmants villages qui bordent la Sesia, ses îles plantureuses couvertes de forêts de saules et d'oseraies, les grands troupeaux de bœufs les abordant à la nage pour

aller s'enfoncer dans les hautes herbes, en ne laissant voir au-dessus de l'eau que leurs blanches museaux et leurs cornes élancées, les belles collines qui ceignent le manoir, devenant bleues aux rayons du soleil couchant, et semblant flotter comme un océan dont les vagues seraient figées, et enfin, dans toutes les directions les prairies verdoyantes s'étendant à perte de vue, parsemées çà et là de blanches troupeaux et noyées à leurs limites dans une brume qui donne aux horizons une transparence pleine de mystère et de rêverie. Il fallait l'entendre quittant les beautés de la villa de terre, pour s'élancer vers la villa de mer et nous en redire de sa voix de cygne les magnificences infinies, les splendides beautés aux heures du calme, et les formidables, mais merveilleuses fureurs, aux jours de la tempête.

Et comme Emile, son tourmenteur juré, mais bien aimé déjà, lui demandait ce qu'elle faisait dans les rizières de Magenta, sur les terres du Piémont :

— J'étudie ce que l'on trouve sur une pierre... répondait-elle d'un air de taquinerie malicieuse.

— Et sur les rivages de l'Adriatique, dans la Vénétie ? ajoutait Emile.

— J'étudie ce que l'on trouve sous une pierre... ajoutait-elle d'un ton de spirituelle moquerie.

— Rébus ou charade !... disait Emile, quelque peu contrarié.

— Eh ! cherchez donc, monsieur, vous qui êtes de Paris, où l'on a du sens jusqu'au bout des doigts... faisait-elle. Que vous avez peu de patience ! Alors vous donnez votre langue aux chiens ? comme disait votre illustre madame de Sévigné. Sachez donc, mon ami l'investigateur, que sur la pierre en question, aux champs, sans tenir compte des êtres microscopiques, dont le nombre pouvait s'évaluer à un ou deux millions, ne plus ne moins, je distinguais, moi, jusqu'à trente-huit espèces d'animaux. Sur cette pierre, deux sortes d'habitants : les uns établis à demeure, comme de véritables citoyens, les autres composant une population nomade. Il faut dire que j'étudiais à l'aide de la loupe ces intéressants personnages. Je ne vous dirai pas que pour analyser leur vie, leurs travaux et leurs voyages, je passais des heures entières. Les résultats de mes élucubrations resteront secrets, jusqu'à ce que j'obtienne une chaire à votre amphithéâtre du Jardin des Plantes. Ce que je puis avouer ici, c'est qu'après cette étude, j'adorais Dieu

plus que jamais , et je l'aimais comme le Père universel , partout répandant la lumière , l'intelligence et la vie. Quant à ce que je voyais sous la pierre, dans la Vénétie, au bord de l'Adriatique , le voici : Par un moment de recul plus violent , quelquefois, la mer retournait certains fragments de roches qui m'apparaissaient alors comme des morceaux de velours vivant. Aussitôt, au risque de me mouiller les pieds , je me précipitais vers lui sur le sable humide, et après l'avoir saisi , le cœur palpitant de joie , je revenais à la plage où, adossée contre une falaise , ma pierre posée sur des galets, je prenais ma loupe et je regardais. C'était chose admirable à voir que les milliers d'animalcules, semblables à de petits vers turbulents , au corps irrisé de charmantes couleurs, qui se trémoussaient sous les rayons du soleil. Une fois hors de l'eau salée, et mis en contact avec l'air atmosphérique qui les impressionnait désagréablement sans doute, ces minuscules citoyens du fragment de rocher se réfugiaient soudain dans deux buissons microscopiques , qui se trouvaient fort à point à leur portée, et qui n'étaient autres que des brins de coralline et de sertulaire noire. La fin de leur histoire, permettez-moi aussi de la suspendre; j'aime trop la *suite à demain* de vos romanciers pour ne pas profiter de leur exemple. Mais la morale de la chose, c'est que Dieu doit bien rire en voyant que, parmi ses créatures, il en est d'assez ridiculement niaises pour suer sang et eau à prouver qu'il ne s'occupe pas des choses de ce monde. Heureusement qu'en regard de la négation de la Providence par ces êtres spirituels , cette même Providence trouve dans les bêtes des preuves affirmatives de son immixtion aux merveilles de la terre...

Tout chacun d'applaudir au langage de la douce Elodie, si pleine de *gentillezza*, comme disent les Italiens.

Sur ce, les convives s'étant levés, à l'exemple de l'amphytrion, la belle enfant courut à la fenêtre.

— Père, mon bon père , la pluie a cessé de tomber, s'écria-t-elle joyeusement, et un rayon d'or pâle perce la nue, du côté du faubourg de San-Pier d'Arena.

— Messieurs , ajouta-t-elle , vous savez que les nobles familles génoises ont l'insigne courtoisie d'ouvrir leurs opulents palais aux étrangers de toutes classes et de toutes nations, qui désirent les visiter. Si vous m'en croyez , et si mon bon père veut bien m'accompagner, nous irons voir quelques-unes de ces demeures

particulières, qui se transformeront pour nous en musées publics, car ces palais sont de véritables musées, que les familles, depuis cinq cents ans, dotent à tour de rôle, de tous les objets d'art qu'elles rencontrent sur leur chemin. Savez-vous que c'est beau, un musée enrichi par cinq ou six générations ! Prions le ciel que ces nobles Génois, aussi bien que les princes romains, les gentilshommes florentins et l'aristocratie napolitaine, conservent ainsi l'amour des belles choses, et que le culte de l'art ne s'éteigne pas dans leur poitrine. Après cinq autres générations, ces musées deviendront des temples, dont l'art, sous toutes formes, sera le Dieu. Donc, puisque mon bon père ne dit mot, c'est qu'il consent. Voici l'heure propice, profitons en. Messieurs les propriétaires des Via Nuova, Nuovissima et Balbi ont eu la délicate attention de se retirer dans leurs appartements les plus modestes, pour abandonner les appartements de cérémonie aux artistes et aux amateurs de toiles précieuses, de panneaux curieux, d'admirables statues, de bronzes antiques de merveilles de tout genre et de toute matière, empressons-nous de nous montrer reconnaissants en allant contempler et admirer tout ce prodigieux feu d'artifice qui a nom Rubens, Raphaël, Hemmeling, Van Dyck, le Titien, Paul Véronèse, Salvator Rosa, Guido Reni, Tintoret, Andrea del Sarto, etc., etc. Et l'Albane ! Oh ! j'oubliais l'Albane !

Nous allâmes, en effet, passer notre après-midi dans ces nobles demeures des Durazzo, des Boccanera, des Brignole-Sale, des Doria et de vingt autres. En pénétrant sous les riches péristyles, qui vous écrasent, je ne sais quelle illusion fait palpiter pour vous tous le glorieux passé de Gènes. Quelle décoration princière ! Dans ces cours, les bassins font jaillir, avec un doux murmure, une eau cristalline par la bouche des Néréides ou la conque des Tritons. Sous les voûtes des salons, on voit, ici, les Quatre Âges de l'homme qui traînent le temps sur un char ; là le Triomphe d'Hercule. C'est d'une exécution splendide et d'un effet merveilleux. Dans les bordures peintes à l'huile courent des Nymphes et des Faunes, des Dryades et des Satyres. On retrouve là toute la mythologie en action. Puis voici venir les œuvres d'art, les spécimens des travaux des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ; coffrets antiques du plus curieux travail, avec ferrures en arabesques dont la longue patience des artistes a enchevêtré le dessin à faire damner celui qui voudrait en démêler le dédale ; cassolettes, hanaps, drageoirs, mille fantaisies char-

mantes, fouillées à jour, relevées en bosses, ciselées avec une exquise délicatesse; mosaïques rares, vase en agathe, tables en lapis-lazzuli, que sais-je? des prodiges sans nombre échappés à la main des Benvenuto-Cellini de toutes les époques et créations de leur génie. Enfin, oh! c'est là le bouquet du feu d'artifice annoncé par la mignonne Elodie, une *Cléopâtre* du Guerchin, mais tout ce qu'il y a de plus infatigable, et de Breugel, une originale *Tentation de S. Antoine*, à en faire rire jusqu'aux oreilles, et ceci, et cela, et du Carravage et des Carache, et des Teniers et du Garofalo, et du Van Ostade et du Philippe de Champaigne. J'en passe, et des meilleurs.

La pluie a repris vers le soir, à la tombée du jour, et la nuit s'est passée dans une tourmente horrible. Un véritable ouragan a fondu sur Gènes. On nous a dit, le lendemain, que beaucoup d'arbres avaient été abattus par le vent dans la belle vallée de Polcevera, d'un côté de la ville, et sur le magnifique promenoir de l'Aqua Sola, de l'autre côté. Plusieurs navires, dans le port, ont été couchés sur le flanc. Nombre de cheminées sont tombées des toits et ont causé quelques accidents. Pour notre compte, nos fenêtres qui regardent le port et recevaient obliquement le choc du vent, soufflant du S. O., ont été enfoncées, et nous avons eu mille peines à nous mettre à l'abri de la rafale.

Aussi étions-nous fort inquiets pour la signorina. Toute l'énergie de la veille et son parler fiévreux n'étaient probablement que factices. Elle avait affecté une extrême gaité, et, tout le jour, avait jassé comme un bouvreuil, pour tromper les anxiétés de son père, alors même, alors surtout que, par son acte religieux du matin, elle s'était préparée à la mort. Aussi, le soir, devait-elle être épuisée, car je lui vis un petit cercle aux pommettes des joues, et je lui trouvai un regard noir.

— Que voulez-vous? me dit-elle, en devinant les réflexions que je pouvais faire, que voulez-vous? Je ne puis prendre ma place dans la vie! je sens je ne sais quoi qui m'envahit, m'entraîne, me pousse hors de la terre. Oh! de grâce! ayez pitié de mon père, si...

Ce *si* eut quelque chose qui me brisa l'âme, car je vis qu'elle se trouvait à bout de forces, et que le *si*, pour elle, était une réalité.

Je suis allé de bonne heure à l'hôtel Grimaldi. Le marquis reposait, mais j'ai pu voir un instant Elodie. Elle était levée déjà, et s'était mise en prières dans un oratoire. Je fus surpris du changement qui s'était fait dans sa personne, pen-

dant cette nuit de tourmente. Ses yeux brillaient de tous les feux de son corps. Elle avait une fièvre brûlante.

— Mais pourquoi vous être levée si matin, lorsque vous souffrez autant ? lui demandai-je.

— Parce que si mon père m'avait vue au lit, les traces de la souffrance se seraient montrées à lui bien davantage... me répondit-elle. Tandis que, debout, levée, habillée, parée, l'animation de la vie cachera quelque peu la mort...

— La mort ! Pouvez-vous...

— Vous me prenez pour une enfant, monsieur Valmer ! c'est mal. Croyez-vous qu'il me faille à moi des consolations vulgaires ? Non. D'ailleurs quand on a une vie pure, a-t-on besoin de consolations pour mourir ? Enfin, mourir, qu'est-ce ? Renaître à une vie meilleure ! C'est donc du bonheur, surtout quand, comme moi, on va retrouver une mère, une mère que l'on aime et qui vous chérit. J'aurais désiré certainement verser toute une vie dans la vie de mon père. Mais Dieu ne le veut pas, que sa sainte volonté soit faite !...

Pauvre enfant ! c'est une âme si neuve, si naïve, si chaste que celle de cette blanche colombe, qu'on ne sait que lui répondre quand elle tient ce langage irréfutable. On ne peut que courber la tête, et laisser échapper une larme furtive...

— Vous pleurez ? me dit-elle. Bien, c'est que vous avez pour moi quelque peu d'affection ; merci, monsieur Valmer, merci ! Mais je vous croyais plus homme que cela. Vous pleurez, quoi ? Mon bonheur ! Mon cœur terrestre est trop petit pour contenir l'enthousiasme que j'ai pour Dieu, et Dieu veut me donner un cœur céleste pour l'aimer comme l'aiment les élus... Suis-je donc si à plaindre ? ou bien, aimeriez-vous mieux pour moi une vie tissée de frivolités ?... Voyons, quoique vous soyez plus imparfait, plus faible que je ne pensais, je veux cependant vous prendre pour mon confident, et... pour mon exécuteur testamentaire... Silence, écoutez-moi...

Elle écouta en ce moment si quelque pas indiscret ne s'approchait pas de l'oratoire, et me laissa seul un instant.

Je vis clair dans cette admirable poitrine d'enfant.

— Elle va mourir, certainement, elle le pressent, et se prépare, me dis-je à moi-même. Mais elle veut mourir de telle sorte que son père ne

subisse qu'à demi le coup de la mort, en lui épargnant les langueurs et les anxiétés de l'agonie. Je gage qu'elle s'arrangera de façon à mourir debout, parée, gracieuse, et sans s'aliter un instant... Quel héroïsme dans l'amour filial !

Elodie rentra, me fit asseoir, et me dit :

— Dieu permet que je sache quand je mourrai. Cette nuit, mon ange gardien me l'a dit. Était-ce une hallucination, un rêve, une vision ? Je l'ignore. Mais quelques jours encore, et le sacrifice de ma vie... , sacrifice pour mon père ! sera consommé ! Eh bien ! sachez que j'ai un désir, et c'est ce désir que je vais vous confier, afin que vous usiez de l'influence que vous avez déjà sur mon père, je l'ai devinée, et de la bonne amitié qu'il a pour vous, pour le décider, sans qu'il s'en doute, à exaucer ce désir.

Alors, Elodie, le visage souriant comme la veille, et avec la simplicité qu'elle eût mise à donner une leçon de géographie à une petite sœur, me dit :

— Il est dans notre Italie septentrionale un site charmant que j'affectionne plus que les autres, et vers lequel mon cœur m'a toujours portée, car c'est là que ma mère, ma tendre mère est morte. Oui, c'est de là que sa belle âme s'est élevée vers les cieux. Ce site enchanteur, c'est le Lac Majeur. Le Lac Majeur, connu des anciens sous le nom de *Verbano*, et qui est le plus petit lac du Piémont, a des rivages si beaux qu'il a été chanté par les auteurs anciens, ainsi que par plusieurs poètes modernes. Les ruines, qu'on y voit encore, ont fait partie de la demeure de saint Charles Borromée. Croirez-vous que jamais encore je n'ai vu le lac Majeur ? D'abord à cause de mon père, qui en eût souffert, j'ai toujours évité de me rendre à ce sinistre pèlerinage. Ensuite, comme je m'étais dit de bonne heure que ma vie n'aurait que la durée d'un printemps, j'ai ajourné à ma mort d'aller dormir près de ma mère, dans son tombeau, et sous les ombrages du lac. On le dit si beau, ce lac Majeur ! C'est, paraît-il, la réunion la plus admirable des sites d'une nature douce et riante et des aspects sévères et sauvages des Alpes. Le ciel est d'une magnificence inouïe. Avec cela, des îles charmantes, les îles Borromées y capitonnent l'azur de la vaste nappe d'eau. Il semble qu'il y ait là tout un reflet de la création : petite mer, îles ravissantes, rivages délicieux, montagnes grandioses, glaciers rutilants, pics se découpant comme un grand peigne ébréché, villages

et bois les enfermant dans leurs plis, horizons pleins de poésie. Oh ! tout y est fait pour reposer dans la mort, beautés calme et silence ! Dans notre villa de Magenta, au contraire, si la nature possède aussi quelque genre de beauté, d'autre part, on y souffre. Ainsi, Novare a une physionomie italienne fort caractérisée. Ses longues rues étroites bordées de grandes maisons, avec des balcons à tous les étages, s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment un fouillis très-pittoresque. Bolfalora est perchée sur une colline escarpée qui offre un aspect des plus romantiques. Magenta, précédée d'un beau pont, est assise dans une vaste plaine quelque peu accidentée. Mortara ne manque pas de charmes. Vous voyez que les alentours de notre villa de terre peuvent plaire aux regards. Mais ce que j'y ai vu, moi, c'est que, même sous le plus beau ciel du monde, on souffre, même parmi des sites enchanteurs, on souffre. Les nombreuses rizières de la plaine, trop humides, entretiennent chez les pauvres habitants les fièvres des marais, qui en font des squelettes ambulants. Partout, hélas ! à peine mes yeux ouverts, que j'ai vu souffrir et mourir. En vérité, je ne puis regretter la vie. Donc hier, quand je vous ai parlé de deux maisons de plaisance que possède mon père, j'ai omis de rien dire de notre manoir des rives du lac. C'eût été éveiller un déplorable souvenir pour mon père. Mais je puis vous le dire, à vous, monsieur Valmer, c'est là que j'aurais voulu passer les jours de ma vie, parce que c'est là que repose ma mère, après y avoir rendu l'âme à son Créateur, et c'est là que je veux être inhumée à côté de celle qui n'a pu me garder long-temps dans ses bras, après m'avoir enfantée... Oui, c'est là que je désire demeurer à jamais dans la paix du Seigneur... Quand je ne serai plus, mon bon père aurait peut-être la pensée de m'élever dans le Campo-Santo de Milan un tombeau fastueux ; mais je n'ai pas recherché le monde pendant ma vie, et je ne désire que la solitude après ma mort. Il m'est doux de penser à présent que mon vœu sera exaucé ! Je vous le confie, Monsieur, et je remercie l'Auteur de toutes choses de vous avoir fait connaître à moi, et de vous avoir donné à mon bon père, comme ami, comme conseiller, comme... protecteur au moment... fatal...

— Dois-je le remercier, moi, Signora, dis-je à Elodie, de vous avoir

présentée à moi , pour vous admirer , vous aimer , mais aussi... pour vous perdre !

Je ne vais pas te répéter les étonnantes paroles que la douce Elodie me fit entendre encore , mon cher Julien. Cette harmonie funèbre d'une âme qui chante son dernier chant , comme le cygne , avant de déployer ses ailes pour reprendre son essor et s'envoler vers l'empyrée , aurait quelque chose de trop sinistre. Et puis , sous ma plume , ces détails perdent trop de leur mélancolique poésie , et les notes pathétiques de sa voix cessent de vibrer.

— Je puis chanter avec votre Millevoye , dit encore la jeune vierge

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre...

Car , quand tombera la dernière fleur de nos bocages , la signorina sera tombée , elle aussi , tout comme la pauvre feuille des bois...

Je ne te dissimule pas , mon très-cher , que ce tête-à-tête et ses cruelles confidences me navraient le cœur. Certes ! la victime était prête pour le sacrifice , ou plutôt , la blanche fiancée était disposée à voler aux noces sacrées ; mais pour moi , de voir et d'entendre ce que je voyais et ce que j'entendais , c'était trop. Mon âme n'y suffisait pas.

Survint heureusement le marquis d'Olevano qui baisa sa fille au front avec amour , et contempla son visage. La conversation qu'elle venait d'avoir avec moi jetait quelque chose d'animé sur sa physionomie si pleine d'expression. C'était en ce moment là comme une des vierges d'Ossian , une ombre animée , une forme palpable , à laquelle ses yeux bleus , larges et profonds comme une eau de mer , donnait toute la vie. On eût dit un ange sortant à demi des ténèbres pour se mêler un instant aux rayons du jour. Nonobstant la langueur des mouvements d'Elodie et ses haltes fréquentes , elle parut à son père une émanation et un éblouissement de soleil qui perçait la fenêtre d'un filet d'or pâle : il se

trompa en croyant sa fille beaucoup mieux que la veille encore, et il s'empressa de dire :

— Cette ville de Gènes me pèse ! Quelle horrible tempête cette nuit ! Voyez quelle humidité : de l'eau , de l'eau , partout. Monsieur Valmer , vous me semblez dévoué , dévoué déjà , quoique nos relations soient à leur début. Partons pour Alexandrie. Deux heures de chemin de fer , tout au plus ! Peut-être trouverons-nous là le soleil. Alexandrie est une ville dont la population civile est noyée dans une population militaire. L'uniforme capitonne les rues et les places. C'est une expérience que je voudrais faire que la distraction donnée à ma fille par cette ville de guerre.

Je ne pris que le temps de regarder la signorina pour répondre. Je la compris d'un coup-d'œil : il fallait suivre l'inspiration de son père.

Deux heures après, nous étions au chemin de fer , et, dans l'après-midi , nous nous promenions sur les remparts d'Alexandrie , le marquis , sa fille , Marchèse , Emile et moi.

— Je n'ai pas eu votre promesse de consentir à exaucer mon vœu , ce matin , me dit Elodie , à la dérobée , me la donnez-vous ?

— Je vous la donne , lui répondis-je , et sur l'âme de ma mère , je jure de vous faire réunir à la vôtre.....

La chère enfant me serra la main avec force , et son regard brûlant m'exprima toute sa joie.

Alexandrie est placée au confluent de la Bormida et du Tanaro. C'est l'une des plus fortes places de guerre de l'Italie , tant par sa citadelle formidable que par les ouvrages avancés qui l'entourent et ceux intérieurs , dont le plus curieux est l'éclusement du Tanaro , qui permet d'inonder subitement la plaine et de défendre l'approche des fortifications. C'est vraiment chose imposante et belle qu'une ville ainsi disposée à repousser l'ennemi : gabions sur les glacis , canons passant leur gueule monstrueuse par les créneaux et les meurtrières , ou couronnant les remparts à fleur de terre , etc. En outre , comme on exerce les troupes , nous sommes témoins d'une petite guerre qui se livre dans la plaine de Marengo , notre glorieux champ de bataille de 1800. Elodie semble ravie d'aise. Mais j'ai bien peur que ce ne soit encore une de ses dissimulations inspirées par l'amour

filial, car à chaque coup de canon, ou à chaque feu de file, je la vois faire un mouvement que je serais tenté de prendre pour l'expression d'une douleur. Cependant elle paraît suivre avec intérêt l'aspect que présente ce tableau. Soldats, sac au dos, marchant au son du tambour ou du clairon, charges de cavalerie, batterie d'artillerie, légions de mulets porteurs de toute sorte d'approvisionnement, musiques guerrières, tout la surexcite et l'inspire.

Le soir venu, nous rentrons fatigués. Elodie doit souffrir davantage. Emile le lui demande : elle évite de répondre. Plus de doute ! Et cependant, je ne sais dans quel rayonnement de splendeur douce nage sa charmante figure ; on n'y trouve que le calme et le bonheur. Aussi le marquis respire plus à l'aise que jamais, et nous fait remarquer la pureté des lignes et la virginité de l'expression du gracieux visage de son enfant, mais à la dérobée. Il l'appelle tout bas sa Madone de Raphaël.

Moi je l'appelle, tout bas aussi, la réalisation de la *Psyché*, non pas de la Psyché antique seulement, mais de la vierge chrétienne, assez chaste, assez pure, assez céleste pour endurer le martyre, comme si, privée de corps, l'âme seule souffrait... Non, Elodie n'est pas née pour plaire aux hommes, mais pour éblouir. C'est un de ces êtres que le ciel montre un instant à la terre, mais qu'il réserve jalousement pour son culte. C'est une constellation d'en haut, que l'on admire de loin, mais que l'on ne touche jamais. C'est une prière vivante, c'est le reflet de Dieu.

Nous nous sommes retirés, tout après le repas, auquel Elodie a touché à peine. Comme généralement elle mange excessivement peu, son père n'y a fait aucune attention. Ses adieux du soir ont été ce qu'ils sont toujours, pleins de charme et de grâce. Seulement j'ai cru lire dans ses yeux tout un hymne de recommandations. Aussi j'ai incliné la tête en signe d'assentiment. Alors elle m'a serré la main, et a porté la sienne à mes lèvres... J'ai eu le cœur serré, car je ne sais quel jet magnétique émané de sa personne m'a positivement fait comprendre qu'elle me disait :

— Adieu ! c'est ce soir que je vais mourir !

A peine étions-nous dans nos chambres depuis une demi-heure, que je crus

entendre appeler mon nom dans le corridor. En effet, Emile, suivi de Marchèse, arriva en hâte, et me dit tristement :

— Monsieur le marquis nous demande...

Nous descendîmes au *piano nobile* qu'il occupait. Ses valets et les femmes de la signorina étaient dans l'antichambre, silencieux, mais en pleurs...

Nous entrâmes, muets, transis d'effroi, blêmes...

Le marquis était aux genoux de sa fille, pâle comme une vision, mais belle, souriante. Elle était assise sur une chaise longue.

Nous fîmes le moins de bruit possible. Mademoiselle d'Olevano nous sourit sans effort, et répéta le regard qu'elle m'avait adressé à ma sortie. Je lui répondis par le même mouvement de tête.

Hélas ! ses yeux me parurent alors profondément fatigués par la souffrance, une souffrance habilement cachée, mais que trahissait une respiration pénible, et ses joues, naturellement pâles, avaient cette légère coloration fiévreuse qui résulte de déchirements intérieurs, et de ces mouvements désordonnés de l'âme qui s'agite au moment de la délivrance du corps. Ses lèvres, qu'elle s'efforçait toujours de rendre gracieuses, mais où l'on voyait le rictus d'une contention sévère pour arrêter les larmes, souriaient ici, mais pleuraient là. Ses paroles, encore vibrantes comme les cordes d'une lyre, n'exprimaient plus qu'un rythme brisé, lent, parfois saccadé, qui révélait l'épuisement des organes.

Elle passa la main dans les cheveux de son père, qui me parurent plus blancs qu'il y avait une heure. Puis elle l'embrassa sur le front, laissa glisser une larme, que celui-ci aspira vivement, et se dit à elle-même, dans un soupir :

— Il le faut !

Puis, elle prit la tête de son père dans ses deux mains, et blanche, blanche comme l'ange de la mort, elle murmura ces mots avec efforts :

— Mon bon père, je suis... un rayon de l'âme de ma mère... Cette âme si belle s'en est allée,... son rayon la suit... J'ai entendu sonner toutes les heures... de ma vie,... au timbre de mon cœur, et je les ai toutes consacrées au bonheur d'être avec toi et à mon amour pour toi... Mais, faut-il que... je délaisse toujours... celle qui m'a mise au jour... ? Non ! son tour est venu maintenant... Seulement, si je te quitte... c'est pour te précéder... et t'attendre... Comme l'a

dit le Sauveur : Je vais te préparer une place... Oh ! nous nous aimerons bien , là haut, tous... ensemble !... Je t'ai bien aimé ici-bas , mais... au ciel , je... te.... chérirai.... davantage.... enc....

Elodie n'acheva pas... sa tête s'appuya sur le dossier du fauteuil ; ses yeux se fermèrent.....

Elle ne les ouvrit plus, notre vierge-martyre était morte !

.
.

Cependant le marquis, ne sentant plus les mains de sa fille sur son front , et n'entendant plus sa voix , se souleva pour la regarder.....

Je m'étais approché de la signorina , et je mis la main sur son cœur. Il ne battait plus , mais on y sentait une chaleur brûlante.

— Qu'elle a du souffrir ! pensai-je.

Alors me tournant vers le vieillard , je levai le doigt vers les cieux...

Il ne comprit pas sans doute, car il me dit en ouvrant démesurément les yeux :

— Eh bien !

— Le rayon de l'âme est allé se confondre avec l'âme dont il émanait , lui dis-je : la fille est avec sa mère...

— Que voulez-vous dire ? me demanda le marquis , d'un air égaré...

— Mademoiselle Elodie est... morte !... ajoutai-je.

A ces mots , le marquis d'Olevano se souleva avec un bondissement semblable à celui du lion qui reçoit un coup de feu en pleine poitrine...

— Morte ?... Ma fille ? dit-il...

— Non , je me trompe , lui répondis-je , un ange ne meurt pas ! La signorina a pris son vol vers les cieux...

— Vous voulez dire alors que je n'ai plus , plus, mais à jamais plus, ma fille, mon honneur, mon orgueil, ma joie, mon bonheur ? Oh ! ce n'est pas possible... fit-il.

Et il prit la main d'Elodie , qui retomba soudain le long du corps...

Le pauvre père rugit , et s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit...

Alors il regarda le firmament parsemé d'étoiles , d'un air tellement menaçant.

que je reculai de quelques pas. Puis il leva le poing, et, prenant la pose de Camille, quand elle dit à son frère Horace :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment, etc.

il allait lancer une imprécation furibonde, une malédiction peut-être. Mais soudain des larmes jaillirent de ses yeux, ses traits raidis par la douleur se détendirent, il crut voir sans doute l'âme de sa fille qui, réunie à celle de sa mère, lui souriait du haut du firmament, sous forme de deux météores en feu qui sillonnèrent l'espace, et, courbant la tête, il balbutia :

Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin...

Puis retournant au cadavre d'Elodie, il s'assit à côté, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers, l'inonda de larmes, et l'appuya sur son cœur...

— Oh ! oui, ange adoré, j'irai te rejoindre bientôt... dit-il.

Le dernier, ou plutôt l'unique vœu de l'ange qui a porté sur la terre le nom d'Elodie a été exaucé, mon cher Julien. Le marquis, mes amis et moi, nous avons conduit en poste, dans une voiture de deuil, les dépouilles mortelles de la signorina, au séjour qu'elle avait choisi et qu'elle m'avait désigné, sur les rives du Lac Majeur, au tombeau de la villa où l'attendait l'ombre de sa mère chérie.

Puis nous avons dit adieu à monsieur le marquis d'Olevano. Quels adieux déchirants !

Mais voici que , l'autre jour , à Monza , j'ai reçu une lettre du père de mademoiselle d'Olevano. Cette lettre m'apprend qu'il se rend à la Chartreuse de Pavie, où il veut servir Dieu et se préparer à mourir. Je comprends cette résolution. Il laisse un testament par lequel il prescrit que, quand il aura rendu le dernier soupir, on devra réunir ses restes aux restes de sa fille et de sa femme, sous les cyprès et les sycomores de la villa du lac Majeur...

En te promenant ainsi dans les sombres avenues du domaine de la mort, mon pauvre Julien, j'ai sans doute bien contristé tes pensées. Pardonne-le moi. Mais j'avais besoin de confier à un homme de cœur, capable de les comprendre, les cruelles impressions que nous avons dû subir : c'est toi que j'ai choisi...

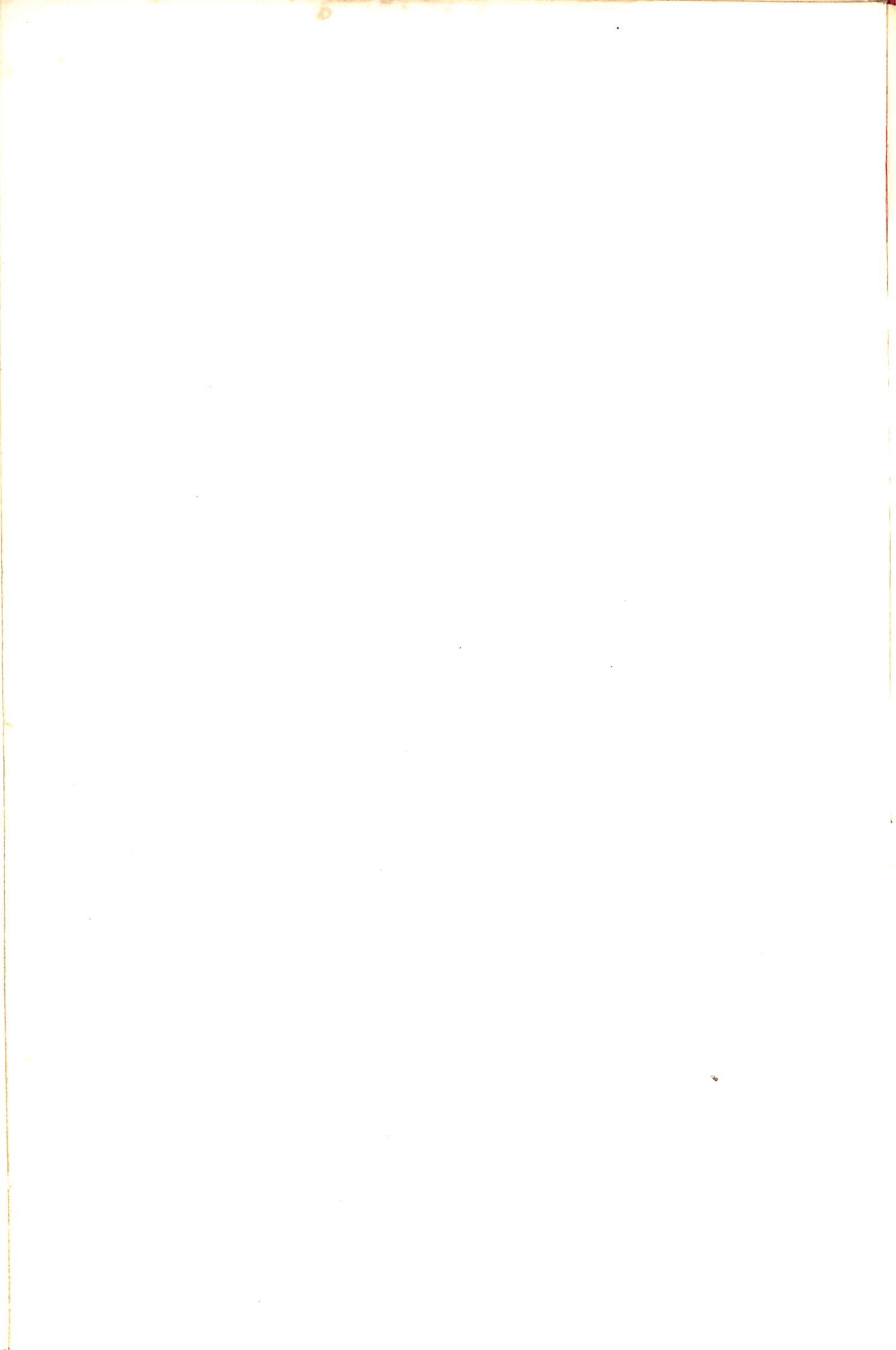
Qui pouvait mieux sympathiser avec mes angoisses, et avec les déchirements d'une âme filiale, comme celle d'Elodie, d'une âme paternelle, comme celle du marquis, que ton âme, si parfaitement attachée, par toutes les fibres, à ta mère bien-aimée ? Entre vos cœurs et leurs cœurs quelle différence ? Aucune. C'est là, pour moi, l'excuse à la mélopée funèbre que je viens de mettre sous vos yeux, et de raconter à vos âmes...

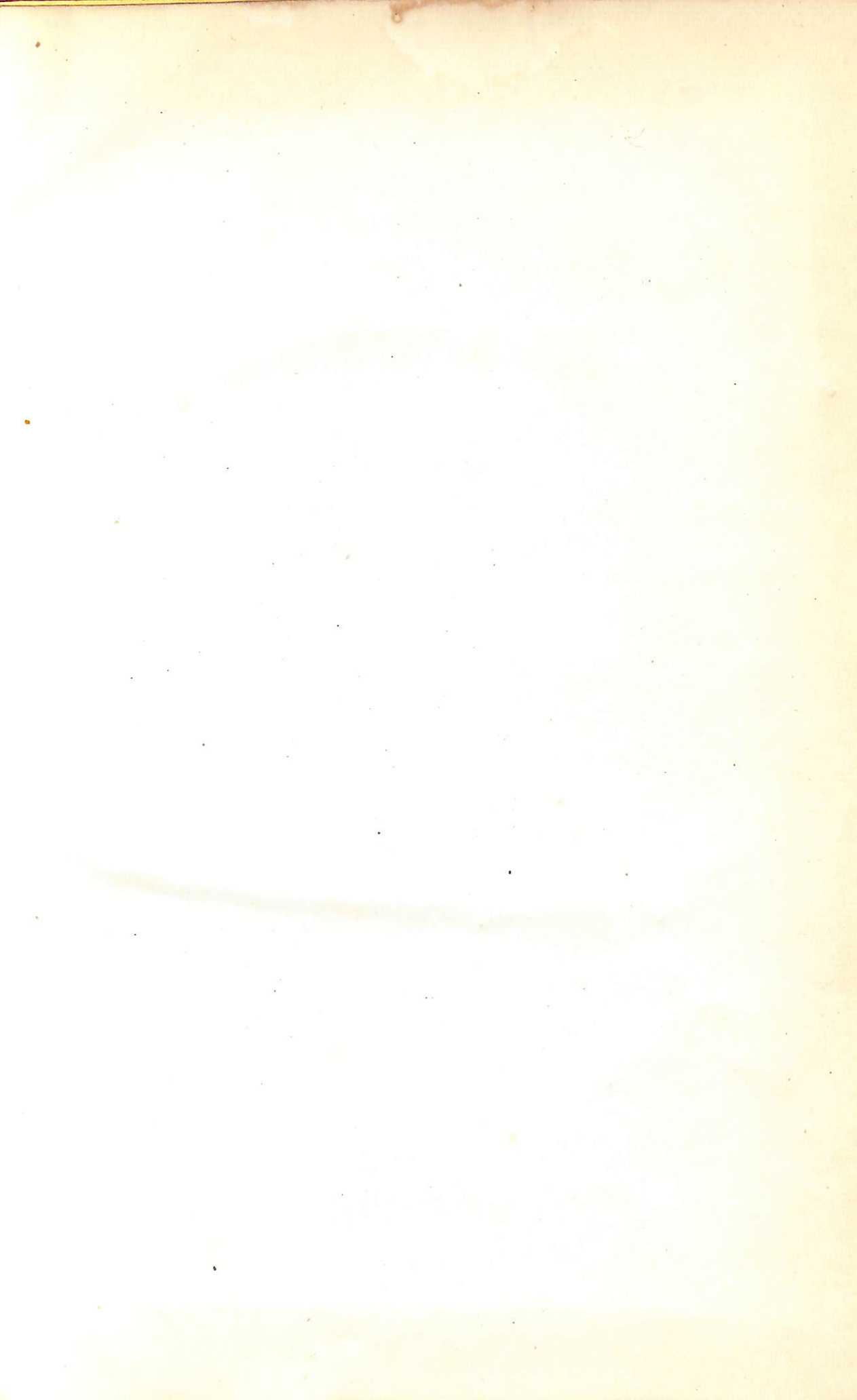
A cette heure, je reprends le bâton blanc du voyageur, et disant un dernier adieu au Piémont, où je laisse bien des larmes et de douloureux souvenirs, je m'achemine vers la Lombardie...

Au revoir, frère, au revoir, ami ! Reçois le doux baiser de l'amitié, et crois que nul cœur ne peut être plus dévoué que celui de ton fidèle

VALMER.

FIN.





Paris

Paris
cité

Table litographique

